This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

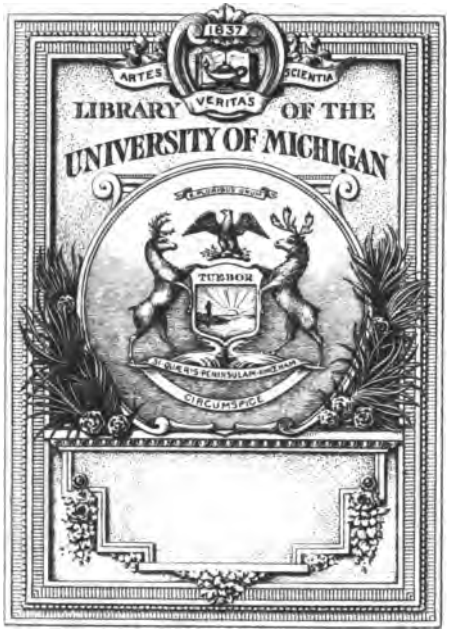
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 822,269


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DC
146
.R73

MÉMOIRES MILITAIRES

DU

LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE ROGUET

(FRANÇOIS)

Colonel en second des Grenadiers à pied de la Vieille Garde,
Pair de France.

ORDRE, APPLICATION, PERSÉVÉRANCE.

TOME PREMIER.

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE
J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR,
Rue et Passage Dauphine, 30.

1862

MÉMOIRES MILITAIRES

DU

LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE ROGUET

FRANÇOIS)

Paris. — Imprimerie Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

MÉMOIRES MILITAIRES

DU

LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE ROGUET

(FRANÇOIS)

Colonel en second des Grenadiers à pied de la Vieille garde,
Pair de France.

Ordre, application, persévérance.

PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE,
J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR
30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30.

1862

06-23-27 14 K W.

AVANT-PROPOS.

M.C. D F 5-23-34

Librarian
Lemaître
3-7-27
14264
4 vols.

I

L'histoire, la plus belle des sciences, devient quelquefois l'opinion intéressée, partiale ou rancunière des derniers survivants; de ceux qui sont les plus habiles, les plus bruyants ou les plus écoutés.

Ces contemporains n'ont vu les faits que de loin, et d'une position presque toujours inférieure; ils ne peuvent ni les décrire complétement, ni les juger avec autorité.

II

Il y a plusieurs écoles historiques :

1° Les écrivains de parti, torturant les faits au gré de leurs passions;

2° Ceux qui ont travaillé sur les pièces officielles et autres écrits du temps; lors même qu'ils ne se laissent pas entraîner par des idées systématiques, leurs jugements donnent trop d'importance à des documents quelquefois rédigés pour altérer la vérité dans un but tout à fait personnel;

3° L'école militaire stratégique, dont il sera question plus loin;

4° L'histoire écrite en respectant, autant que possible, l'opinion contemporaine; celle-ci approche beaucoup plus de la vérité que les précédentes; dès que l'on s'en écarte, il faut un labeur bien consciencieux ou un véritable génie pour ne pas s'égarer.

Sous ce rapport, *Les Victoires et Conquêtes* seront un livre précieux pour la postérité.

Dans une autre école, n'avons-nous pas vu des écrivains de talent raconter les choses tout autrement qu'elles s'étaient passées; refaisant, pour ainsi dire, dans leur cabinet, au gré de leur imagination et quelquefois de leurs passions, les événements les plus importants; entrant dans des détails que jamais personne n'a pu connaître ou se rappeler, et de nature à donner une fausse idée du temps, des hommes et des faits.

Quelquefois, dans l'entraînement de leur travail, ils ont été jusqu'à s'ériger en juges d'hommes et d'événements hors de leur portée; ils ont refait, à chacun, sa part de gloire et de blâme; d'une main étrangère aux armes, ils ont tracé des plans de campagne, en-

traînant le lecteur dans des rêveries contraires à la gravité de l'histoire.

Ainsi, dans l'antiquité, un philosophe put faire sourire Annibal en dogmatisant, devant le vainqueur de Cannes, sur le commandement des armées;

5° Il y a, enfin, les mémoires particuliers; jamais, surtout dans ce siècle et en France, ce genre d'écrits ne fut si nombreux et si abusif; il existe, dans la littérature, des entrepreneurs de commentaires pour mettre en scène, souvent d'une manière ridicule, les hommes qui ont eu quelque renom.

D'autre part, ceux-ci s'épient réciproquement sur la fin de leurs jours; c'est à qui survivra afin de pouvoir parler le dernier et se faire valoir ou s'excuser aux dépens des hommes avec lesquels il a vécu : tel capitaine de notre siècle, en écrivant des pages où le blâme marche souvent de pair avec le talent, s'inquiétait incessamment de ceux de ses lieutenants qui, aussi, pourraient prendre la plume et parler autrement.

III

Les hommes de mon temps ont servi trop de régimes divers :

La fin de l'ancienne monarchie avec ses abus ;

La République et trop d'excès : la gloire n'était qu'aux armées ;

L'Empire, ses grandeurs et ses adversités ;

La Restauration et ses fautes.

Le gouvernement de Juillet, ses débats, ses difficultés intérieures.

Nous avons tous connu bien des princes : les Napoléon, la branche aînée, la branche cadette.

Nous avons vécu dans l'anarchie sanglante, puis sous le pouvoir le plus fort, le mieux intentionné, le plus réparateur qui ait jamais existé ; plus tard avec les parlements.

Nous avons vu la France au faîte des grandeurs et au plus bas de ses destinées.

Ceux de nos contemporains, qui avaient pu vivre tranquilles à l'abri de tant d'orages, ont malicieusement dit que beaucoup d'hommes du jour étaient autant de girouettes politiques.

IV

Élevé d'assez bonne heure à des emplois importants, notre position, pour tous, a presque toujours été modeste dans les jours de faveur ;

très-dure pendant les disgrâces et les persécutions.

Durant trente-cinq années, j'ai fait la guerre, ne voyant la France que pour aller, sans halte, d'une extrémité de l'Europe à l'autre ; chaque jour a eu lieu une action de guerre importante, et une nouvelle leçon mise à profit le lendemain.

Pour quelques-uns d'entre nous, fatigués, usés comme de véritables chevaux de poste, mais attelés au char rapide d'une infatigable gloire, la chute de l'Empire et tant de malheurs privés ont pu être, en apparence, moins calamiteux puisqu'ils ont, en même temps, rendu à leur patrie, à leur foyer, à leurs affections et à cette vie de famille jusqu'alors constamment impossible, un reste de soldats échappés à tant de fatigues et de combats.

Ainsi, mes contemporains ont presque tous beaucoup vu, appris, joui et souffert ; ils furent exclusivement pratiques ; ayant eu également à endurer de l'instabilité des pouvoirs, des dévouements et des positions, leur carrière est devenue impossible, dans la force de l'âge et alors qu'ils avaient toute l'expérience nécessaire pour être utiles au pays ; ils ont pu se demander s'ils n'avaient pas trop vécu.

V

J'ai fait toute ma carrière, depuis les premiers grades, sous Napoléon, d'abord général, puis Empereur; mes commencements ont eu lieu avec des chefs et dans des corps qui jouissaient de la confiance de cet homme extraordinaire; plus tard, appelé à la tête de sa garde, je crois avoir connu ce grand général, et posséder quelque titre à parler de ce qu'il a si glorieusement exécuté. Je le pense d'autant plus que, souvent, et jusque dans les dernières campagnes, j'ai entendu l'Empereur revenir avec bonheur sur les souvenirs de ses premiers exploits.

Napoléon fut la plus belle nature qui ait existé; ce sont les prétentions exagérées de l'Angleterre qui l'ont exaspéré et entraîné à une guerre sans autre issue que la chute du grand édifice impérial. Voilà ce dont je voudrais convaincre mes lecteurs, si les considérations politiques ne semblaient pas trop étrangères à cet écrit, qui doit exclusivement refléter ma carrière spéciale.

Depuis, deux autres gouvernements ont essayé, mais peut être avec moins de bonheur encore,

de faire vivre la France côte à côte avec les jalousies et les exigences britanniques.

Napoléon seul eût pu asseoir définitivement la société nouvelle sur quelques débris des temps anciens échappés au naufrage révolutionnaire; et si aujourd'hui cette société vit encore tant bien que mal, elle le doit à un reste des institutions que le grand capitaine a pu fonder dans les trop courts intervalles de ses longues guerres: ici on me pardonnera une digression; car, dans notre temps, la politique se mêle à tout et donne souvent la véritable explication des événements qui semblent lui être étrangers.

VI

La plupart des régimes qui successivement ont essayé de s'établir, avant et après l'Empereur, n'ont pu éviter une situation difficile : Subir l'influence des prétendus habiles, ne pas pouvoir toujours céder à une confiance exclusive dans les meilleurs; quelquefois une sorte de prime a semblé revenir à l'opposition par l'influence que celle-ci a su prendre.

Sous tous les gouvernements, sauf celui de l'Empire, on ne s'est pas inquiété avec assez de

persévérance des richesses de la France : le patrimoine de la génération qui doit nous succéder a été entamé ; car chaque époque est trop vivement préoccupée de ses besoins ; elle a ses projets, ses systèmes ; et, c'est le régime parlementaire, qui semble le moins raisonnable.

On a dit qu'on reste toujours du temps de sa jeunesse, et d'autant plus qu'on vieillit ; aristocrate, non de naissance ou de manières, mais un peu d'idées, et au point de vue de l'ordre dans la société, j'avoue que je suis très-indulgent pour la fin de l'ancienne monarchie, où, à côté de trop d'abus, il y eut tant de grandes et de belles choses, d'éternels souvenirs ; qui a vu, dans nos anciennes provinces, la sollicitude intelligente des municipalités ; l'austérité de la robe, la manière de servir et l'esprit militaire de nos lieutenants-colonels et majors ; la simplicité laborieuse, honnête de la bourgeoisie ; ces nobles familles, qui avaient le besoin et les moyens de faire toujours le bien, ne peut oublier tant de bons exemples ou de bienfaits ; j'aime avec passion le commencement du nouveau régime ; ce consulat qui sera la plus belle époque de l'esprit humain, par ce qu'il promit, par ce qu'il fit ; l'Empire, ses splendeurs, ses

adversités ; on s'intéresse à la grandeur qui souffre, ou qui finit comme à la jeunesse qui marche laborieusement vers son avenir.

J'ai la conviction que mon pays arriverait bientôt à une prospérité sans égale, s'il était sagement administré : mais, avant et après l'Empereur, a-t-on assez sérieusement fait de l'administration ? N'avons-nous pas vu, quelquefois, les grands intérêts publics plus ou moins négligés au gré d'une politique ministérielle inintelligente ou de l'esprit de parti ?

Ballottée entre trop de régimes contraires, la France n'a-t-elle pas eu à redouter ces influences, qui surgissent toujours là où la volonté honnête et ferme du gouvernement ne parvient pas à dominer exclusivement ?

Après avoir vu tant d'événements, d'hommes, de régimes, et souvent d'excès, les derniers survivants de mon époque avancent vers le terme sans être complétement rassurés sur un long avenir ; trop d'efforts, de dévouements, de sang répandu pourraient-ils, un jour, ne pas avoir toute leur utilité ?

VII

Voilà ce dont je voudrais convaincre le lecteur, si ce genre de considérations ne paraissait pas tout à fait en dehors de mon sujet, comme au-dessus de mes forces.

Mais, soldat dévoué du plus beau génie, resté fidèle à son immortelle mémoire, je n'ai pu résister à la satisfaction de lui rendre, au point de vue politique, la justice qui lui est trop souvent refusée ; il fallait aussi faire toute réserve dans l'intérêt de la gloire militaire de l'Empereur, et pour la véritable instruction du lecteur.

Les cabinets européens, après chaque défaite, au moment même, où la générosité de Napoléon vainqueur aurait dû désarmer leur haine, renouaient secrétement, à l'instigation de l'Angleterre, une nouvelle coalition contre la France, pour des temps plus favorables ; ils voulaient, à tous prix, renverser ce pouvoir nouveau qui faisait trop, par la sagesse et la grandeur de ses actes, par l'habileté de son administration, la critique des autres gouvernements, et qui seul était capable de régulariser la révolution française, d'en propager les idées ; si le régime impé-

rial avait été moins bon, on n'eût pas fait autant d'efforts pour le renverser.

Les guerres de l'Empire, amenées toutes plus ou moins directement par cette politique haineuse et irréconciliable, devinrent de moins en moins exclusivement militaires ; l'esprit et les passions européennes du temps donnent seuls la véritable clef des grandes et suprêmes luttes de 1813, 1814, 1815 ; le génie militaire de notre Empereur, dominé par un état continental des plus anormaux, fut trop souvent paralysé ou entraîné au milieu de tant d'influences et de forces profondément hostiles, en dehors des règles de guerre qu'il connaissait si bien et qu'il avait glorieusement pratiquées.

Nous autres soldats de la République et de l'Empire, et, par-dessus tous, l'immortel Empereur, nous n'avons pas été vaincus sur les champs de bataille, mais par les intrigues incessantes de la coalition, trop épouvantée de la propagande inévitable de nos institutions impériales ; l'Angleterre et les cabinets étrangers étaient parvenus à nous isoler, à nous affaiblir, à nous fatiguer au point de rendre toute lutte impossible, au milieu des défections, des difficultés, des péripéties politiques décisives de chaque jour.

Je voudrais que cette digression, sur laquelle je ne reviendrai plus, parût assez sérieuse pour engager quelqu'un plus compétent à traiter à fond ce sujet; de telle sorte que, désormais, on fasse autant de cas de Napoléon comme homme politique et administrateur que comme guerrier, et que l'on tienne plus de compte, à son génie militaire, des impossibilités qu'il rencontra sur la fin de sa carrière.

Pour moi, je crois l'Empereur également incomparable à tous égards, et j'accomplis un devoir en le disant, quoiqu'avec plus d'insistance que de talent, une fois pour toutes, dès le début.

VIII

Je n'ai donc pas la prétention d'écrire une histoire complète de mon temps; d'embrasser à la fois la politique, la guerre, l'administration, les progrès des arts et des sciences.

Je ne dois même pas parler de tant d'expéditions qui se poursuivaient simultanément d'un bout à l'autre de l'Europe; pas davantage des grandes opérations dont j'ai pu entrevoir, en sous-ordre, le bel ensemble.

Je veux seulement raconter le peu que j'ai pu faire moi-même ; ce qui a été le plus à ma portée; ce que j'ai pour ainsi dire touché ; ce que d'autres, pour n'avoir pas été, comme moi, témoins oculaires ou acteurs, n'ont pu ni dû écrire : *les détails réellement essentiels du système de guerre sous la République et l'Empire.*

Quelques développements ne seront pas hors de propos ici, pour mieux faire comprendre mon but tout spécial : on a trop souvent le tort de ne pas parler des choses usuelles et trop connues du temps ; cependant elles ont toujours eu la plus grande influence. Que de détails essentiels des siècles précédents nous connaîtrions si, trop vulgaires, ils n'avaient pas été omis dans les écrits contemporains !

IX

Les différents éléments de succès, à la guerre, sont :

1° Le nombre et le moral des troupes ;

2° Leur bonne administration ;

3° La position politique que le général leur donne sur le théâtre de la guerre ;

4° Les principes de stratégie et de tactique ;

5° La résolution, le caractère du général ;

6° Les ressources, les moyens de toute nature que le gouvernement met à sa disposition ou qu'il peut improviser.

X

Parmi ces avantages militaires il en est qui dépendent plus particulièrement du chef et de l'armée ; ils réagissent les uns sur les autres et se favorisent mutuellement ; leur ensemble parfait semble constituer le véritable homme de guerre.

Les praticiens à qui l'expérience a donné quelque peu de chacune de ces qualités, mais dans les proportions nécessaires, sont, aux yeux des militaires, généralement plus propres aux commandements, soit qu'ils les exercent exclusivement, soit qu'ils s'aident de capacités subalternes dont ils savent coordonner l'action ; ce sont, d'après l'expression de l'Empereur, des hommes bien proportionnés chez lesquels aucune faculté utile n'est sacrifiée à d'autres.

Il est bien difficile, au contraire, aux théoriciens de coordonner, dans leur esprit, les élé-

ments de la science selon leur importance et même de ne pas se laisser préoccuper par une spécialité qui les rend bientôt étrangers à l'ensemble : en effet, dans quelque partie que ce soit de cet art, le savoir et l'aptitude de la veille ne répondent pas de ceux du lendemain.

XI

Cependant les théoriciens ne sont pas inutiles ; leur rôle, au contraire, nous paraît encore assez beau ; ils sont précieux en sous-ordre et pour le conseil.

Je ne citerai pas Dumouriez, d'Arçon, Canclaux, généraux assez connus, et Grimoard, qui donna à la république naissante des avis presque tous adoptés et à aucun desquels notre longue guerre de la Révolution n'a opposé de démenti ; car ces militaires joignaient l'expérience à une savante théorie.

Mais Carnot organisa la victoire dans quatorze armées ; et, sur un théâtre moins élevé, tant d'autres rendirent alors par leur haute instruction d'importants services, chacun selon leur spécialité.

Les théoriciens amassent péniblement, et

presque toujours sans fruit pour eux, des matériaux, dont quelques-uns servent tôt ou tard aux praticiens pour faire de grandes actions.

Ceux-ci, en général, évitent les études méditatives qui éloignent trop de la réalité des hommes et des choses ; ils ne peuvent et ne doivent pas user dans d'arides et pénibles recherches de précieuses facultés qui ne sont jamais trop complètes, trop jeunes, trop vigoureuses pour le champ de bataille.

XII

Je n'ai pas la prétention de vouloir coordonner entre elles les différentes branches de la science militaire, suivant leur degré d'importance ; classement qui varie avec les circonstances et les préjugés. Je hasarderai néanmoins quelques observations basées sur ce que les hommes d'expérience ont écrit ou pensé à ce sujet, sur ce que j'ai pu observer moi-même.

La mode, qui étend à tout son empire, a successivement exagéré, aux dépens des autres parties de l'art, l'importance de chacune d'elles : erreurs qui ont dû être nuisibles aux armées et aux États.

Les développements dans lesquels je vais en-

trer donneront une idée du genre de détails militaires que je tiendrai le plus à ne pas négliger dans ces mémoires.

XIII

Les anciens se sont plus particulièrement occupés du *moral des troupes*, *de leur administration et du service journalier*. Lorsqu'un désastre militaire venait alarmer le sénat de Rome, cette grande assemblée ne demandait pas à la science seule le retour de la fortune : après avoir honoré le chef malheureux, quelles que fussent ses fautes, pourvu qu'il n'eût pas compromis l'honneur romain ni désespéré de la république, elle faisait choix d'un successeur chargé de rétablir l'ordre, la discipline et les anciennes traditions guerrières : toujours la victoire fut ainsi reconquise, par la sévérité, par des travaux et des campements pénibles.

Des militaires aux yeux desquels le soldat, surtout le français, n'est point un jeton sans valeur, mais qui le jugent au contraire susceptible de varier à l'infini, selon la manière dont on le dirige, paraissent aussi être convaincus que cette partie de la science, souvent trop négligée de nos jours, est la plus essen-

tielle de toutes ; aux autres éléments, ils n'accordent qu'un mérite de circonstance, eu égard aux chances que leur donne un état moral plus ou moins puissant. Cette opinion fut celle des plus grands capitaines : de Turenne, qui éleva à un si haut degré la force morale de sa petite et admirable armée; de Napoléon, qui, la veille de chaque bataille, sut électriser le cœur de tous les soldats.

Avec cette qualité, et quoique médiocres dans les autres parties du métier, on a vu, à diverses époques, des chefs rendre d'importants services et se faire un nom honorable; tandis que des avantages et des défauts contraires, chez un général d'armée, finissent toujours par être funestes aux intérêts et à la gloire de l'État.

XIV

Au temps de Louis XIV, on soigna plus particulièrement *l'établissement des armées sur le théâtre de la guerre.*

Cet élément de succès, aujourd'hui trop contesté par le public et une partie des militaires, a donné lieu, sous les célèbres généraux du XVII^e^ siècle et du commencement du XVIII^e^,

à cette savante guerre de places, de positions et de frontières où les revers des États, les souffrances des peuples, sont aussi circonscrits que possible ; système auquel il faudra peut-être revenir, faute d'un ensemble militaire analogue à celui de la République ou de l'Empire.

Quant aux étrangers, presque toujours embarrassés de leurs masses, ils n'ont qu'accidentellement fait cette guerre ; à l'égard de la Russie, les dernières campagnes contre les Turcs et les Polonais en sont une preuve convaincante.

XV

Sous Louis XV, on perfectionna le *service journalier de campagne ;* les interminables discussions sur la tactique occupèrent beaucoup les militaires : cependant les généraux d'armée ne peuvent appliquer que dans leurs dispositions premières, ou avec de faibles réserves, au moment décisif des actions, cette partie de la science qui, plus exclusivement du ressort des officiers supérieurs, a pour quelques esprits moins d'importance qu'on ne pense, surtout lorsqu'elle enseigne à diriger, pour ainsi dire géométriquement et à la voix, un certain nombre de bataillons.

Aussi Berthier écrivait-il après Rivoli : « Quant aux dispositions de Buonaparte, elles étaient dans sa tête, et l'exécution dans le tact du moment et la latitude qu'il laisse aux généraux divisionnaires pour, d'après l'objet général de l'action, agir selon les circonstances. »

La préoccupation de la tactique jette dans les détails et conduit à la guerre de position ; à l'intérieur, elle est favorable à la discipline, et, après avoir formé de bonnes troupes, elle les maintient encore telles en campagne, nonobstant des fautes d'ensemble et même des revers ; cette partie de l'art varie d'ailleurs beaucoup d'une époque à l'autre, selon les armes en usage.

« Frédéric II, dit Napoléon, riait sous cape, « aux parades de Postdam, de l'engouement « des officiers étrangers pour la manœuvre de « l'ordre oblique, qui n'était propre qu'à faire « la réputation de quelques adjudants-majors ; « un examen approfondi des manœuvres de la « guerre de Sept ans aurait dû éclairer ces offi- « ciers ; et ce qui devait achever de faire évapo- « rer leurs illusions, c'est que *Frédéric n'a* « *jamais opéré que par lignes et par le flanc*, ma- « nœuvre cependant dangereuse à la guerre, où « il faut toujours éviter les mouvements proces-

« sionnels ; *jamais il n'a attaqué par des déploie-*
« *ments.* » Cette réflexion pourrait être également appliquée à d'autres mouvements de nos évolutions de ligne.

Le règlement des manœuvres est et ne peut être que la grammaire des tacticiens, qui doivent ensuite faire, sur le terrain et devant l'ennemi, les combinaisons dont elle leur donne les règles ; mais ce n'est guère que dans la réalité de l'action même, sous les soudaines et fécondes inspirations du champ de bataille, et avec les troupes que l'on a en main, que de pareilles applications paraissent possibles. Combien de victoires ont été décidées par l'inspiration d'un officier subalterne qui, tenant ferme dans une position, déjoue toutes les combinaisons de l'ennemi ! Après l'affaire, on rédige un rapport où tout s'est passé selon les règles, d'après d'habiles prévisions ; et trop souvent la science vient s'étayer de pareils romans ; toutefois, quand les bulletins sont faits par un Napoléon, ils ont toujours une haute utilité, lors même qu'ils seraient aussi inexacts ; ils enseignent ce que la plus savante théorie pratique aurait voulu pouvoir faire dans la circonstance.

Les manœuvres les plus utiles aux yeux des

hommes d'expérience sont celles de l'école de bataillon, auxquelles on ne peut arriver qu'après avoir bien exécuté l'école de peloton ; les évolutions de ligne, le plus souvent impraticables devant l'ennemi, si l'on se tient à la lettre de l'ordonnance, sont cependant utiles pour donner aux corps des idées d'ordre et d'ensemble, et relever leur moral par des spectacles imposants ; elles forment le coup d'œil des officiers, les habituent à manier les troupes d'après d'excellents principes, qu'il faut le plus possible observer ; elles sont aussi, lorsqu'on ne les prodigue pas, un moyen de commandement.

L'exécution stricte et littérale de la théorie des manœuvres, et en général de tous les règlements militaires, l'ordre, l'ensemble et la précision dans les mouvements, plutôt que leur variété ou leur nouveauté, doivent, aux yeux d'un grand nombre d'officiers expérimentés, plus occuper, en temps de paix, après le moral et la discipline ; les troupes tenues conformément à de tels principes restent longtemps sans pouvoir s'habituer au désordre, cette éternelle cause des grands revers ; à la guerre, où tous les ressorts se relâchent, elles observent encore les règles les plus essentielles, et se maintiennent longtemps dans un état respectable.

XVI

Les mémorables campagnes de la Révolution, et surtout celle de 1796, en Italie et en Allemagne, où apparurent à la fois deux célèbres capitaines, Napoléon et le prince Charles, reportèrent l'attention des militaires vers les grandes combinaisons que les disputes des tacticiens et une série de généraux médiocres avaient fait perdre de vue : cet ordre d'idées, reproduit sous une forme nouvelle, constitua ce qu'on a appelé au commencement de ce siècle *la stratégie*, sorte de science ou plutôt de formule jusque-là accidentellement entrevue par quelques grands hommes de guerre, et d'où l'on prétendit alors déduire tous les succès.

Mais le maître, tout en ménageant de savants militaires, qui devaient transmettre ses hauts faits à la postérité, nia l'invention qu'on lui attribuait; il rejeta un langage scientifique, à ses yeux inutile, et sujet à bien des contestations : *La guerre,* répète-t-il souvent dans ses Mémoires, *est une affaire de tact; ses principes immuables sont ceux d'après lesquels les grands capitaines de tous les siècles ont agi : si les écrits militaires du*

temps avaient pu donner de nouvelles lumières à nos ennemis, j'en aurais empêché la publication.

Ce dont on doit le plus s'étonner, c'est qu'on ait choisi, pour fonder ainsi une théorie scientifiquement matérielle de la guerre, celle de toutes les campagnes modernes où l'exaltation morale des soldats joua le plus grand rôle; où des dévouements héroïques de la part du général et de l'armée, tels que ceux dont furent témoins la redoute de Montenotte, le pont de Lodi, Castiglione, Lonato, Arcole, Salo, Peschiera et surtout Rivoli, résolurent si heureusement et à plusieurs reprises, des difficultés d'où la science ne se serait jamais tirée, et donnèrent pour ainsi dire chaque fois champ libre au génie moderne pour réaliser de sublimes méditations.

La division Joubert et une partie de la division Masséna, qui agirent à Rivoli, firent un nombre de prisonniers presque double de leur effectif. C'est là que Bonaparte répondit au général Rampon, qui demandait des ordres pour la 32e demi-brigade : *Battez-vous partout où vous pourrez.* Dans un dîner à Saint-Omer, en 1803, Napoléon disait, en présence de tous les officiers généraux et supérieurs de la division de cavalerie Boursier : *C'est Masséna, Joubert, Lasalle et*

moi qui avons gagné la bataille de Rivoli. Lasalle, alors chef d'escadron d'état-major, exécuta effectivement de lui-même une charge décisive avec une cinquantaine de chevaux : la plupart des actions de cette campagne furent ainsi heureusement achevées par des élans audacieux d'un très-petit nombre d'hommes.

Tels sont les caprices et les travers de l'opinion, que ces succès, aujourd'hui religieusement étudiés par les hommes de science, furent d'abord attribués à des saillies audacieuses, et qu'au camp de Boulogne, après les mémorables campagnes d'Italie, d'Égypte et de Marengo, quelques officiers ajournaient encore à l'issue de la guerre d'Allemagne, qui allait commencer, leur jugement sur la capacité militaire de Napoléon.

Plusieurs principes de la science stratégique peuvent d'ailleurs être contestés, surtout lorsqu'on les applique à un trop vaste ensemble de corps agissant à de grandes distances sous les ordres directs de chefs de nations, de caractères et de génies différents : sous le plus absolu, le plus habile et presque toujours le plus heureux des guerriers, de pareilles combinaisons furent souvent désastreuses.

Mais, même en regardant celles-ci comme infaillibles, ne peut-on pas se demander si, ressuscitée par le héros moderne, cette vaste science des Alexandre, des Annibal, des Attila, des Tamerlan, des Charlemagne et des Gengis-Kan, n'est pas de nouveau morte à Sainte-Hélène, faute d'un bras assez puissant pour ressaisir l'épée qu'on ne voit pas briller deux fois dans des siècles rapprochés, faute d'une génération et d'idées en rapport avec de telles grandeurs?

Enfin, une préoccupation trop exclusive de la stratégie, surtout chez les militaires en sous-ordre, ne pourrait-elle pas faire négliger à la guerre le moral des troupes, la discipline, l'administration, le service journalier de campagne et la politique, eu égard aux populations; soins si importants, si décisifs et de tous les moments?

XVII

Les mêmes exagérations, surtout en France, ne règnent pas longtemps. Après s'être successivement livrés à différentes spécialités, les militaires ne devraient-ils pas être sur la voie pour accorder à chacune d'elles une importance plus raisonnable?

Tout en réunissant le peu d'idées utiles qui ont résulté de tant de préoccupations diverses, ils rechercheront, sans doute, les institutions les plus favorables au maintien des glorieuses traditions et de l'esprit militaire, objets constants du culte de nos pères, des soins de tant de grands hommes qui présidèrent à nos destinées, et principales sources de tous les succès.

Telle est surtout notre tâche, à nous, heureux témoins de tant de triomphes ; annales encore vivantes de l'héroïsme français, rattachant au présent la gloire du passé, nous transmettrons d'une grande époque, que nous avons vue, à une autre, que nous sommes heureux de regarder comme pouvant devenir aussi brillante, les principes d'honneur et de dévouement à la patrie, qui toujours dominèrent en France.

XVIII

Le système de guerre de l'Empire et de la République peut vieillir dans quelques-unes de ses parties, par suite des progrès de la civilisation, et des forces matérielles en usage dans les armées ; mais le moral du soldat, les moyens de le développer et de le maintenir, l'importance du

dévouement à la patrie et les grands principes militaires subsisteront.

J'espère donc que le lecteur verra, avec moi, la cause principale de nos immortels succès dans les vertus patriotiques ; celle de nos revers, dans leur abandon momentané, au milieu d'un état général politique des plus contraires.

Nos neveux étudieront, avec intérêt, ces luttes gigantesques ; ils verront comment nous pûmes en sortir tant de fois triomphants ; comment la République et l'Empire surent combattre ou dominer, un moment, toute l'Europe conjurée.

XIX

Inutile d'avertir que je m'efforcerai constamment de parler sans passion des hommes et des événements.

J'ai vu trop de choses diverses ou opposées, à des époques très-rapprochées, et pour ainsi dire comme à la suite de véritables changements à vue, pour ne pas comprendre la difficulté des conduites et ne pas désirer être indulgent ; l'homme est bien faible au milieu de telles péripéties ou catastrophes.

La trahison à l'égard des pouvoirs expirants, la bassesse vis-à-vis de ceux qui s'élèvent, le défaut de dignité et d'honneur justifieraient seuls la sévérité ; mais je ne suis pas écrivain politique, encore moins porté à la satire.

La dignité de l'histoire, l'influence bonne ou mauvaise qu'elle peut exercer selon la manière dont elle est écrite, commandent à l'historien le calme, la modération, la justice ; s'il oublie ces règles, toujours respectées par les hommes vraiment distingués, il devient pamphlétaire, et son œuvre subit tôt ou tard le sort qui lui est réservé.

XX

Indiquant ce qui sera parvenu à ma connaissance sur les motifs des événements extraordinaires qui ont eu lieu, sur les moyens employés pour parvenir aux résultats obtenus, je ferai également connaître les causes des revers et des désastres essuyés.

L'on concevra que, peu habitué à écrire, je serai contraint, pour l'intelligence de ce que je vais rapporter, d'entrer souvent dans des détails fastidieux ; mais je ferai en sorte

d'avoir toute la brièveté compatible avec l'importance des choses de détail que je m'impose la tâche de raconter; j'éviterai toute réflexion qui n'aurait pas un rapport direct avec celles-ci.

Au reste, je l'ai déjà dit, je n'ai ni les moyens ni la prétention de me faire l'historien des événements politiques et militaires qui, sans exagération, peuvent être comparés à ceux que les siècles les plus renommés nous ont transmis sur la grandeur, les désastres et les calamités des peuples.

XXI

J'entreprends donc de faire connaître ma vie militaire; je le ferai surtout au point de vue de l'étude des principaux mobiles qui, selon moi, retinrent si longtemps la victoire sous nos glorieux drapeaux.

Je m'efforcerai de ne pas oublier que si tout est intéressant dans la vie de César, très-peu est digne de mémoire dans la carrière de son soldat même le plus dévoué.

De simple volontaire, je suis arrivé aux premiers grades de l'armée; il m'a paru naturel

de justifier cette élévation par le compte rendu de mes services; j'ai assez heureusement rempli ma longue, pénible et honorable tâche, dans des circonstances difficiles autant que grandes.

Ce travail sera divisé par campagnes; pour chacune d'elles je présenterai le tableau des opérations dans lesquelles j'aurai été acteur ou témoin.

LIVRE PREMIER.

République, 1789 à 1804.

RÉPUBLIQUE.

PREMIÈRE COALITION.

CHAPITRE PREMIER.

1770 à 1793.

XXII

Je suis né à Toulouse, le 12 novembre 1770 ; à 14 ans, j'étais employé dans l'administration municipale, qui influa sur tout le reste de ma vie par les idées d'ordre qu'elle me donna ; des religieux m'apprirent la musique et le dessin ; à 16 ans, j'avais la passion des armes ; mais, trop jeune, je résistai d'abord.

Enfin, 1789 arrive : tout annonce une rénovation vivement désirée par les hommes sages qui gémissaient de tant de scandales et de prodigalités et de l'état où une cour corrompue avait plongé la nation ; les cahiers des baillages et les doléances de toutes les corporations, des provinces et de l'armée, aux États-généraux, prouvaient assez que le peuple français était fatigué de son humiliation.

Le moment était favorable pour exécuter le projet que je méditais depuis trois ans ; je désirais servir la patrie, j'étais plein des souvenirs de notre gloire militaire, je me vouai avec passion à la carrière des armes.

J'entrai au service comme soldat dans le régiment de Guyenne, infanterie. Je rejoignis ce corps à Nîmes, le 3 mai 1789; j'avais, alors, 18 ans 6 mois.

Dès mon arrivé, je fus employé à la comptabilité; bientôt, ma conduite et ma manière de servir m'ayant fait remarquer, je fus nommé fourrier, sans cependant cesser de travailler à l'administration centrale du corps.

XXIII

Les États-généraux, convoqués le 4 mai 1789, se formèrent en assemblée nationale; cette célèbre réunion, composée de ce qu'il y avait de plus éminent en talents et patriotisme, proclama des principes que la nation adopta avec le plus grand enthousiasme.

Néanmoins, des hommes peu français, qui ne vivaient que d'abus, de prodigalités de cour ou d'exactions, ces fléaux des empires, s'agitaient à l'intérieur; ils faisaient mouvoir toutes sortes d'intrigues et n'épargnaient aucuns moyens pour exciter les populations, dans le but d'entraver la marche des réformes; des manœuvres lâches et viles étaient mises en usage pour rendre cette

régénération odieuse; outre ses menées hostiles dans l'intérieur, la résistance employait des moyens criminels pour exciter les puissances étrangères à s'armer contre la France; le Gouvernement, tout en protestant de son dévouement à la cause de la patrie, partageait, du moins en apparence, ces sentiments perfides.

L'Assemblée nationale, les hommes sages, les esprits éclairés, les patriotes enfin, reconnurent sans peine qu'il faudrait soutenir, par les armes, contre l'aristocratie européenne, disposant alors de l'armée comme des cabinets, la régénération politique et le triomphe des principes adoptés par la nation; à l'intérieur, une révolution serait peut-être inévitable.

XXIV

L'armée était faible, et ses cadres, par leur composition, peu capables de seconder l'élan généreux qui animait la nation; l'esprit des officiers était alors peu favorable aux nouvelles idées.

Cependant, les décrets de l'Assemblée nationale avaient fixé et amélioré leur sort; elle les avait reconnus aptes à parvenir à tous les em-

plois; mesure qui anéantissait les priviléges contre lesquels eux-mêmes s'étaient élevés avec tant d'énergie; mais, tel était leur aveuglement que, lorsqu'ils eurent obtenu ce qu'ils demandaient depuis longues années avec tant d'instance, ils affichèrent la plus grande haine contre le nouvel ordre de choses, à qui ils devaient ce bienfait.

Le sort des sous-officiers et soldats avait été également fixé d'après les idées du nouveau système et l'égalité la plus parfaite; ils étaient délivrés des actes arbitraires, des punitions humiliantes; tous pouvaient désormais aspirer aux grades et aux honneurs, devenus exclusivement le prix des talents et des services rendus; mais eux, aussi, n'apercevaient généralement pas les dispositions généreuses des lois qui venaient de briser, à jamais, la barrière que l'orgueil aristocratique leur avait jusque-là interdit de franchir; plusieurs corps, et surtout la cavalerie, manifestaient des sentiments peu nationaux; pour se préparer à soutenir l'orage dont la patrie était menacée, le concours de tous les Français devenait indispensable: cependant, l'on ne pouvait compter que sur le patriotisme et le courage de la nation.

Pour connaître l'esprit de l'armée, à cette épo-

que critique, il faut lire, à la fin de ce livre, la correspondance du général Montesquiou avec le général Poncet, chef de l'état-major de l'armée du midi; les lettres du prince Charles de Hesse, l'un des plus dangereux anarchistes de l'époque, qui dénonçait tout ce qui pouvait rendre des services au pays.

XXV

Profondément pénétrée de l'imminence du danger, l'Assemblée nationale décréta qu'il serait levé, dans les départements, des bataillons de volontaires nationaux; cette sage et grande mesure électrisa le pays ; les bataillons demandés furent formés comme par enchantement; rien n'a été comparable aux sentiments généreux que cette disposition fit éclore ; l'on vit réunie, dans ces bataillons, l'élite de la population; c'est de cette patriotique levée que sont sortis presque tous les grands capitaines qui, pendant vingt ans, ont fait retentir l'univers du bruit de leurs exploits et porté la gloire et la puissance de la France au degré où elle sera, à jamais, l'admiration de la postérité.

L'organisation des bataillons de volontaires

nationaux fut la même que celle des bataillons de la ligne, mais on y comptait deux lieutenants-colonels, dont le premier commandait en chef; parmi eux, un devait avoir servi dans l'armée comme officier; tous deux étaient élus par le bataillon entier, qui nommait également les officiers, sous-officiers et caporaux, à l'exception de l'adjudant-major et de l'adjudant; ceux-ci, instructeurs du bataillon, étaient à la nomination du roi, le premier parmi les officiers de la ligne en activité de service, le second parmi les sous-officiers également en activité dans l'armée; l'un et l'autre conservaient, malgré l'emploi exercé dans les volontaires, le dernier grade qu'ils avaient dans les anciens corps.

Nommé adjudant au premier bataillon de la Haute-Garonne, lors de la formation, le 19 décembre 1791, je fus spécialement chargé de son organisation et de sa discipline; sous ce rapport, le bataillon fut bientôt mis dans le cas de paraître à l'ennemi; l'adjudant-major Pigeon se chargea de l'instruction et s'en acquitta avec distinction.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE COALITION.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Campagne de 1792.

Italie.

XXVI

Le 1^er^ bataillon de la Haute-Garonne partit de Toulouse, dans la dernière quinzaine de février 1792, pour se rendre à Perpignan; il se fit remarquer, à son arrivée, par son instruction, sa tenue et sa discipline; officiers et soldats rivalisaient de zèle et de patriotisme; tout était mis en usage pour soutenir dignement la lutte qui ne devait pas tarder à s'engager.

Les intrigues et la conduite hostile de l'Empereur d'Allemagne forcèrent l'Assemblée nationale à lui faire déclarer la guerre, le 20 avril 1792; cette déclaration fut publiée contre le roi de Hongrie et de Bohême; jusque-là, les princes de l'Empire conservaient la neutralité.

Le traité de Pilnitz, du 27 août 1791, et le manifeste du duc de Brunswick, du 27 juillet 1792, rédigé au nom de l'Empereur et du roi de Prusse, font assez connaître les vues de ces deux souverains; les projets qu'ils croyaient pouvoir mettre à exécution après nous avoir vaincus;

projets auxquels, malgré tous les triomphes de nos armées jusqu'en 1815, la coalition n'a jamais renoncé.

XXVII

Les événements qui suivirent la déclaration de guerre ne nous furent pas favorables; la première affaire, au début de la guerre, le 21 avril 1792, eut lieu à Quiévrain, en Belgique, entre Mons et Valenciennes. Biron, qui y commandait les Français, fut repoussé et ses troupes mises dans le plus grand désordre; le lendemain, Théobald Dillon éprouva, près de Lille, un autre sort; ce général voulant rallier les fuyards, fut massacré par ses soldats, et sa tête portée en triomphe, au bout d'une pique, dans les rues de Lille.

Longwy et Verdun tombèrent au pouvoir de l'ennemi; la première de ces places fortes fut prise le 23 août, par les Autrichiens, après un bombardement de vingt-quatre heures; la seconde, le 2 septembre suivant, par le roi de Prusse en personne.

La Vendée était en insurrection ; le serment exigé des prêtres en fut le prétexte ; le 22 août, 8,000 paysans s'emparèrent de Châtillon-sur-Sèvres.

Des troubles avaient éclaté dans le Midi ; des massacres avaient eu lieu à Arles, Montauban, Nîmes et Avignon.

D'autre part, l'accueil que le roi de Sardaigne faisait aux princes français et aux émigrés, décelait ses mauvaises intentions ; il convenait à la France de prendre des mesures ; d'éloigner de ses frontières d'Italie, les agents qui mettaient tout en œuvre pour organiser, dans le Midi, la guerre civile ; plusieurs démarches furent faites auprès du roi de Sardaigne, pour le déterminer à ordonner à ces intrigants d'évacuer le Piémont ; aucun résultat ne fut obtenu. La France n'ignorait pas que ce roi était allié secrètement avec l'Empereur ; qu'il attendait le moment favorable pour faire une invasion dans le Midi, où l'appelaient, de leurs vœux, les ennemis de la Révolution.

La cour d'Espagne se conduisait avec une extrême circonspection ; mais rien n'autorisait à croire qu'elle resterait indifférente dans l'exécu-

tion des projets de la coalition ; des motifs politiques portaient la France à la ménager ; cependant nous devions nous mettre en mesure du côté des Pyrénées ; une lettre du général Montesquiou est intéressante à ce sujet.

XXVIII

Le comité militaire de l'Assemblée nationale, composé d'hommes instruits et patriotes, s'occupait avec un grand zèle de l'organisation de l'armée ; ce qui s'était passé au nord donnait de graves inquiétudes ; il fallait y rétablir l'ordre et le moral gravement affaiblis, augmenter partout nos forces, songer à la défense des Alpes et des Pyrénées ; il fit décréter, par l'Assemblée nationale, une nouvelle levée de bataillons de volontaires et l'organisation d'une armée dans le Midi : le commandement en fut confié au général Montesquiou ; la droite de cette armée était à Bordeaux, la gauche au lac de Genève.

Les départements de la Gironde, des Landes, des Hautes et Basses-Pyrénées, du Lot-et-Garonne, du Gers, de la Haute-Garonne, de l'Ariége, des Pyrénées-Orientales, de la Dordo-

gne, de la Corrèze, du Lot, de la Lozère, de l'Aveyron, du Tarn-et-Garonne, de l'Hérault, de l'Ardèche, du Gard, des Bouches-du-Rhône, du Var, des Hautes et Basses-Alpes, de l'Isère, de la Drôme, de la Haute-Loire, du Rhône, de la Loire, du Cantal, de l'Ain formèrent l'arrondissement de l'armée du Midi; l'on y comprit aussi la Corse.

Cependant les communications du gouvernement espagnol, sa lenteur à prendre une détermination et sa grande circonspection permirent au gouvernement français de disposer d'une partie des troupes qui se trouvaient réunies vers la frontière des Pyrénées pour les diriger sur celle du comté de Nice et du Var.

XXIX

Des préparatifs se faisaient en Piémont; il fallait prévenir l'agression du roi de Sardaigne; le Conseil exécutif forma le projet d'envahir le Piémont; d'après ses instructions, le général Montesquiou déploya une grande activité; pour mettre à exécution ce projet, il fallait d'abord s'emparer de la Savoie et du comté de Nice; la

population savoyarde avait embrassé les principes de notre Révolution, mais cet élan généreux était comprimé par le despotisme piémontais.

Montesquiou réunit, au camp de Sessieux, en Dauphiné, les troupes qui étaient dans le bas Languedoc, le Dauphiné et celles de la Bourgogne, dont il fut autorisé à disposer; il fit, avec plein succès, appel aux gardes nationales, et dirigea une grande partie des bataillons, qui venaient des frontières des Pyrénées, vers le camp de Tournoux, dans les Basses-Alpes et le département du Var.

Ces troupes formèrent un corps séparé qui prit la dénomination de division du Var; le général *** en eut le commandement, sous les ordres du général en chef Montesquiou; lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Grasse, où s'établit le quartier général de la division du Var, le général *** était employé à Perpignan.

XXX

Le 1^er^ bataillon de la Haute-Garonne, ainsi qu'un bataillon du régiment de Médoc, partit

de Perpignan pour se porter au camp de Tournoux; mais, à son passage à Nîmes, il reçut ordre de marcher contre l'insurrection des Cévennes, dirigée par M. Dusaillant, ex-lieutenant-colonel d'un bataillon de chasseurs; là se trouvèrent réunis les régiments de Médoc, de Bourgogne et de Dauphiné, ainsi que les bataillons de volontaires de l'Ardèche et du Gard; les rebelles avaient pris position à l'Argentière, aux Vans et à Saint-Ambroix; ils en furent chassés; on leur prit un drapeau; quelques hommes furent tués; le reste se dispersa, et le village de Saint-André-de-Crusières, l'un de leurs repaires, fut incendié; les troupes nationales n'éprouvèrent aucune perte; Dusaillant fut pris et fusillé.

Cette opération terminée, le 1^er^ bataillon de la Haute-Garonne continua son mouvement sur Tournoux; mais arrivé à Barcelonnette, il fut désigné pour faire partie de la division du Var et dirigé par le col d'*Alost* sur Grasse; il prit ses cantonnements à Mouens et Mongins, route de Grasse à Antibes.

XXXI

La division du Var, sous les ordres du général ***, se trouva composée ainsi qu'il suit :

Ligne.	1 bataillon de Médoc, 1 » de la vieille marine, 2 bataillons de la Sarre, 2 » de Hainaut, 2 » de Barrois, 1 » de chasseurs Corses, 1 bataillon du Maine,	10 bataillons.
Bataillons de volontaires.	1 bataillon de la Haute-Garonne, 2 bataillons de l'Hérault, 3 » du Var, 1 » des Landes, 1 » des Bouches-du-Rhône, 2 bataillons de l'Isère, 1 » de la Drôme, 1 » de l'Aude,	12 bataillons.

Infanterie. . . 22 bataillons.

Cavalerie.	15e de dragons, 3 escadrons, 18e de dragons, 3 escadrons,	6 escadrons.
Artillerie.	2e compagnies de ligne, 11 compagnies de volontaires,	13 compagn.

Ces divers corps furent cantonnés aux environs de Toulon, Grasse, Aubroc, Entrevaux, Saint-Paul, Saint-Laurent-du-Var, Cagnes, Antibes et Fréjus.

Lorsque ces troupes eurent pris les cantonnements qui leur étaient désignés, le général *** réunit 20 compagnies de grenadiers, les compagnies d'artillerie des bataillons de volontaires et le 15e régiment de dragons; il en forma un camp, dans la plaine de Châtillon, près de Grasse, sous le commandement du maréchal de camp Brunet; dans cette réunion, l'on s'occupa plus particulièrement de l'instruction des canonniers volontaires.

XXXII

L'invasion de la Savoie résolue, Montesquiou ordonna au général *** de passer le Var et de

s'emparer de Nice; cette opération devait avoir lieu du 25 au 30 septembre 1792.

Le 15 septembre, *** établit un camp dans les marais de Brague, la droite à Aubroc et la gauche vers Cagnes, parallèlement à la route de Nice à Antibes et face à la mer; l'assiette de ce camp donna d'abord une faible idée des moyens militaires de ***, qui ne cessait de parler de ses campagnes d'Amérique; cette opinion fut malheureusement justifiée par les opérations de ce général pendant la durée de son commandement: nous allons voir d'abord le résultat du camp de Brague.

Quelques jours après l'établissement de ce camp, et à la suite d'un orage, le vaste marais sur lequel nous étions placés se trouva en peu de temps inondé: il fallut abandonner le camp tout tendu et sortir péniblement de ce marais; l'on chercha des abris dans les villages voisins; l'on y établit les troupes, et elles y restèrent jusqu'au 28 septembre.

Les divers rapports que *** recevait de Nice étaient, surtout ceux du consul français, d'une grande exagération; le général paraissait se défier du succès de l'opération dont il était chargé; il faisait part à Montesquiou et au Gou-

vernement de ses craintes ; voulait-il rehausser le prix des services qu'il espérait rendre ? il donnait beaucoup d'importance au résultat de sa mission ou en exagérait les difficultés et les dangers ; les uns et les autres étaient fort peu de chose.

Les dispositions de défense, dans le comté de Nice, étaient nulles ; rien n'était vrai dans les avis et les rapports. Le général suisse Courten, qui commandait à Nice, n'avait que 2,400 hommes ; il connaissait nos projets et les moyens que nous avions pour leur exécution ; il ne s'occupa que de préparer l'évacuation de cette ville pour le moment où nous effectuerions le passage du Var.

Cependant ***, persévérant dans ses appréciations, en outre de ce qu'il écrivait au Gouvernement, fit aux administrateurs du département des Bouches-du-Rhône des demandes extraordinaires en hommes, argent et artillerie ; l'on remarque dans une de ses dépêches ce qui suit :

« Je ne doute nullement du succès dans l'exécu-
« tion des ordres que j'ai reçus du Gouvernement
« si, comme je le pense, les braves Marseillais
« déploient, dans cette circonstance décisive,

« l'énergie et la vigueur de caractère qui les a « rendus déjà si célèbres; s'ils se rappellent « qu'avec leur secours, le maréchal de Richelieu « prit Mahon, et ce que firent les Marseillais, « pour un roi, m'est garant de ce qu'ils feront « dans cette circonstance pour la liberté et « l'égalité. »

Nos préparatifs, sur la rive droite du Var, jetaient la consternation dans Nice; et cependant, comme je viens de le faire remarquer, le général Courten ne prenait aucun moyen sérieux pour nous disputer le passage de ce fleuve; les émigrés, qui étaient en grand nombre à Nice, faisaient tout pour exaspérer la population contre l'armée française; ils nous dépeignaient comme des voleurs et des anthropophages; des prières publiques furent ordonnées; les églises étaient remplies le jour et la nuit; en un mot la terreur s'était emparée de la population niçoise; les émigrés reçurent ordre de quitter la ville; ils se dirigèrent vers le Piémont, répandant partout, contre nous, les bruits les plus absurdes, les plus malveillants.

Le prince de Monaco, alarmé de ce qui se passait, faisait parvenir, au général ***, des avis sur les grands préparatifs qu'il assurait être faits

en Piémont; il demandait des secours pour renforcer la garnison de sa place, qu'il jugeait incapable de se faire respecter.

XXXIII

Dans cet état de choses, le général ***, pressé par Montesquiou, à qui il convenait, pour son opération sur la Savoie, de faire exécuter une diversion du côté du Var, arrêta définitivement le passage de ce fleuve pour le 30 septembre.

Il prit des dispositions pour qu'une colonne, partant d'Entrevaux, se portât sur le Puget-Theniers, tandis qu'une deuxième colonne passerait au Broc et à Comte pour couper la retraite de l'ennemi sur Tende. Les troupes réunies à Brague et aux environs passèrent le Var à Saint-Laurent, et se portèrent sur Nice.

La marine devait concourir au mouvement; un vaisseau, deux frégates et deux bricks se tiendraient à l'embouchure du Var et devant Nice, pour empêcher que rien ne sortît par mer et protéger le passage du Var. Nous verrons que, plus tard, le contre-amiral Truguet vint s'établir, avec une flotte nombreuse, dans la rade de Villefranche.

XXXIV

Le général Montesquiou entra en Savoie et s'empara de Chambéry, le 23 septembre 1792.

M. de Courten, instruit du projet du général ***, et n'ayant à nous opposer que la garnison de Nice, qui, comme je l'ai déjà dit, s'élevait à 2,400 hommes, ne crut pas la résistance possible. Pendant la nuit du 27 au 28 septembre, il sortit de Nice et se porta par la grande route sur Tende; cette évacuation se fit avec un grand désordre; elle acheva de jeter la consternation parmi les habitants de la ville. Dans cette circonstance, le général Courten servit mal le roi de Sardaigne; il connaissait depuis longtemps nos projets; il aurait pu armer les milices et barbets du comté; cette mesure aurait rendu le passage du Var difficile; heureusement pour nous elle n'eut pas lieu.

Aussitôt que Nice fut évacué par les troupes sardes, des désordres graves eurent lieu; la populace se crut tout permis; elle se porta à de grands excès; les plus riches habitants terrifiés abandonnèrent leurs maisons pour se réfugier en Piémont ou vers la rivière de Gênes; dans

cette fâcheuse situation, une députation de Niçois se présenta, sur le Var, pour prier *** de venir protéger leur ville ; ce général prit ses dispositions afin de se rendre aux vœux de la population niçoise.

Il réunit, à Saint-Laurent, un bataillon de grenadiers, un bataillon de Hainaut, un bataillon de Barrois, un bataillon de l'Hérault, quatre compagnies de chasseurs corses, huit pièces de quatre, quatre pièces de huit, et un détachement du 18e dragons.

Le 28 septembre, à 5 heures du matin, cette colonne se mit en mouvement; peu de précautions avaient été prises pour le passage du Var, que les pluies avaient grossi ; on éprouva les plus grandes difficultés; cependant on parvint à réunir toutes les embarcations qui se trouvaient sur la côte ou à Antibes, et le passage s'effectua; nos troupes prirent possession de Nice sans le moindre obstacle; à son entrée, le général *** fit sommer le fort Montalban de se rendre; il lui fut remis à l'instant.

Nous prîmes 1 brigadier, 3 colonels, 3 majors, 12 officiers et 300 soldats. L'on trouva à Nice et au fort Montalban des magasins considérables de toute espèce, et dans l'arsenal ou en

batterie, 214 pièces d'artillerie de divers calibres, 1 million de cartouches d'infanterie et 5,000 fusils.

L'ennemi abandonna Villefranche; 1 capitaine et 15 dragons en prirent possession; là nous trouvâmes réunis les établissements maritimes du roi de Sardaigne; sa flotte composée de deux frégates armées, une corvette, des chaloupes canonnières, des bricks et autres bâtiments de guerre, un arsenal et des magasins considérables; une quantité d'artillerie, de projectiles et de poudre qui permettrait à l'armée de faire campagne sans avoir besoin des secours de France.

Notre flotte de la Méditerranée pourrait se pourvoir de vivres, de munitions, se radouber et réparer toutes les avaries que sa station en mer et des combats occasionneraient.

La rade de Villefranche est une des plus sûres de la Méditerranée; une flotte nombreuse peut s'y réfugier à l'abri du mauvais temps, s'y trouver également à couvert de l'ennemi et placée de manière à servir avec avantage.

En rendant compte au Gouvernement de l'occupation de Nice, *** dit : « Je ne puis com-
« prendre encore la raison qui a déterminé les
« troupes du roi de Sardaigne à abandonner si

« lâchement d'aussi grands moyens de défense
« et des postes aussi importants ; c'est une terreur
« panique dont je profiterai ; ce qui m'empêche
« d'entrer dans de plus longs détails, mais je
« compte y suppléer incessamment. »

XXXV

Les succès obtenus par les généraux Montesquiou et *** donnèrent, au Conseil exécutif, la facilité de pourvoir à la défense des Pyrénées. Les départements qui formaient l'arrondissement de l'armée du Midi furent partagés : Montesquiou ne conserva, pour l'armée des Alpes, que ceux des Bouches-du-Rhône, du Var, des Hautes et Basses-Alpes, de l'Isère, de la Drôme, de la Haute-Loire, du Rhône, de la Loire, du Cantal et de l'Ain ; le restant forma l'arrondissement de l'armée des Pyrénées, dont le commandement en chef fut confié au général Servan.

L'on a vu que l'abandon de Nice, par le général Courten, avait été le signal de beaucoup de désordres ; *** ne s'occupa pas assez de les faire cesser ; il fut même accusé, ainsi que cela arrive toujours, d'en avoir profité. Malheureusement la conduite des troupes ne parut pas, dans cette cir-

constance, exempte de reproches : des soldats, mêlés parmi les habitants, se portèrent à de grands excès ; aucun moyen ne fut pris pour y mettre un terme ; l'inaction dans laquelle *** laissa les troupes, à qui à peine l'on fit faire le service de la police de leurs quartiers, contribua beaucoup à ce qui se passa dans cette triste occasion.

Le général ***, trop satisfait de l'occupation de Nice, obtenue si facilement, ne songea nullement à la poursuite de l'ennemi ; il resta plusieurs jours dans une inaction complète. Le 4 octobre, seulement, il se décida à envoyer, sur la route de Tende, une reconnaissance ; il en chargea le capitaine Maquait avec un détachement de 15 dragons et 27 chasseurs corses. Cette petite troupe marcha jusqu'à Saorgio sans avoir aucune nouvelle de l'ennemi ; elle rencontra, sur sa route, beaucoup de bagages dont elle s'empara et qu'elle fit conduire à Nice : arrêtée devant le fort de Saorgio, et dans l'impossibilité d'aller plus avant, le capitaine Maquait rétrograda et vint s'établir à Sospello ; il y resta quelques jours et fut remplacé par un bataillon corse qui, peu après, à la suite du départ de son chef, se replia sur Braus.

Les Piémontais, voyant que le général ***, au lieu de disposer militairement ses troupes, les agglomérait à Nice, ne s'occupant que de parades dans lesquelles il tenait aux soldats des propos bizarres, organisèrent, dans le comté de Nice, leurs milices et barbets ; ces derniers, braves, audacieux et pleins d'intelligence, n'ont cessé, à dater de cette époque, de nous harceler; nous les rencontrions partout, le jour et la nuit ; ils étaient en lutte continuelle avec nos avant-postes et nos cantonnements ; souvent même ils se portaient jusqu'au quartier général, où ils enlevaient les mulets; ils interceptaient nos convois, assassinaient les hommes isolés. Il serait difficile de dire tout le mal que ces barbets nous ont fait depuis le moment de leur organisation jusqu'à l'ouverture de la campagne de 1796, sous les ordres du général Bonaparte.

XXXVI

Chose incroyable, dans une circonstance aussi critique, le général *** toléra l'organisation d'un club où se réunissaient les officiers plus habiles à discuter qu'à combattre. Des ennemis de la France s'introduisirent dans cette société pour y provoquer, sous le voile du patriotisme, des

mesures extrêmes contre les plus braves chefs de l'armée. ***, lui-même, fut dénoncé à l'Assemblée nationale, et, au moment de recevoir le prix de sa funeste imprévoyance; dénoncé de nouveau au club par les hommes dont il avait subi les désordres, et qui étaient parvenus à organiser cette réunion jacobine, il allait succomber sous leur projet de l'accrocher à une lanterne, lorsque quelques officiers du 1er bataillon de Haute-Garonne et du 1er bataillon de l'Hérault parvinrent, non sans peine, à le sauver.

L'ennemi eut donc tout le temps pour se mettre en mesure de nous disputer le pays : il s'établit à Sospello, et y resta plusieurs jours sans être gêné par aucune de nos reconnaissances.

Enfin, le général ***, voyant que son inaction rendait infructueuse l'occupation de Nice, organisa une avant-garde composée de deux bataillons de grenadiers et de deux bataillons de ligne; il en donna le commandement au maréchal de camp Brunet. Ce général partit de Nice avec l'avant-garde; son étonnement fut grand lorsqu'il rencontra l'ennemi en position à Braus, disposé à lui en disputer le passage; cette troupe le reçut avec fermeté; il fallut deux jours de combat pour forcer la position; ce n'étaient plus

ces Piémontais qui avaient abandonné en désordre Nice; ils nous firent, cette fois, éprouver des pertes ; mais enfin ils furent contraints de se retirer sur Sospello et Brouis.

Le général fit de nouveau attaquer l'ennemi à Sospello; ce poste fut vaillamment défendu; cependant nous parvînmes à nous en emparer ; les Piémontais se réfugièrent à Brouis et Breglio, laissant une avant-garde à Pérus.

Le 1er bataillon de la Haute-Garonne resta, après le passage du Var, quelque temps à Nice ; il fut ensuite cantonné à Villefranche.

XXXVII

Le Gouvernement ne se faisait pas une idée exacte de la situation de l'armée dans le comté de Nice; il forma le projet de faire une expédition sur Oneille et de s'emparer de Savone; cette dernière place, surtout, lui semblait facile à obtenir du gouvernement génois; le 26 octobre 1792, il rendit un arrêté qui chargeait *** de se servir de l'escadre de la Méditerranée, commandée par l'amiral Truguet, pour intimider les Génois et obtenir d'eux l'occupation de la place et du fort de Savone.

M. Belleville, qui, depuis, a été successivement consul général à Gênes, consul général à Livourne et conseiller d'État, fut désigné à *** pour entamer cette négociation; le Gouvernement ordonnait, en même temps, des préparatifs militaires, afin que les Génois ne parussent céder qu'à la force.

Cet arrêté contenait, en outre, une disposition étonnante pour ceux qui connaissent la pauvreté et le peu de ressources qu'offre le pays de Gênes. Le général *** devait demander du biscuit pour nourrir 60,000 hommes pendant deux mois; 60,000 quintaux de farines, 1,800 bœufs, 4,000 moutons, 3,375 quintaux de riz, 6,000 quintaux de légumes, 1,800 quintaux de viande salée; du vin pour 60,000 hommes pendant trois mois; une quantité d'ail et d'oignons en rapport; 120,000 quintaux de foin, 50,000 charges d'avoine et un prêt de 6 millions. Une lettre du contre-amiral Truguet, en date du 20 octobre 1792, et la correspondance du général ***, du 15 octobre au 6 novembre 1792, fournissent à ce sujet de curieux détails.

L'on débuta par l'expédition d'Oneille; six vaisseaux de ligne, six chaloupes canonnières, des bricks, etc., etc., commandés par le contre-

amiral Truguet, ayant à bord un bataillon de la vieille marine, un bataillon du Maine et un bataillon de volontaires de la Drôme, commandés par M. Rivaud, furent désignés pour cette expédition, sous les ordres du maréchal de camp Lahoulière ; on mit à la voile à Villefranche.

Arrivée devant Oneille, la flotte s'approcha de la côte et débarqua un parlementaire pour sommer la ville de se rendre ; l'ennemi parut bien l'accueillir, mais à l'instant où il mit, avec son escorte, pied à terre, il fut assailli et impitoyablement massacré, ainsi qu'une partie de l'escorte ; ce qui put se sauver fut recueilli par l'escadre.

Pour tirer vengeance de cette perfidie, l'amiral s'embossa et bombarda la ville ; après deux jours de feu les troupes débarquèrent ; la ville, abandonnée par les habitants, fut pillée ; ensuite les troupes se rembarquèrent.

XXXVIII

Comme on le voit, la première partie des ordres du Gouvernement n'eut pas un grand succès ; il fallait songer à la seconde, qui était l'occupa-

tion de Savone et l'exécution de la réquisition au gouvernement génois.

L'escadre et les troupes de débarquement furent dirigées sur Gênes ; le gouvernement de cette république repoussa avec dédain les propositions que M. Belleville avait mission de lui faire ; enfin le conseil exécutif, s'apercevant de la voie ridicule où il s'était engagé, donna, le 1^er^ novembre 1792, ordre de cesser toute négociation ; l'escadre rentra à Villefranche ; elle débarqua les troupes, qui rejoignirent aussitôt l'armée.

La division du Var prit la dénomination d'armée du Var, sous le commandement de ***, devenu général en chef.

Notre avant-garde occupait Sospello ; l'ennemi, comme je l'ai dit, avait établi ses camps à Brouis ; il tenait les positions de Beolet, Lignières, Molinet, Luceram, Utelle et Giletta, ou, pour mieux dire, sa droite était à Giletta et sa gauche appuyait au territoire génois, vers le col de Pérus ; l'avant-garde du camp de Brouis occupait le col de Pérus, route de Tende à Nice.

L'ennemi était revenu de sa frayeur, il s'était mesuré avec nous, et les intelligences qu'il avait à Nice le mettaient au courant de notre véritable

situation. Le roi de Sardaigne, ayant à cœur de nous refouler sur la rive droite du Var, forma le projet de nous chasser du comté de Nice ; il l'aurait exécuté si les généraux piémontais avaient eu plus de vigueur et d'intelligence.

L'armée piémontaise, outre la levée des milices et barbets, avait reçu des renforts en hommes et artillerie ; elle avait été également renforcée par des régiments autrichiens venus de la Lombardie ; elle attaqua Sospello, contraignit notre faible avant-garde à évacuer ce poste et à battre en retraite jusqu'à Brouis, où elle prit position.

XXXIX

Le danger était grand ; il fallut que le général *** se mît à la tête de son armée ; les troupes, qui étaient à Nice et Villefranche, reçurent l'ordre de se porter au secours de l'avant-garde ; parmi elles, se trouvait le bataillon de la Haute-Garonne. L'ennemi vivement attaqué, fut contraint d'abandonner les camps dont deux jours avant il nous avait chassés ; le 19 novembre, nous entrâmes à Sospello, où nous reprîmes nos anciennes positions. L'ennemi, dans

cette circonstance, éprouva des pertes : on lui prit un canon et des prisonniers.

Les régiments autrichiens de Strasoldo et Caprara, attachés à l'armée piémontaise, eurent part à ces affaires ; ils perdirent des hommes et eurent des déserteurs ; parmi ces derniers, se trouvaient des Polonais dont notre chef de bataillon Dupuis demanda l'incorporation dans son bataillon. Je ferai connaître, dans la suite, à la campagne de 1795, lorsque le général Kellermann vint à Vado pour s'opposer à l'attaque du général Devins, la destination que ces hommes ont eue.

Après cette expédition, le 1er bataillon de la Haute-Garonne prit position à Escarene, où il resta jusqu'au 15 décembre 1792 ; il reçut alors l'ordre de se rendre à Levenzo, poste très-important qui couvrait le centre de l'armée et se liait avec Gilletta, où se trouvait la gauche. Lovenzo fut occupé par un bataillon de Médoc, deux bataillons des Bouches-du-Rhône, un bataillon de Barrois et le 1er bataillon de la Haute-Garonne. Cette partie de l'armée était sous les ordres du colonel Dumerbion, commandant le régiment de Barrois.

L'on a vu que le général *** avait demandé à

la ville de Marseille une levée extraordinaire de gardes nationales pour renforcer l'armée du Var; cette levée produisit 6,000 hommes et forma un corps qui prit la dénomination de phalange marseillaise. Le bataillon des Bouches-du-Rhône, qui en faisait partie, arriva à Antibes quelques jours avant le passage du Var; les officiers de ce bataillon arrêtèrent et pendirent les prêtres de la ville; après la mort de ces victimes on les mutila; les parties naturelles furent clouées au bout d'une longue perche; les cadavres attachés à une corde et traînés dans les rues; en tête de cette épouvantable cérémonie, marchait la nommée Laïs, femme du capitaine du bataillon, portant l'infâme perche qui figurait là comme drapeau. On ne sévit pas contre ces abominables excès.

Dans cette circonstance, l'administration départementale des Bouches-du-Rhône, songeant plus à ses embarras qu'aux intérêts de l'armée, avait fait de grands sacrifices pour se débarrasser de l'écume de la population de Marseille; cette troupe, qui ne se signala que par des atrocités, avait pour chef un vieillard recommandable qu'il faut cependant ne pas confondre avec son pseudonyme le général Saint-Hilaire, qui a fourni une si brillante carrière.

XL

A cette époque, notre escadre de la Méditerranée, sous le commandement du contre-amiral Truguet, fut renforcée de celle aux ordres des contre-amiraux Latouche-Tréville et Trogoff; par ce renfort elle se trouva composée de dix-sept vaisseaux de ligne, de plusieurs frégates canonnières, bricks, etc., etc.

Le conseil exécutif ordonna, à ***, d'envahir la Sardaigne; la flotte devait concourir à cette opération; elle transporterait les troupes de débarquement, composées de la phalange marseillaise, d'un bataillon du Maine et d'un bataillon du Var.

Cette expédition partit de Villefranche; elle relâcha en Corse, où elle séjourna quelques jours. C'est là, pour la première fois, qu'il fut question de Napoléon Bonaparte; il était alors capitaine, commandant l'artillerie attachée à l'expédition; les troupes de débarquement étaient sous les ordres d'un général de brigade. Les instructions du conseil exécutif du 25 octobre 1792, celles du ministre de la marine du 25 octobre 1792 et une lettre de M. Sémonville du 5 no-

vembre 1792, fournissent de curieux détails sur cet épisode.

D'abord, l'on s'empara sans difficulté de l'île Saint-Pierre, l'on y mit garnison et l'on s'y fortifia.

Le 12 février 1793, l'escadre et les troupes de débarquement se présentèrent devant Cagliari ; cette place fut sommée de se rendre ; mais au lieu de recevoir notre parlementaire, l'artillerie fit feu sur le canot qui le portait ; alors le signal du bombardement fut donné ; pendant que la flotte foudroyait la ville, le débarquement des troupes s'opérait, mais les dispositions étaient insuffisantes ; les troupes, après avoir aperçu l'ennemi, se mirent en déroute, faisant feu les unes sur les autres.

Les Marseillais, surtout, se conduisirent fort mal dans cette circonstance : *Nous sommes trahis*, disaient-ils dans leur patois ; *on tire à balles.*

L'artillerie de la place, qui répondait au feu de la flotte, fit éprouver des pertes considérables ; un de nos vaisseaux sauta en l'air ; les troupes se rembarquèrent dans la plus grande confusion, abandonnant toute l'artillerie et les blessés, qui furent égorgés par les Sardes.

Après cette fâcheuse affaire, la flotte se réfugia à l'île Saint-Pierre, où elle resta quelques jours; ce temps fut employé à réorganiser les troupes; ensuite, on laissa une garnison dans l'île et l'on fit voile pour Villefranche, où l'amiral débarqua le corps expéditionnaire et reprit la mer.

Tel fut le résultat de cette tentative contre la Sardaigne, à la vérité bien mal organisée; deux années après, à l'armée d'Italie, j'ai entendu Napoléon en parler dans des termes peu flatteurs.

Alors il y avait trop de passions et pas assez d'expérience; plus tard et pendant longtemps, nous n'aurons qu'à admirer des opérations presque toujours aussi sagement combinées que vigoureusement exécutées. Nous verrons le plus vaste ensemble militaire sous la direction d'un incomparable génie; alors, sans doute, il sera permis de se montrer sévère.

RÉPUBLIQUE.

PREMIÈRE COALITION.

CHAPITRE TROISIÈME.

Campagne de 1793.

Italie.

XLI

Le 6 janvier 1793, Lovenzo fut assailli sur tous les points, à une heure du matin, et l'attaque principale dirigée contre les postes occupés par le 1er bataillon de la Haute-Garonne; le plus important était le plateau en avant du village route d'Utellə; cette position est la clef de la défense d'Utelle.

A la faveur de la nuit et d'un épais brouillard, l'ennemi s'était approché de nos avant-postes, sur lesquels, à un signal convenu, il se précipita avec la plus grande impétuosité; heureusement l'on avait eu soin, depuis longtemps, de tenir les troupes en haleine. Les avant-postes firent bonne contenance; le 1er bataillon de la Haute-Garonne se forma lestement et culbuta l'ennemi, tua quelques hommes qui restèrent sur le champ de bataille; d'après les larges traces de sang empreintes sur la neige, il dut avoir des blessés; on lui fit des prisonniers. La retraite eut lieu en tel désordre que nombre d'hommes se jetèrent dans des ravins où ils périrent.

Cette affaire était terminée avant le jour;

l'ennemi rentra dans ses positions; le 1er bataillon de la Haute-Garonne eut quelques blessés; le général Dumerbion, qui commandait à Levenzo, rendit compte de sa bonne conduite.

Le 10 janvier, le 1er bataillon reçut ordre de se rendre à Villefranche, où il séjourna jusqu'au 15 février; ensuite il fut à Saint-Agnès et Castelar, sur la communication de Sospello à Menton.

Le 15 mars, il occupa, sur la même communication, le camp de Castiglione; le temps était affreux, nous étions sur la neige. Le camp était assis en arrière du village, la droite appuyée à la route de Menton; la gauche, dans la direction de Saint-Agnès, contre un ruisseau; le régiment de la vieille marine était campé en avant de Castiglione, à cheval sur la route de Sospello.

XLII

Comme je l'ai déjà dit, les bataillons de volontaires avaient deux lieutenants-colonels; le premier était commandant en chef; cet emploi, dans notre bataillon, était rempli par M. de Vicose; M. Dupuis commandait en second.

A cette époque, les officiers de volontaires qui avaient servi dans les troupes de ligne tenaient

à y rentrer avec le grade qu'ils avaient acquis dans les nouveaux bataillons; plusieurs ont quitté l'emploi de chef de bataillon pour celui de capitaine dans la ligne et de capitaine pour le grade de sous-lieutenant; tous étaient mal vus dans les corps de la ligne; les officiers supérieurs avaient, contre eux, les capitaines auxquels ils enlevaient l'espoir d'être lieutenants-colonels; les sergents étaient ennemis déclarés de ceux qui venaient prendre des sous-lieutenances; mais cela ne découragea pas des hommes qui n'avaient aucune confiance dans la révolution; ils étaient persuadés, les insensés, que, si les choses changeaient, on laisserait jouir paisiblement des grades acquis par suite de cette révolution; mille désagréments furent le prix de leur inconséquence.

M. de Vicose était lieutenant au régiment de Vexin infanterie, lorsque les volontaires du 1er bataillon de la Haute-Garonne le nommèrent 1er lieutenant-colonel; c'était un brave homme, un bon officier généralement estimé; il obtint la lieutenance-colonelle du régiment de Barrois; cette préférence déplut et ce fut sans regret qu'on le vit s'éloigner d'un bataillon qui avait fait son élévation.

L'on procéda à son remplacement; l'adjudant-major Pigeon, qui avait rendu de grands services pour l'instruction, réunit la totalité des suffrages du bataillon et fut proclamé second lieutenant-colonel; M. Dupuis commanda en chef; par suite de la nomination de Pigeon, l'emploi d'adjudant-major devint vacant, et seulement alors commence, en quelque sorte, ma carrière militaire.

XLIII

Ma conduite depuis la création du bataillon, mon zèle dans le service, mes soins pour organiser une bonne administration et surtout pour maintenir une discipline que les anciens corps de ligne étaient loin d'observer avaient été remarqués; car j'avais déjà la conviction que, dans une armée, la discipline est tout; mon ambition avait été de voir figurer avec distinction le bataillon auquel j'étais tellement identifié que le moindre revers qu'il eût éprouvé m'aurait paru une affaire personnelle. Cette conduite toujours égale avait fixé l'attention : au conseil d'administration était dévolu le choix de l'adjudant-major, et c'est à l'unanimité qu'il me nomma, le

5 avril 1793. Cette récompense me portait du grade de sous-lieutenant, dont je n'avais que le rang, à celui de capitaine. A cette époque l'adjudant-major d'un bataillon de volontaires, chargé de l'instruction et de la police, était considéré comme un troisième chef. J'avais alors vingt-deux ans.

Si je m'étais beaucoup occupé de discipline et d'administration, j'ignorais entièrement ce qui avait rapport à l'instruction, cette partie du service ayant toujours été suivie par l'adjudant-major Pigeon ; je n'avais donc pas un instant à perdre pour m'acquitter dignement de la nouvelle tâche qui m'était imposée ; ce n'était pas chose facile.

Par surcroît d'embarras, le bataillon venait de recevoir 400 réquisitionnaires du département du Gard ; je devais promptement les mettre en mesure de marcher à l'ennemi ou convenir que j'étais incapable d'occuper l'emploi d'adjudant-major ; incapable d'instruire une recrue.

Je prétextai une indisposition, je demandai trois jours pour me soigner et je m'enfermai dans ma tente ; je lus attentivement l'ordonnance des manœuvres relative au maniement des armes et des feux ; alors il ne pouvait être

question d'autre chose; le terrain que nous occupions ne permettait pas d'exécuter l'école de peloton; le quatrième jour, bannissant toute timidité, je me présentai devant les recrues la tête haute; je commandai et détaillai le maniement des armes. On parut me comprendre et m'écouter avec intérêt. Ayant continué de même mon instruction, on fut convaincu, dans le bataillon, que j'étais un parfait instructeur; tant il est vrai qu'avec de la volonté l'on surmonte tous les obstacles.

Pardon de ces détails; il y a beaucoup de rapports entre les petites et les grandes choses; et les commencements de tous les hommes sont décisifs pour eux, instructifs pour les autres.

XLIV

Enfin l'on avait ouvert les yeux sur le compte du général ***; dénoncé de toutes parts, au sujet des désordres commis dans Nice et le comté, il fut accusé de trahison; la faute était moindre.

J'ai fait connaître son incapacité à la prise de Nice; la faiblesse, l'ignorance, et le peu d'activité causèrent d'affreux malheurs.

S'il avait eu d'autres notions de la guerre,

ce général aurait porté l'armée sur Coni; rien ne s'y opposait; la guerre d'Italie prenait alors un autre aspect; notre brave armée échappait à tous les maux qui l'ont affligée; plus de 50,000 hommes ne seraient pas morts de faim et de misère, pendant les campagnes qui ont précédé celles où le général Bonaparte vint prendre le commandement.

XLV

Le général *** fut remplacé par le général Biron; c'est alors que l'armée prit, pour la première fois, la dénomination d'armée d'Italie. Biron commanda peu de temps; cependant l'armée conçut une bonne idée de ses talents; il voulait réparer les fautes commises.

Mais il était trop tard; les Piémontais, quoique toujours battus, s'étaient aguerris, retrempés et mis en mesure; les soldats étaient braves, patients et disciplinés; mais les officiers restaient encore, pour la plupart, des damoiseaux plus propres à parader qu'à faire la guerre; aucune qualité ne les rendait dignes de commander d'aussi braves soldats. Cette armée, parfaitement nourrie et entretenue, avait une

connaissance exacte du pays; tous les défilés des Alpes étaient soigneusement retranchés; la population montagnarde dévouée au roi, les milices et les barbets mis en activité rendaient de très-réels services. En un mot, tout le système de défense, grâce à la conduite du général ***, était parfaitement organisé; les Piémontais avaient eu tout le temps nécessaire pour atteindre ce but.

Une grande partie de la population de Nice et de Villefranche vivait des bienfaits du roi de Sardaigne; aussi elle regrettait la domination de ce souverain, qui avait des intelligences dans le pays; les Anglais, d'autre part, ourdissaient mille intrigues pour exaspérer cette population contre nous.

Tout paraissait s'opposer à ce que le général Biron eût les moyens de réparer les fautes de son prédécesseur; d'abord il s'occupa d'organisation; mais un nouvel incident faillit nous plonger dans un grand désordre.

XLVI

L'émigration et les manœuvres de nos ennemis avaient fait disparaître le numéraire; la solde

des troupes n'était plus acquittée avec exactitude ; la Convention nationale pensa qu'elle pouvait payer en papier-monnaie.

Mais les assignats n'ayant point de cours dans le comté de Nice, l'avant-garde de Sospello, mécontente, les refusa. Notre 1er bataillon, animé de l'amour de la patrie, désaprouva cette conduite ; il fit une adresse remarquable où il disait : « *Les soldats républicains n'ont besoin que de pain et de fer* ». Cette adresse fit obtenir le but qu'on s'était proposé ; l'avant-garde et l'armée reçurent les assignats.

C'est dans ces circonstances que le général Biron, pénétré du dévouement de ses soldats, prit une mesure qui mérite d'être connue.

XLVII

Par l'émission des assignats, l'armée avait, pour tout moyen d'existence, la ration de vivres de campagne ; elle occupait des postes sur des montagnes arides ; elle était campée, sous la toile, sans capote, et n'avait pas même de bois pour faire la soupe ; les soldats le remplaçaient par des racines de thym et de serpolet, que, souvent, ils avaient une peine infinie à pou-

voir se procurer ; on allait les chercher fort loin ; dans certains postes on devait faire une lieue pour avoir de l'eau. Les officiers, étant sans argent, ne pouvaient se procurer ni vêtements ni subsistances ; notre position était réellement affreuse.

Cependant les Piémontais, aidés des subsides anglais, ayant derrière eux les plaines fertiles du Piémont, regorgeaient de tout ; leur armée, bien habilée, campée sous de bonnes baraques en planches, recevait avec ponctualité la solde et des distributions de tout genre. Les camps piémontais offraient l'aspect de villes abondamment pourvues.

Pour changer notre pénible situation, le général Biron fit établir, à Nice, des magasins où l'armée trouvait tout ce qui était nécessaire à la vie, ainsi que des effets d'habillement ; les bataillons pouvaient y prendre ce dont ils avaient besoin ; ils payaient la valeur en assignats au taux de l'argent.

Le général fit un règlement pour l'exécution de cette mesure ; deux cantinières par bataillon étaient chargées de recevoir, à Nice, les marchandises et de les transporter au camp. Cette disposition produisit le meilleur effet ; elle fut

d'abord exécutée aussi bien que le peu de moyens de transport que nous avions pouvait le permettre; mais, ensuite, des fripons s'emparèrent de tout; ils firent leurs affaires; et l'armée retomba bientôt dans un état de misère plus déplorable que celui dont la philanthropique intelligence du général en chef l'avait tirée.

XLVIII

L'occupation du col de Pérus par l'avant-garde piémontaise incommodait beaucoup l'avant-garde de Sospello; cette petite ville est éloignée du col de Pérus d'environ une demi-lieue.

Le général Biron voulut s'emparer de ce poste; le 17 avril, il le fit assaillir; malgré la belle conduite de nos troupes, l'attaque n'eut aucun succès, le poste ayant été secouru par le camp de Brouis.

Le 19, l'ennemi, fier de nous avoir résisté, attaqua Sospello; l'avant-garde fit bonne contenance; le 1er bataillon de la Haute-Garonne quitta Castiglione pour s'y porter; il prit part à l'affaire; l'ennemi culbuté fut contraint de rentrer dans son camp, après avoir essuyé d'assez grandes pertes et abandonné un canon. La con-

duite du 1er bataillon de la Haute-Garonne lui mérita des éloges ; il reprit sa position au camp de Castiglione.

Le général Biron fut nommé au commandement de l'armée de l'Ouest et remplacé, à celle d'Italie, par le général Brunet.

XLIX

Je m'occupais beaucoup de l'instruction des nombreux réquisitionnaires que nous avions reçus ; à peine avaient-ils une idée de la charge que je leur faisais brûler des cartouches et tirer à la cible.

Afin de les habituer à la guerre des montagnes, je leur apprenais à profiter des accidents de terrain pour se mettre à couvert, tout en faisant du mal à l'ennemi, dont ils devaient attaquer, en tirailleurs, les postes.

Mes soins furent couronnés d'un tel succès qu'en peu de temps ces jeunes gens pouvaient presque rivaliser avec les soldats aguerris. Des résultats si satisfaisants m'obtinrent l'estime du bataillon, la confiance de ses chefs ; ma réputation de bon serviteur augmentait tous les jours.

L

L'esprit des habitants du comté et de la ville de Nice donnait de justes inquiétudes; le midi de la France n'était pas tranquille et des insurrections partielles annonçaient l'approche de grands événements. Le roi de Sardaigne, loin de dissimuler, publiait son intention de pénétrer et de s'établir en Provence; les mécontents du Midi l'enhardissaient dans l'exécution de ses projets; les flottes espagnole et anglaise parurent devant Nice comme pour protéger les mouvements des Austro-Sardes.

Il n'y avait pas un moment à perdre pour les rejeter en Piémont; il fallait prendre l'offensive et les débusquer des postes qu'ils occupaient. Le succès était peu probable; cependant on arrêta qu'une attaque générale aurait lieu. Cette détermination fut commandée par la fâcheuse position dans laquelle nous nous trouvions.

L'armée piémontaise occupait le col de Pérus, celui de Lignières, Beolet, Brouïs, le Molinet et les belles positions des Fourches et de Raus, le Fourcain, Fontan, Saorgio.

Nous avions établis nos camps à Castiglione, Braus et Escarenne; nous occupions Sospello, les hauteurs de la Croisette, Luceram, Colneyre, Pietra Cava, Saint-Arnoult, Lautosca, Belvédère et Labolena.

LI

Le général en chef Brunet forma cinq colonnes.

La première, composée de l'avant-garde de Sospello, aux ordres du général Dumerbion, devait suivre la grande route de Tende, s'emparer des camps de Pérus et Brouïs, du village de Breglio et pousser, s'il était possible, sur Saorgio.

La deuxième, partant de Sospello, aux ordres du général Miakowski, devait attaquer les camps de Lignères et de Beolet.

La troisième, commandée par le chef de bataillon Gardanne, fut chargée de l'attaque du Molinet.

La quatrième, sous les ordres du colonel Serrurier, devait attaquer le camp de Raus par sa gauche.

La cinquième, dirigée par le général Dortoman, enlèverait le camp de la Fougasse.

Pendant la nuit du 27 au 28 juin 1793, les diverses colonnes partirent de leurs positions pour suivre la direction qui leur était indiquée; elles arrivèrent exactement, en présence de l'ennemi, à la pointe du jour, le 28; à l'instant même, les Piémontais furent attaqués sur tous les points.

La colonne aux ordres du général Miaskowski était composée d'un bataillon du régiment de Barrois, d'un bataillon du régiment de la Sarre, d'un bataillon du Var et du 1er bataillon de la Haute-Garonne.

Alors, les officiers d'état-major étaient peu nombreux; le peu qu'il y avait était employé à l'état-major général de Nice. Je fus désigné, par le général Miaskowski, pour le service de sa colonne; c'est donc de ce qu'elle a fait que je parlerai avec le plus de certitude.

Cette colonne, après une marche très-pénible, força les retranchements de Lignières, s'empara du camp tout tendu, prit des canons, des mulets, beaucoup de bagages, et fit des prisonniers; sans s'arrêter à Lignières, elle monta à Beolet,

dont l'ennemi fut également chassé. Cette brillante opération nous coûta quelques hommes; l'ennemi eut des morts, des blessés, et nous abandonna quatre canons.

La colonne aux ordres du général Dumerbion, favorisée par nos succès sur Lignières et Beolet, chassa l'ennemi des camps de Pérus et de Brouis, qui furent abandonnés tout tendus; beaucoup de bagages, trois pièces d'artillerie restèrent en notre pouvoir. Dumerbion continua son mouvement en avant, s'empara de Bréglio, du poste de Lognon, où il établit son avant-garde; il prit position au camp de Brouis.

La colonne du colonel Gardanne s'empara du Molinet.

Celle du général Serrurier eut peu de succès.

Le général Dortoman s'empara du camp de la Fougasse et fit des prisonniers.

Le 29 juin, un bataillon de grenadiers aux ordres du lieutenant-colonel Masséna vint renforcer le général Miaskowski; sa colonne prit position à Mangiabo, sur la gauche du camp piémontais de Raus.

Les colonnes de gauche renouvelèrent leurs attaques sur Raus; nous restâmes maîtres du

camp de Fourches. Les troupes de ces attaques bivouaquèrent, comme nous, sur la neige, jusqu'au 12.

LII

Le 12, à trois heures du matin, les colonnes de gauche ayant de nouveau assailli l'ennemi, celle du général Miaskowski prit part à cette affaire.

Le plateau de Mangiabo se prolonge parallèlement, à droite, faisant face à Raus; il finit par un escarpement qui domine la route de Raus à Fontan. Les Piémontais avaient rendu cette route praticable aux voitures, afin de faire passer l'artillerie dont ce camp était armé. Le plateau de Mangiabo est séparé de Raus par un ravin de plus de cent toises de profondeur; de notre côté, une pente douce s'étendait jusqu'au bas, tandis que le bord opposé était escarpé et rocailleux. Le fond de ce ravin paraissait couvert de broussailles et de bois de noisetiers.

Le camp de Raus était parfaitement retranché et garni d'artillerie; sur le front de Mangiabo, les retranchements, formés d'un épaulement avec des redoutes, donnaient des feux

croisés ; une ligne d'abatis, établie à 30 toises de ces retranchements, en rendait l'approche extrêmement difficile.

Le général Miaskowski fit attaquer mollement ces retranchements, bataillon par bataillon, n'envoyant de nouvelles troupes que lorsqu'il s'apercevait que celles qu'il avait engagées étaient hors d'état de continuer. Cette tactique, malgré mon inexpérience, me contrariait ; car je comprenais qu'avec de pareils moyens il était impossible d'obtenir un heureux résultat. J'étais auprès du général, qui voyait tout ce qui se passait avec un calme imperturbable. Je m'aperçus que l'ennemi opérait des mouvements sur notre droite ; j'allai le reconnaître et m'assurer si, en tournant sa gauche, il ne serait pas possible de pénétrer dans sa position. J'observai qu'il faisait sortir des troupes de ce camp et que peu d'instants après elles y rentraient. Je crus deviner sa faiblesse, dans cette partie ; tant de mouvements n'avaient d'autres motifs que de nous intimider. Je poussai jusqu'à l'extrémité de Mangiabo et me portai à quelque distance de la route de Fontan à Raus ; je restai convaincu, qu'en effet, c'était la partie vulnérable de la position ; d'ailleurs nous étions chargés d'entourer Raus.

Je me rendis promptement près du général, et me permis de lui faire part de mes réflexions : jamais, de la manière dont nos troupes attaquaient, elles ne pourraient pénétrer dans Raus; ce camp, sur le front de notre attaque, avait une ligne d'abatis de 10 toises de profondeur; nos soldats, malgré leur courage et leurs efforts, n'avaient pas même pu l'aborder. Nous avions déjà des morts et bon nombre de blessés; je dis que de pareils efforts seraient inutiles; que nos troupes souffraient beaucoup; qu'il convenait, sans perte de temps, de nous porter vers le point où l'ennemi faisait ses marches et contre-marches; qu'au bas du plateau que nous occupions se trouvait la route de Raus à Fontan; elle conduisait au camp, où certainement nous pénétrerions; que, d'ailleurs, cette diversion était nécessaire pour protéger les mouvements des colonnes de gauche et leur faciliter la prise de ce poste formidable.

Le général m'écouta tranquillement, ce qui m'inspira tant de confiance que je lui parlai avec l'abandon d'un jeune homme très-persuadé de ce qu'il dit; mais, à peine avais-je terminé, ce général, après m'avoir un instant regardé sans dire mot, prit le ton d'un chef fatigué de rece-

voir des avis, m'imposa silence, trouvant peu convenable que je me permisse de lui donner des conseils ; il finit sa réprimande par ces mots : « *Allez, jeune homme, la victoire est certaine.* » Quelques moments s'écoulent, et bientôt l'on aperçut du désordre dans l'une des colonnes qui étaient à notre gauche ; des cris de *sauve qui peut* se firent entendre, et notre colonne se mit dans un affreux désordre. Le reste de l'armée éprouva le même sort : mais l'ennemi, satisfait du succès qu'il venait d'obtenir, se garda bien de sortir de ses retranchements.

Le général Miaskowski ne put rallier ses troupes ; elles criaient qu'il était un traître ; il profita de la nuit pour s'éloigner en laissant le commandement au lieutenant-colonel de ***, commandant le régiment de la Sarre. Cet officier supérieur n'avait pas l'initiative et le commandement nécessaires dans une telle circonstance ; l'on ne parvint à nous rallier qu'à Beolet.

LIII

Nos pertes furent considérables, ainsi que celles des autres colonnes ; dans ces trois jour-

nées, outre quelques prisonniers, nous comptâmes :

	Morts.	Blessés.
La colonne Dortonnant.	94	388
Celle de Serrurier.	60	267
Celles de Dumerbion et Miaskowski.	103	549
Total. . . .	257	1204

Cette affaire, mieux dirigée, eût procuré de grands résultats; la victoire faisait tomber, en notre pouvoir, Saorgio et nous aurait portés aux débouchés du Piémont. Nous avions un grand courage, mais nous manquions de cette intelligence que donne l'expérience de la guerre; cependant nous conservâmes nos positions des Fourches, Molinet, Breglio, Lognon et Beolet.

LIV

Le lieutenant-colonel de *** succédait donc au général Miaskowski; mais il avait tellement peur de ses soldats, qu'il ne sortait pas de sa tente. Je continuai, près de lui, d'être chargé du détail des troupes; le premier soin, en arrivant à Beolet, fut de transmettre les ordres pour les positions à occuper; les soldats de Barrois refusèrent le service; le général m'ordonna

d'écrire au chef de ce corps et signa la lettre; néanmoins l'on persista dans la désobéissance; M. de ***, très-alarmé de cette conduite, me pria d'aller près de ce bataillon.

Quoique jeune, je sentais néanmoins la gravité de la mission qui m'était donnée; le caractère du général me détermina à m'en charger malgré toute sa difficulté. Je trouvai le bataillon dans un désordre complet; j'ordonnai au commandant, au nom du général, de faire prendre les armes à sa troupe. Ce chef était un vieux capitaine, ancien sous-officier, sans moyen ni énergie, et qui n'avait, sur ses soldats, aucune espèce d'influence; le ton avec lequel je transmis cet ordre lui en imposa ainsi qu'à ses soldats. Le bataillon sous les armes écouta mon allocution dans un profond silence. Je dis d'un ton ferme : « Qu'on avait rendu compte au général qu'il « existait parmi eux des hommes qui refusaient « de servir et cherchaient à porter le bataillon à « l'insurrection; que ce que je voyais me prou- « vait au contraire son bon esprit; que si le « compte rendu au général se fût trouvé vrai, il « aurait été forcé de faire décimer le bataillon, « conformément aux lois militaires; que son « devoir l'obligeait à cet acte de sévérité; qu'il « l'aurait exécuté, non sans la plus vive douleur,

« mais avec la fermeté exigée par l'honneur et « le service de la patrie. »

Je conduisis ce bataillon à la position qu'il devait occuper ; je plaçai les postes. Tout cela se fit à merveille, nul n'osa dire un mot. Je vins ensuite rendre compte à mon chef, qui ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance pour le service que je venais de lui rendre.

Cette affaire donne une idée vraie du caractère du soldat français ; le chef juste et ferme en obtient tout ; celui qui est mou et faible en est méprisé. Je crois devoir donner ici une explication utile.

Lorsqu'une troupe est en désordre, si le commandant se présente à elle d'un air triste et suppliant au lieu de se montrer énergique, à l'instant il est déconsidéré, et tout ce qu'il dit est tourné en ridicule ; s'il a de l'effronterie, s'il insulte, s'il parle avec dédain, il exaspère, et le désordre est à son comble ; mais s'il est calme, s'il agit avec la fermeté que l'autorité donne à ceux qui savent s'en servir, et, surtout, s'il sait, à propos, parler devoir et honneur, rien ne lui résiste : c'est dans ces circonstances malheureuses qu'il trouve la récompense des peines que le commandement fait souvent supporter.

LV

Le bataillon de la Haute-Garonne resta à Beolet jusqu'au 16 juin ; à cette époque il descendit au camp de Brouis sous les ordres du général Dumerbion. Ce général me chargea du détail de la division, qui se composait d'un bataillon du régiment du Maine, du régiment de la vieille marine, des bataillons de la Drôme, de l'Isère, du Rhône, de la Loire, et du 1er bataillon de la Haute-Garonne, en tout 11 bataillons.

Le camp de Beolet, commandé par un général de brigade, faisait partie du commandement du général Dumerbion ; il y avait 1 bataillon de Barrois, 1 bataillon de Lassane, 2 bataillons des Bouches-du-Rhône et 1 bataillon du Var, en tout 6 bataillons ; ce qui portait les troupes sous les ordres du général Dumerbion à 17 bataillons. Cette aile droite de l'armée d'Italie occupait Breglio et les avant-postes de la Giandola, Lognon, Beolet, Brouïs et les hauteurs de Mangiabo ; tous ces postes correspondaient, par des signaux, avec le centre de notre armée, au camp des Fourches.

L'artillerie était parquée au camp de Brouïs, où les magasins de toute espèce se trouvaient établis ainsi que le quartier général.

Nos postes étaient continuellement aux prises avec les barbets, la nuit surtout; on entendait une fusillade continuelle; nos troupes n'y faisaient même plus attention, tant elles y étaient habituées; mais les attaques de ces barbets, quoique très-incommodes, nous rendirent service; elles contribuèrent à nous aguerrir et, surtout, à nous apprendre la guerre de montagnes, qu'à la fin nous faisions mieux qu'eux.

LVI

Depuis que le Gouvernement avait été instruit des désordres de Nice, à la suite de notre occupation, des représentants du peuple vinrent à l'armée; mais ils n'avaient pas encore cette autorité qu'ils exercèrent par la suite. Les troubles dans le Midi éclatèrent avec beaucoup de violence; Lyon et Marseille s'insurgèrent; les représentants ordonnèrent au général Brunet d'y envoyer des troupes; ce général crut qu'en obtempérant à cette demande il compromettrait le salut de l'armée, dont la force était très-dis-

proportionnée à celle de l'ennemi; en outre, jaloux de son autorité, il témoigna, avec humeur, aux représentants, qu'ils n'avaient pas le droit de lui ordonner une pareille mesure; pendant ce démêlé, Toulon fut livré aux Anglais, le 28 août 1793.

Le général Brunet, arrêté à l'instant par ordre des représentants, fut conduit à Paris et accusé de trahison; c'était alors le moyen en usage lorsqu'on voulait sacrifier un général; Brunet fut guillotiné, c'était un brave général et un bon patriote.

LVII

Le général Dumerbion prit provisoirement le commandement de l'armée; il fut remplacé, à la droite, par le général Macquard. Je continuai à remplir près de ce dernier les mêmes fonctions; mais je ne cessai point de remplir dans mon bataillon, le service d'adjudant-major; c'est alors que le terrain me permit de faire manœuvrer, ce qui n'avait pas encore pu avoir lieu.

Dès le moment de l'occupation de Toulon par les Anglais et les autres coalisés, l'armée d'Italie, livrée à elle-même, fut privée des secours de la

France : tout ce qu'elle aurait pu recevoir était arrêté devant Lyon ou dirigé sur Toulon ; il était urgent d'assiéger cette dernière place.

Alors les Piémontais crurent le moment arrivé de nous chasser du comté de Nice ; leurs préparatifs furent grands et tous les moyens employés pour obtenir un but si ardemment désiré. Le vieux roi de Sardaigne, à la tête de son armée, jura qu'il ne quitterait ses culottes de peau qu'après nous avoir forcés de repasser le Var ; il fit dire, pendant huit jours, des prières publiques en Piémont et dans tous les postes occupés par ses troupes ; ensuite l'armée entière, le roi en tête, communia avec la plus grande dévotion.

Le 8 septembre, fête de la Madone, et anniversaire de la défaite de l'armée française devant Turin en 1706, l'armée sarde se mit en mouvement, à la pointe du jour ; au même instant, tous nos postes de la droite furent assaillis.

L'habitude que les Piémontais avaient de nous attaquer les jours de fête où à l'époque des anniversaires de leurs anciens succès nous tenait sur nos gardes ; ce jour-là nous étions donc, sur tous les points, parfaitement en mesure.

Leur attaque fut vive, comme notre défense ; le combat dura jusqu'à six heures du soir. Après

avoir fait des pertes considérables en morts, blessés, prisonniers; après avoir lancé toutes leurs réserves, les Piémontais furent contraints de battre en retraite, sur leurs anciennes positions, sans avoir pu obtenir le plus petit succès.

Cette affaire, glorieuse pour l'armée française, ne lui occasionna que peu de pertes; nous fîmes, à l'ennemi, environ 2,000 prisonniers. Cette journée coûta au roi de Sardaigne près de 6,000 hommes, morts, prisonniers ou blessés, six drapeaux et six canons. Ce brave prince, contraint, après cette équipée, de rentrer à Turin, eut le dépit de n'avoir pas rempli la promesse faite si solennellement.

LVIII

Après cette affaire, les Piémontais furent plus circonspects; mais les barbets continuèrent à nous harceler.

L'activité, l'audace et l'intelligence de ces paysans étaient inconcevables; ils nous faisaient une guerre d'extermination; placés devant nous, et sur nos communications, jusqu'aux environs de Nice, ils commettaient toutes sortes de bri-

gandages; souvent ils enlevaient nos convois après avoir égorgé les troupes d'escorte.

Malgré tous ces embarras, l'armée, quoique bien malheureuse, conserva toujours son excellent esprit; elle servait l'État avec autant de persévérance que de courage.

LIX

Le général Dugommier fut nommé général en chef de l'armée d'Italie; presque aussitôt il eut le commandement du siége de Toulon: dès lors l'armée d'Italie fut définitivement confiée à Dumerbion.

Ce général était un vieil officier que des infirmités empêchaient de monter à cheval. Le choix convenait aux représentants du peuple, qui voulaient commander et n'éprouver aucune contradiction. Le général Dumerbion était entièrement à leur dévotion. Cette conduite lui sauva la vie; car, plus jaloux d'exercer le droit du commandement, il aurait eu, sans nul doute, le même sort que le général Brunet.

armée, depuis la frontière génoise, au camp de Brouïs, à la Bolena et Rocabigliére, les garnisons de Monaco, Villefranche, Antibes, les îles Marguerite, Fréjus, et les postes nécessaires sur le Var ou sur nos communications de Nice à l'armée. Afin de mieux faire connaître cet état de faiblesse, je rapporte la situation au 5 décembre 1793.

LXIII

ARMÉE D'ITALIE.

États de situation faisant connaître la force des présents sous les armes, à l'époque du siége de Toulon, le 5 décembre 1793.

1° Troupes occupant les garnisons.

Places de l'arrondissem^{t} de l'armée occupées par les garnisons.	DÉSIGNATION des corps.	Nombre d'hommes d'artillerie.	Nombre d'hommes de cavalerie.	Nombre d'hommes d'infanterie.	Force de chaque garnison.
Monaco. . . .	2^{e} bataillon de la 10^{e} demi-brigade. . . .	»	»	414	414
Turbie. . . .	1er bataillon du 11^{e} du Var.	»	»	35	35
Bezza.	Idem.	»	»	23	23
Mont-Gros. .	1 détachement du bataillon de Tarascon.	»	»	31	31
	A reporter. . .	»	»	»	503

Places de l'arrondissemt de l'armée occupées par les garnisons.	DÉSIGNATION DES CORPS.	Nombre d'hommes d'artillerie.	Nombre d'hommes de cavalerie.	Nombre d'hommes d'infanterie.	Force de chaque garnison.
	Report. . . .	»	»	»	503
Villefranche	2e bataillon du Var.	»	»	624	
	3 compagnies du 11e du Var.	»	»	126	883
	Dépôts des différents corps.	»	»	133	
Fort Montalban.	1 détachement du 12e bataillon du Var. .	»	»	40	40
Château de Nice. . . .	Bataillon de Tarascon.	»	»	521	521
Nice	2e bataillon du 50e régiment.	»	»	372	
	4e bataillon révolutionnaire de Vaucluse. .	»	»	445	
	5e bataillon révolutionnaire de Vaucluse. .	»	»	486	1367
	Artillerie de ligne. . .	435	»	»	
	Pionniers.	»	»	39	
	Guides	»	»	25	
	Gendarmerie nationale.	»	165	»	
Saint-Laurent-du-Var.	7e bataillon des Bouches-du-Rhône . . .	»	»	202	285
	Pionniers.	»	»	83	
Antibes. . . .	4 compagnies de grenadiers.	»	»	210	
	2e bataillon du 94e régiment.	»	»	305	688
	2 compagnies du 11e bataillon du Var. .	»	»	173	
Iles Sainte-Marguerite.	9e bataillon du Var. .	»	»	469	
	2e bataillon du 10e régiment.	»	»	590	
	4e compagnie du 11e bataillon du Var. .	»	»	335	1468
	Dépôt des différents corps.	»	»	74	
	A reporter. . .	435	165	»	5755

PLACES de l'arrondissem^{t} de l'armée occupées par les garnisons.	DÉSIGNATION DES CORPS.	Nombre d'hommes d'artillerie.	Nombre d'hommes de cavalerie.	Nombre d'hommes d'infanterie.	Force de chaque garnison.
	Report. . . .	435	165	»	5755
CANNES. . . .	Compagnie franche Castellane.	»	»	37	279
	Dépôt des différents corps.	»	»	27	
	Vétérans nationaux. .	»	»	15	
	4 compagnies du bataillon révolutionnaire indigène. . . .	»	»	200	
FRÉJUS. . . .	Bataillon révolutionnaire de Grasse. . .	»	»	537	978
	Bataillon révolutionnaire de Grasse et de Fréjus.	»	»	441	
PUGET THÉNIERS. . . .	1 compagnie idem.	»	»	48	48
ROQUEBRUNE .	2 compagnies idem.	»	»	66	66
		435	165	»	7126
		7,744 hommes.			

Ces troupes, de toutes armes, employées aux garnisons des deux rives du Var, ne peuvent pas être comptées parmi les combattants en ligne énumérés à l'état suivant.

ARMÉE D'ITALIE.

2° Troupes campées ou cantonnées en présence de l'ennemi et disponibles pour combattre.

Camps ou cantonnements occupés par les troupes.	DÉSIGNATION des corps.	Présents sous les armes prêts à combattre.	Total par camps ou cantonnements.
Camp de la Brègue.	2e bataillon du 42e.	202	294
	Détachement du 3e bataillon de la 22e demi-brigade. . .	92	
Camp de Figaret.	Bataillons de chasseurs corses.	547	547
Cantonnement d'Utelle.	4e compagnie de grenadiers. .	197	505
	3e bataillon d'infanterie légère.	204	
	Chasseurs de Marseille. . . .	28	
	Compagnie franche de Corse.	26	
	Pionniers.	50	
Tourette.	Compagnie de chasseurs corses.	45	45
Aubroc	1er bataillon de la 22e demi-brigade.	138	293
	2e bataillon du 91e régiment.	83	
	Bataillon de la 129e demi-brigade.	72	
Saint-Martin-du-Var.	3e compagnie de sans-culottes.	137	137
Aspremont. . . .	7e bataillon bis des Bouches-du-Rhône.	42	42
Levens.	5e compagnie du 1er bataillon de la 22e demi-brigade. . .	211	563
	4e compagnie des grenadiers des Alpes.	222	
	Compagnie franche n° 2, pionniers.	130	
	A reporter.	»	2426

Camps ou cantonnements occupés par les troupes.	DÉSIGNATION DES CORPS.	Présents sous les armes prêts à combattre.	TOTAL par camps ou cantonnements.
	D'autre part.	»	2426
LA ROQUETTE. . .	Détachement du 1er bataillon de la 129e demi-brigade. .	164	164
GILLETA.	Bataillon de la 129e demi-brigade.	119	248
	Compagnie franche du 23 août.	129	
LES FERRES. . . .	1er bataillon de la 129e demi-brigade.	90	90
SAINT-ARNOUET. . .	1 bataillon de grenadiers. . .	506	1088
	3e bataillon de la 22e demi-brigade.	204	
	2e bataillon du Var.	355	
	Pionniers.	26	
CAMP DE LA FOUGASSE.	1 bataillon de grenadiers. . .	610	2557
	Idem des Alpes	252	
	2e et 3e bataillon de la 129e demi-brigade.	852	
	3e bataillon de la 169e demi-brigade.	361	
	4e bataillon du Rhône et de la Loire.	482	
CAMP DE LA COLLA BASSE.	Bataillon du Cantal.	419	419
CAMP DE LA MARIA.	2e bataillon de la 165e demi-brigade.	317	317
CAMP DE PIETRA CAVA.	1er bataillon de la 165e demi-brigade.	149	591
	5e bataillon du Var.	357	
	Détachement du 2e bataillon de la 22e demi-brigade. . .	41	
	Pionniers.	44	
MOLINET.	Détachement du 1er bataillon du Var.	198	361
	Détachement du bataillon du Cantal.	163	
	A reporter.	»	8262

Camps ou cantonnements occupés par les troupes.	DÉSIGNATION DES CORPS.	Présents sous les armes prêts à combattre.	Total par camps ou cantonnements.
	D'autre part.	»	8262
Beauvilar.	Détachement du 2e bataillon de la 22e demi-brigade. . .	161	204
	Idem du bataillon du Cantal.	43	
Colnègre.	Détachement du 2e bataillon de la 22e demi-brigade. . .	33	33
Luceram.	Idem.	244	244
Coaraza.	Détachement du 2e bataillon de la 22e demi-brigade. . .	32	32
Drap.	1 bataillon de la 101e. . . .	103	103
Escarenne.	Idem.	550	550
Camp de Braus. .	3e bataillon de la 99e.	45	45
Sospello..	3e bataillon de la 99e.	399	1335
	1er et 2e bataillon de la 102e.	936	
Camp de Castiglione..	3e bataillon de la 101e. . . .	454	454
Camp de Beolet. .	3e bataillon de grenadiers. . .	498	1203
	1er et 2e bataillon de la 99e. .	959	
	3e bataillon de la 102e. . . .	556	
Camp de Brouis. .	83e demi-brigade.	753	1620
	1 bataillon de la Haute-Garonne.	660	
	1 bataillon du 11e régiment.	207	
Breglio et Logonon..	1 détachement du 11e régiment.	225	1097
	1 détachement de la 83e demi-brigade..	521	
	1 détachement du 1er bataillon de la Haute-Garonne. . . .	141	
	1 compagnie franche du 23 août.	64	
	2 compagnies de chasseurs corses.	100	
	Pionniers.	46	
	Combattants en ligne en présence de l'ennemi.	»	15894

RÉCAPITULATION.

	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie de place et de campagne.
Troupes et garnisons. . .	7,126	165	435
Troupes campées ou cantonnées en présence de l'ennemi, prêtes à combattre. .	15,891	»	834
	23,017	165	1,269
Certifié par le chef d'état-major général.			
GAUTHIER KERVEGUEN.		24,451	

RÉPUBLIQUE.

PREMIÈRE COALITION.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Campagne de 1794.

Italie.

LXIV

Le 15 janvier, le 1er bataillon de la Haute-Garonne partit du camp de Brouïs pour se rendre à Nice, afin de faire son amalgame, qui eut lieu le 20 du même mois. A dater ce jour, le 1er bataillon de la Haute-Garonne, celui de la vieille marine et le 2e bataillon du Var formèrent la 21e demi-brigade d'infanterie de ligne, dont M. Hamel, colonel du régiment de la vieille marine, fut nommé chef.

Il existait trois adjudants-majors ; l'organisation n'en conservait qu'un. Cet officier était chargé de tous les détails d'exercices, manœuvres, discipline, de la police et du service de la demi-brigade, sous les ordres du chef de brigade.

D'après la loi sur l'amalgame, le plus ancien des trois adjudants-majors devenait titulaire; les deux autres devaient prendre des compagnies. J'étais le plus jeune d'âge et de grade; cependant le chef de brigade tint à ce que je fusse titulaire.

Il fallait redoubler de zèle et d'activité pour mériter les marques de confiance que je venais de recevoir; car, à cette époque, l'adjudant-major jouissait, dans les demi-brigades, de beaucoup de considération; c'était, en quelque façon, un quatrième officier supérieur. Les chefs de bataillon, par défaut d'instruction ou par insouciance, s'occupaient peu de leurs bataillons; ils trouvaient fort commode que le service se fît sans qu'ils eussent à s'en mêler; ils croyaient être en règle lorsque, se présentant devant la troupe, ils la trouvaient en ordre; souvent même, pour la mettre en mouvement, ils en laissaient faire les commandements à l'adjudant-major.

Le 22 janvier, l'état-major de la demi-brigade et les 1er et 3e bataillons furent cantonnés à Monaco, le 2e bataillon à Menton.

Je sentais tout le poids des nouvelles fonctions que je venais d'obtenir; mon jeune âge et mon peu d'expérience me donnaient de l'inquiétude; cependant il fallait justifier la confiance du chef de brigade : les manœuvres, je n'en avais presque pas d'idée; pour le reste, je pouvais tenir ma place.

A notre arrivée à Monaco, je fis part de ma

position à M. Hamel et lui demandai la permission de réunir journellement la garde, une heure avant la parade, pour la faire manœuvrer. Ce chef me répondit : « Je suis enchanté de ce que vous « me dites; le règlement vous charge de l'in- « struction du corps; non-seulement je vous « autorise à faire manœuvrer la garde, mais, « même, à dater de ce jour, la demi-brigade « est à votre disposition; faites ce que vous « croirez utile, il faut qu'elle soit instruite, c'est « votre affaire. »

Cette réponse, à laquelle j'étais loin de m'attendre, tranchait toutes les difficultés; je pouvais donner de l'essor à ma bonne volonté; je pris la résolution d'en tirer parti; je me traçai un plan de conduite, bien résolu de le suivre avec persévérance.

Après avoir obtenu du chef plus que je ne devais espérer, il fallait, tout en secondant les chefs de bataillon, ménager leur amour-propre. Je me comportai à cet égard de manière à m'acquérir leur bienveillance; je parvins à n'éprouver aucun obstacle.

J'exerçais, le matin, un bataillon, et un autre le soir. Lorsque ma besogne était finie, j'étudiais une manœuvre que je détaillais et faisais exécu-

ter le lendemain. De cette manière, je m'instruisais tout en instruisant la demi-brigade. C'est ainsi que j'employai le temps de notre séjour à Monaco. J'eus du succès, et à notre départ pour l'expédition d'Oneille, dont il va être question, la demi-brigade, sans avoir une instruction parfaite, était capable de figurer honorablement à côté des autres corps de l'armée; j'étais à même de bien remplir ma tâche.

LXV

La prise de Toulon ayant rendu disponible l'armée qui en formait le siége, des troupes furent dirigées sur les corps des Pyrénées-Orientales et Occidentales, et sur l'armée d'Italie. Ce renfort nous permit de nous porter en avant.

J'ai déjà dit que le général Dumerbion laissait aux représentants du peuple le soin de diriger les mouvements de l'armée; il ne bougeait pas de Nice; mais les représentants possédaient, dans l'armée, à côté d'eux, un homme qui, quoique jeune et n'ayant que le grade de général de brigade, avait fait ses preuves à Toulon. Le général Bonaparte, tout en les secondant, se tenait dans

la plus modeste réserve ; mais la manière avec laquelle les expéditions dont je vais parler furent combinées et conduites prouva aux moins clairvoyants qu'il n'était pas étranger à la conception d'un plan que le plus brillant succès couronna.

Les ports d'Oneille et de Loano, appartenant au roi de Sardaigne, servaient de repaires aux corsaires ; c'étaient, en outre, les seuls points par où le roi pouvait communiquer avec les Anglais et l'île de Sardaigne ; il convenait de s'emparer de ces deux places importantes.

D'autre part, la position de l'armée d'Italie devenait chaque jour plus affligeante. Pour faire cesser son malaise, il était essentiel de refouler l'armée sarde en Piémont, après l'avoir chassée des positions inexpugnables qu'elle occupait. Les attaques de front étaient impossibles : c'eût été s'exposer à de grands malheurs sans espoir d'aucun succès. Il s'agissait de manœuvrer pour forcer cette armée à s'étendre et, par ce moyen, la faire sortir de ses retranchements ; dès lors, les points importants qu'elle gardait ordinairement avec soin devenaient plus abordables.

La gauche de notre armée ne nous offrait

aucun moyen pour l'exécution de ce plan ; il y avait donc lieu de faire agir notre droite.

Un obstacle s'opposait à l'exécution d'un tel projet : il fallait passer sur le territoire génois, et cette république voulait conserver la neutralité. Le peuple aimait les principes de notre révolution ; mais le gouvernement et les grands employaient tous les moyens pour nous susciter des ennemis. Il était à craindre qu'une invasion ne portât cet État à s'armer contre nous ; les Anglais s'efforçaient d'y parvenir.

Malgré ces considérations d'un grand poids, le projet de mouvement sur les vallées d'Oneille, du Tanaro et le col de Tende fut arrêté.

LXVI

Les troupes qui venaient de Toulon furent réunies aux environs de Nice, avec des corps de l'armée d'Italie ; elles formèrent l'aile droite de cette partie de l'armée, et furent chargées de jouer le principal rôle dans le mouvement projeté.

Le 5 avril 1794, ce corps déboucha de Menton et se porta sur Vintimiglia ; une proclamation des représentants du peuple annonça aux Génois

que nous allions passer sur leur territoire; la population nous accueillit avec des transports de joie.

Les Piémontais, ayant eu connaissance de nos projets, dirigèrent des troupes sur la Briga, Col Ardente, les hauteurs de Triola Montauriol, Ponte di Nova et Orméa; vers tous les points qui défendaient les débouchés de la vallée du Tanaro et du col de Tende.

Ce qu'on avait sagement prévu arriva : pour s'opposer à l'exécution de nos projets, le général en chef sarde fut obligé de retirer des troupes de la formidable position de Raus et de la gauche de son armée.

Le 8 avril, une division commandée par le général Mouret se porta sur Oneille par la route de la Corniche; l'ennemi occupait la forte position de Sainte-Agathe, qui couvrait la ville. Ce camp fut attaqué avec vigueur, les Sardes contraints à l'abandonner. La division envahit la ville, entièrement déserte; elle y trouva des magasins considérables, 600 fusils et 13 bouches à feu de divers calibres.

La division Masséna, dont la 21e demi-brigade faisait en partie l'avant-garde, se dirigea

de Vintimiglia par Dolce Acqua et Pigna, vers Triola ; le camp piémontais de Monte San Pelerin fut attaqué et emporté à la baïonnette ; le corps sarde, qui occupait cette forte position, éprouva des pertes considérables ; on lui fit des prisonniers ; le restant, à la faveur de la nuit, parvint à s'échapper, et se dirigea sur Col Ardente.

Le 16 avril, la division Masséna attaqua le camp de Montauriol et Ponte di Nova ; ces deux positions furent enlevées ; un régiment autrichien y resta pris en entier. Le 17, nous entrâmes à Orméa. Le fort se rendit ; il était armé et avait pour garnison une compagnie d'invalides ; l'on y trouva des magasins, 40 barils de poudre, 3,000 fusils ; la garnison fut faite prisonnière.

A Orméa étaient les manufactures chargées de la fabrication de draps pour l'habillement de l'armée piémontaise ; l'on y trouva beaucoup d'étoffes en magasin ; elles furent envoyées à Nice et servirent à confectionner des habits pour l'armée, qui en avait le plus pressant besoin.

Pendant que cette belle manœuvre s'exécutait à la droite, le général Macquait faisait attaquer les hauteurs de Breglio et les avant-postes de

Saorgio ; il obtint du succès, forma le blocus de cette place et chemina, avec le restant de sa division, vers la formidable position de Col Ardente. Ce poste était si important que le roi de Sardaigne y avait envoyé les troupes de sa maison pour le défendre. Le général Macquait fit plusieurs attaques sans succès ; il fut même sur le point d'être repoussé vers Breglio. Masséna arriva avec une brigade ; une seconde attaque de Col Ardente fut mieux combinée, et ce poste enfin enlevé. Nous y perdîmes du monde, mais l'ennemi y fit des pertes bien plus considérables ; les gardes du corps combattirent à pied et furent en partie détruits.

Cette position enlevée, le général Macquait se dirigea sur la Briga et Tende ; il prit des magasins et fit des prisonniers.

L'attaque de la fameuse position de Raus fut conduite par le général Serrurier. Ce poste, dégarni d'une partie des troupes destinées à sa défense, résista cependant avec opiniâtreté ; mais il fallut enfin céder à la valeur française. L'ennemi fut chassé ; on lui fit des prisonniers, et nous prîmes huit canons.

Le 18 avril, la division Masséna s'empara de

Garressio; elle y trouva des magasins; nous y séjournâmes jusqu'au 24, jour où cette position fut évacuée.

LXVII

Lorsque nous étions dans un poste, nous étudiions le détail de sa défense; notre affaire se bornait là, l'instruction n'était pas fort étendue. Celle des officiers d'état-major ne paraissait pas plus complète; ils s'occupaient peu de la connaissance du pays. Pour donner une idée de leur capacité, je dois citer un fait:

Au moment de l'évacuation de Garressio, les 1er et 2e bataillons de la demi-brigade furent désignés pour établir un camp à Saint-Bernard; le 3e devait occuper le Balestrino. Saint-Bernard est un col où se réunissent les communications d'Albenga et Loano avec Garressio; il est à un petit quart de lieue au midi de ce bourg.

L'adjudant général chargé de nous conduire nous mit sur la route d'Orméa. Pendant une halte que nous fîmes à Intrapa, le chef de bataillon qui nous commandait et moi adressâmes diverses questions aux paysans, sur la position de Saint-Bernard; notre étonnement fut grand

lorsque nous apprîmes que nous lui tournions le dos; qu'elle était au midi, à un quart de lieue de Garressio, dont nous étions éloignés d'environ deux lieues.

Nous nous empressâmes d'en instruire l'adjudant général, en lui proposant de faire une contre-marche sur Garressio; il ne voulut rien entendre. Nous passâmes sur la rive droite du Tanaro; nous franchîmes, avec des difficultés inouïes, le col de Saint-Bartholomé, suivîmes la direction de Nazino Castelbianco, Consente, Zucarello; la nuit nous força de nous arrêter à Cerizola; nous étions en marche depuis 5 heures du matin. Le lendemain, nous partîmes pour Saint-Bernard, où nous prîmes position; dans moins d'une demi-heure, en venant de Garressio, nous aurions exécuté notre mouvement.

LXVIII

Saorgio, place importante par sa situation, se rendit le 29 avril 1794; elle était parfaitement approvisionnée et armée; l'on y trouva le parc d'artillerie de l'armée piémontaise. La garnison fut faite prisonnière; mais on autorisa le commandant à rentrer en Piémont. Le roi de Sar-

daigne le fit juger ; et il fut pendu pour avoir rendu la place sans soutenir un siége.

Le général en chef fit démolir Saorgio ; cette forteresse n'existe plus.

Là se terminèrent nos mouvements. C'est ainsi qu'une armée dépourvue de tout, fit, dans l'espace de vingt jours, une campagne brillante. Nous étions sur les Apennins et occupions le col de Tende ; nous avions enfin surmonté les plus grandes difficultés et pris une attitude imposante ; l'armée du roi de Sardaigne était presque anéantie.

Mais, malheureusement, les avantages que nous avions obtenus n'eurent aucun résultat, ni pour nous ni pour la France ; l'on se contenta de nous faire prendre des positions, et nous nous mîmes encore une fois sur la défensive.

Je ferai remarquer, par la suite, les conséquences fâcheuses de cette détermination incompréhensible ; je ne me suis jamais expliqué les motifs qui ont arrêté un si bel élan ; il n'est aucun doute qu'alors nous pouvions nous porter en Piémont, où notre succès avait déjà tout mis en grande confusion. Ainsi eût été changée la physionomie de la guerre.

L'armée prit position, la droite à Loano et la gauche au col de Fenestre.

LXIX

C'est dans ces circonstances que les généraux en chef des armées françaises reçurent du comité de salut public une circulaire remarquable; son importance m'oblige de la transcrire ici littéralement.

« Paris, le 1^er^ prairial an II de la République « une et indivisible.

« Le comité de salut public aux généraux en « chef des armées de la République.

« Un gouvernement révolutionnaire et com- « pressif des traîtres, en ajoutant à l'énergie « d'une grande nation, double ses moyens de « vaincre.

« Riche d'hommes et de choses, cette nation, « investie de moyens immenses, peut dire à « ceux qu'elle a chargés du soin de sa défense : « *Je vous commande le succès.*

« Deux causes les arrêtèrent : on nous déclara « d'abord une guerre de trahison; mais alors,

« si la France reçut des revers, elle n'éprouva « pas de défaites; elle ne fit qu'ajourner la vic- « toire.

« En second lieu, les armées nationales con- « tenaient un germe intérieur de destruction : « leur organisation fut trop longtemps toute « monarchique.

« Les traîtres sont frappés de mort ou d'épou- « vante; et le régime militaire s'avance vers « une régénération complète.

« Il faut donc chercher autre part la cause de « l'insuccès du moment; nous allons vous le « dire.

« Généraux, si nous aimons à reconnaître les « services que quelques-uns d'entre vous ont « rendus, nous ne dissimulerons pas aux autres « les fautes qu'ils ont commises.

« On crie à l'insubordination des soldats; « l'insubordination des généraux est ce qui fait « le plus de tort à la République.

« Aucun n'a fait pour s'attacher au plan « unique le sacrifice de son amour-propre ; « presque tous se sont jetés dans des plans par- « ticuliers, soit par une manie mal entendue de

« gloire personnelle, soit par avidité de pou-
« voir, soit par rivalité, soit par ineptie.

« Il faut qu'ils sachent qu'ils sont eux-mêmes
« soumis à une discipline sévère, que le gou-
« vernement exerce sur eux.

« Dans un État libre, le pouvoir militaire est
« celui qui doit le plus être restreint; c'est un
« levier passif que meut la volonté nationale.
« Nous répétons cette vérité à des hommes qui
« doivent la connaître, s'ils sont républicains,
« et qui s'honorent sans doute de cet assujettis-
« sement, puisque l'intérêt de la liberté et les
« principes le commandent.

« Que le vil courtisan ne voie dans l'indé-
« pendance du pouvoir que le moyen de ren-
« verser sur les autres le despotisme sous le-
« quel il fut courbé, le patriote est l'esclave fier
« de la loi; il ne cherche pas d'ailleurs un poste
« de vanité, mais d'utilité.

« D'autres raisons veulent encore l'obéissance
« la plus absolue de votre part aux mesures du
« gouvernement, aux plans et aux arrêtés du
« comité de salut public : la guerre actuelle n'a
« aucun rapport avec les guerres connues; il
« faut, pour la bien apprécier et surtout pour la
« terminer, le génie des camps sans doute, mais

« par celui de la République. Toutes les me-
« sures secondaires d'application, de matériel,
« de position, de tactique, etc., etc., etc., sont
« du ressort du génie militaire; mais les plans
« premiers, appropriés à l'esprit national, cal-
« culés sur les circonstances, sur le secret de
« tout ce qui repose dans le sanctuaire du gou-
« vernement et qui ne doit être connu que de
« lui, basés sur nos ressources et sur le rapport
« mieux senti au centre qu'au point occupé par
« un général; mais le soin de déterminer enfin
« ce mouvement d'une grande nation, tout cela
« ne peut appartenir qu'à ses représentants.

« Nous ne sommes plus au temps où des des-
« potes jouaient contre d'autres despotes quatre
« cent mille hommes; où la victoire restait
« après cet effet à celui qui perdait le moins :
« ici la République, se déployant tout entière,
« tombe de son poids sur les tyrans, douze ar-
« mées les pressent : ces armées ont des mou-
« vements séparés, mais elles en ont aussi de
« communs; la science du gouvernement con-
« siste à déterminer ces mouvements communs
« ou séparés, selon le besoin; l'impulsion don-
« née au Nord a son contre-coup au Midi; celle
« imprimée au centre se fait sentir aux extrémités.

« Il suit de là que dès qu'un général sort des

« instructions qu'il a reçues et hasarde ce qui « paraît avantageux, il peut ruiner la chose pu- « blique par un succès même qui ne serait que « de localité ; il rompt l'unité des plans ; il en « détruit l'ensemble ; il fédéralise le système « militaire.

« Ce qui met le dernier sceau à ces considé- « rations, c'est l'expérience. On a remarqué « que le succès a toujours suivi l'obéissance « aux arrêtés du comité de salut public ; que les « revers étaient nés de leur inexécution.

« Généraux, le temps de la désobéissance est « passé ; si vous continuez de vous isoler, de « suivre des systèmes liberticides, vous devenez « coupables.

« La loi l'a déclaré, et le gouvernement saura « maintenir la loi.

« Il n'est qu'un seul moyen de vous rendre « dignes du choix d'une grande nation, c'est de « respecter sa volonté.

« Attendez-la, bientôt elle vous confiera sa « vengeance et la ruine de ses ennemis.

« Mais souvenez-vous que les héros des répu- « bliques, les Scipions, les Paul Émile prenaient « l'ordre du sénat, et que Rome envoyait au

« supplice ceux de ses enfants, même victorieux,
« lorsqu'ils n'avaient point attendu leur com-
« mandement.

« Salut et fraternité.

« *Signés* : ROBESPIERRE, BILLAUT-
« VARENNES, CARNOT,
« B. BARRÈRE, R. LIN-
« DET, COUTON. »

LXX

La levée en masse de la jeunesse française avait si bien réussi que le roi de Sardaigne eut l'idée de prescrire, dans ses États, la même mesure; il implora, pour sa réussite, la protection céleste; c'est au nom de la mère du Christ qu'il prescrivit à la jeunesse piémontaise de se réunir et de combattre contre les Français, ennemis de Dieu et de la religion.

D'après les calculs de Sa Majesté, les provinces de Mondovi et Monferrat, qu'il se disposait à faire marcher sur la droite de notre armée, devaient fournir quarante mille hommes; la réunion ne s'est pas portée à dix mille.

L'organisation de cette armée paraissait des

plus bizarres : des prêtres, des moines en étaient les chefs; les drapeaux étaient des bannières rouges sur lesquelles apparaissait l'effigie de la Vierge; le tout marchait processionnellement en chantant des hymnes ; on s'arrêtait de temps en temps pour faire entendre les cris de : *Viva Maria santissima per Maria lultima goccia di sangue* ; le chef, M. Rebuffi, fit répandre avec profusion une proclamation relative à cette pieuse cérémonie.

Le 2 juillet 1794, anniversaire de la Visitation de la Vierge, l'armée sainte se présenta à nos avant-postes. Comme c'était un jour de madone, nous nous attendions à être visités par les Piémontais, et étions parfaitement en mesure pour les recevoir.

Partout on laissa avancer très-près les colonnes; lorsqu'elles furent à portée de pistolet, l'on fit une décharge, l'on marcha à elles. La débandade s'y mit ; les pieux miliciens jetaient les armes et les bannières et ne songeaient qu'à se soustraire au danger. On tua passablement de monde; la nuit mit fin à la poursuite; le champ de bataille était couvert de fusils; trois mille furent envoyés à Nice pour armer nos conscrits. Nous fîmes des prisonniers, parmi lesquels se trouvaient des prêtres.

Le même jour, tous les postes de l'armée furent attaqués; l'ennemi éprouva beaucoup de pertes et n'obtint aucun succès.

Après cette affaire, le 1er bataillon de la 21e fut placé à Loano; le 2e à Toirano; et le 3e resta à Balestrino.

LXXI

Quelque temps après, le centre de l'armée, commandé par le général Macquait, chassa l'ennemi de Roccavione sur le Gesso, à deux lieues de Coni, et y prit position avec sa division.

Un corps piémontais gardait les frontières du Montferrat; il fut renforcé par dix mille Autrichiens. Le projet du roi de Sardaigne était de s'emparer de Savone; depuis quelque temps son armée était occupée à tracer une route pour y faire passer de l'artillerie; l'escadre anglaise devait protéger le mouvement sur Savone.

Notre aile droite avait reçu quelques renforts. Ces troupes, à leur arrivée, avaient été cantonnées dans la rivière de Gênes; on les rassembla, à Loano, à l'aile droite. Celle-ci fut dirigée par une marche forcée sur Malere, lieu de la réunion générale, et y arriva le 19 septembre 1794. On

y rencontra les avant-postes autrichiens, qui furent chassés avec perte ; on fit des prisonniers ; nous prîmes position.

Le 20 septembre, l'aile droite forma plusieurs colonnes pour se porter sur Dego et Cairo, dont l'ennemi venait de sortir ; elle prit position en avant de cette ville. La 21e demi-brigade, qui faisait l'avant-garde, fut placée à moitié chemin de la *Rochetta;* ce dernier endroit était occupé par l'ennemi.

L'armée austro-sarde réunie avait pris position à Dego, ayant ses avant-postes à la Rochetta.

Le 21, à 9 heures du matin, l'armée se mit en mouvement ; la 21e demi-brigade, qui formait l'avant-garde, chassa l'ennemi de la Rochetta. Nous passâmes lestement le défilé, et toutes les troupes se formèrent sur plusieurs lignes, dans la plaine, entre la Rochetta et Dego.

Lorsque la position des Sardes fut bien reconnue, l'on forma plusieurs colonnes ; la 21e demi-brigade était placée au centre. A deux heures du soir, notre armée se porta en avant, aborda l'ennemi, et, après un combat assez vif, le débusqua des positions qu'il occupait, le

chassa de Dego et le poursuivit sur les deux routes d'Acqui; il eut deux mille hommes morts, blessés ou prisonniers; sa perte eût été plus considérable, mais la nuit nous empêcha de poursuivre nos succès. Nous couchâmes sur le champ de bataille; nous nous emparâmes des magasins établis à Dego, Cairo et Altare.

Dans cette circonstance, encore, au lieu de profiter de nos succès, l'on nous fit prendre des cantonnements; l'aile droite occupa Altare, Malere, Cadibone, le faubourg de Savone, Vado et Finale, outre les postes qu'elle gardait depuis Garressio jusqu'à la mer.

La 4e demi-brigade s'établit dans les faubourgs de Savone, un bataillon occupa la Madone.

Ainsi que pendant l'expédition d'Oneille, Bonaparte, général d'artillerie, accompagnait les représentants du peuple; ce qui nous confirmait dans l'idée qu'il dirigeait les mouvements de l'armée. Nous n'étions pas habitués à des marches si savamment combinées comme celles que nous exécutions depuis l'expédition d'Oneille : mais ce génie naissant n'était pas toujours également compris ou libre de son essor.

LXXII

L'hiver fut très-rigoureux; les plus vieux habitants, n'en avaient pas éprouvé un aussi froid.

Depuis le moment où la solde fut faite en papier, l'armée d'Italie ne recevait plus rien, attendu que les assignats n'avaient aucun cours dans le Piémont et la rivière de Gênes; les quartiers-maîtres s'étaient établis à Nice; ils ne parurent plus au corps. Quand ils s'entendaient avec les commissaires des guerres et les fournisseurs, pour vendre les bons de fournitures de toute espèce que nous ne recevions pas et que le Gouvernement payait, les corps, principalement ceux qui étaient employés à garder les positions depuis Garressio jusqu'à Savone, supportaient les plus dures privations; ils campaient dans la neige, ne recevaient presque jamais de distributions.

Il fallait, à toute heure, faire le coup de fusil pour disputer, avec les Piémontais, quelques châtaignes recueillies dans l'intervalle qui séparait les avant-postes des deux armées.

Les troupes n'avaient plus de capotes; la plupart des officiers et soldats étaient couverts de haillons; en un mot, les uns et les autres étaient dans l'état de la plus hideuse misère; le malheureux officier qui était habitué à priser n'avait pas le moyen d'acheter du tabac; j'ai vu de braves capitaines se faire donner des souliers, au magasin de l'armée, et les vendre aux Génois pour avoir de quoi en acheter.

Ajoutez à ce tableau, que nous étions constamment harcelés par l'ennemi qui, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, ne nous laissait pas un instant de repos; malgré cette déplorable situation, l'armée servait avec un courage et un patriotisme dignes de l'antiquité.

Il n'y avait d'hôpitaux qu'à Nice, et l'on y manquait de tout; les hommes qui, dans les camps, tombaient malades, ne pouvaient, faute de moyens de transports, être évacués sur Nice; ils mouraient, dans les baraques, au milieu de leurs camarades.

Les abris des camps étaient des trous creusés dans la terre; impossible de se procurer de la paille pour les couvrir. L'on formait la toiture, à l'aide de branches d'arbres apportées de ort loin, et avec une peine infinie; on les cou-

vrait du peu de thym qu'on pouvait se procurer, et, par-dessus, de gazon.

De Savone à la gauche de l'armée, les camps et postes furent ainsi établis, depuis l'époque du siége de Toulon jusqu'à l'ouverture de la campagne de 1796; le mémoire du commissaire du Directoire exécutif Letourneur, daté de Nice, le 28 décembre 1795, fait connaître en détail la triste situation de l'armée d'Italie; le général, comme le soldat, n'avaient pas d'autres abris. En cantonnement ou au camp les soldats couchaient sur la dure, faute de paille; il en était de même pour les officiers.

A la fin de cette campagne, Dumerbion obtint sa retraite, il fut remplacé par le général Kellermann, qui commanda en chef les armées des Alpes et d'Italie.

RÉPUBLIQUE.

PREMIÈRE COALITION.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Campagne de 1795.

Italie.

LXXIII

Pendant le mois de janvier, l'armée d'Italie fut affligée d'une épidémie et de pertes considérables. L'on avait établi à Vado, Loano et Finale, des espèces d'ambulances où les malheureux soldats, entassés sur quelque peu de mauvaise paille, ne recevaient aucun secours. Pour donner une idée de l'énormité des pertes que fit l'armée, il suffira de dire que la 21e demi-brigade, logée dans le faubourg de Savone, eut, dans l'espace de vingt jours, 600 morts; ce désastre atteignit plus particulièrement les corps de l'aile droite, même ceux qui se trouvaient au quartier général de Nice.

Dans les premiers jours de février, la demi-brigade reçut ordre d'aller s'établir au col de Segne. Elle y forma un camp. De cette position, nous vîmes parfaitement toutes les manœuvres des flottes française et anglaise, depuis le 11 mars jusqu'au 14 de ce mois, jour du combat naval qui eut lieu en face de Vado; malgré le peu d'ensemble de notre escadre et la conduite des représentants du peuple qui montaient le *Sans-*

Culotte, la marine française soutint sa réputation. Nous vîmes très-bien le moment où le *Sans-Culotte* abandonna le champ de bataille pour se sauver à Gênes. De la manière dont notre camp était assis, il semblait que l'on nous y avait placés pour nous donner le spectacle de ce combat.

LXXIV

Vers la fin du mois de mars, la 21e demi-brigade quitta le col de Segne pour prendre position sur la hauteur en arrière de Vado; elle campa sur le haut du plateau, la droite à la mer et la gauche vers la route de Vado à Finale, ayant sur son front le torrent qui, après avoir parcouru la vallée de Segne, vient se jeter à la mer entre le fort de Vado et cette position.

Le chef de brigade Dupuy donna, à ce camp, la dénomination de l'*Invincible.*

Le plateau, dont je viens de parler, n'est qu'un prolongement des hauteurs de Finale; il s'étend assez vers Segne; là où devait être assis le camp, il était surtout très-rocailleux. Nous fûmes forcés à de grands travaux pour déblayer et aplanir le terrain sur lequel nous devions nous placer.

A force de peine et de persévérance nous parvînmes à établir le plus beau camp de l'armée, nous y mîmes une grande recherche. Le plateau était absolument nu. Nous établîmes, au centre et en arrière de chaque bataillon, trois grandes tonnelles au moyen d'arbres que nous prîmes dans la forêt de Segne. Pendant l'ardeur du soleil, les soldats se réunissaient sous ces abris, pour s'y tenir au frais et s'y amuser à toutes sortes de jeux.

Les environs de la tente du colonel, ainsi que de celles des officiers, avaient été transformés en jardins anglais, entretenus d'arbres frais qu'on allait chercher du côté de Segne.

Il n'y avait aucune communication pour se rendre à Vado, ni pour gagner la route de Finale.

Nous construisîmes une très-belle rampe qui, de la droite du camp, conduisait à Vado; elle était praticable pour l'artillerie.

Nous ouvrîmes aussi une route qui, de la gauche du camp, allait rejoindre celle de Finale à Vado; elle était également praticable aux canons.

Enfin, nous manquions d'eau; il fallait aller la

prendre à Berrési; mais il n'y avait pas de chemin; nous en fîmes un taillé dans le roc.

Nous élevâmes des retranchements sur notre front et notre gauche; ils furent armés de quatre pièces d'artillerie de gros calibre.

Tout cela s'exécuta sans le secours d'ingénieurs; je faisais les plans, je traçais et dirigeais les travaux.

De Savone, la vue de ce camp paraissait imposante. Il était devenu le rendez-vous et le lieu de promenade de tout ce qu'il y avait de bonne compagnie. Malgré l'état de misère dans lequel nous nous trouvions, le chef de brigade y donnait des fêtes; l'on y a vu souvent réunie la meilleure société de Savone. Le général en chef Kellermann et les représentants du peuple ne dédaignaient pas d'y accepter notre dîner.

LXXV

Il ne sera peut-être pas inutile d'expliquer comment, sans traitement, notre brave et intelligent colonel tenait un tel état de représentation. C'était un homme heureusement né; aussi bien sur le champ de bataille que dans le

monde; il avait le cœur et les manières d'un grand seigneur. Depuis, toutes ses qualités lui méritèrent, jusque dans son commandement du Caire, où il fut assassiné, la confiance du général Bonaparte qui, bien certainement, l'eût élevé aux premiers grades de l'armée.

L'Empereur aimait à s'en souvenir. Dans la campagne de Russie, il m'en parla une fois avec abandon, et termina son grand éloge par ces mots, dits avec une expression indéfinissable : *Vous aviez un bien brave colonel : bon cœur, mais mauvaise tête!*

Le matin de ses réceptions au camp, le chef de brigade Dupuy avait un esprit philosophique à sa manière. Il parlait de Toulouse, de ses parents qu'il aimait beaucoup et qui ne pouvaient pas lui envoyer autant qu'il avait besoin. Il finissait par me prier d'aller à Savone me procurer l'argent le plus nécessaire; il me donnait sa montre ou tout autre objet lui appartenant pour le vendre, à cet effet, chose qu'il n'eût jamais pensé à faire par d'autres motifs que la représentation du commandement et la distraction nécessaire aux troupes.

Il connaissait le clergé des environs et savait se faire aimer de tout le monde; les archi-prêtres

étaient toujours invités et ne venaient jamais sans quelques pièces de gibier, supplément merveilleux à nos modestes approvisionnements.

Ces fêtes, je le répète, n'avaient pas seulement pour but le plaisir; elles nous mettaient en relation avec nombre de familles influentes; rapports qui s'établissaient aussi avec toutes les classes, à l'avantage des soldats, dont le moral était d'autant meilleur; et nous ne rendions que plus de services, tout en paraissant nous amuser.

Depuis, pendant la retraite de Russie, j'ai vu le prince Eugène, sur un théâtre plus important, dans des circonstances très-critiques, mener toujours de front, en apparence, les distractions et les affaires, au grand avantage de l'état moral. Souvent, pendant une soirée, il prenait à part quelque officier général auquel il donnait des instructions très-sérieuses à exécuter immédiatement; il tenait toujours ainsi son monde dispos et sous sa main.

En raison de l'importance des considérations morales, on me pardonnera ces détails; ils vont entièrement au but que je me suis proposé. A la guerre, sur dix journées, il y en a une de gloire, neuf de misères et de travaux pénibles. Le principal art du commandement est de maintenir le

mieux possible, pendant cette dernière période d'ennuis, le moral des troupes pour les journées décisives.

LXXVI

L'activité et l'imagination du brave Dupuy étaient difficiles à satisfaire ; sa facilité, son application à tous ses devoirs lui laissaient plus d'un loisir, qu'à l'instant il voulait bien employer; je dois reconnaître qu'il savait merveilleusement faire succéder un aliment à un autre.

Il était très-bon pour moi; je n'en ai abusé qu'une fois, et quoiqu'il ne m'ait pas conservé une longue rancune, je me le suis reproché depuis.

Dans ses fêtes, dans ses invitations et ses visites à Savone, il fit connaissance d'une famille distinguée; il y trouva une dame qui se chargea de ses loisirs.

Il m'en fit la confidence quelque temps après; il est vrai que je m'en étais aperçu; quand il avait bien rempli tous ses devoirs sérieux, ses

pensées, ou lui-même, couraient au plus vite auprès d'elle.

Un jour, il me dit de faire déplacer sa tente, pour la mettre dans un endroit qu'il me désigna, et d'où, me dit-il, on apercevait mieux de loin. Je compris de suite qu'il ne s'agissait pas de considérations militaires : de ce lieu, on plongeait presque dans la maison de la dame.

J'exécutai ses ordres, mais les piquets de la tente étaient si peu enfoncés, qu'après y être entré très-satisfait et s'y être endormi, Dupuy fut réveillé tout à coup par le vent qui emportait tout; il fit beaucoup de tapage et je ne dis mot.

Les soldats savaient ce qui se passait; l'aventure courut d'un bout à l'autre du camp, considérablement augmentée. On raconta que le colonel et sa dame avaient été ensemble surpris par le vent.

De ce jour, le camp fut aussi appelé par eux celui de l'amour, toujours invincible.

Dupuy ne connut jamais le vrai de l'aventure, et il était homme à s'en fâcher sérieusement.

Pendant quelque temps il y eut moins de fêtes;

mais bientôt le train ordinaire reprit mieux que jamais.

LXXVII

La situation contrastait tellement avec notre conduite, que l'étonnement des habitants était extrême ; ils ne pouvaient comprendre comment, dans le dénûment où nous étions, nous avions eu le courage d'entreprendre et d'exécuter, avec autant de recherche, des travaux aussi pénibles. Mais aucune fatigue, aucune privation, n'était capable d'abattre le courage et la gaîté de la 21e demi-brigade. Il faut dire cependant que les soldats, dans les moments difficiles, avaient quelquefois de l'impatience ; mais celle-ci se bornait à lancer des quolibets ; et lorsqu'ils en faisaient d'heureux, ce qui leur arrivait souvent, ils étaient enchantés et oubliaient la tristesse de leur position.

L'esprit du corps avait quelque chose d'extraordinaire ; il n'y était pas du tout question de ces déférences oiseuses et serviles envers les hommes qui commandaient et qui font parfois la préoccupation des subordonnés. Nos chefs jouissaient d'une grande considération, parce que leur con-

duite les en rendait dignes. Ils étaient, dans toute la force de l'expression, les chefs de la famille, leur popularité ne nuisait en rien à la discipline. L'union était telle, dans cette demi-brigade, que le service s'y faisait sans qu'on fût obligé de recourir aux moyens qui, malheureusement, sont tant en usage. C'est surtout lorsqu'il s'agissait de l'ennemi que les devoirs étaient religieusement remplis : un officier qui se serait oublié alors au point de témoigner la moindre indifférence, aurait été chassé par ses camarades. Quant aux soldats, un coup de canon suffisait pour que chacun se trouvât à son poste. Cet esprit était celui du 1^er^ bataillon de la Haute-Garonne; nous le devions au chef de brigade Dupuy; c'est encore lui qui l'a maintenu dans la 21^e^, et ensuite dans la 32^e^.

Les pertes énormes de l'armée, dénuée de tout et sans solde depuis près de trois ans, auraient désespéré les soldats, s'ils n'eussent été Français. Malgré les calamités que nous éprouvions, la conduite peu digne du Gouvernement et les machinations continuelles des Anglais, l'armée d'Italie conserva la meilleure discipline. Elle n'exigea rien des Génois; le courage, la résignation et la persévérance de ces braves paru-

rent toujours avec éclat. Nous étions tellement négligés par le Pouvoir exécutif, que la population génoise, tout en admirant notre patriotisme et nos actions étonnantes, ne pouvait s'empêcher de manifester son indignation ; elle croyait qu'on nous avait jetés et abandonnés, dans ce pays, pour nous y faire mourir de faim et de misère.

LXXVIII

L'attitude que nous avions prise donnait de vives inquiétudes à l'Autriche ; jusqu'à ce moment les états du roi de Sardaigne avaient couru quelque danger ; l'on pensait que, dans l'état où se trouvait la France, il lui serait impossible d'entreprendre une invasion en Piémont.

D'abord l'Autriche s'était contentée de joindre quelques corps à l'armée sarde ; mais depuis que nous étions, sur l'Apennin, maîtres des principaux débouchés du Piémont et du Haut Montferrat, les projets avaient changé ; elle voyait ses états d'Italie menacés ; notre voisinage du Montferrat et de la Lombardie donnait des espérances à ceux des hommes de ces contrées qui aimaient les principes de la révolution. Ils étaient nombreux et n'attendaient que notre

apparition pour faire éclater leurs sentiments de haine contre le roi de Sardaigne et surtout contre l'empereur d'Autriche, que généralement les Italiens détestaient.

D'autre part, la coalition craignait, avec raison, que les négociations de la paix avec l'Espagne eussent un résultat heureux; alors les armées des Pyrénées devenant disponibles, on en eût dirigé une partie vers l'Italie. Elle devait donc, sans perte de temps, profiter de notre faiblesse pour nous forcer à repasser le Var; cette opération pouvait réussir, mais, retardée jusqu'à l'arrivée des renforts d'Espagne, elle devenait incertaine.

LXXIX

Je vais rapporter des faits qui se passèrent pendant le temps que nous occupions le camp de l'Invincible.

Au sujet de la reprise de Sospello, le 19 novembre 1792, j'ai dit que Dupuy avait demandé l'incorporation, dans le bataillon, des Polonais déserteurs ou prisonniers des régiments de Strasoldo et de Caprara. Lorsque le bataillon forma la 21e, Dupuy, chef de brigade, suivit la même con-

duite : il professait pour la nation polonaise une admiration extraordinaire.

Au commencement du mois d'avril 1795, Dupuy proposa la réunion des Polonais qui se trouvaient dans la 21e et de ceux qui pouvaient être dans l'armée, pour en former un bataillon. Le général en chef Kellermann et les représentants du peuple approuvèrent ce projet ; le bataillon fut formé ; les Polonais de la 21e, qui avaient montré de l'instruction et fait preuve d'intelligence, furent nommés officiers et sous-officiers ; le restant du cadre fut rempli des officiers Italiens et Piémontais que des idées libérales avaient forcé de quitter leur pays. Le commandement en fut confié à un M. Tauffers, ex-major autrichien ; plus tard, on joignit aux Polonais des prisonniers et des déserteurs autrichiens ou hongrois; mais d'abord, ce corps fut porté à 250 hommes.

L'on donna à cette troupe l'habit-veste bleu, collet, revers, doublure et parements amarante ; le pantalon bleu, le schako polonais; enfin, le costume national de ce pays.

A peine ce bataillon organisé, habillé et armé, Tauffers, qui était actif et très-entreprenant, voulut à l'instant même donner des preuves de

son zèle, de son habileté. Il était instruit que les Autrichiens avaient placé le trésor de leur armée à Saint-Pierre d'Aréna qu'ils croyaient en sûreté, et garanti par la neutralité génoise. Il forma le projet de s'en emparer. Il en fit part au général Laharpe, qui le communiqua au général Kellermann, duquel il fut approuvé.

L'on donna à Tauffers des embarcations escortées d'une frégate. Il prend la mer avec son bataillon et se dirige sur Saint-Pierre d'Aréna. Il arrive pendant la nuit à destination et exécute son entreprise avec le plus grand succès; mais, au lieu de mettre le trésor en sûreté et de se rembarquer, il a l'imprudence de demeurer à terre; il est surpris par un corps de cavalerie autrichienne ; la majeure partie du bataillon l'abandonne et se rembarque; Tauffers pris fut conduit à Vienne où on le pendit comme déserteur et pillard. Les hommes qui parvinrent à se sauver arrivèrent par mer à Vado, où ils annoncèrent le fatal événement qui avait eu lieu.

Le bataillon polonais reçut ordre de rentrer à Nice, et ne reparut à l'armée qu'au retour de la campagne de 1796. Le général Bonaparte l'utilisa d'abord pour l'organisation des légions polo-

naises au service de la République cisalpine; plus tard, pour les divers corps de cette nation à la solde de la France; enfin, en 1806, pour la formation de l'armée polonaise du Grand-Duché de Varsovie. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la première formation des corps polonais se soit opérée dans un bataillon de la Haute-Garonne.

LXXX

L'armée sarde était composée de 80,000 hommes, dont 20,000 miliciens ou barbets.

20,000 soldats de ligne et 6,000 barbets étaient en présence de l'armée des Alpes, depuis les frontières de la Suisse jusqu'au col de Fenestre.

Le reste se trouvait opposé à l'armée d'Italie et formait deux corps : le premier occupait Demonte, le camp de Borgo San-Dalmazzo; le second, les débouchés du Tanaro et les diverses places du Piémont.

L'Empereur avait une armée de 50,000 hommes; divers corps étaient employés avec les Piémontais, mais les plus considérables couvraient le Montferrat.

Le général en chef Devins commandait l'armée austro-sarde.

Nous n'opposions à toutes ces forces qu'environ 50,000 hommes, dont 25,000 seulement formaient l'armée d'Italie, chargée de défendre la ligne immense qui s'étend depuis le col de Fenestre jusqu'à Savone, et de garder la côte depuis le Var jusqu'à cette même ville. Nous avions à Roccavione, sur le Gesso, grande route de Nice à Coni, un camp en présence du camp Piémontais de Borgo San-Dalmazzo.

Les préparatifs du général Devins et le contentement qu'affectaient ceux des Génois qui étaient ennemis des Français, annonçaient que notre armée, d'une force si disproportionnée à celle des coalisés, allait être attaquée; tout présageait sa défaite.

Cette situation critique ne fit que raffermir notre moral; l'on se prépara à combattre, et nous prîmes la résolution de faire payer cher à l'ennemi le succès qu'il serait dans le cas d'obtenir.

Le 6 juin 1795, le général en chef Kellermann se rendit à Vado avec deux bataillons. Il inspecta nos positions et les retranchements récemment établis à la Madone del Monte.

Le général Masséna, dont l'activité croissait avec les dangers, possédait une connaissance parfaite du terrain occupé par l'armée; il avait eu soin de faire retrancher toutes les positions susceptibles de l'être, depuis la Madone del Monte jusqu'à Finale, notamment San-Giacomo et Melogno. Il arma d'artillerie les retranchements de la Madone del Monte. Le corps qu'il commandait était d'environ 8,000 hommes.

Avec ce peu de troupes, Masséna devait défendre toute la ligne qui s'étend depuis le Tanaro vers Bagnasco jusqu'à la Madone del Monte, sur dix-neuf lieues de développement. C'était à lui de résister au torrent qui allait déborder sur nous. Dans cette circonstance, il rendit des services importants: c'est peut-être une époque des plus glorieuses de sa vie militaire.

LXXXI

Masséna était dur envers les troupes comme pour lui-même; sobre, il supportait les fatigues et les privations du dernier soldat; devant l'ennemi il ne se ménageait pas; il songeait peu à être agréable; mais, à l'approche du danger, les troupes le voyaient avec joie à leur tête. C'est

dans les moments difficiles qu'il déployait le plus de talents : alors son énergie et son infatigable activité centuplaient les forces et le dévouement de tout ce qui était sous ses ordres. Rarement la victoire lui fut infidèle.

Puisque j'ai à tracer quelques traits de ce célèbre capitaine, je veux achever de le dépeindre dans tout le reste de sa belle carrière. J'ai longtemps servi sous ses ordres et l'ai bien connu.

Il était grand, svelte, et dans les derniers temps un peu voûté.

Ses détracteurs, et il en a eu comme tous ceux qui s'élèvent si haut, lui ont reproché des défauts ; je puis attester, qu'en tout cela, il y a eu, au moins, exagération.

Ce premier des lieutenants de Napoléon fut le second de tous les généraux français ou étrangers de notre époque ; il devait tout à la nature et à l'expérience, rien à l'étude.

Vigoureusement constitué, d'une grande force de caractère, infatigable, nuit et jour à cheval par les chemins les plus âpres et des temps affreux ; décidé, brave, intrépide ; plein d'amour-propre et d'ambition, opiniâtre à l'excès, jamais découragé,

il entendait spécialement la guerre de montagne, et connaissait l'Italie.

Sa conversation et ses dispositions préliminaires n'avaient, en apparence, rien de remarquable; il ne commençait à agir avec tout son rare discernement qu'au feu et dans les difficultés; alors son génie éclatait; il devenait sublime de sang-froid, d'énergie et de lucidité. Dans de tels moments, Napoléon avait toute confiance en ses inspirations.

Il avait beaucoup d'esprit; cependant, chez lui, l'étendue des vues, dans le cabinet, bien que grande, n'égalait pas la promptitude du coup d'œil et l'énergie de l'âme sur le champ de bataille.

La défense de Gênes et la bataille de Zurich l'ont immortalisé; mais, dans sa dernière campagne de Portugal, il eut à lutter, avec de trop faibles moyens, contre Wellington aidé des populations, et aussi contre l'indiscipline de ses lieutenants, auxquels Napoléon reprocha amèrement d'avoir ébranlé une si grande renommée, impossible à remplacer.

A la mort de l'*Enfant chéri de la victoire,* le bâton de maréchal de France fut enfin renvoyé, par Louis XVIII, sur son cercueil.

LXXXII

Les Autrichiens convoitaient la citadelle de Savone, dont ils voulaient à quelque prix que ce fût s'emparer. C'est par là qu'ils se proposaient de débuter à l'ouverture de la campagne. Le général en chef Kellermann prit des dispositions pour déjouer leurs projets.

Le 21 juin 1795, les Autrichiens firent une reconnaissance sur Cugliano.

Le 22, leur armée se mit en mouvement. Elle déboucha vers Cadibone et Segne, tandis qu'un corps de 20,000 hommes, remontant de Carcare et de Millésimo, par Pallere, Murialto et plusieurs autres directions, les sources de la Bormida, se portait sur San-Giacomo et Melogno. Cette manœuvre, exécutée avec plus de célérité et d'intelligence, enveloppait l'aile droite de l'armée d'Italie, l'obligeait à mettre bas les armes; elle entraînait l'évacuation, non-seulement de la rivière de Gênes, mais même du comté de Nice.

Il n'appartenait pas aux Austro-Sardes, malgré la supériorité énorme de leurs forces, de mettre à exécution un tel projet; leur ignorance,

leur lenteur et leur indécision, autant que notre vigueur, nous sauvèrent.

Le général Devins crut se montrer habile en se disposant à attaquer nos retranchements où, pour obtenir de faibles résultats, il s'exposait à des pertes énormes; ce général devait nous procurer de nouvelles occasions de faire éclater la valeur brillante de nos soldats et les talents de Masséna.

Le même jour, 22 juin, un bataillon de la 21e partit du camp de l'Invincible pour une reconnaissance vers Cadibone. Il rencontra l'ennemi sur les hauteurs, en avant du faubourg de Savone. Il y eut un engagement. Le bataillon éprouva des pertes; le chef fut fait prisonnier, sa troupe se retira sur Savone et rentra au camp de l'Invincible.

Le 23 juin, les positions de Tiassano, Cugliano, Segne et Madone del Monte, furent vivement attaquées, tandis qu'un corps se dirigeait par le faubourg de Savone sur la ville, et qu'une colonne, débouchant par le Segno, sur la plage de la mer, marchait contre la citadelle.

Le général en chef n'avait pas lieu de croire à la sincérité des protestations du gouvernement

génois ; il savait que Devins exigeait Savone et sa citadelle ; qu'il avait déclaré, au gouvernement génois, qu'en cas de refus, il emploierait la force pour s'en emparer.

De son côté, le général Kellermann avait inutilement demandé, non pas la possession de Savone, mais l'autorisation de faire entrer un corps dans la citadelle pour en partager la défense ; craignant que les Génois ne fussent favorables aux exigences du général Devins, il chargea le colonel Dupuy, avec un bataillon de la 21e, de s'établir sur la plage, entre le Segno et la citadelle de Savone, faisant face à Vado.

Les instructions portaient que lorsque les Autrichiens déboucheraient, la 21e se replierait sur le fort et demanderait protection aux Génois ; dans le cas où cet appui serait refusé, Dupuy devait pénétrer de vive force dans la citadelle et s'y maintenir. Les deux autres bataillons de la 21e restèrent au camp de l'Invincible.

A quatre heures du matin, le bataillon avec lequel je me trouvais, fut attaqué ; il se replia sur le ruisseau Venesta ; la citadelle tira plusieurs coups de canon. Nous passâmes le ruisseau et prîmes position sur la rive gauche ; les Autrichiens s'arrêtèrent.

L'on parlementa; le gouvernement Génois persista dans son refus de nous laisser entrer dans la citadelle; tandis que les Autrichiens voulaient nous faire mettre bas les armes et nous retenir prisonniers.

Les négociations cessèrent. Le chef de brigade Dupuy fut de nouveau attaqué; nous poursuivîmes notre mouvement sur la citadelle, dont la garnison continuait à faire feu de son artillerie sur nous et sur les Autrichiens. Ces derniers avançaient dans un grand ordre et avec beaucoup de célérité; enfin nous arrivâmes sur les glacis de la place. Alors l'infanterie génoise exécuta sur nous un feu de deux rangs bien nourri; nous eûmes des morts et des blessés; mais Dupuy, fidèle aux instructions qu'il avait reçues, ordonna au bataillon de se loger dans le chemin couvert. Au moment où je sautais par-dessus la palissade, une balle me traversa la jambe gauche. Je restai quelque temps sur place; l'on vint me relever, pour me transporter dans la citadelle.

Le bataillon s'établit dans le chemin couvert; l'infanterie génoise cessa le feu, mais l'artillerie foudroyait les Autrichiens, qui continuèrent à se porter en avant, jusque contre la rive droite du

ruisseau Venesta. Le corps, qui de Cadibone avait suivi la route de Savone, fut arrêté à l'entrée de la ville, dont on ferma les portes.

L'on parlementa, de nouveau, une partie de la journée; les Autrichiens voulaient toujours se rendre maîtres de la citadelle; Dupuy persistait dans la demande d'être admis à en partager la défense avec les Génois. Enfin l'on parvint à s'entendre. Par une convention, la neutralité de Savone fut reconnue; les Autrichiens renoncèrent à leurs prétentions, et le chef de brigade Dupuy fut autorisé à rejoindre, avec son bataillon, l'armée française à Vado. Les Génois stipulèrent que la moindre démonstration sur Savone, de la part des Alliés, serait considérée comme une déclaration de guerre.

Les représentants du peuple et le général Kellermann approuvèrent cette convention, et Dupuy rejoignit sa demi-brigade au camp de l'Invincible.

LXXXIII

Cette affaire fut le prélude d'événements remarquables. Je les raconterai quoique ma blessure m'ait mis dans l'impossibilité d'y prendre

part. Toutefois je ne quittai pas l'armée ; je fus d'abord transporté, par mer, à Loano et ensuite à Cisano.

Le 24 juin, à midi, une colonne autrichienne de 15,000 hommes, commandée par le général en chef Devins en personne, assaillit les avant-postes de Tiassano et la Madone del Monte, tandis que les troupes qui s'étaient réunies à Savone le 23, attaquaient le pont de Vado. Après un combat des plus opiniâtres, l'ennemi s'empara de vive force des avant-postes; nos troupes se replièrent sur la position de l'Invincible; nous conservâmes le fortin de Vado. On porte les pertes de l'ennemi, dans cette circonstance, à 1500 hommes au moins; la nôtre fut considérable.

La fameuse colonne qui remontait les sources de la Bormida, parut enfin, le 25, devant San-Giacomo et Mélogno.

A trois heures du matin, le général en chef Devins, à la tête de 12,000 hommes, attaqua les pitons des hauteurs de San-Giacomo, centre de notre aile droite, défendus par environ 2,000 hommes; en même temps, le général Argenteau, à la tête de 6,000 grenadiers hongrois, abordait le poste de Mélogno, occupé par en-

viron 1,200 hommes; le reste des 20,000 hommes était en réserve sur les hauteurs environnant San-Giacomo et Mélogno.

En ce moment, toutes les troupes autrichiennes réunies dans le bassin de Vado et sur les hauteurs de Segne, se portèrent sur l'Invincible; ce camp, retranché et armé de grosse artillerie, était soutenu par le fortin de Vado. Le choc de l'ennemi fut vigoureux; nous lui résistâmes; il n'obtint aucun succès, malgré les pertes considérables qu'il éprouva; il fut contraint de renoncer à son attaque; il se retira vers Segne et Vado. Ce fut un beau jour pour Dupuy.

Mais le poste de San-Giacomo nous fut enlevé après sept heures d'un combat meurtrier et opiniâtre; nos troupes se replièrent sur la position qui avait été indiquée dans les instructions données à l'officier supérieur qui les commandait.

Notre ligne se trouvait entamée; le général Masséna quitta aussitôt l'extrême droite pour se porter sur Mélogno, position qui eût mis l'aile droite dans le plus grand danger si l'ennemi s'en fût rendu maître.

A deux heures de l'après-midi, l'on apprit que

ce poste, après avoir soutenu un combat de cinq heures, avait été évacué par nos troupes, obligées de se retirer sur le plateau, où elles furent renforcées d'un bataillon; mais cette nouvelle position, dominée par celle qu'avait prise l'ennemi, n'était pas tenable.

Le général Masséna, qui connaissait toute l'importance de Melogno, sentit qu'il fallait, à quelque prix que ce fût, le reprendre; il réunit les trois bataillons qui avaient si vaillamment défendu cette position. Un brouillard fort épais protégea le projet audacieux de ce général. A 7 heures, les trois bataillons se portent vers le poste, et, malgré le feu de l'ennemi, il est aussitôt enlevé qu'attaqué.

C'est ainsi que 1200 Français mirent en fuite 6,000 grenadiers hongrois, commandés par le général Argenteau, les forcèrent à abandonner le poste important de Melogno et à se retirer dans le plus grand désordre. Nous fîmes 600 prisonniers et nous trouvâmes 1200 fusils abandonnés par les Hongrois; ceux-ci laissèrent beaucoup de morts sur le champ de bataille et eurent considérablement de blessés.

L'audace et le talent avec lesquels cette belle affaire fut conduite firent impression sur le gé-

néral Devins : il se décida à quitter, le soir même, la position de San-Giacomo, qui lui avait coûté sept heures de combat et la perte de plus de 2,000 hommes.

Il est constant que dans les diverses attaques contre notre aile droite, pendant les journées des 22, 23, 24 et 25 juin 1795, l'ennemi a perdu au moins 8,000 hommes ; nous avons eu à regretter 1200 soldats tués.

La 21e demi-brigade soutint sa bonne réputation; elle se couvrit de gloire.

LXXXIV

La ténacité des Français et les pertes considérables qu'éprouvèrent les Autrichiens firent faire de tardives réflexions au général Devins. De notre côté, il n'était plus possible de défendre une ligne étendue et décousue comme celle que nous occupions en présence d'un ennemi si nombreux.

Un conseil de guerre fut tenu, à Finale, par les représentants du peuple, le commandant en chef et les principaux généraux de l'aile droite. Les représentants y firent connaître le projet de

porter l'armée sur la ligne de la Roya; en d'autres termes, d'évacuer la rivière de Gênes et, par suite, le comté de Nice; car, en restant sur la ligne de la Roya, il était impossible aux troupes d'Orméa, Roccavione et Fenestre de se maintenir en position; leur retraite devenait même difficile à exécuter.

Ainsi que je l'ai dit plusieurs fois, Masséna était le général de l'armée qui possédait la connaissance la plus exacte du pays; il savait tout ce qu'il nous avait fallu de combats, de fatigues et de privations pour gagner ces positions si chèrement achetées; il s'opposa à ce mouvement rétrograde; il en dépeignit avec vérité les suites funestes; et fit sur l'Assemblée la plus vive impression. « Il avoua, cependant, qu'il convenait « de resserrer notre ligne; il était urgent de « l'exécuter au plus tôt; la position la plus con- « venable s'étendait, de Borghetto à Orméa, par « Zucarello et Nazino; les divers défilés de cette « ligne étaient faciles à défendre; avec le peu « de troupes qui nous restaient nous pouvions « parfaitement nous y maintenir; d'ailleurs cette « position nouvelle ne changerait rien à celles « occupées par le centre et la gauche de l'armée; « il s'engageait à la conserver et en répondait « sur sa tête. »

Ces considérations et l'engagement pris par Masséna firent renoncer au projet proposé par les représentants. Il fut décidé que l'aile droite s'établirait sur Borghetto. Cette ligne, appuyée à la mer, se prolongeait en suivant les hauteurs de Cizano, Zuccarello et Nazino ; le grand Alpi et le col Saint-Bartholomé, par lequel elle communiquait avec Orméa, en faisaient partie.

Finale et Loano furent évacués ; l'ennemi s'y établit.

Le général Devins, après avoir éprouvé des pertes considérables qui désorganisèrent son armée, se contenta d'entrer dans ces deux villes et de s'y retrancher ; il occupa également les positions de Champ di Preti, Roccabarbena, la Planetta, les hauteurs de Bouinaco, Bardinetta et la Chartreuse de Toirano. Tous ces postes furent soigneusement fortifiés, ainsi que les mamelons de la plaine de Loano.

LXXXV

Le 5 juillet, le général Devins fit encore la faute d'aller perdre beaucoup de monde auprès des retranchements d'Orméa, du col de Terme et du col Inferno, sans obtenir aucun succès.

Dans cette circonstance, le général Serrurier rendit de grands services.

Le quartier général de l'aile droite s'établit à Albenga ; celui du général Laharpe, qui commandait la gauche de cette aile, à Concente.

Des malintentionnés répandirent dans l'armée le bruit que l'évacuation de la rivière de Gênes était ordonnée ; le général Kellermann fit la proclamation suivante :

« Mes braves camarades,

« La ligne trop étendue que l'armée occupait m'a déterminé à la resserrer, à faire replier l'extrémité de l'aile droite qui s'étendait depuis au delà de Vado, et à prendre une nouvelle et plus forte position.

« Je suis instruit que les malveillants dénaturent cette circonstance et prononcent le mot de *retraite*. Non, mes camarades, nous ne faisons pas de retraite ; la nouvelle position qu'occupe l'ennemi double nos forces, et nous saurons en profiter pour battre nos ennemis. Apprenez que, dans les combats qui ont eu lieu depuis quelques jours, les soldats de la République ont partout développé l'intrépidité, le courage vraiment

républicain, et que vous avez tué, blessé ou fait prisonniers à l'ennemi plus de 8,000 hommes, tandis que notre perte, à nous, en morts, blessés ou prisonniers, ne s'élève qu'à 1,200. Apprenez que du côté du col de Tende, l'ennemi a aussi fait plusieurs attaques et que partout il a été repoussé et battu.

« Mes camarades, nous allons de nouveau combattre l'ennemi. De nombreux renforts nous arrivent, et votre général, fort de votre courage et de votre énergie, ne doute pas que la victoire n'accompagne et ne suive partout les armes de la République.

« Vive la République !

« *Signé* : KELLERMANN. »

La 21e demi-brigade fut chargée de la garde des avant-postes de Borghetto ; elle forma un camp sur le revers de la hauteur, à gauche, dans la direction de Loano, la droite appuyée à Borghetto, la gauche vers Toirano ; elle avait, sur son front, le torrent qui vient de Balestrino ; le camp fut couvert par un retranchement que l'on arma de deux pièces d'artillerie.

On couvrit aussi le front du village de Bor-

ghetto d'un retranchement ; il fut prolongé jusqu'à la mer et armé de quatre pièces d'artillerie.

Le couvent de Santo-Spirito fut également retranché ; l'on y plaça de l'artillerie de position.

L'infatigable Masséna déploya toute l'activité dont il était capable pour fortifier et mettre dans un état respectable la ligne du Borghetto. Je peux le dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, c'est à ses soins que nous devons de nous y être maintenus; dans cette circonstance, il a sauvé l'armée et conservé à la France le comté de Nice.

Pendant que nous avons tenu cette ligne, Masséna était constamment occupé à la parcourir pour rectifier ce que la défense avait de défectueux, pour prévoir et encourager; il avait à cœur de remplir les engagements contractés par lui dans le conseil de guerre.

Je crois devoir faire connaître un homme qui a rendu alors d'importants services. M. le chef de brigade Maubert, commandant le génie de l'aile droite et du centre de l'armée, conçut et dirigea les travaux, depuis le col de Tende jusqu'à Vado d'abord, et ensuite depuis le col de Tende jusqu'à Borghetto. Cet officier supérieur, doué

de beaucoup de connaissances, d'un grand zèle, d'une bravoure et d'une activité rares, rendit, pendant les campagnes de 1793, 1794 et 1795, des services de la plus grande importance. Il avait, dans la ligne, le grade de colonel ; jamais il n'a pu se faire reconnaître, par le corps du génie, dans lequel il n'était que capitaine. Il est mort, plus tard, à l'expédition de Saint-Domingue.

Les travaux considérables que fit l'armée d'Italie pour fortifier ses positions, ne coûtèrent rien au gouvernement ; ils furent construits par les troupes ; et, malgré l'état de misère qui les accablait, jamais il ne leur est venu dans l'idée de demander aucune indemnité. Elle fit plus, cette brave armée, elle abandonna au gouvernement près de trois années de solde qui lui étaient dues : nous eûmes la gloire de donner cet exemple de désintéressement.

Les Autrichiens, comme je l'ai dit, se fortifiaient avec beaucoup de soin à Champ di Preti, Loano, Finale, Roccabarbena, Spinardo, et sur plusieurs points de la plaine de Loano, notamment au mamelon de Terre-Rouge, au milieu de cette vallée, où ils placèrent de l'artillerie. Ils voulaient aussi retrancher une position qui est en avant de Champ di Preti ; mais le général La-

harpe les attaqua si vigoureusement, le 29 juillet, qu'ils y renoncèrent et durent se borner à la défense de Champ di Preti.

LXXXVI

Le 1er septembre 1795, les postes de gauche de l'aile droite furent attaqués. Le général Serrurier battit, avec 300 hommes, un corps de 1500 Piémontais et fit 600 prisonniers.

Depuis les brillantes affaires du mois de juin, l'armée austro-sarde avait reçu des renforts et s'était réorganisée. La paix avec l'Espagne fut conclue le 22 juillet 1795.

La coalition savait que partie des troupes de l'armée des Pyrénées allait être dirigée sur celle d'Italie; il lui convenait de faire, avant leur arrivée, un nouvel effort pour nous chasser de la rivière et du comté de Nice.

L'armée austro-sarde faisait ses préparatifs d'entrée en campagne; sa première, et la seule opération décisive, était de forcer la ligne de Borghetto. Nous allons voir les moyens qu'elle mit en usage.

Devins réunit un corps de 8,000 grenadiers

hongrois au Champ di Preti, sous les ordres du général Argenteau. Cette position, forte en elle-même, était retranchée avec beaucoup de soin et armée de six bouches à feu dont deux obusiers.

Nous occupions, en face de Champ di Preti, pour couvrir le centre de la ligne, la Rocca di Cisano, désignée sous le nom de Petit-Gibraltar. Masséna avait fait retrancher avec le plus grand soin et armer de six pièces de canon, dont deux obusiers, ce poste capital. Le général Saint-Hilaire le défendait avec 300 hommes.

L'ennemi avait tout disposé pour l'attaquer avec succès ; s'il eût réussi, la prise de cette citadelle entraînait l'évacuation de notre ligne, et tout porte à croire que Devins aurait vu se réaliser le projet favori de la cour de Vienne, jusqu'alors constamment déjoué par notre énergie.

L'ennemi ne se cachait pas : on voyait à découvert ses intentions. Masséna, toujours plus pénétré de l'importance du Petit-Gibraltar, le renforça de trois bataillons, seules troupes dont avec beaucoup de difficultés il pût disposer en ce moment, ce qui porta le nombre d'hommes destinés à cette défense à 1,500.

Le 19 septembre 1795, au lever du jour, notre

ligne fut attaquée sur tous les points ; mais l'on s'aperçut bientôt quel était le côté réellement menacé. Quoique l'ennemi se présentât en forces devant tous nos postes, au même instant et avec beaucoup de diligence, tout nous fit connaître que c'était d'abord au Petit-Gibraltar qu'il en voulait.

Le général Argenteau préluda à l'attaque en ouvrant un feu très-vif de son artillerie de Champ di Preti. Au même instant il forma trois colonnes, chacune d'environ 2,000 grenadiers, pour donner l'assaut au Petit-Gibraltar ; 2,000 hommes restaient en réserve dans les retranchements de Champ di Preti.

Les trois colonnes ainsi disposées partirent du camp et se précipitèrent au pas de course sur le Petit-Gibraltar. Nos grand'gardes furent refoulées et entraînées par ce torrent. Les Hongrois, enhardis, continuèrent leur course pour cerner le rocher. Le moment était décisif ; mais tous ces avantages ne découragèrent pas nos troupes ; l'audace de l'ennemi ne servit qu'à augmenter leur valeur.

Les Hongrois parvinrent jusqu'à très-petite portée de fusil du Gibraltar ; c'est alors qu'ils fu-

rent reçus par la mitraille de notre artillerie, et par un feu de deux rangs bien nourri. Leur ardeur se ralentit; ils hésitèrent un instant. Enfin, après trois attaques sans succès, ils commencèrent à tourbillonner, et leur retraite se fit dans un grand désordre. Nos soldats, fatigués d'être renfermés dans les retranchements, n'écoutent que leur courage, fondent sur les fuyards la baïonnette en avant, et les poussent jusqu'à Champ di Preti. Environ 600 morts restent sur le champ de bataille, et l'on fait 800 prisonniers.

Un brouillard fort épais s'élève alors, arrête notre marche sur le Champ de Preti, que vraisemblablement nous aurions enlevé.

Ce succès aurait pu nous être funeste, car on apprit depuis qu'une réserve de 12,000 hommes était en position vers Bolestrino, disposée à se porter en avant dans le cas où Argenteau se serait emparé de Champ di Preti. Elle était destinée à profiter de la trouée que devaient faire les Hongrois, pour couper tout ce qui se trouvait depuis le Petit-Gibraltar jusqu'à Borghetto; en même temps, un corps considérable, en position sur les hauteurs de Garressio, était chargé de faire une invasion par la vallée de Zucarello, de couper les troupes qui défendaient le grand Alpi, et

d'agir de concert avec les 12,000 hommes établis à Bolestrino.

Si ce revers partiel fût arrivé, c'en était fait de l'armée d'Italie; mais l'inhabileté des chefs austro-sardes, la lenteur et le peu d'ensemble nous sauvèrent encore une fois. La Providence veillait pour nous dédommager de tous les maux soufferts avec tant de résignation, de patience et de courage: encore quelques mois, sous un génie incomparable, nous devions étonner le monde et sauver la France.

La perte de l'ennemi, dans ces brillants combats, fut de 4,000 morts, blessés ou prisonniers; la nôtre de peu d'importance.

LXXXVII

Le général Miollis eut une très-belle affaire à Garressio, le 24 septembre 1795; nos troupes tuèrent quelques hommes à l'ennemi et firent des prisonniers.

Ce général s'empara d'un camp tout tendu qu'il fit brûler; il prit des magasins de munitions et de subsistances, ainsi que beaucoup d'armes.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1795, l'on établit la Constitution de l'an III. Partout sa proclamation se fit avec beaucoup de solennité; les troupes prirent les armes; mais elle fut très-mal accueillie par nos soldats. L'on remarqua la tenue singulière du représentant du peuple *** : il avait une petite capote grise, un chapeau chamarré de plumes tricolores, une écharpe de même couleur, des bas de soie, des escarpins et une cravache à la main. Ce costume contrastait avec le nôtre, qui était des plus misérables. Les soldats criaient : « Nous « n'entendons rien à vos constitutions : donnez « du pain et faites-nous voir l'ennemi ! »

LXXXVIII

Les troupes de l'armée des Pyrénées arrivaient; le général Schérer fut nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie; le général Kellermann conserva celui de l'armée des Alpes.

Le renfort venu des Pyrénées ne fut pas aussi considérable qu'il aurait dû l'être, et que nous l'espérions. La division Augereau avait quelques corps passables, mais peu nom-

breux ; le restant n'était composé que de cadres dont presque tous les soldats, en traversant la France, étaient restés chez eux ; cependant, nous nous ressentîmes de ce secours ; il présageait que notre état de défensive allait enfin cesser.

Le 26 octobre 1795, le général en chef Schérer arriva au quartier général d'Albenga. Il réunit un conseil de guerre, où assistèrent les représentants du peuple et les principaux généraux de l'aile droite. C'est dans ce conseil que Masséna proposa le plan de campagne qui devait être suivi. Ce projet fut approuvé, et l'on s'occupa de suite des moyens d'exécution. L'on fit venir, de Nice, de la poudre et des projectiles ; plusieurs chaloupes canonnières furent désignées pour concourir à la réussite du mouvement que l'armée allait entreprendre.

La première opération fut de s'emparer de la fameuse position de Champ di Preti. Les divisions Charlet et Augereau de l'armée d'Espagne en furent chargées. Cette attaque eut lieu le 16 novembre 1795 ; la position fut enlevée ; l'on y fit 500 prisonniers ; l'artillerie dont elle était armée resta en notre pouvoir, ainsi que 400 fusils. L'ennemi éprouva beaucoup de pertes en hommes ; il se retira sur Roccabarbena, qu'il

avait eu soin de retrancher. Cette vigoureuse action était le prélude de la bataille de Loano.

Celles des troupes récemment venues des Pyrénées, qui n'appartenaient pas à la division Augereau, furent réparties dans les autres divisions de la droite. On réorganisa toute l'armée en brigades et divisions; ce qui n'avait pas encore eu lieu. Les généraux furent définitivement attachés aux mêmes corps agglomérés.

La 21e demi-brigade se rendit à Orméa pour faire partie de la division Serrurier; mais cette destination fut changée : elle rentra à Borghetto, pour être attachée à la brigade Victor.

Comme je l'ai dit, des convois considérables d'artillerie et de munitions arrivèrent à Albenga, escortés de chaloupes canonnières. Nous étions tout à fait en mesure d'attaquer l'ennemi; il s'y attendait, mais il ignorait le but de nos mouvements.

Depuis les affaires de juin, les Austro-Sardes occupaient de bonnes positions, fortement retranchées, et armées d'une artillerie formidable. De ce nombre, étaient les débouchés de Garressio, les hauteurs de Spinardo, la planète Roccabarbena et celle de Bolestrino, la chartreuse

de Toirano, les hauteurs de Boisacco et de San-Pantaleone. Des ouvrages avaient été construits dans la plaine de Loano, notamment sur le fameux plateau de Terre-Rouge, qui s'élevait hérissé d'artillerie comme un bastion, pour couvrir Loano; les hauteurs de Finale étaient également fortifiées; enfin, Devins n'avait rien négligé pour rendre inexpugnables les positions occupées par son armée.

LXXXIX

La résolution d'attaquer fut prise; l'ennemi serait abordé sur tous les points; mais le grand coup devait se porter sur le centre de la ligne austro-sarde. Masséna, qui connaissait le mieux le pays, en fut chargé.

C'était la première fois que les troupes des Pyrénées et de l'armée d'Italie devaient combattre ensemble: chacune d'elles voulut, dans cette circonstance, faire voir ce dont elle était capable.

La division Masséna et celle de Laharpe étaient composées des vieux corps d'Italie; celle d'Augereau, des troupes venant des Pyrénées. Masséna, ayant sous ses ordres Laharpe, devait

manœuvrer sur Roccabarbena, percer la ligne ennemie, tourner par Finale tout ce qui se trouvait dans le bassin de Loano, et se porter sur Savone; Augereau attaquerait la chartreuse de Toirano et ce qui serait en face de lui, depuis cette chartreuse jusqu'à la mer.

Dans un ordre du jour du 21 novembre 1795, Masséna annonça aux troupes « qu'elles allaient « se porter en avant; la division des Pyrénées, « chargée de manœuvrer sur leur droite, les ob- « serverait pour les juger. Confiant dans l'éner- « gie républicaine de ses vieux régiments, il « avait la certitude que leur conduite, dans « les affaires qui allaient avoir lieu, ne démen- « tirait pas ce qu'ils avaient exécuté pendant « les campagnes précédentes. Il leur défendit de « faire, dans les attaques, usage de leurs cartou- « ches; les soldats de l'armée d'Italie devaient « aborder franchement l'ennemi à la baïonnette; « le jour même, cette arme serait mise en bon « état et la pointe aiguisée: les officiers sur- « veilleraient l'exécution de l'ordre. »

Il est difficile de décrire l'effet produit par ces nobles paroles: Masséna fut obéi avec empressement; en aiguisant leurs baïonnettes, les soldats se rappelaient leurs précédents combats, de

longues misères, les talents, le bonheur de leur général ; ils s'excitaient les uns les autres et tenaient les propos les plus énergiques ; on eut dit qu'ils étaient transportés de rage et que chacun d'eux avait déjà un ennemi au bout de son arme ; cette situation morale était un heureux présage de la victoire.

Le général Serrurier, qui commandait la division de gauche de l'aile droite, devait se porter sur Garressio et vers Ceva.

XC

Le 22 novembre 1795, à 4 heures du matin, toutes les troupes françaises étaient formées ; à 6 heures, Masséna, qui était en face de Roccabarbena, fit tirer un coup de canon : c'était le signal impatiemment attendu de l'attaque générale.

Au même instant, toute l'armée se mit en mouvement. Le corps de Masséna, que ce général avait disposé avec beaucoup d'art, se précipite sur Roccabarbena. L'ennemi fait la plus forte résistance ; mais les retranchements sont successivement enlevés avec une ardeur difficile à décrire. Les Français ne font quartier à personne ;

bientôt le champ de bataille est couvert de morts et de débris ; nos troupes intrépides continuent leur marche victorieuse vers les hauteurs de San-Pantaleone ; le général Argenteau et le peu des siens qui parviennent à se sauver se dirigent rapidement, dans un désordre affreux, vers le Piémont.

Le général Augereau attaqua la chartreuse de Toirano ; l'ennemi la défendit pied à pied ; mais enfin elle fut enlevée ; Augereau continua son mouvement sur les hauteurs de Bouillaco.

Le général Victor, avec une brigade, attaqua les retranchements de Loano ; il était secondé par quatre chaloupes canonnières qui prenaient l'ennemi en flanc, et par la batterie de position du Santo-Spirito.

La 21ᵉ demi-brigade fut chargée de tourner par la droite le plateau de Terre-Rouge ; tandis que la 1ʳᵉ demi-brigade d'infanterie légère, commandée par le chef Fourneri, prendrait par la gauche.

Ce mouvement eut un succès complet. Le plateau fut enlevé à la baïonnette ; l'ennemi nous abandonna les canons. Les troupes, sur ce point, furent faites prisonnières ; celles qui

occupaient les retranchements de la plaine, se retirèrent à Loano, bientôt après évacué.

Dans cette bataille, la 21e demi-brigade se distingua d'une manière particulière.

Le général Serrurier attaqua et enleva Intrupa; il s'empara de Garressio et se porta sur Bagnasco; les 26, 27 et 29 novembre 1795, il eut des affaires brillantes à la Planetta Spinanda, Batifolo, Bagnasco et Nolcetto.

Devins, que la direction de nos forces mettait à même d'apprécier ce qui se passait à sa droite, sentit la fâcheuse position dans laquelle se trouvait son armée. Il se hâta de la faire sortir de l'espèce d'entonnoir où nos belles manœuvres cherchaient à l'enfermer. Il dirigea, avec la plus grande précipitation, tout ce qui se trouvait dans la rivière vers Savone, abandonnant ses magasins, ses hôpitaux, son artillerie et ses bagages.

Notre mouvement avait été habilement calculé; il fut exécuté, malgré les difficultés de terrain, avec tant de précision, que sans la longueur du trajet que Masséna avait à parcourir, et des incidents impossibles à prévoir dans tous les combats mais surtout en pays de montagne,

les troupes austro-sardes, placées depuis Roccabarbena jusqu'à Savone, auraient été obligées de mettre bas les armes. Le général Devins avait, dans cette partie, au moins 40,000 soldats.

La bataille de Loano coûta, aux Autrichiens, 20,000 hommes, parmi lesquels quatre généraux et 200 officiers de tous grades. L'ennemi eut 4,000 morts, 5,000 blessés, et 11,000 prisonniers. Nous prîmes 107 bouches à feu avec leurs caissons, cinq drapeaux et quantité de munitions et de fusils.

L'on trouva à Vado, Savone et Loano, des magasins considérables; dix-huit bâtiments sardes ou autrichiens armés, et une corvette anglaise que le mauvais temps avait empêché d'appareiller.

Tel fut le résultat de la bataille de Loano; elle nous ouvrait les portes de l'Italie; mais les représentants du peuple nous placèrent de nouveau sur la défensive: il était réservé au général Bonaparte de faire la conquête de ce beau pays.

XCI

L'aile droite occupa Savone, Millesimo, Cadibone, Montenotte, Altare, Cugliano, Bardinetto, Garressio et Bagnasco; il ne fut rien changé aux positions occupées par les troupes de Roccavione et du Col de Fenestre; La 21e demi-brigade fut cantonnée à Lavagnola et Cugliano.

Ainsi se termina la belle campagne de 1795, sous Schérer.

XCII

Le despotisme souvent aveugle des représentants a eu rarement des avantages; cependant, avec lui, la responsabilité devenait grande; la médiocrité s'effaçait ou cherchait à s'entourer de capacités: même à l'égard des généraux dont l'activité et le génie n'avaient pas besoin d'un tel stimulant, il a pu quelquefois ne pas être dangereux.

J'ai vu Masséna rentrer, pendant une nuit et un temps affreux, d'une expédition, sans but, mal conçue par les directeurs absolus du commandement. Ses troupes harrassées n'avaient pu réussir.

Les réticences et l'accueil d'un de ces commissaires, dont il supportait quelquefois impatiemment le joug, lui inspirèrent des doutes sur ses intentions.

Je suis habitué à la mort des champs de bataille, je ne me soucierais pas de celle de l'échafaud, dit-il à son état-major; *je vais perdre du monde et peut-être encore aussi inutilement; mais enfin cela vaut bien la peine de recommencer; la responsabilité à d'autres.*

Le génie de Masséna, surexcité par une telle alternative, se déploya tout entier dans cette circonstance; on sait qu'il n'y eut peut-être jamais de plus puissantes inspirations que les siennes au milieu du danger et des difficultés; l'ennemi, lui-même, exténué de fatigue, et convaincu que nous ne recommencerions pas à l'instant, n'était plus sur ses gardes. Tout concourait enfin pour que, cette fois, le représentant eût raison.

Le lendemain, nous revînmes, après des efforts et des pertes, complétement à l'abri des rancunes de l'ignare représentant contre notre intrépide général.

Au commencement de la guerre, les généraux

avaient peu d'expérience et de capacité ; ils savaient se faire aider par de jeunes officiers intelligents, laborieux, mais très-modestes, qui faisaient supporter leur rôle tout particulier auprès des troupes avec beaucoup de tact et de réserve : aucune vue ambitieuse ne les dirigeait.

A l'époque dont je parle maintenant, ces jeunes gens s'étaient élevés dans les états-majors ; les généraux intelligents possédaient déjà l'habitude nécessaire ; les autres étaient de côté ; il n'y avait plus lieu de suppléer, par le stimulant d'une terrible et brutale responsabilité, à la faiblesse, à l'ignorance et à l'inactivité du commandement.

RÉPUBLIQUE.

PREMIÈRE COALITION.

CHAPITRE SIXIÈME.

Campagne de 1796.

Italie.

XCIII

Je suis à l'époque à jamais célèbre où la mission réservée à l'armée d'Italie allait s'accomplir; le moment était enfin arrivé : la valeur guidée par le génie, devait se placer au faîte de toutes les gloires militaires.

Ainsi que je l'ai dit, l'armée s'était trouvée plusieurs fois en mesure de pénétrer dans cette belle partie de l'Europe, trop longtemps entrevue du haut de positions abruptes; il semblait souvent que ses efforts allaient être couronnés de succès, mais une main invisible et une influence en dehors du commandement arrêtaient tout à coup son élan victorieux.

Depuis le passage du Var, en 1792, les combats, les maladies et les privations moissonnèrent un grand nombre de braves; les demi-brigades avaient été souvent complétées; néanmoins au commencement de cette année, elles étaient faibles; celles qui venaient des Pyrénées paraissaient l'être davantage encore; la plupart de ces dernières n'avaient que leurs cadres. Si les corps

qui composaient l'armée d'Italie eussent été complets, sa force eût dépassé 150 mille hommes; mais le nombre de soldats présents sous les armes, depuis l'arrivée des divisions des Pyrénées, ne s'élevait pas à 40,000, en y comprenant l'armée des Alpes.

On concevra la difficulté d'entreprendre de grandes opérations avec des corps désorganisés et composés presque en entier d'officiers et de sous-officiers; il fallait soumettre l'armée à un second amalgame, ou remplir les vieux cadres, ce que le Gouvernement était hors d'état d'exécuter, les entraves du recrutement étant extrêmes.

Cette nouvelle fusion pouvait entraîner des conséquences fâcheuses. Comment, en effet, exiger de corps, dont la célébrité et les services rendus semblaient garantir l'existence, de renoncer aux noms qu'ils avaient illustrés, de voir pour ainsi dire tout leur glorieux passé anéanti; comment les forcer à recommencer une seconde carrière pour acquérir ce qu'ils possédaient déjà avec tant d'éclat?

Mais le Directoire connaissait le bon esprit de l'armée; il savait qu'aucun sacrifice ne lui coûtait lorsqu'il avait pour but les intérêts de la patrie. Il décréta un deuxième amalgame.

En conséquence, on réunit trois et souvent quatre demi-brigades pour n'en former qu'une seule; il y eut considérablement d'officiers et de sous-officiers à la suite; le général Bonaparte les conserva tous; ceux d'entre eux qui désirèrent jouir dans leurs foyers du traitement de non-activité, en eurent l'autorisation. Cette mesure reçut son exécution pendant la première quinzaine de mars 1796.

Le 15 mars, les 21e, 118e et 139e demi-brigades réunies formèrent la nouvelle 32e, où je conservai mon grade d'adjudant-major.

XCIV

L'ennemi occupait les frontières de l'Allemagne, une grande partie du Mont-Tonnerre, de la Roer, du Rhin et Moselle; cependant, à cette époque, l'armée de Sambre et Meuse avait passé le Rhin à Dusseldorf et Kayserwerth; l'armée de Rhin et Moselle était établie dans le duché de Deux-Ponts et le département du Bas-Rhin.

Cette position devait changer. Il était important pour les Français de s'établir, enfin, sur la rive droite du Rhin; pour l'exécution d'un tel projet il fallait une forte diversion en Italie.

homme n'ayant jamais commandé; plusieurs avaient l'air de vouloir lui marchander l'honneur d'être leur chef, mais ils oubliaient à qui ils avaient affaire.

La campagne s'ouvrit d'une manière brillante; son début donna une si grande idée du génie et des talents du général en chef, que toute rivalité disparut bientôt; le respect, la confiance et le dévouement le plus absolu remplacèrent ces petits projets de coteries.

On nous raconta que, lors de son arrivée et de la visite qui lui fut faite par les généraux, la tenue de Bonaparte impressionna. Il étudiait ses cartes; prenait connaissance de la situation des deux armées opposées. On annonça les trois divisionnaires; Bonaparte, dans la plus grande tenue, fit un pas vers son sabre, qu'il serra sur lui, mit son chapeau. En ce moment, sa contenance était simple, mais digne et assurée; la manière dont il questionna sur les divers corps, sur l'état de l'armée et ses besoins, le peu qu'il laissa deviner, tout parut d'un homme prenant les choses de haut et né pour le commandement. Chacun, en se retirant, évita les yeux d'un collègue avec qui il avait déjà peut-être trop parlé; tous

changèrent, dès ce moment, leurs projets de conduite à l'égard d'un tel chef.

On se rappela divers traits qui, pendant le séjour de Bonaparte à l'armée d'Italie comme général commandant l'artillerie, prenaient plus d'importance depuis une si grande élévation.

Le 29 avril 1794, nous l'avions vu indigné que les représentants du peuple se laissassent amuser devant la place de Saorgio par un gouverneur qui croyait en imposer à l'aide de son parlementage intempestif.

Insensé! lui avait-il dit en se grandissant au-dessus de tous les témoins de cette scène, *auriez-vous la prétention d'arrêter, dans leur élan victorieux, ceux qui doivent être les vainqueurs de l'univers? vous n'avez d'autre recours que dans notre générosité.* Le gouverneur piémontais, étonné de l'air et des paroles, balbutia et peu après consentit à tout au dépens de son honneur et de sa vie.

Un jour, le jeune commandant de notre artillerie dînait avec les représentants et généraux; on vint à parler de l'état de la France, de l'agitation de Paris, des exigences, des excès des partis, des difficultés du gouvernement. Après

que chacun eut dit plus ou moins longuement son avis, Bonaparte ajouta, avec autant de finesse que d'à-propos : *Il faut beaucoup promettre aux Français; tenir c'est moins nécessaire, car bientôt ils veulent tout autre chose. L'essentiel est, quant au fond, de faire pour le mieux; dans la forme, de leur donner du nouveau, de ne pas leur laisser trop le temps de réfléchir ou de s'ennuyer.*

La conversation cessa d'être générale; plusieurs firent à part leurs réflexions et n'oublièrent pas le propos.

Une autre fois, et toujours alors que Bonaparte était commandant de l'artillerie de l'armée, il y eut une certaine agitation dans ce corps spécial qui, comme les autres, ne recevait plus depuis longtemps d'effets d'habillement.

Un artilleur, plus audacieux que les autres, s'approche de Bonaparte et exige avec humeur la capote neuve à laquelle il avait droit.

Le jeune général, après avoir fixé tranquillement le soldat mutin, lui dit : *C'est vrai, on te doit une capote neuve; mais il n'y a que les conscrits qui en aient, tu recevras celle du premier qui mourra.* L'artilleur réfléchit un instant, puis s'en fut en disant : *J'aime mieux encore conserver la mienne, j'aurais l'air d'une recrue;* et tout s'apaisa.

A cette époque, Bonaparte prenait une part très-grande, quoique modeste, à la direction de nos opérations militaires; il avait établi, avec autant de tact que d'intelligence, des rapports fréquents et presque intimes auprès de tous les adjudants-majors des demi-brigades et des chefs les plus capables. Ce qu'il conseillait si bien, il pouvait le faire exécuter très-facilement; il avait dans ses mains les principaux agents des corps; il connaissait le fort et le faible de chacun.

Dès 1794, Bonaparte était donc déjà très-connu dans l'armée; il y exerçait une influence bien au-dessus de sa position.

Beaucoup d'autres souvenirs, que chacun se rappelait en ce moment, concouraient tous à donner du jeune général une opinion exceptionnelle sous le rapport de l'énergie, du calme, du tact et de l'intelligence; on subissait déjà, sans se l'expliquer, l'influence d'un génie qui bientôt allait briller d'un éclat incomparable.

XCVI

La taille du général Bonaparte était au-des-

sous de la moyenne; mais une démarche vive et légère, des manières aussi gracieuses que distinguées, des formes dignes de la statuaire, et, plus encore, l'attitude, l'expression indéfinissable du génie, le grandissaient au-dessus de tous les autres hommes.

Bonaparte était amaigri par les veilles et le travail; ses cheveux châtains s'allongeaient sur une tête antique; de grands yeux bleu cendré avaient tour à tour une puissance inexprimable de grâce, de séduction ou de commandement; les plus belles dents laissaient échapper une voix claire, métallique et brève, qui a fait vibrer tant d'âmes.

A cette époque, il portait toujours le grand uniforme de général en chef; depuis, surchargé de gloire et de couronnes, il a définitivement adopté une tenue simple que la terre entière connaît. Relique de la chaumière, celle-ci reste le costume légendaire où la postérité aimera à se représenter le grand empereur.

XCVII

La première opération de Bonaparte fut, à son arrivée, de passer la revue de son armée, mais

une revue toute morale et à sa manière : il se rendit sur les diverses positions occupées, il fit détruire, en sa présence, les retranchements que nous avions eu tant de mal à élever. *Vous avez essuyé assez de malheurs et de privations*, dit-il aux troupes, *je viens pour y mettre un terme ;* et leur montrant les plaines du Piémont : *C'est là que nous trouverons du pain, des magasins, des habits, de l'artillerie, des chevaux et de l'argent pour la solde ! plus d'obstacles désormais entre nous et l'ennemi, que vous devez toujours joindre la baïonnette dans les reins.*

On conçoit l'effet que produisit cette harangue sur des soldats habitués aux fatigues les plus pénibles, à des combats continuels. Jusque-là nous n'avions eu, comme résultat de la victoire, que des rochers stériles, des mouvements rétrogrades trop souvent intempestifs, l'inaction, dans une extrême misère ; celle-ci nous obligeait à faire presque tous les jours le coup de fusil, afin de ramasser, çà et là, quelques châtaignes, seule ressource sur laquelle nos soldats affamés pouvaient compter.

Ainsi, dès les premiers jours, Bonaparte venait de prendre, vis-à-vis de ses lieutenants et des troupes, une position remarquable ; il possédait

la confiance entière des représentants du peuple, dont il avait été le conseiller aussi capable que modeste, pour toutes les opérations du siége de Toulon, en 1793 ; et, en Italie, pendant l'année suivante. Ceux-ci connaissaient d'ailleurs les grands services rendus par le jeune général, à la Convention, dans les affaires du 13 vendémiaire 1795.

XCVIII

Parmi les corps qui composaient l'armée d'Italie, la 21e demi-brigade de ligne, dont j'étais l'adjudant-major, est un de ceux qui, depuis le passage du Var, en septembre 1792, avait fait la guerre la plus active.

Il ne s'est pas donné une bataille, et même de combat important, qu'elle n'y ait pris part ; presque tous ses officiers et soldats furent atteints par le feu de l'ennemi.

Les efforts de cette demi-brigade, toujours couronnés de succès brillants, la firent remarquer par les divers généraux en chef, par les représentants du peuple, et surtout par Bonaparte.

Ainsi, les détails des affaires dont je vais parler et auxquelles j'ai pris part peuvent être considérés comme l'historique d'un corps en qui l'incomparable capitaine eut toujours la plus grande confiance.

Souvent, comme adjudant-major, j'ai été l'intermédiaire des rapports du général Bonaparte avec les chefs de la demi-brigade, toujours employée, dans les affaires les plus délicates et quelquefois d'une manière directe, en dehors des généraux divisionnaires.

XCIX

L'armée dont la coalition disposait en Italie pouvait, sans exagération, être estimée à 200,000 hommes.

A la vérité, il n'y en avait en Piémont que 100,000, dont 60,000 Autrichiens et 40,000 Piémontais, y compris les miliciens ou barbets.

Le reste des 200,000 hommes se composait des garnisons autrichiennes à Mantoue et sur l'Adige, des troupes du pape réunies à Rome, Bologne, Ferrare et Ancône, enfin de celles du roi de Naples.

40 mille Napolitains étaient campés sur la frontière des États de l'Église; la cavalerie napolitaine avait joint la cavalerie autrichienne en Piémont.

Les ducs de Parme et de Modène ne donnèrent pas de contingents, mais ils payaient des subsides à l'Autriche.

Les gouvernements de Gênes et de Venise n'avaient certainement pas des intentions bienveillantes à notre égard.

C'est dans cet état de choses que notre armée, composée de 40,000 soldats, n'ayant presque point de cavalerie, ni d'artillerie, se disposait à pénétrer en Italie.

Dans les 40,000 hommes se trouve comprise l'armée des Alpes, commandée par le général Kellermann; la force active dont Bonaparte disposait pour l'ouverture de cette campagne doit donc être réduite à 30,000 soldats.

Mais, pour suppléer au nombre, cette armée avait son intrépidité, son bon esprit et surtout le génie extraordinaire du chef, qui s'était chargé de l'étonnante entreprise dont je vais faire le récit.

C

Notre droite appuyait à Savone; elle occupait la Madone, la redoute de Montélégino et Cadibone.

Le centre, Garessio, Bagnasco et Batifolo.

La gauche, Rocavione, sur le Gesso à deux lieues de Coni.

La plus grande partie des forces de l'armée austro-sarde étaient réunies sur les frontières du Montferrat.

Depuis la bataille de Loano, cette armée s'était réorganisée; des renforts avaient réparé ses pertes; le général Beaulieu remplaçait Devins.

De part et d'autre, on se disposait à recommencer les opérations. La première manœuvre de Bonaparte eut une grande influence sur les événements de cette campagne extraordinaire.

Les forces de l'ennemi étaient disproportionnées par rapport aux nôtres. Il fallait, pour parvenir au but qu'on se proposait, les diviser, les battre en détail; c'est ce que Bonaparte fit avec génie et le succès le plus complet.

Le 4 avril 1796, il lança une tête de colonne

sur Voltri, où elle prit position, tandis que le reste de l'aile droite était habilement échelonné depuis la Madone de Finale jusqu'à Varaggio; cette disposition annonçait à l'ennemi le projet de nous porter sur la capitale de la Ligurie.

Beaulieu donna dans le piége; il dirigea, en toute hâte, une partie considérable des forces autrichiennes sur Gênes : le but de notre général se trouvait atteint.

Le 1er et le 3e bataillon de la 32e étaient à Cadibone; le 2e, 2 lieues en arrière, à la Madone de Savone, où commandait le chef de brigade Rampon.

Masséna avait fortifié la position de Montélégino, en avant du poste de la Madone, à l'aide d'une redoute placée sur la crête par où l'ennemi était obligé de passer pour se porter sur la Madone; ce poste était occupé par la 17e légère, sous le chef de brigade Fourneri.

Le 11 avril, le 2e bataillon de la 32e fut chargé d'une reconnaissance sur la route de Montenotte. Il y rencontra l'avant-garde autrichienne qui venait nous attaquer. Un engagement eut lieu; les masses ennemies obligèrent ce bataillon à se replier sur la redoute de Montélégino; aussitôt le chef de brigade Rampon accourt de la

Madone à ce poste capital; du haut de la plate-forme, le drapeau à la main, il jure, et nous jurons tous avec lui, de : *vaincre ou de mourir*. Ce serment, répété par les échos des Alpes, au milieu de la plus vive fusillade et des cris présomptueux de l'ennemi, a déjà été buriné pas l'histoire : de siècle en siècle, il fera battre le cœur de tous les hommes valeureux.

Le général Beaulieu, à la tête de 15,000 soldats, attaque la redoute ; celle-ci, inachevée, sans canons, est défendue par environ 2,000 hommes. Trois fois il donne l'assaut, et toujours il est repoussé. L'ennemi, voyant ses efforts inutiles, cesse le combat. Le 2e bataillon de la 32e et la 17e légère se couvrirent de gloire.

Beaulieu prit position sur un mamelon vis-à-vis de nous, avec le projet de se reposer pendant la nuit, de mieux reconnaître et de recommencer l'attaque au lever du soleil.

En attendant une journée peut-être décisive, on s'occupe des blessés et des morts ; on répare, tant bien que mal, les fossés et les talus ; le reste des munitions est distribué ; nous nettoyons nos armes, et, fiers de couvrir tout le centre de l'armée en mouvement, nous entretenons nos cœurs dans les sentiments de la veille.

Dans cette sanglante lutte les Autrichiens firent des pertes considérables ; le seul pied des retranchements était couvert de 300 morts.

Pendant ce temps s'était effectué le passage toujours difficile de la défensive à l'offensive, pour une armée ainsi allongée comme dans une gaîne étroite, le dos à la mer ; la célèbre redoute avait été, un moment, le bouclier qui couvrait la manœuvre.

Cette lutte héroïque fut la première qui eut lieu sous le commandement du général Bonaparte ; elle préluda aux succès de la campagne de 1796 ; depuis, la reconnaissance de l'Empereur envers Rampon et ses soldats acquitta la dette du jeune général à son début.

CI

Pendant la nuit du 11 au 12 avril, le général Laharpe, avec sa division, prit position en arrière de la redoute de Montélégino.

Cette même nuit Masséna partit de Cadibone avec le 1er et le 3e bataillon de la 32e demi-brigade et la 11e légère. Il se dirigea vers Montenotte pour tourner la droite de l'ennemi. Avant le jour

il prit position : Bonaparte suivait le mouvement de cette colonne.

Au lever du soleil, Beaulieu, s'apercevant de notre mouvement sur sa droite, détacha un corps considérable pour s'y opposer; mais Masséna alla à sa rencontre; l'attaqua avec impétuosité; notre seule tête de colonne, commandée par le brave Rondeau, suffit pour le culbuter.

L'effet de cette diversion fut prompt. Beaulieu, qui était devant la redoute de Montéligino, craignit d'être enveloppé; il fit sa retraite avec une grande précipitation. Notre second bataillon et la 17e légère s'élancèrent de la redoute et le poursuivirent jusqu'aux gorges de Montenotte. Là, il fut obligé de passer sous le feu de Masséna, qui occupait les hauteurs; la retraite se changea en déroute; au lieu de se battre, les soldats autrichiens jetaient, en se sauvant, leurs sacs et leurs fusils.

La demi-brigade prit 1,500 hommes, 200 officiers dont un colonel, et un drapeau. Ce brillant combat coûta aux Autrichiens 1,500 morts, 4,000 blessés, 4,000 prisonniers dont 60 officiers de tous grades, et la perte de deux drapeaux. Les généraux autrichiens Argenteau et Roccavina furent grièvement blessés.

Avant la nuit nous occupâmes Cairo.

Pendant cette journée du 12 la division Augereau manœuvrait vers Millésimo.

Le soir, celle du général Laharpe se dirigea sur Sassello; elle nous rejoignit le lendemain à Cairo.

CII

Le 13 avril, la division Masséna fut chargée de faire une reconnaissance sur Dego, que des forces considérables d'ennemis occupaient. Le soir nous prîmes position en avant de la Rochetta.

Dego est situé sur le revers d'un côteau de peu d'étendue; quelques maisons éparses sur cet amphithéâtre en rendent la défense aisée; on peut difficilement l'attaquer avec du canon; un ravin profond, et presque coupé à pic, couvre le front et le flanc gauche. A la droite, au nord, contre la Bormida, deux routes, venant d'Acqui, aboutissent à ce village : celle de droite longe la rive droite de la Bormida, celle de gauche parcourt la vallée de Lerro Dego; toutes deux étaient parfaitement retranchées et armées d'une nombreuse artillerie.

CIII

Le 13, la demi-brigade fut envoyée en reconnaissance jusque sous Dego. Nous vîmes à découvert les forces de l'ennemi et la journée se termina par une canonnade sans effet. Nous revînmes le soir bivouaquer à la Rochetta.

Le 14, la division Augereau forçait les gorges de Millésimo, et faisait le général Provera prisonnier; en même temps Masséna et Laharpe marchaient sur Dego.

Masséna fut chargé de l'attaque de droite, sur la gauche de l'ennemi. Le général Laharpe devait assaillir par la gauche la droite des Austro-Sardes.

Après avoir bien reconnu la position, les deux divisions se mirent en mouvement à une heure après midi; elles agirent avec un concert admirable.

Le général Laharpe passa la Bormida sous le feu de l'artillerie, les troupes ayant de l'eau jusqu'au milieu du corps; il manœuvra pour exécuter sa marche tournante.

Masséna dirigea les grenadiers, réunis sous

les ordres du chef de brigade Rondeau, sur la route de Spigno, pour couper à l'ennemi ses communications vers Acqui; le reste de la division attaqua la gauche de Dego; la 32e manœuvra sur le centre avec Masséna.

L'adversaire, témoin de nos beaux mouvements, nous attendait fièrement en bataille sur la colline, dont il couronnait avec intelligence la crête; bientôt le feu de son artillerie commença de la manière la plus vive. Nos colonnes ne laissaient pas de gagner du terrain : celle de droite, où étaient les grenadiers, au lieu de marcher à Dego, arriva, par un long circuit, sur les derrières de l'ennemi. Là elle rencontra, sur la route d'Acqui, un régiment autrichien qui venait renforcer l'armée : elle l'attaque avec vigueur et le force à la retraite; les autres colonnes commençaient à donner, et Laharpe paraissait déjà sur les derrières de l'aile droite. Masséna s'empara du village de Dego; ensuite, profitant des inégalités du terrain, sa colonne gagna rapidement la cime, d'où elle chassa l'ennemi. Notre droite l'avait déjà dépassé d'une demi-lieue.

Dans cette situation, tout ce qui put être joint mit bas les armes; des corps entiers furent pris, entre autres les régiments piémontais de

Montferrat, de la marine, de Suze, quatre compagnies de grenadiers sardes, trois compagnies de Croates, les bataillons de Pellegrini, Stein, Wilhem, Schœder, Leutchs, et quatre compagnies d'artillerie.

On se jetait dans les régiments ennemis pour choisir sa proie. Trois soldats de la 32e, Giniez sergent, Fabre grenadier et Cambon éclaireur, coururent, au travers de plus de mille Autrichiens ou Piémontais, saisir chacun un drapeau. Toute l'artillerie demeura en notre pouvoir ; nous poursuivîmes fort loin.

Ce combat coûta à l'armée austro-sarde, outre un grand nombre de blessés, 9,000 prisonniers, parmi lesquels un lieutenant général, 30 colonels ou officiers supérieurs, et bon nombre d'officiers subalternes, 22 pièces d'artillerie avec leurs caissons, 15 drapeaux ; l'on tua 2,500 hommes, dont un colonel aide de camp du roi de Sardaigne.

La 32e, à elle seule, enleva 3 drapeaux, 8 canons et prit presque en totalité les régiments piémontais de Suze, de la marine et de Montferrat.

Les Français se mirent à la poursuite de l'ennemi avec un grand acharnement ; la nuit seule

put les forcer à s'arrêter : plusieurs détachements restèrent où leur ardeur les entraîna. Les corps étaient confondus, personne ne songea à les rallier ; les patrouilles furent négligées, aucun poste ne fut établi. La défaite de l'ennemi était telle que l'on passa la nuit dans une sécurité à laquelle cependant il ne faut jamais s'abandonner : la joie était grande de voir enfin l'Italie !

Les troupes manquaient de vivres, elles n'en avaient pas reçu depuis deux jours ; les administrations ne s'étaient nullement occupées de nous en procurer. Les soldats, excédés de fatigues et de besoin, se répandirent imprudemment, dans les environs de Dego, pour chercher quelque nourriture ou des abris.

Le général Beaulieu veillait; il réunit un corps de 8,000 hommes d'élite, marcha toute la nuit, et, à la faveur d'un épais brouillard mêlé de pluie, il se disposa à nous attaquer.

CIV

Au point du jour, le 15 avril, la fusillade, les cris *aux armes !* nous annonçent la présence de l'ennemi ; nos troupes les plus avancées sont surprises et opposent peu de résistance ; elles se

replient en désordre et jettent l'alarme dans le camp. Les soldats sortent des maisons et des rues latérales; les chefs s'efforcent de former les compagnies, les bataillons; les uns cherchent leur demi-brigade; d'autres appellent les camarades à côté de qui ils préfèrent combattre; les officiers, au milieu d'une telle échauffourée, n'ont plus à diriger, mais à imiter les plus braves.

Quelques hommes de la 32e, guidés par leur instinct, vers le plus fort de la lutte, arrivent, de côtés opposés, auprès de Dupuy; ils le trouvent disputant encore le terrain, pied à pied, à la tête d'un faible état-major: exemple de ce que peuvent, avec peu de moyens, la valeur et l'intelligence; mais une balle fracasse le bras de notre intrépide colonel. Le chef de brigade Rondeau est également blessé. Avec eux, nous sommes ramenés en arrière par une foule confuse d'hommes de tous corps, de tous grades et, pour ainsi dire, sans généraux: Nous abandonnons toutes nos positions et Dego même.

Une petite redoute qui dominait le village était occupée par deux compagnies de la 32e, qui se défendirent longtemps; mais à la fin, environné de toutes parts, n'ayant plus de munitions,

le faible reste de ces braves fut forcé dans son réduit.

Cependant Masséna avait déjà tenté en vain de lutter sur divers points. En ce moment, il arrive à nous et se jette aussitôt au plus fort de la mêlée. Dans une telle confusion, sa voix est à peine entendue; ses inspirations demeurent impuissantes. Notre général est sur le point d'être pris lui-même; il cède, d'abord, avec rage, au torrent qui refoule tout en arrière de Dego. L'ennemi s'établit dans ce village et y trouve toute l'artillerie prise la veille.

CV

Notre première faute, bien grande et trop punie, avait été la confiance après le succès; une autre fut de vouloir, par excès d'ardeur, nous rallier trop en avant, pour ainsi dire au milieu même des Autrichiens, redevenus maîtres du village par surprise.

Cependant, dans la plaine, plusieurs groupes de divers corps s'étaient reformés, lentement et assez en ordre. Nos généraux aperçoivent avec bonheur ces hommes mieux avisés ou venus de plus loin; ils arrêtent auprès d'eux les masses

en retraite. L'ennemi lui-même paraît épuisé et haletant. Le moment est décisif; les divisions Masséna et Laharpe en profitent pour se rallier; la 32e se rassemble sur une petite éminence en face de Dego; chacun retrouve la confiance avec son rang et ses chefs; on a honte du regard et des reproches de ceux-ci. Trop de blessés et de mourants demandent vengeance; d'un bout à l'autre de la ligne, tant bien que mal ainsi reformée, mais partout intrépide, un même cri *en avant!* se fait entendre. Masséna, après nous avoir gourmandés, montre Dego avec colère et donne le signal d'une nouvelle attaque.

Le feu avait à peine cessé qu'il recommença plus vif: nos deux divisions marchent sur Dego; leur ardeur est difficile à décrire.

Les plus braves reprennent leur service habituel; ils sortent des rangs avec des hommes de leur choix; désignent du geste et de la voix les positions à occuper sur les flancs ou derrières de l'ennemi et nous y précèdent constamment. Le groupe du grenadier Léon Aune apparaît à dos d'un bataillon autrichien; se glissant de rochers en rochers, il abat chaque fois plusieurs officiers ou serre-files. Le bataillon en est ébranlé, et l'inquiétude se communique aux corps voisins.

Néanmoins le terrain nous est disputé pied à pied. L'ennemi, enhardi par le succès, sort des retranchements et des maisons pour nous charger; il est reçu par un feu bien nourri qui fait reculer tout ce qui n'est pas atteint ou tué. Le champ de bataille devient un théâtre de carnage. L'ardeur française l'emporte : Dego, dont deux heures avant nous avions honteusement été chassés, est repris à la baïonnette. Les hauteurs sont couvertes de cadavres autrichiens; tout ce qui veut tenir dans les retranchements est assommé à coups de crosse de fusil. Nous enlevons 1500 prisonniers et les canons précédemment abandonnés; la 32e, seule, eut à regretter, dans cette affaire opiniâtre, 382 hommes dont 33 morts, 106 blessés et le reste prisonniers; nous avions perdu trente fois moins de monde pour obtenir le succès de la veille.

Dès lors Beaulieu ne songea plus qu'à se porter sur le Pô pour couvrir la Lombardie; c'est ainsi que le projet du jeune général en chef, quoiqu'un moment compromis par notre négligence, s'accomplit glorieusement.

CVI

Bonaparte chargea le général Laharpe de pour-

suivre les Autrichiens vers Acqui ; il dirigea les divisions Masséna et Augereau sur Ceva, afin de les réunir au général Serrurier, d'attaquer le corps piémontais qui occupait le camp retranché de Mombarcaro, au-dessus de Ceva, et ensuite les hauteurs de Mondovi.

Le 17 avril, la 32e prit position au camp de Mombarcaro, dont le général Augereau s'était emparé la veille ; elle y resta jusqu'au 21. Dans la matinée de cette journée, elle passa le Tanaro, sous le fort de Ceva, et occupa Lezegno.

Le 22, jour de la bataille de Mondovi, elle était en position à Niella, gardant le pont sur l'Elero, route de Carru. Le 23, nous passâmes la rivière, pour nous diriger sur Cherasco et Bra.

Le roi de Sardaigne, se voyant abandonné par les Autrichiens, et prévoyant les conséquences de la bataille de Mondovi, envoya son aide de camp auprès du général Bonaparte, pour solliciter un armistice ; il annonçait que son intention serait de traiter de la paix.

La proposition de ce monarque était une preuve qu'il ne pouvait plus continuer la guerre ; il nous livra la place de Cherasco, alors en très-bon état de défense ; l'on y laissa garnison, et

l'armée ne fit que la traverser pour se porter sur Bra. Un armistice y fut conclu, le 28 avril 1796. D'après ses principales dispositions, Coni et Tortone furent remis le 29 du même mois; la citadelle de Ceva et Alexandrie, le 30.

L'armistice, loin de ralentir notre ardeur, l'enflamma davantage; notre brave armée d'Italie n'aspirait pas au repos.

Ainsi, Bonaparte nous avait déjà tenu une partie des promesses faites lors de sa première revue dans la rivière de Gênes.

Cette armée avait été longtemps, sur les Alpes et sur l'Apennin, dans la plus affreuse misère; en Piémont, elle recevrait en abondance toutes sortes de distributions; à la vérité, elle ne fut jamais cantonnée. Quelque temps qu'il fît, pendant cette campagne, nous étions toujours au bivouac; les officiers supérieurs et généraux avaient seuls le droit de s'établir dans des maisons. Malgré ou plutôt à cause de ces privations, l'armée d'Italie conserva une bonne discipline. Les Piémontais, et généralement les Italiens, furent respectés dans leurs personnes et leurs propriétés, comme l'avaient été les Génois, pendant les deux campagnes précédentes.

Les conséquences de l'armistice avec le roi de Sardaigne furent considérables.

Par le traité, ce souverain s'était mis en quelque façon à notre merci ; en fait, nous étions maîtres du Piémont.

Ces résultats sont assez importants pour que j'entre ici dans quelques détails.

Cinq routes militaires furent établies et dirigées : la première de la Savoie par le mont Cenis ; la seconde, de Briançon par Pignerol.

La troisième, de Nice par le col de Tende ; la quatrième, d'Oneille par Garressio ; la cinquième, venait de Gênes par la Rochetta ; toutes allaient sur Milan ou sur le bas Pô, en traversant le Piémont ; elles rendaient l'occupation du pays presque complète et assuraient les communications, les approvisionnements de l'armée.

La possession de Cherasco, Coni, Tortone, Ceva, et de la citadelle d'Alexandrie mettait à notre disposition une quantité considérable d'artillerie, d'armes, de poudre et de projectiles ; elle nous facilitait la guerre en Italie et l'entreprise des siéges sans les secours de la France. Notre Gouvernement était dans l'impossibilité de

fournir quoi que ce soit. Enfin l'armée des Alpes, rendue disponible, se joignait à nous pour réparer nos pertes et nous renforcer.

CVII

Immédiatement après la signature de l'armistice, le général en chef dirigea son armée vers Valence, sur le Pô ; il y réunit des moyens, pour faire croire que c'était là qu'il voulait passer le fleuve. Le 4 mai, il dirigea, à marches forcées, une colonne de quatre bataillons de grenadiers et 600 chevaux sur Plaisance, pour y exécuter le passage. Ce stratagème lui réussit : l'ennemi se fortifia entre le Tessin et la Sesia ; il donna peu d'attention à ce qui se passait au-dessous.

Le 29 avril, la 32e passa le Tanaro à Alba, se dirigea par Nizza-della-Paglia, Castellazzo sur Sallé, direction de Valence ; elle y séjourna jusqu'au 7 mai ; ensuite elle se porta à marches forcées sur Plaisance, où elle arriva le 9 mai à 5 heures du matin ; la colonne de grenadiers avait passé le Pô, le 7 au soir. La 32e ne s'arrêta pas à Plaisance, traversa le fleuve sur le pont que l'avant-garde avait construit. Nous campâmes à Casal.

A l'instant de l'arrivée de la colonne de grenadiers à Plaisance, le général Bonaparte accorda au duc de Parme une suspension d'armes, aux conditions suivantes :

1° Le duc enverrait, sur le champ, à Paris un ambassadeur pour traiter de la paix avec le Directoire.

2° Il ferait verser, dans les caisses de l'armée, dans l'espace de cinq jours, deux millions de francs.

3° Le duc de Parme fournirait, dans la journée, 1200 chevaux de trait harnachés, avec colliers, 1400 chevaux de dragons également équipés et 100 chevaux de selle pour nos officiers supérieurs.

4° Il remettrait 20 tableaux, au choix du général en chef, pour le musée de Paris.

5° Il verserait dans les magasins de l'armée, en l'espace de 15 jours, 10,000 quintaux de blé, 5,000 d'avoine, et il ferait remettre à la disposition de l'ordonnateur en chef 2,000 bœufs.

Toutes ces conditions furent remplies avec exactitude.

Le peu d'artillerie de l'armée était traînée

par des mulets amaigris, couverts de gale et de plaies; les soldats d'artillerie légère n'avaient plus de chevaux; notre cavalerie n'était pas dans un bien meilleur état.

A leur passage à Plaisance, l'artillerie, ainsi que les cannoniers furent pourvus de chevaux; la cavalerie également. Les généraux, les officiers supérieurs et d'état-major en reçurent aussi; la plupart des généraux, jusqu'alors, n'en possédaient qu'un pour les porter ainsi que leurs bagages. On vit les beaux chevaux de carrosse de la cour et des grands de Plaisance attelés à l'artillerie. Cette situation nouvelle semblait être le prélude de nos prochains succès; à aucune époque de la guerre, l'artillerie de l'armée n'a été mieux attelée ou montée.

CVIII

Beaulieu, instruit trop tard de notre passage à travers le Pô, se porta en toute hâte sur Lodi, pour défendre l'Alda; son avant-garde fut placée en avant de cette ville, sur la route de Casal Pusterlengo; il établit l'armée autrichienne contre la rive gauche de l'Adda, ayant sur son front trente

pièces de canon, pour battre le pont qui se trouvait au centre et en avant de sa ligne.

Bonaparte arriva à Casal-Pusterlengo dans la nuit du 9 au 10 mai; à 9 heures du matin, il mit l'armée en mouvement sur Lodi. La fameuse colonne de grenadiers tenait la tête; à la suite marchait la division Masséna; la 32e faisait partie de son avant-garde; la division Augereau suivait le mouvement.

Aux approches de Lodi, notre avant-garde rencontra l'ennemi; une fusillade s'engage. Les Autrichiens sont culbutés et se réfugient dans la ville, dont ils ferment les portes. Nous leur faisons des prisonniers; ils nous abandonnent une pièce de canon avec son caisson.

Nos grenadiers seuls participèrent à cette victoire. La 32e suivait non loin l'avant-garde avec la division Masséna. Le bruit du canon et la fusillade nous enlevèrent au pas de course. Personne ne serait resté en arrière; mais les succès de l'avant-garde furent encore plus rapides.

Alors se passa une action qui doit être rapportée :

Pendant que le général en chef faisait des dispositions pour entrer de vive force dans Lodi,

quatre grenadiers de la 32e, conduits par le brave Léon Aune, dont il sera souvent parlé, obéissent à une audacieuse inspiration : ils s'éloignent de la demi-brigade, escaladent inaperçus les remparts de la ville non encore évacuée par l'ennemi, et nous en font ouvrir les portes. La surprise du général Bonaparte, l'admiration de l'armée furent grandes lorsqu'on vit sortir ces hommes aussi intelligents que résolus ; chacun de ces cinq braves reçut un sabre d'honneur pour les services rendus dans cette circonstance et jusqu'à la fin de la campagne.

La colonne traversa Lodi ; elle arriva enfin sur la place du pont ; aussitôt l'artillerie et la ligne ennemie de la rive gauche firent un feu épouvantable sur nous. Sous cette pluie de mitraille, de balles et d'obus, la charge bat, les généraux marchent à la tête des troupes, les grenadiers se précipitent sur l'ennemi ; un moment d'hésitation aurait tout perdu. Enfin, le passage s'effectue ; cette terrible colonne renverse tout ce qui se trouve sur son passage ; l'artillerie autrichienne tombe en notre pouvoir ; les canonniers se font tuer sur leurs pièces ; l'ordre de bataille de Beaulieu est rompu ; en un instant son armée est éparpillée. Les débris se retirent dans le plus

grand désordre ; ce que Beaulieu parvient à rallier se dirige vers les États de Venise.

La perte de l'ennemi fut de 3,000 hommes morts, blessés ou prisonniers ; il nous abandonna 30 pièces de canon et leurs caissons. Nous bivouaquâmes sur le champ de bataille.

CIX

La division Augereau se porta sur Pavie ; la colonne de grenadiers sur Pizzighettone.

La division Masséna prit position, le 12, à Castel-Leone ; le 13, à Lodi ; le 14, à Marignan et le 15 au matin, à Saint-Donato, à une lieue de Milan. Le blocus de la citadelle de cette ville fut fait, le même jour, par un corps de troupes venu de Pavie.

La bataille de Lodi nous avait rendus maîtres de la Lombardie. Beaulieu dut se porter en toute hâte vers le Mincio, pour couvrir Mantoue. Il prit position sur la rive gauche de ce fleuve, pour en défendre le passage ; mais il n'était plus en son pouvoir de s'y opposer avec succès.

Pizzighettone et Crémone se rendirent le 12 mai. Ce même jour, la ville de Milan envoya sa

soumission au général en chef, mais l'armée n'y fit son entrée que le 15.

La division Masséna fut désignée pour prendre possession de cette ville.

Je n'ai jamais vu spectacle plus imposant que celui de notre entrée à Milan; toute la population se porta à notre rencontre.

Bonaparte marchait à la tête de la division Masséna. Arrivé à la porte Romaine, il y trouva réunies les autorités civiles et ecclésiastiques de la province et de la ville, escortées par la garde civique que commandait le duc Serbelonni.

Le premier magistrat présenta au général en chef, dans un plat d'or, les clefs de la ville; il lui rendit les mêmes honneurs qu'aux souverains. Immédiatement, le cortége se mit en marche et conduisit Bonaparte au palais archiducal.

Les rues, sur notre passage, étaient tendues, et les balcons des maisons garnis de dames élégantes. L'enthousiasme et l'admiration des Milanais étaient au comble. Les costumes des autorités, la beauté de leurs équipages, de leurs livrées, l'aisance de la population en général contrastaient avec la tenue plus que simple de notre armée. Les Milanais croyaient que tout ce qu'ils

voyaient était un rêve ; ils ne pouvaient se persuader que c'était nous qui avions accompli, dans l'espace d'un mois, tant de choses extraordinaires. Notre marche triomphale se termina par un dîner de 300 invités dans la superbe salle du palais archiducal. Le général en chef, les généraux, les autorités de Milan, les notables de la ville et de la Lombardie, ainsi que beaucoup d'officiers de l'armée, y assistèrent. On ne pouvait se douter, en ce moment, de ce qui arriverait dix jours après.

Les divisions prirent du repos dans les lieux où elles se trouvaient.

CX

La 32e fit, durant ce séjour et jusqu'au 31 mai, la garnison de Milan ; les grenadiers continuèrent d'être attachés à l'avant-garde.

Pendant que l'armée était en repos, le général en chef Bonaparte resta à Milan. Il s'occupa avec son activité habituelle de l'organisation de tous les services ; il créa des hôpitaux, établit des magasins, organisa les communications de l'armée.

Le jour de notre entrée dans cette ville, il

accorda une gratification d'un mois de solde. C'est pour la première fois, depuis 1793, que nous reçûmes du numéraire; à dater de cette époque, l'armée fut soldée sur les contributions du pays. Bonaparte prit des mesures pour les fournitures d'habillement ou de linge et chaussure des corps, pour les remontes de la cavalerie, de l'artillerie et des équipages : ainsi continuèrent de s'accomplir les promesses faites à l'armée, du haut des Alpes, lorsqu'il en prit le commandement.

Il fit davantage : il envoya plusieurs millions au Directoire, qui en avait le plus pressant besoin. Connaissant la situation fâcheuse de l'armée du Rhin, déjà ce génie embrassait tout et ne voyait que le bien de l'État, il fit passer au général Moreau, qui la commandait, un million.

On s'occupa activement du siége de la citadelle de Milan, et on prépara le plus indispensable pour qu'à notre arrivée sur le Mincio celui de Mantoue pût de suite commencer.

L'armée trouva dans la Lombardie les chevaux pour l'artillerie, la cavalerie et les charrois ; dans les places du Piémont, les canons, les projectiles et la poudre. Des magasins considérables de subsistances furent échelonnés sur nos derrières ;

nous avions le nécessaire pour pousser la guerre avec vigueur et activité. Tout cela nous le devions au génie du général Bonaparte.

Le duc de Modène, vieillard riche et très-économe, se réfugia à Venise avec ses trésors. Il envoya au général en chef un plénipotentiaire pour traiter de la paix. Bonaparte conclut un armistice. Le duc paya dix millions; il nous fournit une grande quantité de vivres, de chevaux, et livra plusieurs tableaux pour le musée de Paris.

CXI

L'armée autrichienne était défaite et la coalition dans l'impossibilité de nous résister par les armes; celle-ci voulut tenter les moyens qui, dans les anciennes invasions, lui avaient réussi.

L'accueil du peuple lombard et surtout celui des Milanais nous donnaient la plus parfaite sécurité; mais les prêtres, les moines et les nobles, en un mot, toutes les classes privilégiées, conspiraient dans l'ombre : les prêtres et les moines aiguisaient le poignard du fanatisme, les nobles réformaient leurs maisons; ils disaient aux domestiques que, d'après le système français, ils ne pouvaient plus les conserver; les employés du gou-

vernement autrichien annonçaient l'arrivée de 60,000 hommes de renfort à l'armée de Beaulieu. Ces intrigues se machinaient avec mystère. Les démonstrations de joie et de dévouement envers nous restaient toujours les mêmes; cependant, il ne s'agissait de rien moins que du massacre de tous les Français.

Bonaparte, après avoir donné une organisation au pays, mis sur un bon pied les administrations de l'armée, formé le blocus de la citadelle de Milan et pris toutes les dispositions pour en pousser le siége avec vigueur, partit dans la matinée du 24 mai, pour joindre l'avant-garde et marcher sur le Mincio. A sa sortie, le peuple de Milan fit les mêmes démonstrations d'allégresse que le jour de notre entrée dans cette ville; tout paraissait être dans un ordre parfait. Cette joie était feinte, la trahison allait éclater.

Le premier bataillon de la 32e faisait la garnison de Milan; les deux autres étaient employés, pour le moment, au blocus de la citadelle.

Depuis le lever du soleil le général en chef avait quitté la ville. Le rapport de l'état-major de la place venait de finir. Vers neuf heures du matin, je rentrais au quartier avec l'ordre du

jour. Près de la cathédrale, je vois des allées et venues mystérieuses; je pousse jusque sur la place du Dôme: en ce moment, accourait, du côté opposé, un grand rassemblement de peuple proférant contre les Français les cris les plus hostiles. J'étais assez averti; je me portai en toute hâte au couvent de Survil, où était le premier bataillon de la 32e.

Je fis prendre les armes à ce bataillon; j'envoyai prévenir l'état-major; je formai le bataillon en colonne et le conduisis au pas de charge sur la place du Dôme. Là je l'adossai, en bataille, à la cathédrale et fis garder les diverses avenues. En ce moment, de nombreux révoltés arrachaient l'arbre de la liberté. Notre apparition et les dispositions que je pris les mirent en fuite. J'envoyai à leur poursuite et tout ce qui arrivait de divers côtés se dispersa aussitôt.

Le chef de bataillon et les officiers me rejoignirent. Un grand rassemblement s'était formé à la porte de Pavie; des prêtres et des moines y prêchaient l'assassinat des Français. Quelques malheureux soldats isolés tombèrent sous les coups de ces forcenés. Deux compagnies furent détachées vers ce rassemblement; elles s'empa-

rèrent de la porte de Pavie et en éloignèrent les rebelles.

Jusque-là, personne de l'état-major de la place n'avait paru. Le général Despinois, qui commandait, était parti pour accompagner Bonaparte sur la route de Lodi ; il ne rentra à Milan que vers midi, lorsque nous avions déjà pris toutes les mesures pour arrêter l'insurrection et assurer la tranquillité de la ville. L'effervescence paraissait calmée, mais l'on n'avait pas renoncé aux projets de révolte.

CXII

A son retour, le général Despinois apprend ce qui s'était passé à Milan. Le tocsin sonne dans les environs de la ville; l'on répand les plus fâcheuses nouvelles : « Le Piémont est en insurrection ; les « Anglais s'étaient emparés de Gênes et de Nice; « l'armée de Condé, réunie à 60,000 Autri- « chiens sous les ordres de Beaulieu, se porte « sur Milan. » Des rapports certains lui annoncent que Pavie est en pleine insurrection ; la garnison a été faite prisonnière ainsi que le général de division Haquin ; peut-être est-elle massacrée ; il s'empresse d'envoyer un exprès

au général Bonaparte, pour lui faire connaître la situation nouvelle du pays.

Ce courrier rencontre Bonaparte à Lodi : aussitôt deux bataillons de grenadiers et 500 chevaux, commandés par le chef de brigade Lannes, courent sur Pavie ; le général en chef rétrograde de suite à Milan. Il en partit le 25 mai, avec le premier bataillon de la 32e et 4 pièces de huit d'artillerie légère, pour se porter également sur Pavie ; je marchai avec ce bataillon.

Un corps insurgé occupait le bourg de Binasco à moitié chemin de Pavie à Milan ; il fut dispersé, le village pris et brûlé.

Le 26, nous entrâmes de vive force à Pavie. La municipalité et les principaux chefs de la révolte furent fusillés, tous nos prisonniers rendus ; les insurgés se dispersèrent dans leurs villages ; on désarma la population de la Lombardie.

Sans les vigoureux moyens de répression que prit immédiatement le général en chef, cette révolte aurait soulevé le Piémont ; les détachement français eussent été partout assassinés. La position de l'armée devenait des plus critiques ; et le proverbe que, l'Italie était notre tombeau, se

fût vérifié peut-être encore une fois; promptement comprimée, la Lombardie rentra dans le calme, et l'exemple donné avertit l'Italie.

Après l'expédition de Pavie, le 27 mai, le premier bataillon de la 32e rejoignit la demi-brigade à Milan, où ce corps séjourna jusqu'au 1er juin.

CXIII

Les révoltes partielles n'avaient pas arrêté le mouvement de l'armée; l'avant-garde suivait les ordres donnés; elle eut une affaire remarquable à Borghetto; l'ennemi voulait tenir à Valeggio et défendre le Mincio; le passage de la rivière s'effectua, et Valeggio fut abandonné le 30 mai; l'avant-garde, après avoir poursuivi et fait des prisonniers, prit position à Villafranca.

La division Augereau éloigna ce qui se retirait sur le haut Mincio. Enfin, Beaulieu, avec les débris de son armée, parvint à s'enfoncer dans le Tyrol. Le 4 juin, Bonaparte forma le blocus de Mantoue; et immédiatement il prit des mesures pour en commencer le siége.

La citadelle de Milan ne se rendit que le 29 juin.

La 32e partit de Milan le 1er juin, se dirigea

par Lodi, Crema, Brescia, Ponté-San-Marco, sur Vérone, où elle arriva le 7; elle campa hors du faubourg à droite de la route de Trente, à hauteur de Saint-Léonard, sur la rive gauche de l'Adige; elle occupa cette position jusqu'au 29 juillet.

Ainsi, en moins de deux mois, l'armée d'Italie, composée d'environ 30,000 hommes, dépourvue de tout, mais commandée par Bonaparte, se précipite de l'Apennin vers le Piémont; elle livre quatre batailles rangées et dix-sept combats mémorables; détruit les armées autrichienne et piémontaise; passe le Pô, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, et va s'établir sur l'Adige; devient maîtresse des places de Cherasco, Ceva, Coni, Tortone, Alexandrie, Pizzighettone et Crémone; fait capituler la citadelle de Milan; investit et commence le siége de Mantoue; prend position sur les frontières du Tyrol. Elle avait contraint le roi de Sardaigne, les ducs de Parme et de Modène à la paix et à nous fournir les vivres, chevaux, charrois, l'artillerie, les munitions et l'argent pour la solde ou l'habillement des troupes; en un mot, tout ce qui nous serait nécessaire pour continuer la guerre contre l'Autriche. Ainsi cette armée, par sa valeur et le

génie de son chef, obtint, dans l'espace de deux mois, de tels résultats que l'histoire militaire n'offre aucun autre exemple de succès si inespérés, si rapides et si féconds.

CXIV

Pendant notre séjour à Vérone, je rectifiai tout ce qui, dans l'organisation, la discipline et l'instruction, s'était altéré pendant la campagne; diverses mesures furent prises pour que la 32ᵉ demi-brigade poursuivît avec le même éclat sa carrière brillante.

L'armée autrichienne, forcée de se confiner dans le Tyrol, était hors d'état, en ce moment, de rien entreprendre contre nous. Bonaparte songea à venger la France des insultes du gouvernement de Rome; avec la division Augereau, il se porta dans les légations de Bologne et de Ferrare; il força le Pape à conclure un armistice par lequel il renonçait, en faveur de la République, à la souveraineté de ces légations, et nous livrait la citadelle d'Urbin; il s'obligeait à verser, dans la caisse de l'armée, 21 millions. Nous trouvâmes à Bologne, Ferrare et au fort d'Urbin, 200 pièces de position en bronze, 8,000 fusils, une immense

quantité de poudre, de projectiles; Sa Sainteté céda plusieurs tableaux pour notre musée.

Le général en chef mit garnison à Livourne.

CXV

Le roi de Naples, épouvanté de nos succès, abandonna la coalition; il envoya un plénipotentiaire pour obtenir la paix. Bonaparte conclut un armistice. Le roi s'obligea à retirer ses vaisseaux de la flotte anglaise; à mettre son armée sur le pied de paix; il laissa, comme otages, les 3,000 chevaux qui opéraient avec les Autrichiens. Ces troupes furent placées dans la Lombardie; elles devaient rester prisonnières à la première infraction qui serait faite au traité.

Pendant que cela avait lieu, le siége de Mantoue se continuait avec une grande vigueur. Cette place, la seule que les Autrichiens eussent en Italie, était armée d'une formidable artillerie; elle avait une garnison nombreuse; son gouverneur était le général Cautodirles, Espagnol d'origine, homme brave, actif et parfaitement capable de remplir avec distinction sa tâche difficile.

L'armée française occupait le littoral de la Méditerranée depuis Livourne jusqu'à Nice, à l'exception de Lucques et Piombino elle avait le bassin du Piémont, la Lombardie, les duchés de Parme et de Modène, les légations de Bologne et Ferrare, la rive gauche de l'Adige, le Mantouan, le Bressan et le Bergamasque.

Les troupes de l'armée des Alpes étaient entrées en Italie ; une partie fournissait les garnisons des places en arrière, le restant fut réuni à l'armée active. Celles qui avaient été employées au siége du château de Milan nous rejoignirent ; ainsi nos pertes se trouvèrent réparées.

La prise de Mantoue nous ouvrirait les portes du Tyrol et de l'intérieur de l'Empire ; le gouvernement autrichien ne devait donc pas perdre un instant pour venir au secours de ce boulevard, qui était fortement pressé par nous.

L'empereur retira de l'armée du Rhin environ 40,000 hommes, la plupart grenadiers hongrois qui, réunis aux nombreux bataillons venant de la Gallicie, de la Croatie et de l'intérieur de l'Autriche, formèrent, avec les débris de l'armée de Beaulieu, un corps de 70,000 hommes.

Le général Wurmser remplaça Beaulieu; il fut chargé de nous faire lever le siége de Mantoue et de nous refouler sur la rive droite du Pô.

A cette formidable armée, Bonaparte ne pouvait opposer qu'environ 50,000 hommes; sur ce chiffre il fallait déduire les troupes employées au siége de Mantoue, les garnisons d'Ancône, de Livourne, des villes des Légations, des États de Modène et de Parme, de la Lombardie et des places fortes occupées en Piémont; notre position paraissait très-difficile; l'opinion générale était que nous allions être rejetés au delà des Alpes.

CXVI

Le 29 juillet, les avant-postes de la Corona et Montebaldo, sur la frontière du Tyrol, entre le lac de Garda et l'Adige, furent vivement attaqués par Wurmser en personne; tandis qu'une colonne de 20,000 hommes se portait sur Brescia, dont elle s'emparait le 31 juillet.

Il s'agissait du sort de l'Italie et de l'armée : Sans hésiter, le général Bonaparte abandonne le siége de Mantoue, 140 pièces de canon en batterie, ainsi que les grands travaux déjà exécutés; il donne ordre au général Serrurier,

qui commandait le siége, de réunir les troupes à Bozzolo et d'occuper Marcaria, sur le bas Oglio.

Il dirige sur Brescia les divisions Augereau, Masséna et Sauret ; avec elles trois réunies il fera tête à Wurmser. Cette audacieuse et savante détermination sauva l'armée.

La 32e demi-brigade partit de Vérone le 29 juillet ; le 30, elle se réunit au restant de la division Masséna à Castelnovo, pour marcher sur Lonato ; le même jour, elle prit position à Dezenzano.

Nous arrivâmes, le 31 juillet à 5 heures du matin, à Lonato ; Masséna nous fit prendre position en arrière, sur la route de Dezenzano. Deux bataillons de la 32e furent placés en réserve ; l'autre était sur la gauche, occupant une petite éminence qui domine la route, et où l'ennemi ne pouvait nous apercevoir.

A peine étions-nous en position que Lonato fut assaillie vivement par la colonne descendue de Brescia ; un nuage de poussière sur la grande route nous l'avait annoncée ; nos avant-postes furent repoussés, et l'ennemi parvint à s'emparer de la hauteur à droite ; sa cavalerie se disposait à charger, lorsqu'elle s'aperçoit que la 32e se

portait en avant; les grenadiers de la 5e venaient d'être repoussés; ils se rallient, fondent sur l'ennemi, et, à l'aide de quelques renforts, reprennent leur position; au même instant, la gauche de Lonato est fortement attaquée; mais les Autrichiens sont reçus par le bataillon de la 32e qui avait déjà pris cette position; ils rétrogradent après avoir éprouvé des pertes considérables.

Cependant la colonne autrichienne, qui débouchait par la grande route de Ponte San-Marco, pénétra dans Lonato.

L'on se battit dans les rues avec beaucoup d'acharnement. L'ennemi s'était emparé d'un clos et l'avait garni d'infanterie; l'artillerie légère battit en brèche la muraille; enfin, après une lutte opiniâtre, nous forçâmes ce réduit; tout ce que l'on trouva fut tué; les débris de la colonne, chargée de nous couper, se retirent dans un grand désordre; ils laissent, sur le champ de bataille, 1000 morts et 600 prisonniers.

Le 1er août, la division Augereau reprit Brescia; l'ennemi, en évacuant cette place, se dirigea vers le Tyrol par Gavardo; le même jour,

la division Masséna prit position à Ponte San-Marco.

Le 2 août, la division Augereau occupa Monte Chiaro ; celle de Masséna resta à Ponte San-Marco ; la division Sauret flanquait notre gauche.

CXVII

Salo était évacué, mais le général Guieu s'était enfermé dans une maison où, avec une poignée de braves, il se défendait vaillamment. Nous occupions Peschiera ; cette place, en très-bon état, était commandée par le général Guillaume, officier plein de zèle et d'activité. Enfin, le général Bonaparte tenait toute son armée réunie ; malgré toutes ces dispositions, notre situation restait toujours critique.

Bonaparte voulut s'assurer de l'esprit de l'armée ; il réunit les principaux généraux, pour leur apprendre l'état des choses et connaître leur opinion sur ce qu'il y avait à faire. Ce fut la première et la seule fois, pendant tout le temps de ses glorieux commandements comme général ou comme empereur, qu'il songea à un conseil de guerre. Peu furent d'avis de conserver le pays.

Augereau et Masséna se distinguèrent parmi ceux qui exprimaient le désir de ne pas reculer; et depuis, Napoléon ne l'a jamais oublié. Un autre général eut la malencontreuse idée d'insister pour que l'armée rétrogradât immédiatement sur Plaisance. Le général en chef, indigné, s'emporta contre lui en termes fort durs; dès ce moment, il ne voulut plus le voir à l'armée.

Mais, pendant qu'on discutait, Bonaparte avait ses émissaires dans les camps, pour y ébruiter que l'armée allait abandonner l'Italie et reprendre les positions qu'elle occupait avant l'ouverture de la campagne. Cette nouvelle fut très-mal accueillie des troupes; les soldats s'écrièrent: *Nous voulons nous battre; on préfère se faire tuer en Italie que d'aller se morfondre sur les montagnes de Gênes.* Puis chacun fit ses quolibets, sur ceux des généraux qu'on supposait être pour l'évacuation; on applaudissait Masséna, Augereau et les autres. Mais les plus grandes espérances étaient dans la résolution du général en chef.

C'était le présage de la victoire. Bonaparte, connaissant ces bonnes dispositions, rompit le conseil et ordonna aux généraux de se rendre

auprès de leurs troupes, où ils recevraient des ordres.

CXVIII

L'ennemi occupait Lonato, Salo et Castiglione; le 3 août, à la pointe du jour, l'armée se mit en mouvement; Augereau fut chargé de l'attaque de Castiglione; Masséna de Lonato; la division Sauret de Salo.

L'avant-garde de la division Masséna rencontra l'ennemi au moulin de Lonato, sur la route de Ponte San-Marco. Le général Pigeon, qui la commandait, attaqua avec beaucoup d'impétuosité; mais l'ennemi était en forces et bien disposé; il nous prit un canon, un obusier, bon nombre de prisonniers et le général Pigeon lui-même.

La 32e était à environ une lieue en arrière; elle reçut l'ordre de se porter au feu; à quelque distance du moulin, elle rencontra Bonaparte qui la fit arrêter, il nous forma en colonne par pelotons, la musique en tête: « *Marchez ainsi*, dit-il, *par la grande route, droit sur Lonato; ne tirez pas un seul coup de fusil; pénétrez dans la ville, sans vous occuper des tirailleurs que l'ennemi*

a jeté en avant ; la baïonnette seulement ; tambours, battez la charge ; musiciens, une marche patriotique ; et vous, 32e, *soutenez votre gloire.* »

En tête de cette colonne marchent le général Rampon et l'intrépide Dupuy ; la 18e demi-brigade de ligne suit à environ quatre cent toises.

Malgré un grand feu d'artillerie et de mousqueterie, la 32e avance sur Lonato l'arme au bras et dans un ordre parfait. Lorsque la tête se trouve près du moulin, à hauteur des premières maisons, l'ennemi démasque deux pièces ; à moins de 60 pas, il fait une décharge à mitraille ; le chef du 1er bataillon, à côté duquel j'étais, fut tué ainsi que trois grenadiers ; 22 furent blessés. A la gauche de la colonne, le chef du 3e bataillon fut également blessé ; la marche de la 32e n'est pas retardée. A l'instant où l'explosion se fit entendre, les grenadiers de Léon Aunes avaient été détachés, à droite et à gauche de la route, pour tourner les pièces et s'en emparer quand les canonniers les rechargeraient. Ces artilleurs furent tués à coup de baïonnette. La colonne continue son mouvement dans le meilleur ordre, culbute l'ennemi, pénètre dans Lonato ; et nous reprenons nos positions, si vaillamment défendues le 31 juillet.

Les Autrichiens perdirent beaucoup de monde; ils se précipitèrent vers le lac de Garda pour gagner Salo. Nous les poursuivîmes; ils nous abandonnèrent les canons, le général Pigeon et les prisonniers enlevés quelques heures avant.

Dans cette circonstance, la 32e fit 1100 prisonniers; le 3e bataillon resta au quartier général de Lonato; les 1er et 2e marchèrent sur Salo.

CXIX

Il faisait une chaleur insupportable; les troupes étaient exténuées de faim et de fatigue; néanmoins nous nous dirigeâmes sur Salo. La demi-brigade s'arrêta à Padengue pour se reposer. A quelque distance de ce village, à l'endroit où la route fait un coude, se trouve un plateau: l'ennemi y avait placé une arrière-garde, avec deux pièces d'artillerie, pour protéger sa retraite. Le pays, très-fourré, est couvert de vignes élevées, d'arbres fruitiers.

La célérité avec laquelle les Autrichiens se retiraient et le repos que nous avions pris à Padengue mirent entre eux et nous un grand intervalle, qui nous permettait de marcher quelque temps avec moins de précautions.

Je cheminais assez éloigné de la colonne;

j'avais avec moi trois tambours et une quinzaine d'hommes; nous aperçûmes l'ennemi en position; je le reconnais, puis je détache, sur sa droite, cinq hommes et un tambour, en leur recommandant de se cacher et de déborder cette droite le plus possible. Un caporal intelligent les dirigeait; il avait l'ordre de former un rideau, et, lorsqu'il entendrait battre la charge, de répéter cette batterie et de tirailler contre la droite de l'ennemi, pour lui faire croire qu'il était tourné, de ce côté, par une colonne. Je formai, avec les dix hommes qui me suivaient, un rideau que j'approchai le plus qu'il me fut possible de la position des Autrichiens, afin de tirailler au moment où je ferais sonner la charge. Mes instructions furent parfaitement suivies; lorsque je crus que les cinq hommes de la droite étaient placés, je fis battre la charge; ces tirailleurs commencèrent le feu; l'ennemi, surpris, eut à peine le temps de prendre les armes; il se crut coupé et perdit complétement la tête. Dans son épouvante il nous abandonne, presque sans opposer de résistance, les deux canons et leurs caissons attelés; les Autrichiens se sauvent dans le plus grand désordre vers Salo; une demi-heure après, la demi-brigade arriva; je lui remis ce poste et l'artillerie.

La 32e prit position à Villa.

Pendant cette journée, la division Augereau se battit à Castiglione et en chassa l'ennemi.

Un corps autrichien occupait Salo et Gavardo ; les troupes battues à Lonato cherchaient à s'y rallier.

CXX

Le 4 août, les généraux Saint-Hilaire, Rampon et Guieu attaquèrent Salo ; à 5 heures du matin, nos troupes manœuvrèrent pour tourner l'ennemi par sa droite ; les 1er et 2e bataillons de la 32e, avec lesquels je marchais, tenaient la droite et s'appuyaient au lac de Garda.

Après avoir soutenu un combat de plusieurs heures, l'ennemi, se voyant débordé par sa droite, chercha à se jeter sur Toscolano. A la faveur d'un pays des plus difficiles, il espérait opérer sa retraite sur Riva ; mais il fallait traverser le torrent Toscolano. Les gués furent mal choisis : un grand nombre d'Autrichiens s'y noyèrent ; ceux qui parvinrent à passer sur la rive gauche avaient encore à franchir, avec beaucoup de peine, une montagne escarpée ; la 32e les

serrait de près. Quelques-uns de nos soldats passèrent sur la rive gauche pour faire des prisonniers ; le restant de la demi-brigade bordait la rive droite et faisait un feu vif sur les fuyards ; les morts et les blessés roulaient dans le lit du torrent et entraînaient ceux de leurs camarades qui se trouvaient au-dessous d'eux. Le carnage fut grand : tout ce qui ne put atteindre les hauteurs jeta les armes et demanda à genoux la vie ; peu parvinrent à s'échapper. La 32e fit 1200 prisonniers dont un général et plusieurs officiers supérieurs ; l'on prit deux drapeaux.

CXXI

Pendant que cette scène sanglante avait lieu, la colonne autrichienne, en retraite sur Gavardo et la Chiese, était poursuivie par le général Sauret. Une partie des troupes battues à Lonato s'était égarée et se disposait à se rendre à Gavardo ; mais le général autrichien, instruit de notre mouvement sur Salo, et croyant que Lonato était abandonné, forma le projet de s'emparer de ce poste, afin d'aller rejoindre Wurmser vers Castiglione. Notre troisième bataillon était resté à Lonato, où il faisait la garde du quartier

général. Bonaparte, en ce moment, y prenait des dispositions pour la bataille de Castiglione.

Nos avant-postes préviennent le général en chef qu'un parlementaire autrichien vient sommer la garnison de Lonato de se rendre. A l'instant, Bonaparte veut qu'on bande les yeux à cet envoyé et qu'on le conduise au quartier général. Dès que le parlementaire fut auprès de Bonaparte, celui-ci ordonna qu'on débandât ses yeux : « *Annoncez à votre général,* lui « dit-il, *que c'est lui-même qui est mon prisonnier,* « *si dans dix minutes il n'a pas mis bas les armes.* « *S'il tire un seul coup de fusil, je le fais fusiller.* « *Voyez le général Bonaparte et son état-* « *major au milieu de la brave armée républicaine* « *d'Italie; dites à votre général qu'il fera bonne* « *prise.* »

Au même instant, en présence du parlementaire, il ordonne aux corps de l'armée de se mettre en mouvement. Ce stratagème réussit; la circonstance avait eu de la gravité.

Le général autrichien, épouvanté, renvoie le parlementaire et demande à capituler. Bonaparte n'admet aucune proposition ; il faut immédiatement mettre bas les armes et sans condition.

Enfin, le général ennemi s'exécute : avec sa colonne de 4,000 hommes d'infanterie et de 20 hulans, il dépose les armes et se constitue prisonnier de guerre ; 4 pièces de canon et 3 drapeaux restent en notre pouvoir. Cette colonne de prisonniers partit à l'instant pour Milan. L'affaire avait été terminée en moins d'une heure ; elle compléta la destruction du corps autrichien qui, de Trente, s'était porté sur Brescia.

C'est en rendant compte de cet événement que Bonaparte dit : « *J'étais tranquille, la brave* « 32^e *était là.* » Si un autre corps s'était trouvé au quartier général à la place de la 32^e, le général en chef eût peut-être été embarrassé ; les choses se seraient passées autrement.

CXXII

Le 4 août, au soir, après que les débris du corps autrichien de Salo eut mis bas les armes, nous partîmes des bords du Toscolano, pour nous diriger sur Castiglione ; nous marchâmes toute la nuit.

A la pointe du jour, le 5 août 1796, l'armée se trouva réunie en présence des Autrichiens. La division Serrurier manœuvrait sur la droite,

de manière à tourner la gauche de l'ennemi, à couper sa retraite vers le Mincio et Mantoue. La division Augereau occupait notre centre; Masséna la gauche.

Il était 6 heures; l'ennemi ne faisait aucun mouvement, sa position était forte: il fallait l'en faire sortir pour le combattre avec avantage, et donner à la division Serrurier la facilité de se placer de manière à atteindre le but du général en chef. Ce dernier avait ordonné aux divisions Masséna et Augereau de faire un mouvement en arrière. Wurmser crut que nous renonçions au combat; il fait sortir son armée de sa position, pour marcher sur nous: c'était ce que voulait Bonaparte. A l'instant l'on entendit la canonnade sur les derrières de l'ennemi. La division Serrurier avait exécuté son mouvement circulaire. Les divisions Augereau et Masséna font volte-face et marchent aux Autrichiens. Cette manœuvre audacieuse, habilement conçue, exécutée avec la plus grande bravoure, met l'ennemi en désordre. Wurmser, culbuté, est forcé à la retraite; il veut en vain reprendre la position qu'il avait quittée le matin. Cependant, vers midi, il parvient à se reformer; on se bat à outrance; enfin, les Autrichiens, pressés de toutes

parts et malgré les plus grands efforts, ne peuvent plus se maintenir; ils sont rompus et se mettent en pleine retraite sur Valeggio; on les poursuit jusqu'au Mincio. Serrurier et Augereau prennent position sur la rive gauche; la division Masséna vers Peschiera à Pazalengo.

La 32e ne rencontra, pendant cette bataille, aucun obstacle à vaincre; les plus grands efforts se firent à la droite et au centre. Nous occupions l'extrême gauche, et nous n'eûmes affaire qu'à un corps de cavalerie de peu d'importance.

La bataille de Castiglione est l'un des plus beaux faits d'armes de l'armée d'Italie; elle décida la retraite de Wurmser vers le Tyrol.

CXXIII

La journée du 6 août fut plus importante pour la 32e que la précédente.

Après la bataille de Castiglione, l'ennemi occupa la rive droite du Mincio; la droite à son camp de Peschiera, le centre à Valeggio et la gauche à Goito.

Les Autrichiens avaient établi un camp retranché en face de Peschiera, sur la hauteur qui

domine la rive droite du Mincio ; ils se disposaient à faire le siége de cette place.

La division Masséna marcha sur Peschiera ; le camp retranché fit une vigoureuse résistance, afin de donner le temps aux troupes qui défendaient le passage du Mincio de se retirer vers le Tyrol lorsqu'elles seraient forcées, par Augereau et Serrurier, à abandonner leur position ; le camp de Peschiera protégeait la retraite des Autrichiens sur Rivoli et Bussolengo.

Notre attaque avait été vive, mais la défense fut des plus opiniâtres ; il n'y a pas d'exemple de l'acharnement que l'on mit de part et d'autre. Les Autrichiens firent des pertes énormes ; les nôtres furent considérables. Cette résistance sauva le reste de l'armée de Wurmser ; sans elle le corps entier eût été fait prisonnier. Au commencement de la nuit seulement, l'ennemi évacua le camp retranché. Nous étions exténués de fatigues et hors d'état de poursuivre. Une partie du corps de Wurmser passa l'Adige à Bussolengo ; l'autre prit position à Rivoli et à la Corona ; 600 prisonniers et les 12 pièces de canon qui armaient le camp restèrent en notre pouvoir.

CXXIV

Après le passage du Mincio, à Valeggio, le général Serrurier se porta sur Vérone; il y arriva à 10 heures du soir. Les portes étaient fermées; il y avait dans la ville quelques troupes autrichiennes; Serrurier enfonça les portes à coups de canon; les Autrichiens se retirèrent vers le Tyrol.

Le 7, la 32e prit position à la Segna; la division Masséna occupa Bussolengo, Pastrengo, Piavesano, Palazzuolo et Compara.

Le 10, notre avant-garde chassa, de la Corona, l'ennemi avec perte; les débris de Wurmser parvinrent à se rallier dans le Tyrol. Nous recommençâmes le siége de Mantoue; la division Serrurier reprit le blocus de cette place. La garnison avait enlevé les 140 pièces d'artillerie abandonnées par nous lors de la levée du siége. Nos tranchées et nos batteries étaient détruites; mais nous avions, en Italie, assez d'artillerie et d'équipages de siége pour réparer ces pertes.

Il résulta de nos opérations, pendant les jour-

nées des 31 juillet, 1, 2, 3, 4, 5, 7 et 10 août, que l'armée autrichienne de Wurmser fut plus maltraitée que ne l'avait été celle de Beaulieu; on lui fit 15,000 prisonniers, elle eut 10,000 morts ou blessés; on lui prit 40 canons, 100 caissons et 8 drapeaux.

Après que les Autrichiens furent refoulés dans le Tyrol, la division Masséna occupa la Corona, Montebaldo et Preaboco; en un mot, les hauteurs depuis le lac de Garda jusqu'à l'Adige; la 32e était en réserve en avant de Rivoli, où elle campa jusqu'au 2 septembre.

La division Augereau, placée à Vérone, bordait la rive gauche de l'Adige; sa tête était à Valargui et gardait le pont que Bonaparte avait jeté à Polo.

CXXV

Pendant ce temps, le général en chef surmontait tous les obstacles; il s'occupait avec beaucoup d'activité des préparatifs du siége de Mantoue.

Malgré les échecs que l'armée autrichienne venait d'éprouver, elle était renforcée, et se dis-

posait, de nouveau, à s'élancer du Tyrol contre nous; elle avait fortifié ses positions de l'Adige supérieur. Le projet de Wurmser était de déboucher par la vallée de la Brenta et de descendre sur Vérone, Porto-Legnago et Mantoue. Bonaparte résolut d'empêcher ce mouvement; il fit passer l'Adige, sur le pont de Polo, à la division Masséna, qui se porta à Valargui, où elle prit position le 2 septembre.

Le 3, notre avant-garde rencontra les avant-postes ennemis à Ala; après leur avoir fait éprouver des pertes, elle les culbuta, prit Serravalle, ou Cedivel, et fit 300 prisonniers; elle continua de se porter en avant; la 32ᵉ prit position à Ala.

La division partie de Vérone manœuvrait sur notre droite, parcourant la vallée de Pantena, pour se porter sur les hauteurs de Roveredo.

Le général Vaubois avait pris le commandement de la division Sauret réunie à Brescia; une brigade s'embarqua à Salo, pour Riva et Trente; l'autre, conduite par le général Vaubois, prit la route de Storo pour la même destination. Cette division, après s'être emparée du camp retranché de Mori, le 4 septembre, se dirigea sur Trente. Le même jour, notre avant-garde enleva

les défilés de San-Marco ; et à 6 heures du matin, la bataille de Roveredo commença.

CXXVI

Les Autrichiens avaient des forces considérables à Roveredo ; il fallut les en chasser. L'avant-garde de la division Masséna manœuvra sur les hauteurs à droite ; la première brigade, formée en colonne par peloton, marcha par la grande route ; la 32e, également en colonne, forma l'extrême gauche, entre la route et l'Adige, pour tourner Roveredo. L'ennemi, voyant ces dispositions, évacua la ville ; notre cavalerie le chargea ; il fut vivement poursuivi ; on lui fit environ 1,000 prisonniers ; il abandonna 3 canons et leurs caissons.

Les Autrichiens défendaient avec beaucoup d'acharnement tous les défilés ; mais la valeur de nos troupes et les belles dispositions de Bonaparte les obligeaient à la retraite. Le grand parc de Wurmser était engagé dans les défilés de Caliano ; les Autrichiens durent prolonger leur résistance, au château de la Pietra, afin de donner le temps de diriger cette artillerie sur Trente.

Le château de la Pietra barre complétement

la route, qui est dominée à gauche par des hauteurs escarpées où l'on ne peut monter qu'avec les plus grandes difficultés et à découvert. Le général autrichien avait armé ce poste de plusieurs pièces d'artillerie; deux, en avant du château, enfilaient la grand'route par où nous étions obligés de déboucher.

Arrivé à Volano, avec sa tête de colonne, Masséna fit halte ; pendant qu'on formait les troupes, il reconnut la position de Pietra et prit ses mesures pour forcer le passage. Des éclaireurs, détachés sur la droite, parvinrent, à la faveur des rochers et avec des peines infinies, à dominer les murs du château; dès qu'ils commencèrent à tirailler, ce fut le signal pour nous mettre en mouvement : la charge bat, la colonne se précipite au pas de course sur la Pietra, franchit lestement le défilé qui la sépare du poste, s'empare des canons placés sur la route, et traverse, sans s'arrêter, le fort, puis le village de Caliano. Les Autrichiens ne s'attendaient pas à un coup de main si audacieusement exécuté ; ils se débandent; nous faisons 7,000 prisonniers. Le parc tout attelé est rencontré entre Caliano et Matarello; nous le prenons en entier; il consistait en 25 canons ou obusiers, 50 caissons. Nous

enlevons également 7 drapeaux. La bataille de Roveredo nous ouvrit les portes du Tyrol, et fut l'une des plus heureuses de toute la campagne.

La division Masséna prit position en avant de Matarello, où elle passa la nuit.

CXXVII

Le 5 septembre au jour, la division Masséna se mit en mouvement pour se porter sur Trente. L'ennemi occupait faiblement cette ville; il tira, sur notre avant-garde, quelques coups de canon et se replia vers le Lavis.

Pendant ce temps, Wurmser remontait en toute hâte, par la vallée de la Brenta, sur Bassano.

Le même jour, la division Augereau se dirigeait sur Primolano, par les hauteurs de la rive gauche de la Brenta. Cette marche était longue et pénible; mais, exécutée avec persévérance et bonheur, elle aurait eu pour résultat de barrer, à Wurmser, le passage du défilé Primolano; son armée eût été obligée de mettre bas les armes; malheureusement il n'en fut pas ainsi.

Bonaparte, à sa première entrevue, accueillit froidement Augereau ; celui-ci dit qu'il manquait de cartes et de guides. Si les intentions du général en chef avaient pu être remplies, Wurmser rendait les armes, Mantoue capitulait ; l'Autriche implorait la paix.

La division Vaubois se porta contre Lavis ; elle attaqua l'ennemi, lui fit éprouver des pertes. A la faveur de la nuit, ce dernier se retira sur Bolzano.

CXXVIII

Le 6, nous marchâmes sur Borgo-di-Val-Sugana, où nous prîmes position. La division Augereau avait trop lentement exécuté les ordres du général en chef; néanmoins elle atteignit encore, à Primolano et Cavolo, la gauche de l'armée de Wurmser; elle lui fit 4,000 prisonniers et s'empara de 10 canons, 15 caissons et 9 drapeaux.

Malgré la célérité que mettait Wurmser dans sa retraite, il fut contraint de recevoir la bataille à Bassano. Le 8, il occupait une forte position, à la droite du débouché de la Brenta, dans la plaine. Le général Masséna passa sur la rive

droite, pour tourner l'ennemi. La division Augereau suivait le long de la rive gauche; les Autrichiens furent partout culbutés; ils laissèrent considérablement de morts sur le champ de bataille; nous entrâmes pêle-mêle avec eux dans Bassano. Malgré la vigoureuse défense d'un régiment hongrois d'arrière-garde, nous nous emparâmes du pont et prîmes l'artillerie qui le défendait. Ce combat nous valut 6,000 prisonniers, 5 drapeaux, 20 pièces de canon de campagne, 25 de position, 1 équipage complet de pont et des fourgons de vivres attelés; ceux-ci étaient destinés à ravitailler Mantoue. On trouva, à Bassano, des magasins considérables de vivres; Wurmser lui-même faillit être pris.

Le 9 septembre, Masséna a ordre de poursuivre les restes de Wurmser sur Vicence et Montebello; ces 8,000 Autrichiens fuient vers Mantoue; Augereau marche de Padoue sur Legnago.

Masséna repassa l'Adige à Ronco; le 11, son avant-garde marcha avec tant de célérité qu'elle se trouvait à deux lieues en avant de la division. La direction de cette avant-garde avait été mal prise: au lieu de se diriger sur Sanguinetto, elle appuya à gauche par Cerea. La division entière

suivit ce mouvement. L'avant-garde tomba au milieu du corps ennemi; elle fut repoussée et sauva, par cette fausse manœuvre, Wurmser, qui, ce jour-là, devait être fait prisonnier. Le général en chef autrichien put atteindre Mantoue, où il entra, le soir même, avec les débris de sa cavalerie.

Ces mouvements pour enfermer Wurmser entre les divisions actives et le corps de blocus de Mantoue, si savamment préparés dans leur ensemble, mais imparfaitement exécutés, sont connus de tous les militaires. Mon but n'est pas de les détailler; c'est la correspondance même du général Bonaparte qu'il faudrait étudier aux Archives de la guerre.

CXXIX

Le 12, la division Masséna prit position à Sanguinetto; le 13, à Castellaro.

Le 14 septembre, la division Masséna partit de Castellaro pour se porter sur Saint-Georges, par la route de Due-Castelli. L'ennemi défendait les approches de Saint-Georges. Notre avant-garde fut encore une fois mal engagée; la division était trop éloignée pour la soutenir; elle fut

culbutée et vigoureusement chargée par la cavalerie autrichienne ; elle se repliait en désordre, lorsque la 32e demi-brigade arriva. Nous fûmes un instant entraînés. Cependant, au bout d'une demi-heure, nous parvînmes à rétablir le combat ; alors, les Autrichiens tournèrent le dos à leur tour ; nous les poursuivîmes jusqu'à l'entrée du faubourg Saint-Georges. Nous reprîmes les pièces d'artillerie enlevées à notre avant-garde. C'était la première fois que la 32e avait à combattre une si forte cavalerie ; mais le terrain, coupé par de nombreux fossés, nous était favorable. Enfin, nous restâmes maîtres du champ de bataille. L'ennemi perdit une quantité considérable de chevaux. Le soir, nous prîmes position à une lieue de Saint-Georges, en travers de la route de Due-Castelli ; notre droite se liait, avec la division Sahuguet, vers la Favorite.

L'ennemi, avant de s'enfermer dans Mantoue, voulut tenter encore une fois la fortune. Il savait que la division Augereau avait été dirigée de Bassano sur Padoue. Mais il ignorait que, le 14, elle avait enlevé Porto-Legnago, fait la garnison prisonnière ; il supposait que la division Masséna et le peu de troupes qu'avait à la Favorite le général Sahuguet, étaient seules devant

Mantoue; il crut pouvoir, avec sa nombreuse cavalerie, reprendre l'offensive.

La division Augereau ne s'arrêta pas à Porto-Legnago; elle y laissa une faible garnison et se dirigea en toute diligence sur Governolo, où elle prit position.

Pendant la nuit du 14 au 15 septembre, Wurmser fit sortir ses troupes de Mantoue, pour nous attaquer sur tous les points; c'est-à-dire vers la Favorite et Saint-Georges.

Le général en chef n'avait pas encore pu compléter le blocus; il fit venir en toute hâte la division Augereau, qui fut en ligne, du côté de Saint-Georges, le 15 à 2 heures après midi. Dès lors, nous étions en mesure de recevoir l'ennemi.

Augereau fut chargé de la prise de Saint-Georges; Masséna devait lui servir de réserve et arrêter tout ce qui viendrait de la Favorite. La faiblesse numérique des corps du général Sahuguet ne lui permettait pas de contenir l'ennemi vers la citadelle.

Bonaparte vit les troupes et leur parla; il vint à la 32e et nous dit: « *Votre rivale, la « 4e demi-brigade de la division Augereau, est à*

« *droite; il ne faut pas qu'elle entre à Saint-*
« *Georges avant vous.— Qu'on nous laisse passer,*
« *ce sera bien vite fini* », répondent les soldats impatients. Le général en chef savait bien que nous étions destinés à une autre besogne qu'à la prise de Saint-Georges; mais il saisissait l'occasion d'entretenir la rivalité entre deux demi-brigades dévouées et capables de rendre d'éminents services.

La gauche de la division Masséna était appuyée à la grande route du faubourg Saint-Georges; sa droite, dirigée vers la Favorite, se liait avec les troupes du général Sahuguet. La 32e, en colonne serrée, était en réserve; elle marchait sur Saint-Georges, lorsqu'une masse de 6,000 hommes, avec 6 pièces de canon, venant de la Favorite après avoir repoussé notre avant-garde et les troupes du général Sahuguet, tomba sur notre flanc droit.

A l'instant même nous changeâmes de direction pour marcher à cette colonne sans nous arrêter. Déjà elle occupait quelques maisons dont il fallut s'emparer successivement. Nous nous trouvâmes alors à moins de 60 toises de sa ligne de bataille; là nous eûmes à soutenir un feu très-vif; l'ennemi lançait sur nous une grêle

de balles, d'obus et de mitraille, qui nous fit éprouver des pertes considérables. Jamais, depuis le commencement de la guerre, la 32e n'avait eu à soutenir un combat plus meurtrier. Bientôt nos soldats se battirent corps à corps avec l'ennemi, dans une véritable mêlée. Cette lutte sanglante avait commencé à 5 heures du soir ; vers 7 heures, les Autrichiens reculent, se mettent en désordre et enfin sont forcés à la retraite; ils abandonnent leur artillerie sur un champ de bataille couvert de morts. Ce jour-là, Léon Aunes fit merveille.

Cette belle résistance de la 32e contre des forces quadruples favorisa puissamment l'attaque de la division Augereau sur Saint-Georges, dont on s'empara enfin. Wurmser fut définitivement enfermé dans Mantoue. Rien ne s'opposait plus au rétablissement du blocus et au commencement du siége. Nous campâmes sur le champ de bataille.

Le général Rampon me chargea d'aller faire connaître à Bonaparte la position que nous occupions. Ce général me dit : « *Remerciez la brave* « 32e *des services importants qu'elle a rendus pen-* « *dant cette journée. Dites aux officiers et aux sol-*

« *dats que je dormirai tranquille. Un souvenir aux* « *hommes valeureux que vous venez de perdre.* »

Ainsi, dans 15 jours, nous parcourûmes les vallées de l'Adige et de la Brenta, depuis Rivoli jusqu'à Trente et Bassano. Après avoir livré 2 batailles et 4 combats mémorables, fait des marches pénibles, nous renfermâmes dans Mantoue Wurmser et les débris de son armée. Nous prîmes 24 drapeaux, 84 canons, 165 caissons, 1 équipage complet de pont, 250 voitures chargées de subsistances pour l'approvisionnement de Mantoue, et 21,000 prisonniers. Les Autrichiens eurent beaucoup de morts et de blessés.

Le 16, nous séjournâmes sur le champ de bataille.

CXXX

Le 17, nous prîmes position à Roverbella, où nous restâmes jusqu'au 24; le lendemain nous étions à Vérone. Nous partîmes de cette ville le 1er octobre; nous marchâmes sur Montebello, Vicence et Bassano, où nous prîmes position jusqu'au 3 novembre.

La coalition avait eu des succès en Allemagne;

les armées de Jourdan et de Moreau étaient en pleine retraite sur le Rhin. L'armée d'Italie seule, grâce au génie de son chef et à la bravoure persévérante de la poignée de braves qui la composaient, et malgré les plus grands efforts de l'Autriche, se maintenait avec gloire.

Mais Mantoue résistait encore. L'Empereur, instruit du sort de Wurmser, fit des efforts désespérés pour venger cette nouvelle défaite; il dirigea en poste, vers l'Italie, un corps tiré de son armée d'Allemagne et toutes les troupes qui se trouvaient dans ses États héréditaires. Contre nous se virent tout à coup réunis, à leur grande surprise, des Hongrois, des Allemands, des Tyroliens, des Transylvains, des Esclavons, des Croates, des Illyriens et enfin des troupes du cordon établi sur les frontières de Bosnie et de la Romanie. Tous ces corps, joints, dans le Tyrol et la Carinthie, au peu de soldats qui avaient échappé aux désastres de Wurmser, formèrent une troisième et formidable armée sous le feld-maréchal Alvinzi : elle fut divisée en deux corps; le principal, sous les ordres directs d'Alvinzi, marcha sur le Tagliamento; il s'élevait à 50,000 hommes; le second était réuni, dans le Tyrol, à Trente et Bolzano.

CXXXI

L'armée d'Italie, considérablement affaiblie par les fatigues et les batailles nombreuses qu'elle avait livrées, ne comptait plus que 20,000 combattants; le restant de ses forces était employé au siége de Mantoue et formait, en arrière, les garnisons de nombreuses places de notre ligne d'opération. Avec ce peu de troupes, Bonaparte devait soutenir le choc de l'armée d'Alvinzi et se maintenir en Italie, au milieu de populations et de pouvoirs hostiles.

Le 1^er^ novembre, l'armée autrichienne se mit en mouvement; le 2 novembre, elle attaqua, à Trente, sans succès, la division Vaubois.

Le 4, Masséna marcha de Bassano sur Vicence; il fut remplacé à Bassano par la division Augereau.

Le général en chef ordonna à Masséna de se porter sur Citadella. Cette division prit position, le 5, à San Pietro-in-Gu.

Le 6 novembre, la division Augereau fut attaquée à Bassano, et Alvinzi passa la Brenta à Fontonina. A 7 heures du matin, Masséna se mit en

mouvement de San Pietro-in-Gu. Notre avant-garde rencontra celle de l'ennemi; Masséna l'attaqua avec vigueur, la refoula jusque sur la Brenta; mais les forces autrichiennes devenaient trop supérieures aux nôtres : il fallut enfin reculer. Nous éprouvâmes de grandes difficultés pour nous déployer; l'ennemi en profite et parvient à percer notre front sur plusieurs points; alors, le 3e bataillon de la 32e, qui était en ligne, exécute, presque à bout portant, un feu de bataillon qui arrête les Autrichiens épouvantés. A l'instant même, la 32e fond sur eux la baïonnette en avant. L'ennemi hésite et se trouble. La charge bat de toutes parts; l'air retentit des cris : *En avant!* La division entière se précipite. Les Autrichiens tournent le dos pour regagner, en désordre, la rive gauche de la Brenta; ils laissent le théâtre du combat couvert de morts et de blessés. Alors une très-vive fusillade s'engage sur les deux rives; elle se prolonge jusqu'à la nuit. Nous fîmes beaucoup de pertes; mais celles de l'ennemi furent plus considérables.

A Bassano, la division Augereau éprouva également des pertes, et obtint peu de succès.

Notre situation devenait difficile. Bonaparte ordonna aux divisions Masséna et Augereau de se

rapprocher de Vérone ; Vaubois fut forcé d'évacuer Trente et de se replier sur Rivoli.

Bonaparte nous prescrivit de mettre du laurier aux chapeaux ; ce qui n'avait pas eu lieu, même lors de nos plus grandes victoires. Les Italiens plaisantèrent sur cet ornement, à leurs yeux intempestif. Nos forces étaient trop inférieures à celles de l'ennemi ; ils étaient convaincus que définitivement nous allions être chassés de l'Italie. Mais la suite a prouvé que ces lauriers étaient un présage de la victoire.

C'était d'abord du moral que Bonaparte s'occupait : il se porte à la division Vaubois, la réunit sur le plateau de Rivoli et lui dit : « Sol-« dats, je ne suis pas content de vous ; vous « n'avez montré ni discipline, ni constance, ni « bravoure ; aucune position n'a pu vous rallier ; « vous vous êtes abandonnés à une terreur pa-« nique ; vous vous êtes laissé chasser de posi-« tions où une poignée de braves devait arrêter « une armée. Soldats de la 39e et de la 85e, vous « n'êtes pas des soldats français. Général chef « d'état-major, faites écrire sur les drapeaux : « Ils ne sont plus de l'armée d'Italie ! » Cette harangue, que le grand capitaine nous a conservée dans ses Mémoires, est prononcée d'un ton

sévère; elle arrache des larmes à ces vieux soldats. Les lois de la discipline ne purent étouffer les accents de leur douleur. Plusieurs grenadiers qui avaient des armes d'honneur s'écrièrent : « Général, on nous a calomniés; mettez-nous à « l'avant-garde et vous verrez si la 39e et la 85e « sont de l'armée d'Italie. » Ayant ainsi produit l'effet qu'il voulait, Bonaparte leur adressa quelques paroles de consolation. Ces deux régiments, quelques jours après, se couvrirent de gloire.

Le 7, nous prîmes position à Montebello; le 8, à Vérone; le 10, la 32e se rendit à Castelnovo pour observer ce qui se passait à Rivoli; le 11, elle rentra à Vérone et se réunit à la division sur les hauteurs de San-Martino.

Le même jour, l'ennemi, parti de Montebello, avait pris position à Villanova. La division Augereau vint de Vérone à San-Martino, sur notre gauche; elle attaque l'ennemi, qui marchait contre nous, le force à la retraite, le poursuit jusqu'à la nuit et reprend sa position à San-Martino.

Le 12 novembre, au point du jour, nous étions en présence des Autrichiens. Bonaparte ordonna à la division Augereau d'attaquer Caldiero. Masséna devait enlever les hauteurs de Cologrola à gauche de Caldiero. Augereau

éprouva peu de résistance pour s'emparer de Caldiero.

La tâche que nous avions à remplir était plus difficile. La division Masséna resta dans la plaine, à gauche de la grande route ; la 32e reçut l'ordre d'attaquer les hauteurs de Cologrola. La belle défense de l'ennemi et le temps affreux qu'il fit tout le jour augmentèrent nos difficultés ; cependant nous les surmontâmes assez bien ; nous chassâmes l'ennemi et nous prîmes cinq pièces de canon avec leurs caissons. Alvinzi, s'apercevant que nous n'étions pas soutenus et connaissant l'importance de cette belle position, résolut de la reprendre, afin de tourner la division Augereau qui occupait Caldiero ; en conséquence, il dirigea des forces considérables contre la 32e. Nous opposâmes une grande résistance. Deux fois l'ennemi pénétra dans le village de Cologrola, et deux fois il en fut chassé ; mais nous nous aperçûmes qu'une forte colonne débouchait sur notre gauche et manœuvrait pour nous tourner. La 32e n'était pas soutenue par le reste de la division, toujours restée en position dans la plaine pendant ce combat. Nous fûmes donc contraints à la retraite. L'ennemi nous poursuivit d'abord avec beaucoup d'acharnement, puis,

dans la plaine, en vue de la division réunie, il s'arrêta, et nous reprîmes l'offensive. A la nuit, Masséna revint à sa position de San-Martino.

Cette affaire aurait pu avoir d'autres résultats si la division eût fait soutenir notre attaque; peut-être fûmes-nous l'os à ronger. Le chef de brigade Dupuy ne s'épargna pas et fut encore mis hors de combat; 6 officiers et 215 soldats succombèrent glorieusement ou furent blessés.

CXXXII

Le 13 et le 14 novembre, nous prîmes position à Vérone.

Les combats de la Brenta, de Villanova et de Caldiero venaient encore d'affaiblir notre armée. La division Vaubois s'était portée à Rivoli; elle avait fait des pertes assez considérables. A l'appel du soir du 14, les corps actifs de l'armée ne présentaient que 15,000 combattants.

Alvinzi, croyant que notre sort était enfin décidé, dirigea ses principales forces sur Vérone, afin de s'emparer de cette ville et de rejoindre son armée du Tyrol, qui, sous Davidowisch,

serrait déjà de très-près le général Vaubois à Rivoli.

De notre côté, la confiance en Bonaparte était telle que personne d'entre nous ne réfléchissait à notre position difficile : l'on ne songeait qu'à vaincre !

Bonaparte avait fait mettre en très-bon état de défense Peschiera, Legnago, les châteaux de Vérone et de Brescia. Le général Serrurier pressait avec beaucoup de vigueur le siége de Mantoue.

Nos forces étaient trop inférieures à celles de l'ennemi ; il y aurait eu imprudence de se mesurer en ligne avec lui, sur un terrain découvert : il fallait donc l'attirer dans un pays coupé où il lui serait impossible de se déployer, où chacune de ses têtes de colonnes pourrait être arrêtée par autant de corps faibles, mais aussi valeureux qu'intelligents. Cette tactique nous avait souvent réussi pendant la campagne. Le général en chef connaissait le terrain d'Arcole ; c'est là qu'il choisit un champ de bataille réunissant toutes les conditions que notre situation exigeait. Il rassembla à Vérone les matériaux nécessaires pour l'établissement d'un pont sur l'Adige.

Pendant la nuit du 14 au 15, les divisions Augereau et Masséna partirent de Vérone; les portes de cette ville, sur la rive gauche, restèrent fermées. Les habitants crurent que définitivement nous abandonnions le pays; mais, au sortir de cette place, nous exécutâmes, à notre grande joie, un changement de direction à gauche, et, suivant la rive droite de l'Adige, nous nous dirigeâmes sur Ronco; là, en quelques heures, un pont fut établi. Au point du jour, le 15 novembre, les troupes passèrent sur la rive gauche.

Le projet de notre général en chef était de tomber à l'improviste sur les derrières de l'armée autrichienne, en ce moment échelonnée depuis Saint-Michel jusqu'à Villanova. Si le mouvement avait pu être exécuté, il est probable que d'Alvinzi eût été forcé de mettre bas les armes.

Après le passage de l'Adige, la division Augereau fut dirigée sur Arcole. Avant d'arriver au pont de l'Alpon, elle rencontra les avant-postes autrichiens, les culbuta et les força à passer sur la rive gauche; mais il lui fut impossible de franchir le ruisseau.

La division Masséna, au débouché du pont,

prit le chemin à gauche pour remonter l'Adige. Notre tête de colonne rencontra, à peu de distance, les avant-postes autrichiens; elle les força à se replier. Masséna lance à leur poursuite le 3e bataillon de la 32e. Nous courons sur l'ennemi la baïonnette en avant; on lui enlève deux pièces de canon et des prisonniers. Les Autrichiens reçoivent des renforts. Notre bataillon, sur le point de céder, est rejoint par les 1er et 2e; aussitôt la charge bat et notre victoire est complète. Nous prenons aux Autrichiens 800 hommes et un drapeau; ils sont poursuivis jusqu'à l'embranchement des routes de Caldiero à San-Martino.

CXXXIII

Alvinzi, enfin éclairé sur notre projet de lui couper la retraite, fit défiler en toute hâte sa grosse artillerie et ses bagages par Villanova, rive gauche de l'Alpon.

Pendant la nuit nous occupâmes la position de Bionde. Notre avant-garde s'établit à moitié chemin de Belfior de Porcil à Bionde.

Bonaparte, voulant rester en mesure de soutenir Vaubois et, dans tous les cas, d'arriver sur la

Mollinella avant Davidowisch, replia momentanément une partie de son armée sur la rive gauche de l'Adige. Après la journée du 16 et jusqu'au matin du 17, il prit les mêmes précautions.

Le 16, à la pointe du jour, notre reconnaissance rencontra les Autrichiens venant nous attaquer. La 32e se porta en avant. Quelques soldats virent un passage à travers les joncs du marais qui était à notre droite; ils en profitèrent pour se glisser sur le flanc gauche de l'ennemi et lui faire beaucoup de mal. Le général Gardanne, l'épée à la main, se met à la tête de la demi-brigade ; l'on bat la charge, nous nous précipitons sur les Autrichiens. Le soldat ne se sert plus que de la baïonnette. Les morts tombent les uns sur les autres; la chaussée en est encombrée. Grand nombre de Croates croient pouvoir se sauver par le marais; ils disparaissent et se noient dans la vase; enfin les débris de cette colonne sont poursuivis jusqu'auprès de Caldiero; 1,600 prisonniers et trois pièces de canon restent en notre pouvoir.

Nous étions séparés d'Arcole par le vaste marais qui est impraticable; chacune des deux divisions ne pouvait se battre que sur la chaussée, Masséna vers Caldiero et Augereau vers Ar-

cole. Le second fit en vain de grands efforts pour se rendre maître de ce village.

CXXXIV

Le 17, nous fûmes de nouveau attaqués sans succès; l'ennemi rétrograda sur Caldiero.

Depuis le passage de l'Adige, la seconde brigade de Masséna servait de réserve à la division Augereau. Cette dernière se battait avec une grande bravoure; mais les obstacles qu'elle avait à vaincre, au lieu de s'aplanir, semblaient s'accroître. Pendant trois jours la chaussée d'Arcole à Ronco fut le théâtre des combats les plus sanglants. Le 17 au soir, l'ennemi prenait le dessus, et il ne s'agissait de rien moins que de nous culbuter dans l'Adige. Presque tous nos généraux étaient tués ou blessés. Vers les quatre heures après-midi, notre situation paraissait désespérée. Masséna était à notre bivouac auprès du feu, sur la chaussée de Caldiero; Berthier vint lui ordonner, de la part du général en chef, de faire repasser sa division sur la rive droite de l'Adige : *Le* 1^er^ *bataillon de la* 32^e^, répondit Masséna, *n'a rien fait de la journée; il est disponible pour marcher sur Arcole. Avant de se décider à la*

A l'entrée de la nuit, une colonne égarée vint fondre sur nous. L'affaire fut chaude ; mais l'ennemi, repoussé, battit en retraite vers Lonigo. Nous conservâmes notre position jusqu'au 18 au matin ; alors nous marchâmes sur Villanova. Alvinzi, complétement défait, se replia sur la Brenta.

CXXXV

En outre de notre situation militaire et morale, définitivement consolidée, le résultat de ces trois sanglantes journées fut, pour nous : un nombre considérable de morts et de blessés autrichiens, 5,000 prisonniers, 4 drapeaux, 18 canons avec beaucoup de caissons et une grande quantité d'échelles préparées pour l'assaut de Vérone. On trouva ces dernières abandonnées entre Saint-Michel et San-Martino. Notre perte fut considérable, surtout en généraux et officiers supérieurs.

Le 14 novembre, au moment où le général en chef venait de planter un drapeau sur le pont d'Arcole, pour y entraîner ses soldats épuisés, il fut ramené lui-même à travers un amas de morts ou de blessés, et précipité dans un marais

au milieu des ennemis. Lannes et Muiron le couvrirent de leurs corps : ce dernier, aide de camp de Bonaparte, fut tué. Le général en chef écrivit à sa veuve :

« Muiron est mort à mes côtés sur le champ « de bataille d'Arcole. Vous avez perdu un mari « qui vous était cher, j'ai perdu un ami auquel « j'étais depuis longtemps attaché ; mais la pa- « trie perd plus que nous deux en perdant un « officier distingué autant par ses talents que « par son rare courage.

« Si je puis vous être bon à quelque chose, à « vous ou à son enfant, je vous prie de compter « entièrement sur moi. »

La division rentra à Vérone ; le 21, elle marcha au secours de Vaubois, vivement attaqué par Davidowisch. Cette division avait été forcée d'évacuer Rivoli ; elle reprit ses postes, et nous revînmes à Vérone.

Ainsi se termina la campagne à jamais célèbre de 1796. Mais Mantoue était encore au pouvoir de l'ennemi, et pour nous en rendre maîtres, nous avions de grands obstacles à vaincre.

CXXXVI

Le général en chef Bonaparte, sur le compte qui lui fut rendu de ma conduite, depuis le commencement de la guerre, dans les diverses affaires auxquelles avait pris part le 1er bataillon de la Haute-Garonne, d'abord dans la 21e demi-brigade, puis dans la 32e, où j'avais toujours été employé comme adjudant-major, me nomma chef de bataillon sur le champ de bataille d'Arcole; il me donna le commandement du 1er bataillon de la 33e demi-brigade, division Joubert; ce général divisionnaire succédait à Vaubois, appelé au commandement de Livourne.

Ici je dois faire connaître les causes qui me firent passer dans cette demi-brigade.

Les anciennes 10e et 90e demi-brigades avaient servi, au commencement de la guerre, à l'armée du Nord, sous Pichegru et Moreau; elles firent partie des troupes de cette armée, plus tard détachées dans l'Ouest. Après la pacification de ce pays par le général Hoche, ces deux demi-brigades furent dirigées sur l'Italie;

à leur passage à Grenoble, un second amalgame eut lieu avec le 1er bataillon colonial du Port-au-Prince et le 5e bataillon de la Sarthe, qui venaient également de la Vendée. Ces deux corps, affaiblis, formèrent la 33e demi-brigade sous le chef qui, avant la fusion, commandait la 10e demi-brigade.

Il y avait dans le cadre de la 33e quelques bons officiers; mais la majeure partie, surtout les officiers supérieurs, paraissaient peu propres à rendre des services. Anciens sous-officiers de la ligne, ils étaient trop vieux, sans moyens, sans physique, sans moral, en un mot incapables de figurer à la tête d'un corps destiné à faire une guerre aussi active que celle d'Italie.

Il existait trois chefs de brigade et dix chefs de bataillon; chacun d'eux avait sa coterie; de sorte que tout se passait en intrigues. Beaucoup d'officiers à la suite, mécontents de leur position et de ne pouvoir en remplir une plus honorable, étaient tout disposés à protéger l'insubordination. Les officiers indisciplinés sont toujours les moins bons en campagne et surtout au feu.

Le chef de brigade n'était pas sans moyens, mais il les employait à jouer avec le désordre;

c'était un grand parleur qui avait, pendant la Révolution, figuré dans les clubs et à la tribune ; assez bel homme, parfaitement bien constitué, tant soit peu bretteur, mais nullement militaire. Il avait toujours un motif pour ne pas paraître devant l'ennemi. Les deux autres chefs de brigade étaient, je l'ai déjà dit, de vieux sous-officiers sans talents ni énergie, incapables sous tous les rapports.

Le chef de brigade de la 33e, pour plaire à quelques officiers, contenir tant bien que mal les autres et faire supporter son peu d'aptitude militaire, s'évertuait à faire ressortir certains ridicules; ses sous-ordres, et la plupart des chefs de bataillon, étaient, souvent, le sujet de scènes aussi piquantes que bizarres.

Dans cette demi-brigade se trouvait un soldat nommé Tromentel, peut-être écrivain de génie, mais toujours dirigé vers le mal; dans un poëme, intitulé le *Dégoût du métier*, il peignait de la manière la plus exagérée les malheurs et les privations des soldats, les écarts et les ridicules des chefs. Cette œuvre diabolique était véritablement capable de désorganiser et de plonger dans le désordre les corps les mieux disciplinés et les plus dévoués. Le livre circulait dans

le régiment ; les soldats le lisait avec avidité ; la plupart des sous-officiers en avaient des copies, d'autres le savaient par cœur ; personne n'y était épargné, depuis le Gouvernement et le général en chef jusqu'à l'officier le plus obscur.

Les officiers supérieurs du corps craignaient cet homme, espèce de cynique constamment dans la débauche ; aucun d'eux n'avait songé à sévir contre lui.

Un tel corps ne devait pas avoir un bon esprit.

Le chef de brigade de la 33e, n'ayant jamais fait la guerre, fut malade dès son arrivée à Milan ; il eut le talent, à quoi ne réussissent pas de pareils hommes, d'inspirer quelque intérêt, même au général Bonaparte. Celui-ci le renvoya à Paris ; l'orateur obtint une légion de gendarmerie, où il passa pour un foudre de guerre. A son départ, le commandement de la demi-brigade fut confié au plus ancien chef de bataillon ; l'on a vu quel était ce dernier et ce qu'on pouvait espérer de lui.

A son arrivée en Italie, la 33e fit partie de la division Serrurier pendant le siége de Mantoue ;

mais, après la bataille d'Arcole, elle fut renvoyée à Rivoli, sous les ordres du général Joubert.

Le temps était affreux; les soldats de l'armée d'Italie, accoutumés aux fatigues et aux privations, supportaient les unes et les autres avec une résignation qui, parmi nous, n'avait même plus de mérite. Il n'en était pas de même des troupes qui venaient de la Vendée ou des armées du Nord et du Rhin.

Quelque temps après l'arrivée de la 33e dans la division Joubert, les grenadiers de ce corps étaient de garde au quartier général de la division; ce jour-là, les distributions ne furent pas faites dans la matinée, comme c'était l'usage depuis nos succès ; les grenadiers prennent les armes et disent au général : *Pas de pain, pas de soldat*. Cette conduite fit sur Joubert une impression pénible ; jamais, dans l'armée, des soldats ne s'étaient permis un pareil acte. Il ordonne d'arrêter les chefs du désordre, et ne peut se faire obéir. La demi-brigade est réunie, impossible de saisir les mutins. Cependant une pareille incartade ne pouvait rester impunie ; on ne devait pas exposer l'armée entière au danger de la contagion et à des actes dont les suites seraient devenues funestes.

Le général, voyant qu'on n'avait pu se faire obéir, prit le parti d'envoyer à Peschiera les trois compagnies de grenadiers, sous prétexte d'y recevoir un convoi pour le conduire au camp; il prescrivit au général Guillaume, commandant cette place, de les désarmer à leur arrivée et de jeter en prison tout ce qui les composait.

Le général Guillaume fit mettre en batterie, sur la place d'armes, quatre pièces d'artillerie chargées à mitraille. A l'arrivée des grenadiers dans Peschiera, toute la garnison a pris les armes; les canonniers, avec mèches allumées, sont aux pièces; on place les compagnies en bataille, en face de l'artillerie, les ponts-levis sont levés; alors le général Guillaume ordonne à ces mutins de déposer les armes, sous peine d'être mitraillés. Il n'y avait pas à craindre de résistance de tels hommes; aussi lâches devant la mort qu'insolents dans le service, ils obéissent à l'instant et sans mot dire. Ce désarmement opéré, officiers et grenadiers vont en prison; les chefs du complot sont dénoncés, conduits au camp et jugés, séance tenante, par le conseil de guerre; c'étaient autant d'hommes véreux à tous égards; deux d'entre eux subissent la peine de mort, cinq vont aux travaux forcés.

Ce grand exemple fit, sur la demi-brigade et la division, la plus vive impression. Les compagnies de grenadiers épurées rentrèrent ensuite au corps et s'y conduisirent d'une manière exemplaire.

L'affaire était trop grave pour que Joubert n'en rendît pas compte au général en chef. Ce dernier donna des commandements de place à tous les officiers supérieurs titulaires ou à la suite du corps ; il confia la 33e au chef de brigade Laval, qui dirigeait provisoirement la 18e de ligne ; il mit, à la tête des bataillons, trois officiers promus à ce grade sur le champ de bataille d'Arcole. Je pris le commandement du premier bataillon : j'avais alors vingt-six ans.

CXXXVII

Néanmoins j'eus un véritable chagrin de quitter la 32e demi-brigade et son brave chef Dupuy, qui était pour moi un père et un ami.

Au moment de ne plus faire partie de cette célèbre demi-brigade, on me pardonnera de résumer ses exploits en Italie depuis le 11 avril 1796

jusqu'au 7 avril 1797, époque de la cessation des hostilités; j'ai tenu son historique.

La 32e a pris part à 15 batailles et 18 combats; elle eut 23 officiers et 340 sous-officiers ou soldats tués; 29 officiers et 1,200 sous-officiers ou soldats blessés, 26 officiers et 415 militaires prisonniers de guerre; elle enleva 11,601 prisonniers, 36 canons et 6 drapeaux.

2 maréchaux de France, 7 lieutenants généraux, 10 maréchaux de camp se sont élevés de ses rangs.

En 1792, au commencement de la guerre, parmi ces 19 officiers généraux, il y avait 3 colonels, 6 chefs de bataillon, 7 capitaines, 1 lieutenant, et 3 sous-officiers au nombre desquels figurait Masséna.

9 bataillons de la vieille marine, de la Haute-Garonne, du Var, des régiments de Bourgogne et de Médoc, de la Drôme, de l'Isère, de l'Hérault, avaient concouru à la formation de la 32e.

Jamais corps n'eut plus de solidité et ne rendit autant de services que la 32e. Le plus distingué de ses chefs, celui auquel cette demi-brigade dut davantage son esprit et sa belle renommée, a été Dupuy. C'est un grand art que

de savoir former un bon régiment. Avec lui l'effectif des armées peut être avantageusement restreint ; tous les *impedimenta* diminuent ; la guerre devient plus vive et plus facile. En définitive, ce sont les colonels qui font les armées.

CXXXVIII

Bonaparte, pour se faire pardonner sa jeunesse, avec tant de génie et de gloire, usa d'abord, vis-à-vis des représentants du peuple et du Directoire, des plus grands ménagements.

Il fut facile, dissimula, pour ainsi dire, et son caractère et sa portée. Il laissa croire à l'influence du chef d'état-major Berthier. Il parut trouver bon, pendant quelque temps, qu'on attribuât à ce dernier une partie de ses étonnants succès.

Le caractère de Bonaparte se roidit, pour la première fois, lors des difficultés avec le Directoire. Ses prodigieux succès venaient de rejeter Beaulieu sur le Mincio et dans Mantoue. Des renforts étaient nécessaires pour recueillir le fruit de tant de victoires. Un gouvernement débile et jaloux ne songe qu'à le rendre impuissant. Le 7 mai 1796, il a la coupable pensée d'ôter au jeune général, qui déjà lui porte om-

brage, la moitié de son commandement dans les contrées qu'il vient de conquérir, pour la donner à Kellermann !

Bonaparte, irrité de cette ingratitude, offre, avec autant de convenance que de dignité, dans sa dépêche du 14 mai 1796, datée de Lodi, l'alternative de sa démission ou d'un seul commandement ; et pour le moment le Directoire s'arrête.

Le général Hoche se trouvait alors à Paris, pour préparer son expédition d'Irlande. Le bruit courut, parmi nous, que le Directoire voulait l'envoyer recueillir la succession du jeune vainqueur d'Italie. Quelques-uns ont même cru que ce général vint, à cet effet, jusqu'aux Alpes, muni des pouvoirs nécessaires. C'eût été un grand changement dans le monde. Quoi qu'il en soit, la fortune de Bonaparte triompha. Le Directoire revint bientôt à des sentiments plus patriotiques et moins personnels.

Dès les premiers jours de son commandement, le général Bonaparte eut une grande représentation. Il se mit en rapport intime, non-seulement avec tout ce qui avait une valeur dans son armée, mais encore avec les Italiens les plus influents et les plus distingués. Il vit, il attira

tout homme important qui se trouvait de passage ou à proximité de son quartier général.

Il parlait peu dans les dîners et réceptions ; écoutait beaucoup, et ne laissait jamais quelqu'un le quitter sans en avoir tiré tout ce qui était possible, dans l'intérêt des opérations militaires ou de la politique. Il exerçait déjà cet art de captiver les hommes, de les enchaîner au char de son irrésistible génie.

Il était facile à ceux qui l'approchaient de s'apercevoir du travail incessant de cette vaste tête, ne se reposant jamais et faisant tout concourir, hommes et choses, à ses hardis projets. Plus tard, principalement dans les trois dernières années de l'Empire, Napoléon devint très-communicatif. Il prolongea volontiers ses causeries, surtout avec les témoins de ses premiers triomphes ; alors il parlait avec un indicible intérêt de ceux qui avaient noblement succombé dans tant de batailles.

Alexandre le Grand, qui mourut beaucoup plus jeune, éprouvait le même besoin de revenir sur son glorieux passé, avec ses lieutenants, dans des entretiens sur lesquels l'histoire ne nous a malheureusement rien trans-

mis. Il honorait la mémoire de ceux qui étaient morts pour la splendeur de son empire.

Tout entier aux préoccupations de l'art et au souvenir des braves qui avaient été les instruments de sa grandeur, Napoléon parlait de ses anciennes campagnes comme si elles eussent été celles de tout autre capitaine; il écoutait volontiers chacun, et mettait, ainsi, les assistants très à leur aise.

Pour les événements en cours d'exécution, c'était tout autre chose : il était impénétrable et ne cédait rien de ce qui pouvait diminuer l'estimation de ses forces ou la réputation de ses armes.

Le lecteur me pardonnera ces souvenirs et ces réflexions au sujet d'un homme que la postérité ne se lassera pas d'étudier.

RÉPUBLIQUE.

FIN DE LA PREMIÈRE COALITION.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Campagne de 1797.

Italie.

CXXXIX

Après la bataille d'Arcole et notre retour à Rivoli, le général Alvinzi prit position sur la rive gauche de la Brenta. Il replia contre Roveredo le corps de Davidowisch, qui commandait dans le Tyrol. Profitant de notre inaction, il eut tout le temps de rétablir ses forces et de réorganiser son armée.

La cour de Vienne dirigea en poste sur l'Italie toutes les troupes qu'elle put réunir ; parmi celles-ci, l'on remarquait un corps nombreux de volontaires de Vienne, composé de fils de nobles, de principaux propriétaires et négociants de cette ville. Tous les moyens furent pris pour exciter l'enthousiasme de cette jeune troupe dorée. Par une faveur spéciale, l'Empereur, dans une grande solennité, lui distribua des drapeaux brodés par l'Impératrice. Il parvint ainsi à réunir, dans le Tyrol et sur les rives de la Brenta, une force de 60,000 hommes traînant à à sa suite quantité d'artillerie et de chariots chargés d'approvisionnements. Cette armée, comme celles que nous avions déjà défaites, était

destinée à nous chasser de l'Italie, après avoir fait lever le siége de Mantoue.

Pendant que le général autrichien se mettait en mesure de nous attaquer, Bonaparte prenait ses dispositions pour résister à ses efforts. Il pressait le siége de Mantoue, et invitait le gouvernement papal à adopter enfin un système pacifique. Entre autres dispositions, il annonça à grand bruit une grosse réunion de troupes dans la légation de Bologne ; il tira, de diverses garnisons, 2,000 hommes, et se rendit à Bologne. Son projet était de faire croire qu'il voulait se porter sur Ancône. Mais le but réel était d'intimider la cour de Rome, de tenir en respect la basse Italie, et de retirer de l'intérieur le plus possible de soldats, pour fortifier ses divisions. Le renfort qu'il procurait ainsi à l'armée active se réduisait à 2,000 hommes, destinés à servir de réserve à la division Augereau, qui couvrait le siége de Mantoue. Cette place était le point de mire d'Alvinzi. La cour de Vienne attachait la plus grande importance à la levée du siége. Le plan de campagne qu'Alvinzi était chargé d'exécuter paraissait bien conçu.

La majeure partie des forces autrichiennes devait agir sur Rivoli, pour couper tout ce que

nous avions dans cette partie et sur l'Adige ; nous forcer à lever le siége de Mantoue et s'opposer à notre retraite sur le Mincio. Le corps, placé sur la Brenta, déboucherait vers Legnago, passerait l'Adige, se porterait sur Mantoue et se réunirait à la garnison, qui était encore de 12,000 hommes. Toutes ces forces, parmi lesquelles se trouvait une nombreuse cavalerie, courraient ensuite sur le Mincio se réunir au gros de l'armée, pour nous écraser à Rivoli.

CXL

Le général Bonaparte n'avait à opposer aux masses autrichiennes que 20,000 hommes, y compris les 2,000 placés à la réserve d'Augereau.

Notre position devenait tous les jours plus critique. Les probabilités étaient contre nous. Il n'est aucun doute que si le plan de la cour de Vienne eût été exécuté avec intelligence et vigueur ; si Alvinzi n'avait pas eu affaire à Bonaparte et à notre armée d'Italie, nous aurions définitivement été chassés de toutes nos conquêtes.

Le 6 janvier 1797 nous avions les positions suivantes :

A la droite, la division Augereau occupait la

rive gauche de l'Adige, au delà de Porto-Legnago; son avant-garde à Bevilacqua. Cette division, dont l'effectif total s'élevait à 7,709 soldats, serait appuyée par la réserve de 2,000 hommes dont j'ai parlé plus haut. Augereau était chargé de couvrir le siége de Mantoue.

Au centre, la division Masséna, effectif total 8,695 hommes, gardait Vérone; son avant-garde était à Saint-Michel.

A la gauche, Joubert, effectif total 10,055 soldats, occupait Rivoli, la Coronna et Montebaldo; sa droite s'appuyait à l'Adige, sa gauche à Montebaldo.

La 4e division Rey, de 5,252 hommes, occupait Dezenzano.

La brigade Lannes, de 7,574 soldats, était à Bologne.

Serrurier, avec 10,130 hommes, continuait le blocus de Mantoue.

En arrière, cinq divisions, ayant un effectif total de 8,327 hommes, occupaient les côtes du Ponent, Livourne, Alexandrie, Tortone, Coni, Ceva et la Lombardie, sous les généraux Garnier, Vaubois, Macquard, Gauthier et Kilmaine.

Le total de l'effectif s'élevait à 57,742 hommes, sur lesquels il n'y avait que 35,000 soldats présents sous les armes, dont 20,000 aux divisions actives.

Les fortifications des villes de Legnago, Peschiera, ainsi que celles des châteaux de Brescia et de Vérone, étaient dans le meilleur état et parfaitement armées.

La plus grande activité régnait au siége de Mantoue. Cette importante opération était confiée à Serrurier; il avait sous ses ordres le général Miolis, spécialement chargé du commandement de Saint-Georges. Bonaparte avait fait retrancher et armer, avec le plus grand soin, ce poste important, qui ne pouvait pas être confié en de meilleures mains.

Le moment était arrivé où le sort de l'Italie allait être décidé. Notre infériorité numérique ne nous permettait pas d'attaquer Alvinzi; mais nous attendions avec calme son agression.

La 33e demi-brigade de ligne, attachée à la 2e brigade de la division Joubert, sous les ordres du général Mounier, était placée à San-Marco.

Le 8 janvier 1797, l'avant-garde d'Augereau, à Bevilacqua, fut refoulée par le général Provera

jusque sous le canon de Porto-Legnago ; elle éprouva des pertes et abandonna à l'ennemi deux canons. Provera, d'après ses instructions, devait passer lestement l'Adige, entre Ronco et Porto-Legnago, et se porter en toute hâte sur Mantoue. En donnant ces ordres, Alvinzi espérait *que ce mouvement inattendu, et la réunion des masses autrichiennes que nous avions en présence aux débouchés du Tyrol, nous obligeraient à lever le siége de Mantoue. Bonaparte concentrerait de nouveau ses forces, comme il l'avait déjà fait lors de l'arrivée de Wurmser, afin d'éviter le coup dont il était menacé. Une fois Provera arrivé devant Mantoue et le siége levé, l'armée d'Italie, malgré la réunion de toutes ses divisions actives, se verrait encore hors d'état de résister. Elle serait obligée d'abandonner le Mincio. Cette retraite entraînerait l'évacuation entière de l'Italie.* Bonaparte et ses intrépides soldats firent échouer les belles combinaisons du général autrichien.

Le 12 janvier, l'ennemi dirigea une attaque générale contre toute notre ligne. Masséna, à Saint-Michel ; Joubert, à Montebaldo, le repoussèrent. L'attaque fut vive, la défense opiniâtre. Nous conservâmes nos positions ; Masséna enleva 700 prisonniers et 3 canons ; Joubert fit

300 prisonniers. C'était le prélude de la bataille de Rivoli.

CXLI

Cependant le corps de Provera, après avoir repoussé l'avant-garde d'Augereau à Bevilacqua, le 8 janvier, n'avait pas fait grande diligence pour passer l'Adige. Dans la nuit du 12 au 13 seulement, il jeta un pont sur cette rivière, en face d'Anghiari, à une lieue au-dessus de Porto-Legnago. En même temps, une forte colonne du général Alvinzi cherchait, vers le lac de Guarda, à tourner la gauche de la division Joubert par Caprino et Montagna sur le revers occidental du Montebaldo, afin de faire évacuer la Corona. A la droite de la division Augereau, le général Guieu se porta sur Anghiari, attaqua l'avant-garde de Provera, qui avait passé l'Adige, et lui fit 300 prisonniers.

Joubert jugea très-bien la situation. Ses forces disséminées ne pouvaient nulle part tenir tête à un ennemi six fois plus nombreux. Il sut à propos réunir la division dans le bassin de Rivoli. Ce mouvement fait avec méthode, en pré-

fut abordée et la grande supériorité des forces autrichiennes sur ce point, obligent Joubert à céder du terrain ; l'ennemi en profite, il se porte audacieusement contre notre centre. Joubert et sa brave division donnent un bel exemple de fermeté et de dévouement; néanmoins tous nos efforts peuvent devenir inutiles.

Enfin Masséna, à la tête de la 32e demi-brigade, arrive et rétablit le combat. Dans cette circonstance, alors que la 32e défilait devant Bonaparte pour attaquer l'ennemi, un grenadier, dont j'ai eu occasion de parler, Léon Aunes, lui dit avec énergie, et en frappant sur sa baïonnette : « *Général, tu aimes la gloire, nous allons t'en donner aujourd'hui !* »

Les mouvements de l'ennemi deviennent incertains. Nous nous battions depuis trois heures, avec un rare acharnement, contre des forces quintuples. Cependant les Autrichiens n'avaient pas encore démasqué toutes leurs masses.

A notre grand étonnement une grosse colonne, jusqu'alors inaperçue, débouche tout à coup du fond de la vallée de l'Adige, et, à la faveur du grand feu d'une batterie établie en face de nous, sur la rive gauche, se porte vers le plateau pour enfoncer notre droite et s'emparer

de cette position. Le moment était des plus critiques.

Le général en chef, qui n'avait à sa disposition que peu de cavalerie, ordonne plusieurs petites charges. L'ennemi éprouve des pertes, mais il continue d'avancer. Il conduit de l'artillerie vers le plateau, s'en empare et s'y établit. Joubert juge froidement tout le danger de notre situation; cet irrésistible homme de guerre prend un fusil, se met à la tête de la 33e, nous entraîne comme un torrent sur le fameux plateau, sous une grêle de balles et de mitraille. L'ennemi est repoussé; il laisse le champ de bataille couvert de morts, de blessés et d'artillerie; gagne, dans le plus grand désordre, la vallée dont peu d'instants avant il était audacieusement sorti. Dans cette brillante affaire, Joubert et la 33e se couvrirent de gloire. Notre demi-brigade eut 6 officiers tués et 14 blessés, 75 soldats tués et 180 blessés. Parmi ces pertes, la part de mon bataillon fut de moitié.

Ce coup porté contre la gauche d'Alvinzi jette la terreur dans toutes ses lignes. La 75e, soutenue de la 18e, fit mettre bas les armes à la colonne qui manœuvrait sur notre extrême gauche pour nous tourner.

Pendant que nous obtenions, à Rivoli, d'aussi beaux résultats, Augereau, après avoir assuré la défense de Porto-Legnago, marchait sur Anghiari, rencontrait la gauche de Provera sur la rive droite de l'Adige; l'attaquait, lui prenait 2,000 hommes et 14 bouches à feu; brûlait le pont des Autrichiens sur l'Adige. Mais Provera et la tête de son corps avançaient en toute diligence sur Mantoue.

Alvinzi, repoussé à Rivoli, se porta avec assez peu d'ordre sur la Corona. Il était non-seulement hors d'état de rien entreprendre contre nous, mais même encore de se maintenir sur cette position. Bonaparte avait à cœur de savoir ce qui se passait devant Mantoue; il charge Joubert de profiter de cette victoire presque inespérée; donne ordre à Masséna de rétrograder immédiatement à marche forcée, par Roverbella, contre Provera. Cette division arrive, pendant la nuit du 14 au 15, à Roverbella, où était déjà établi le grand quartier général.

CXLIII

Le 15 janvier de très-matin, Provera paraît devant Saint-Georges et somme Miolis de se

rendre. La réponse de ce brave soldat fut brève : « *Dites à votre chef que je sais me battre, mais non me rendre.* » Provera voulut entamer des négociations, Miolis ne répondit plus que par des coups de fusil.

Provera, ne pouvant rien obtenir de Miolis, voyant la difficulté de s'emparer de vive force de St-Georges et n'ayant d'ailleurs aucune nouvelle du général Alvinzi, se porta sur la Favorite. Il attaqua avant le jour, avec une vivacité peu ordinaire aux Autrichiens. La garnison, pour le seconder, fait plusieurs sorties. Serrurier et le général Victor rendent tant d'efforts inutiles. C'est là que se distingue, entre toutes, la *terrible* 57e demi-brigade. Pendant la chaleur de la lutte, Masséna arrive ; il accule Provera vers Saint-Georges. Ce dernier général, convaincu que toutes ses tentatives seraient vaines, pressé de toutes parts et sans espoir de pouvoir sortir de la souricière où il s'était engagé, capitule avec 6,000 hommes d'infanterie, 700 cavaliers, plusieurs généraux, 22 pièces de canon, leurs caissons, les drapeaux, les bagages ainsi que 400 hommes de la garnison de Mantoue accourus à son secours.

Pendant que Provera mettait bas les armes à Saint-Georges, Joubert attaquait, avec le plus

brillant succès, les hauteurs de la Corona ; sa brave division culbutait l'ennemi partout où il voulait tenir, et le précédait sur les hauteurs de Montebaldo. La retraite des Autrichiens se changea en déroute ; 6,000 hommes furent faits prisonniers. Tout ce qui se trouva dans la vallée de l'Adige courut en toute hâte sur Roveredo. Joubert établit son quartier général à Caprino.

Depuis le 8 janvier jusqu'au 16, l'armée d'Italie avait pris 20,000 hommes, dont 700 de cavalerie, 44 pièces d'artillerie avec leurs caissons, tous les drapeaux de la colonne de Provera, quantité de voitures et de bagages.

Le succès extraordinaire de Rivoli nous assurait la prochaine reddition de Mantoue. Cette place importante se trouvait dans un grand état de détresse ; la garnison manquait totalement de vivres ; elle mangeait les chevaux de la cavalerie qui s'était réfugiée avec Wurmser. Les maladies faisaient des ravages affreux. Il n'y avait plus de doute que sous peu ce boulevard nous ouvrirait ses portes.

Bonaparte ne prenait aucun repos tant qu'il lui restait encore à faire. Quel capitaine eut son habileté pour profiter de la victoire ? Il se rend à Vérone par un temps affreux ; ordonne au

général Joubert de pénétrer dans le Tyrol et d'y reprendre la ligne de Lavis; à Masséna, de s'assurer des débouchés du Feltrin, en avant de Bassano; à Augereau, de prendre Padoue; la division Rey conduira les 22,000 prisonniers faits à Rivoli et à Saint-Georges.

CXLIV

Les 26, 28 et 29 janvier 1797, Bonaparte expédie ses instructions à Joubert : « Depuis la « bataille de Rivoli, le 14 janvier 1797, l'ennemi, « dit-il, n'a point reçu de renforts dans sa « direction ; il y a peu de troupes à Mori, et le « mouvement de Masséna sur Bassano oblige « les Autrichiens à évacuer Rovéredo, Trente et « des magasins considérables.

« Le général Joubert rassemblera sa division « pour se porter sur Mori, s'il ne l'a pas déjà « fait; il assurera par un pont de bateaux, à Ala, « la communication à travers l'Adige.

« Il y aura, de trois lieues en trois lieues, des « postes de cavaliers, pour une correspondance « très-fréquente.

« Le général Joubert aura 20,000 hommes

« dont 19,000 d'infanterie en trois divisions,
« 26 bouches à feu dont un tiers de montagne.

« Arrivé à Trente, il prendra la ligne du La-
« vis, établira un pont avec double tête fortifiée
« pour la communication de ses deux divisions
« de droite avec celle de Rey à gauche; la
« droite appuiera à Segonzano, également for-
« tifié.

« Le général Joubert reconnaîtra et fera re-
« trancher de suite quatre lignes de défense suc-
« cessives, pour le cas de retraite; elles seront à
« hauteur : 1° de la Fersina; 2° de Mori; 3° de
« la Corona; 4° de Castelnovo. Le commandant
« en chef du génie va s'entendre avec lui à ce
« sujet; il lui donnera le citoyen Maubert et
« quatre officiers du génie.

« La deuxième ligne de retraite, entre Tor-
« bole et Mori, la plus forte de toutes, doit être
« retranchée de manière à pouvoir y résister
« contre des forces doubles, pendant que l'ar-
« mée éloignée de la Brenta y reviendrait pour
« tourner l'ennemi.

« Dans cette deuxième ligne de retraite, ne
« pas s'occuper de la rive gauche de l'Adige.
« Fortifier quatre ou cinq endroits entre Mori et
« Rivoli, pour intercepter le passage de la vallée

« avec du canon ; construire dans le plus favo-
« rable d'entre eux, sur la rive gauche entre
« Mori et Rivoli, une redoute qui sera flanquée
« par le canon de la rive droite très-bien retran-
« ché, afin d'empêcher l'ennemi de pouvoir se
« porter sur Ala.

« Le général en chef recommande surtout de
« captiver les populations du Trentin par la plus
« grande discipline, et de ne leur demander
« aucune contribution. On fera des réquisitions
« légales pour les subsistances et les charrois
« indispensables.

« Le général Joubert réussira dans ce pays
« aussi bien que l'avait fait Vaubois ; il réta-
« blira l'ancien gouvernement que j'avais créé. »

Bonaparte termine ces importantes dépêches par l'éloge de la division Joubert dans les dernières affaires.

CXLV

En conséquence de ces ordres, le 26 janvier 1797, la division Joubert se porte en avant ; elle rencontre les Autrichiens à Avio, les attaque, les bat et leur fait 300 prisonniers.

L'ennemi s'était fortement retranché à Brentonico. Joubert réunit l'infanterie légère et chargea le général Deveaux d'attaquer ce poste, qui fut aussitôt emporté avec beaucoup de valeur ; l'on y fit 600 prisonniers.

Une colonne autrichienne avait pris la direction de Torbole ; on ignorait sa force, sa compotion et son but. Le général Joubert ordonne à mon bataillon de la reconnaître d'abord, puis de l'attaquer et de la poursuivre s'il y a lieu. Je l'atteins à Torbole. Un combat assez vif s'engage, à la suite duquel les Autrichiens se mettent en pleine déroute ; 500 prisonniers restent en notre pouvoir. Cette expédition heureusement terminée, je rejoignis la demi-brigade à Mori, quartier général de la division.

Les Autrichiens occupaient Roveredo. Joubert attaque cette ville et force l'ennemi à la retraite. Alvinzi avait fait fortifier les défilés de Caliano et se disposait à les défendre.

Le 27 janvier, Joubert se met en mouvement. Une colonne, sous les ordres du général Belliard, est chargée de tourner la droite de Caliano, tandis que le général Vial avec l'avant-garde se portera sur Trente, par la rive droite de l'Adige. Le restant de la division, conduit par Joubert

en personne, suivra la route postale. Cette manœuvre, exécutée avec célérité et audace, force l'ennemi à abandonner toutes ses positions. Il se retire précipitamment, nous abandonne Trente, 300 prisonniers, 2,000 blessés, des magasins et beaucoup de bagages.

On trouva, dans un hôpital de Trente, des soldats morts depuis plusieurs jours. L'avarice des entrepreneurs les conservait encore sur la paille qui, pendant leur maladie, leur avait servi de couchage, afin de faire payer à leur gouvernement un plus long séjour de ces malheureux. Les cadavres étaient en putréfaction, et la peste s'étendait autour de ce théâtre hideux. Le général Joubert força les habitants à faire enterrer ces morts; il fit murer la rue où était l'établissement, afin qu'il n'y eût aucune communication avec nous et avec la population de Trente.

Le 28 janvier, la 1re brigade occupa Segonzano, où l'on fit 800 prisonniers. La seule 29e demi-brigade légère mit en déroute un corps de 3,000 grenadiers hongrois, les meilleurs soldats de l'Autriche.

Alvinzi, dans une position aussi triste, demande un armistice de vingt-quatre heures ;

CXLVI

Le Saint-Père renouvelait les protestations de bienveillance envers la République française ; mais en secret son gouvernement négociait avec l'Empereur, sollicitait des généraux et des officiers pour commander les troupes de l'Église. Il était même question d'adresser à tous les souverains et aux peuples de l'Europe une bulle prêchant contre la France une guerre de religion. Ici il ne s'agissait pas de catholicité : on espérait réunir, pour une si sainte cause, tous les peuples blessés de notre gloire et de nos principes régénérateurs, quels que fussent leurs autels.

Par un de ces hasards qui se rencontrent à la guerre, Bonaparte avait intercepté la correspondance du cardinal Busca, ministre du pape, avec le cardinal Albani, nonce à Vienne. Une lettre adressée à ce dernier ne laissait aucun doute sur l'existence de mauvais projets. Busca témoignait, en termes non équivoques, la satisfaction de Sa Sainteté pour les bons résultats des négociations et à cause du prompt départ de Vienne du général Colli, nommé par l'Empereur au commandement des troupes papales. Il insistait avec vio-

lence sur l'éloignement du Saint-Siége pour la paix avec les Français. Ailleurs, il sollicite l'envoi d'un corps autrichien afin de renforcer les troupes de l'Église. Il désigne Trieste pour point d'embarquement et Ancône pour le débarquement. Mais il avoue que le Saint-Père n'a aucune confiance dans les talents militaires du général Alvinzi, à qui l'Empereur n'aurait pas dû donner le commandement de son armée d'Italie. Il finit ainsi sa longue dépêche : « Monseigneur « Stay n'a pas encore terminé le bref que vous « me demandez; je ne puis par conséquent vous « l'envoyer. Sa Sainteté ne croit pas devoir don- « ner le bref que vous m'avez proposé, parce « que devant être adressé à tous les souverains « et aux peuples catholiques de l'Europe, ç'au- « rait été déclarer une guerre de religion avant « le temps, ne pouvant cacher cette action du « Pape aux yeux des Français ; et alors, à cause « des raisons que je vous ai dites, nous serions « exposés à leur indignation, sans être assurés « de l'alliance de S. M. impériale. Selon les « renseignements que vous me donnerez, sur le « point d'une guerre de religion, le Saint-Père « se décidera à donner les brefs, à faire d'autres « pas. »

Cette lettre dévoile quelle était alors la poli-

tique de Rome, et ce dont on peut devenir capable pour des intérêts temporels. Elle justifie la conduite que Bonaparte va tenir envers des prêtres aveugles !

Après avoir battu Alvinzi sur l'Adige, refoulé les débris de son armée fuyant en désordre dans le fond du Tyrol, et sur la rive gauche de la Piave, on ne pouvait laisser compromettre tant de succès et le repos de l'Italie entière par les excitations du gouvernement de Rome.

Le Saint-Siége se posait, comme chef de la coalition spirituelle, à l'appui de celle des souverains. Les difficultés de l'armée l'Italie, de ce côté, furent toujours sérieuses ; elles influèrent sur les opérations militaires. Il était impossible de ne pas en parler.

CXLVII

Le 3 février 1797, Bonaparte fait à cette cour une déclaration et énumère une partie des griefs de la République contre les incitations du clergé.

Le général en chef n'a pas besoin d'une armée considérable pour cette expédition ; 4,500

hommes, la plupart de troupes lombardes nouvellement levées, suffiront. Les généraux Victor et Lannes commandent cette division qui, sous les ordres directs de Bonaparte, envahira les États-Romains; et, pour la première fois, le drapeau italien apparaîtra sur la scène militaire.

Le général Colli commandait les troupes de Sa Sainteté. Elles étaient en position, à Faenza, pour défendre le passage de l'Animone. Les grenadiers Lombards suffisent pour les mettre en déroute. Cette affaire coûte au Saint-Siége, 400 morts, 1,200 prisonniers, et 14 pièces de position; les caissons, les drapeaux, les bagages restent en notre pouvoir. Les débris terrifiés de cette armée courent dans toutes les directions; impossible de les atteindre.

Le 9 février, Bonaparte s'empare d'Ancône. Il trouve dans cette place une quantité considérable d'artillerie, de fusils, de munitions et de bagages.

Le 10 février, il prend Lorette. Le général Colli avait eu soin de faire enlever tout ce qu'il put emporter du trésor. Cependant l'armée trouva encore un million de valeurs, ainsi que la madone miraculeuse envoyée depuis à Paris.

Le 18, Bonaparte était maître du pays de Pérugia et de la petite province de Camerino.

A mesure que les Français approchaient de Rome, ils éprouvaient moins d'obstacles. Leur marche rapide, la conduite des troupes de l'Eglise, les dispositions évidentes du peuple pour les principes de la Révolution française, répandirent l'alarme et le découragement parmi les grands de Rome. Aussitôt ils évacuent sur Naples tout ce qu'ils ont de plus précieux; et prennent des mesures pour s'éloigner. La cour du Saint-Père était dans une grande consternation, néanmoins Sa Sainteté s'efforçait d'attendre les événements avec un calme démenti par ce qui se passait autour d'elle.

Bonaparte, que la fortune favorisait du côté de Rome, n'était pas sans inquiétude pour sa position en Tyrol et au nord de Venise. Il savait que le prince Charles remplacerait le général Alvinzi; qu'il était attendu sur la rive gauche de la Piave avec un corps d'élite de l'armée du Rhin et autres renforts considérables. Dans le Tyrol, on disposait les esprits pour une levée en masse, de laquelle on espérait un grand appui.

A la vérité, les renforts tant de fois promis par le Directoire étaient enfin en marche. Déjà,

plusieurs corps débouchaient dans le Piémont et se dirigeaient sur l'Adige. Tout faisait présager de sérieux événements. La présence de Bonaparte devenait chaque jour plus nécessaire dans les Etats de Venise. Il était donc pressant d'en finir avec le Saint-Siége.

Je vais suspendre un instant le récit de l'expédition de Rome, pour faire connaître une particularité qui, selon une opinion aujourd'hui assez généralement connue, jetterait quelque jour sur la scurce des événements relatifs à la chute du gouvernement impérial.

CXLVIII

Les troupes destinées à renforcer l'armée d'Italie commençaient à déboucher dans le Piémont. Le choix du général Bernadotte, pour commander celles qui venaient de l'armée de Sambre-et-Meuse, semblait indiquer un nouveau projet du Directoire.

A son passage à Lyon, la division Bernadotte s'insurgea pour le paiement de la solde ; on lui donna de l'argent et elle continua sa marche sur l'Italie.

Le général Bonaparte, par son ordre du jour du

6 mars 1797, avait accordé aux états-majors, ainsi qu'aux troupes des divisions de l'armée du Rhin et Moselle, Sambre-et-Meuse et de l'intérieur, une gratification de quinze jours de solde ; à leur arrivée, cette mesure reçut son exécution.

Dès notre entrée en Italie, le général en chef avait ordonné que les troupes en marche, dans l'arrondissement de l'armée, ne fussent pas logées chez l'habitant ; elles devaient, à chaque gîte, être abritées dans les églises ou dans les bâtiments destinés à cet usage.

Des motifs politiques, aisés à concevoir, conseillaient l'adoption de cette mesure au milieu d'une telle population.

Bernadotte arrive ; il veut que sa division reçoive des billets de logement et couche chez le bourgeois. Le général en chef était occupé à son expédition de Rome. Les divers commandants des lieux de passage ne s'opposèrent pas à l'infraction de l'ordre de l'armée ; mais à Milan, il n'en fut pas ainsi. Dupuy, colonel de la 32e demi-brigade, était dans cette ville, pour s'y faire soigner d'un coup feu reçu à Caldiero ; c'était sa troisième blessure depuis le commencement de la campagne. Le général en chef lui avait donné le commandement supérieur. Ce brave soldat,

esclave intelligent de sa consigne, s'oppose avec beaucoup de mesure aux innovations que Bernadotte veut introduire et tient ferme pour l'exécution des ordres précédemment donnés. La division de passage s'insurge de nouveau pour la solde ; elle continue son mouvement vers l'Adige. Bernadotte blessé par l'opposition de Dupuy lui ordonne les arrêts.

Peu de mois après je revis, à Vérone, mon ancien chef de brigade ; il était encore ému de l'aventure et me la raconta dans tous ses détails.

Cependant le général en chef, instruit de cette affaire, interpose son autorité ; il blâme la conduite de Bernadotte : ce dernier ne s'attendait pas au dénoûment, il est obligé de se contenir.

Nos grandes actions avaient excité quelque jalousie dans les autres armées ; les ennemis s'efforçaient de l'alimenter, et on reprochait à Bernadotte de ne pas assez combattre un tel esprit dans sa division.

On appelait celle-ci les *messieurs*, parce que, généraux et officiers, tous affectaient une prétention militaire contrastant avec la valeur modeste des troupes de l'armée d'Italie que la coalition, elle-même, ne pouvait s'empêcher d'admirer. De nombreuses collisions eurent lieu, mais la que-

relle fut bientôt vidée. Les grenadiers de Masséna mirent les brouillons à la raison ; plusieurs de ces *messieurs* payèrent cher leurs manières peu conformes au républicanisme qu'ils affectaient.

Bientôt l'affaire devint personnelle aux généraux; l'un d'eux s'emporta beaucoup. Masséna, en contact plus immédiat, et le même dans les affaires particulières qu'en présence de l'ennemi, était sur le point de se fâcher sérieusement.

Le général Bernadotte, inquiet des suites déplorables de cette querelle, ouvrit enfin les yeux et fit tout pour y mettre un terme. Il était bien tard ; des deux côtés le sang français avait coulé, des grenadiers, des sous-officiers s'étaient entretués.

Les généraux de l'armée d'Italie donnèrent, dans cette circonstance, des preuves de leur dévouement et de leur fermeté. A leur voix, le courroux de tant de braves s'apaisa. Tout rentra dans l'ordre.

CXLIX

Depuis, le public militaire et les hommes poli-

tiques se sont occupés de ces vieilles querelles. Il y a eu plusieurs manières de voir. Je vais développer celle qui, dans l'admiration pour le général Bonaparte fut, en ces derniers temps, la plus vive et la plus décidée.

« Bernadotte, a-t-on dit, était ambitieux; il « exagérait le républicanisme et la popularité ; « il ne voyait pas sans regret tout ce que Bona- « parte avait fait de grand. Le Directoire l'en- « voya en Italie pour créer à ce général de nou- « velles difficultés dans son armée. Bonaparte « en éprouvait déjà d'assez sérieuses de la part « de la coalition.

« Chose étrange! tandis qu'en France on fai- « sait au grand capitaine la réputation de ter- « roriste, de partisan et d'admirateur du gou- « vernement de Robespierre, on venait l'accu- « ser en Italie d'être aristocrate; il faut dire « que cette dénomination était alors, pour l'ar- « mée, l'expression de la haine et du mépris.

« Bernadotte affectait beaucoup de soumis- « sion, mais son peu de sympathie était connu. « Ses amis tenaient sur le compte de Bonaparte « des propos insensés. Chaque fois qu'ils pou- « vaient faire éclater leur mauvais vouloir, ils en « saisissaient l'occasion.

« C'était la première fois qu'on avait entendu « parler d'insurrection de troupes à l'armée d'Ita- « lie; et faire de l'opposition contre le génie qui « la dirigeait. Il était réservé aux divisions ve- « nues du Rhin et de Sambre-et-Meuse de don- « ner cet exemple. La Providence avait-elle déjà « choisi l'un des plus redoutables avant-coureurs « de nos revers?...

« Les talents, la tenue, la sagesse et la fer- « meté de Bonaparte avaient toujours fait échouer « les intrigues. Ses ennemis, qui furent aussi « ceux de la France, rongèrent leur frein. Ils ne « purent mettre le désordre dans son invincible « armée.

« D'un côté, le monde a vu gloire et malheurs « sans pareils; de l'autre une fortune toujours « ascendante, une vie toujours heureuse, même « au milieu de la coalition, alors que la France « était humiliée. La postérité jugera.

Les partisans de la politique du Directoire et du général venu du Rhin, disent, au contraire aujourd'hui : « Tous ces faits étaient au moins « exagérés. Pourquoi parler d'ambition, alors « qu'à l'armée d'Italie en paraissait une que « toutes les gloires passées ne pouvaient désor- « mais satisfaire. Déjà, c'était donc en France,

« un crime d'être républicain. La division « Bernadotte avait réclamé deux fois sa solde « d'abord à Lyon, puis à Milan. Dans cette « dernière ville elle exigea le logement dans « les habitations privées. Quels rapports y « avait-il entre ces faits et les dispositions per- « sonnelles du général divisionnaire. Par l'or- « dre du 6 mars, le commandant de l'armée « d'Italie n'avait-il pas lui-même donné raison « aux plaintes pour la solde. Eût-il accordé une « gratification si rien n'avait dû être payé aux « troupes. Trop de querelles particulières, si re- « grettables, résultaient du contact nouveau « entre des corps qui avaient longtemps vécu « sous une discipline, et dans des pays diffé- « rents. Leurs services, leurs titres, leurs sou- « venirs de gloire n'étaient pas les mêmes. « Devait-on rendre le général Bernadotte res- « ponsable de tout; cette rivalité venait de plus « loin et s'étendait aux autres armées.

« On disait qu'il y avait sur le Rhin des mes- « sieurs et de la camaraderie. A la même épo- « que n'avait-on pas répondu, avec autant de « raison, que l'Italie voyait des sabreurs et des « aristocrates?

« La guerre avait toujours été faite selon les

« moyens, les circonstances et les localités ; par « grandes manœuvres et batailles rangées, en « Belgique et en Allemagne ; par têtes de colonnes et saillies audacieuses, en Italie, où personne n'a jamais pu voir plus d'une division « en bataille. La question n'était pas de décider « dans laquelle des armées de la République « on avait eu plus de mérite ou de bonheur ; « l'important c'était la grandeur des services « rendus au pays.

« Sans doute l'armée d'Italie et son chef « avaient accompli de belles choses dans les « campagnes de 1796-1797 et 1800, mais les « soldats du Rhin comptaient des succès plus « anciens et au moins égaux. Ils avaient eu « nombre de généraux illustres et ne s'étaient « inféodés à aucun d'eux. »

Ces assertions opposées, ces discussions d'autant plus animées que les événements successivement accomplis vinrent exciter davantage, n'eurent pas, à l'armée d'Italie, le retentissement et l'importance qu'elles ont pris depuis les dernières années de l'Empire. La grandeur des opérations militaires de chaque jour, les victoires auxquelles on devait se préparer, le génie du général en chef Bonaparte, sa fortune et l'esprit de

l'armée entraînaient ailleurs les imaginations; ils laissaient bien peu de temps et de carrière pour les petites choses.

Entre les deux opinions extrêmes ainsi décidées à ne pas se mettre d'accord, je pencherais plus, il est inutile de le dire, pour la première; je n'ai pas qualité, j'en ai prévenu au commencement de ces mémoires, pour trancher de telles questions.

C'est à l'histoire qu'il conviendra de décider, mais à l'histoire impartiale, écrite seulement alors que les derniers retentissements des passions contemporaines seront venus expirer à ses pieds.

Peut-être ai-je traité trop longuement cet épisode, qui, à cause du rôle joué depuis par chacun, peut en quelque sorte être rattaché au récit de nos désastres.

Je reprends le cours des affaires de Rome.

CL

Le Pape, n'ayant plus d'armée, faisait à ses peuples des proclamations étranges : *Comptez,* leur disait-il, *sur le secours des apôtres saint*

Pierre et saint Paul ; nos forces, aux yeux des incrédules, sont un sujet de mépris et de risée ; elles auront cette vigueur, cette puissance, ce succès qui exhausseront les vœux de la chrétienté.

Cependant, la marche de Bonaparte n'éprouvait aucun obstacle ; elle ressemblait à un triomphe. Le peuple, au lieu de seconder les intentions de Sa Sainteté, s'organisait d'une manière républicaine. Partout où nous pénétrions, l'on formait des gardes nationales et des municipalités. Le prestige se perdait ; le gouvernement de l'Eglise sentit la fâcheuse situation dans laquelle il s'était placé. Néanmoins, l'inflexibilité sacerdotale ne pouvait se résoudre à demander la paix. Enfin, le mal étant à son comble et les choses désespérées, le cardinal Matei fut chargé de faire des ouvertures à Bonaparte, dont le quartier général était alors à Macerata.

Bonaparte répondit aux propositions de ce prélat : *Je sais que Sa Sainteté a été trompée ; je veux bien encore prouver à l'Europe entière la modération de la République française. J'accorde cinq jours pour envoyer un négociateur à Foligno où je me trouverai, et où je désire pouvoir contribuer, en mon particulier, à donner une preuve écla-*

tante de toute la considération que j'ai pour le Saint-Siége.

Le Pape répond au général en chef en envoyant des plénipotentiaires. La paix fut conclue à Tolentino, le 19 février 1797. Bonaparte dicta les conditions; le cardinal Matei, en annonçant l'événement à Sa Sainteté, dit qu'elles *étaient très-dures et semblables en tout à la capitulation d'une place assiégée.*

Le pape renonçait pour toujours à Avignon et au comtat Venaissin, ainsi qu'aux légations de Ferrare et de Bologne; il s'obligeait à payer à l'armée 30,000,000 de francs, et à remplir toutes les stipulations de l'armistice conclu à Bologne, le 27 juin 1796. La ville et le territoire d'Ancône devaient être occupés par les Français jusqu'à la paix continentale.

Bonaparte envoya une députation à la république de Saint-Marin pour l'assurer de sa protection, et lui offrir un accroissement de territoire qu'elle refusa sagement.

CLI

Pendant que ce général, à la tête de quelques soldats lombards de nouvelle levée, faisait voir

pour la première fois aux Italiens leur drapeau du côté de la basse Italie, Mantoue ouvrait ses portes.

Le 2 février 1797 une capitulation, entre Wurmser et le général Serrurier, commandant le siége, avait été conclue. Bonaparte avait prescrit à ce dernier, de conserver pour le feld-maréchal les égards et la générosité dus à son âge, ses services et son caractère. Ses intentions furent remplies avec une loyauté et une délicatesse admirables.

On trouva dans Mantoue une quantité considérable de canons de gros calibre, de projectiles et d'effets de campement; mais très-peu de vivres et de poudre.

La garnison rentra en Autriche et fut échangée contre des prisonniers français au pouvoir de l'Empereur.

La paix faite avec Rome, la place de Mantoue en notre pouvoir, et toutes les mesures prises pour maintenir la tranquillité dans la basse Italie, Bonaparte se rendit à Vérone, afin de préparer l'ouverture de la campagne sur la Piave et en Tyrol. De grands événements allaient encore s'accomplir de ce côté.

CLII

Les troupes annoncées par le Directoire avaient rejoint l'armée, et la reddition de Mantoue rendait disponibles celles qui en faisaient le siége. Bonaparte réorganisa son armée ; il forma sept divisions actives qui prirent les positions ci-dessous indiquées.

Les divisions Masséna, Augereau, Serrurier et Bernadotte occupaient la rive droite de la Piave ; elles étaient destinées à manœuvrer sous les ordres immédiats du général en chef.

Les divisions Joubert, Delmas et Baraguey d'Hilliers, réunies sur la ligne du Lavis, durent manœuvrer dans le Tyrol sous les ordres de Joubert.

Le prince Charles avait pris le commandement de l'armée autrichienne d'Italie. Des renforts considérables étaient arrivés et déjà en position sur la rive gauche de la Piave et dans le Tyrol.

Des deux côtés tout était disposé pour commencer une campagne décisive.

CLIII

Joubert venait de soumettre quelques doutes sur l'importance des lignes de défense dont le général en chef avait recommandé l'étude et l'emploi, selon les circonstances. Dans la seconde quinzaine de février, Bonaparte répond :

« Rappelez à vous, de Vérone, la division Dal-
« lemagne, dès qu'elle sera organisée ; placez-la
« aux sources de la Brenta, à une marche de
« Trente, afin que Masséna puisse évacuer
« Borgo-di-Val-Sugana.

« Je vous envoie la 63e demi-brigade, élite
« de l'armée, à ménager pour une occasion ;
« le premier coup doit être vigoureux ; vos ap-
« provisionnements sont assurés.

« L'art de la guerre consiste, lorsqu'on a des
« forces inférieures, à gagner du temps. Vous
« devez pouvoir résister de ligne en ligne jus-
« qu'à Vérone, Peschiera et même devant Man-
« toue ou une place quelconque, si les mouve-
« ments du reste de l'armée vous y obligent,
« car il faut être prêt pour toutes les chances.

« Relisez mes instructions précédentes. Ré-

« pondez-moi positivement s'il y a une bonne « ligne de défense de Torbole à Mori.

« Pour empêcher l'attaque de la ligne de « Mori, le meilleur moyen est un pont avec « double tête entre Trente et Roveredo ; qui est « maître d'une rive de l'Adige et possède un « pont domine les deux rives.

« Dès que vous évacuerez Trente, ralliez-vous « en avant de Roveredo, pour placer votre corps « d'armée entre Torbole et Rivoli, où il faut ré- « sister au moins dix jours, sinon toute la cam- « gne est manquée.

« La ligne de Rivoli ne peut plus servir, si « ce n'est pour y passer quelques jours ; elle est « trop éloignée des gorges de la Brenta. Le « corps d'armée n'y serait pas secouru à l'aide « d'un mouvement par la haute Brenta et « Trente. »

CLIV

Le 11 mars 1797, l'aile droite et le centre de l'armée française se mirent en mouvement. Les quatre divisions, sous les ordres directs du général en chef et malgré les grands obstacles qui

leur furent opposés, franchirent la Piave. Une suite non interrompue de belles manœuvres et d'éclatantes victoires portèrent Bonaparte sur le Tagliamento, qu'il traversa en présence de l'archiduc Charles. Ce début brillant décida du sort de la campagne.

Après le passage du Tagliamento, les divisions Serrurier et Bernadotte se portèrent sur l'Isonzo, qu'elles franchirent. Le 19 mars, Gradisca se rendit au général Serrurier. Dans le même moment, Masséna, toujours infatigable et heureux, prenait la Chiusa, traversait les Alpes nautiques, renversait tout ce qui s'opposait à son passage, se rendait maître des défilés importants de Pontebba et se dirigeait sur Klagenfurt. Il eut, le 24 mars, un combat célèbre à Tarvis.

Le 21, Goritz nous avait ouvert ses portes. Bonaparte fait une proclamation pour tranquilliser les habitants de l'Autriche intérieure. Il ordonne la formation d'un gouvernement provisoire qui doit siéger à Goritz, et désigne ceux des notables qui le composeront.

Dugua, qui commande le premier corps de réserve de cavalerie, s'empare de Trieste le 23 mars.

Dans les différentes affaires qui eurent lieu,

depuis le 11 jusqu'au 24 mars, la droite et le centre de l'armée firent une quantité considérable de prisonniers, prirent des canons, des drapeaux, des bagages. Au commencement d'avril, le corps du prince Charles, sur leque. l'Autriche comptait pour son salut, se trouvait déjà dans une désorganisation complète. Dès ce moment, plus d'obstacles pour marcher sur Vienne.

CLV

Dans le Tyrol, le temps était affreux, et jusque-là, Joubert avait ordre de se tenir sur la défensive.

Le 15 mars, le général en chef lui écrivait, de Sacile :

« Pour opérer leur jonction, les divisions du « Tyrol et du Frioul doivent arriver, celles-ci « à Osoppo et sur la Drave, les premières vers « les montagnes au delà de Brixen.

« Mais il y a des chances qu'il faut prévoir :

« 1° Vous pouvez être battu ; rétrograder sur « Mori, Rivoli, Castelnovo et même Mantoue.

« 2° L'ennemi pénétrerait assez facilement,
« par Feltre et Primolano, sur nos derrières.

« 3° Les divisions du Frioul, débordées par
« leur droite et leur gauche, peuvent être préve-
« nues sur la Piave ou sur la Brenta.

« Dans le premier cas, vous commanderiez
« entre l'Adige et l'Oglio et jusqu'à Ferrare.
« Disputez le terrain pied à pied; donnez le
« temps aux divisions du Frioul d'arriver.

« Dans tous les cas, approvisionnez; défen-
« dez Peschiéra, Porto-Legnago, Mantoue et
« Pizzichettone. Placez-vous entre Mantoue et
« le Pô; vous vivrez à l'aide de cette rivière.
« Vous prendrez à dos l'ennemi engagé dans le
« Milanais.

« Le général Sahuguet concentrerait ses forces
« dans le château de Ferrare.

« Selon les circonstances, vous recevrez de
« nouvelles instructions. Mais je ne doute pas
« que vous n'agissiez conformément à l'esprit
« de la guerre que nous faisons.

« Vous avez des bœufs, des souliers et de
« l'argent. J'approuve votre marché pour l'huile
« et les légumes. Donnez chaque jour du vin ou

« de l'eau-de-vie. J'accepte d'avance tout ce « que vous ferez pour améliorer le sort des sol- « dats. Préparez-vous à attaquer Botzen par « l'endroit le plus facile, vu les neiges.

« L'important est de ne pas mécontenter le « Tyrol.

« Confirmez les lois et magistrats existants; « l'exercice libre et public du culte. Caressez « les prêtres et les moines, surtout les savans « théologiens. Parlez bien de l'Empereur, mal « de ses ministres.

« Accordez toutes garanties aux serviteurs de « l'Empereur, afin qu'ils rentrent chez eux.

« A Brixen, une commission sous la dénomi- « nation des autorités locales, administrera et « percevra, pour la caisse de l'armée, les con- « tributions ordinaires. Ne prenez aucune caisse « des villes, mais seulement celles de l'Empe- « reur.

« Le désarmement du pays doit être absolu. « J'autorise les impositions sur les villages qui « assassinent ou se conduisent mal ; des otages « là où ils seront nécessaires. Mais, avant tout, « se faire aimer. »

CLVI

Dans la seconde quinzaine de mars 1797, alors que le grand quartier général était sur l'Isonzo, que Masséna occupait la chaussée de la Carinthie, notre corps d'armée reçut l'ordre de marcher en avant; les opérations devenaient possibles.

Le 20 mars, Joubert fait franchir le Lavis à ses trois divisions, enlève la position du général Kerpen. Cette bataille de Saint-Michel lui ouvre le Tyrol.

Les Autrichiens abandonnent quatre mille hommes, trois pièces d'artillerie, deux drapeaux et des bagages. Ils laissent sur le champ de bataille 2,000 morts et considérablement de blessés.

Ce jour-là, le quartier général de Bonaparte était à Gradisca.

Le 22, les Autrichiens avaient pris position à Salurn, rive gauche de l'Eisach. Les manœuvres de Joubert les obligent à se retirer, et Salurn est emporté à la baïonnette.

Mon bataillon fut chargé d'enlever la position de Neumarckt, défendue par le général

Laudon. Malgré la vigoureuse résistance des Autrichiens, j'exécutai le passage du pont et poursuivis l'ennemi jusqu'à Tramin ; c'est là que le général Dumas, avec sa cavalerie, exécuta une charge brillante qui dispersa les Autrichiens, dans plusieurs directions, sur les hauteurs à gauche de Tramin.

Lors du passage du pont de Neumarckt, je pris 300 prisonniers et m'emparai de deux pièces d'artillerie. A Tramin, l'ennemi abandonna un autre canon avec des bagages.

Mon bataillon reçut ordre de passer l'Adige à Neumarckt, et de prendre position sur la rive gauche de ce fleuve à Branzol.

Le même jour, alors que le quartier général de Bonaparte était à Goritz, l'avant-garde s'empara de Bolzano ; on y trouva des magasins considérables de farine, des bagages et des blessés.

Le général autrichien Kerpen rallie ses débris derrière la 1re division du Rhin, arrivée à Clausen.

Le 23, je rejoignis ma demi-brigade à Bolzano.

CLVII

L'Autriche n'avait rien négligé pour organiser la levée en masse du Tyrol. Le comte de Lerbach, au nom des états de ce pays et de la part de l'Empereur, avait fait une proclamation. Il comptait rassembler 20 à 25,000 hommes. D'après les instructions de la cour, ceux-ci devaient défendre les défilés les plus importants du Tyrol, sous les ordres du général Laudon. Cette levée ne répondit pas aux espérances. On parvint, avec des peines infinies, à réunir 10,000 hommes aussi mal armés que mal disposés. Cette troupe, massée sur deux points, devait, de concert avec les généraux baron de Liptai et de Kerpen, chargés de la défense du Tyrol, garder les débouchés des vallées de l'Adige et de Leisach, les hauteurs de Brixen, les défilés de Sterzing et ceux de la Rieuse; en un mot, couvrir les routes de Meran, d'Inspruck et de la Carinthie. Ces positions importantes étaient très-peu accessibles et d'une facile défense.

Si les ordres de la cour de Vienne eussent été exécutés comme elle devait s'y attendre, d'après la renommée de ces braves montagnards nous

aurions éprouvé de grands embarras. Notre jonction avec la droite de l'armée devenait très-difficile. Mais heureusement, il n'en fut pas ainsi. Laudon, dont on vantait les talents et l'influence sur les Tyroliens, ne justifia pas toutes ces espérances ; sa troupe se conduisit faiblement.

Laudon avait un camp à la hauteur de Mœlten, direction de Méran. Ce voisinage inquiétait le général Joubert. Les Autrichiens l'arrêtaient à Clausen. Il ordonna une double reconnaissance vers Méran et sur la hauteur de la rive droite du Taillefer. Les grenadiers de la 5e demi-brigade de ligne furent chargés de celle des hauteurs de Taillefer. Un bataillon de la 33e dut s'approcher du camp sur la route de Méran. Le chef de bataillon qui commandait cette dernière s'acquitta avec intelligence de sa mission. Il rencontra l'ennemi au château de Seibeinach, prit position et resta une grande partie de la journée en présence. Il acquit la certitude qu'il n'y avait dans cette réunion que des paysans ; il rentra, le soir, à Botzen, ainsi que le portaient ses instructions.

Les grenadiers de la 5e demi-brigade furent mal dirigés par le capitaine qui commandait la reconnaissance. Ils marchèrent peu militairement et furent surpris. Leur chef perdit la tête ;

il s'enferma, avec les trois compagnies, dans le vieux château de Rafenstein, à une lieue de Botzen et s'y barricada. Il était sans vivres. Une nuée de Tyroliens prirent position pour faire le blocus du château. Un grenadier de la 5e s'échappa et vint rendre compte au général Joubert de la situation de ce détachement.

Le 25 mars, à dix heures du soir, je reçus ordre d'aller, avec mon bataillon, délivrer les trois compagnies.

Je n'avais pas de guide ; il fallait me diriger sur les feux des insurgés tyroliens. Rafenstein n'est guère éloigné du Taillefer de plus d'une demi-lieue. La nuit était très-sombre ; l'ennemi occupait une espèce d'amphithéâtre couronné par le château déjà remarqué par moi le matin. Je pris à peu près la direction d'où, pendant le jour, j'avais entendu une fusillade, et je cheminai vers un des intervalles de feux que l'ennemi avaient établis. Ces milices se gardaient ; un *qui vive* m'annonça que j'étais près du château.

Par mes ordres, un soldat corse répondit en italien ; il engagea même, avec les gens de l'avant-poste tyrolien, une courte conversation de nature à leur faire croire que nous étions, comme

eux, insurgés, en retour d'une course. *Bonne nuit*, dirent-ils ensuite; *demain nous les prendrons* : et tout fut fini avec eux.

Je pris position et envoyai au capitaine un détachement pour lui porter l'ordre de venir me joindre. Il fallut beaucoup de temps pour faire comprendre à cet officier qu'on venait le délivrer. Je fus obligé de me rendre moi-même au près de lui. Enfin, à forces de prières et de menaces, il débarricada les portes et sortit. Je le ramenai ainsi que ses trois compagnies. Le général Joubert, et surtout le chef de brigade de la 5e, me comblèrent de remercîments.

Je repris ma position sur la rive gauche du Taillefer, avec deux pièces de 4 et deux obusiers; ma droite, vers le vieux château de Runglstein, où je plaçai une compagnie; ma gauche, au château de Klébenstein; sur mon front, j'avais le Taillefer.

A l'aide des précautions prises dans ma petite expédition, j'avais pu exécuter les ordres donnés sans être reconnu par l'ennemi. Nul doute que j'aurais pu lui faire beaucoup de mal; mais c'eut été courir trop de chances, et j'avais d'abord à ramener les 3 compagnies de la 5e. J'ai bien rempli la mission sans éprouver aucune perte.

Le 26, au point du jour, j'étais sous les armes. Je m'aperçus d'un grand mouvement dans le camp ennemi ; les Tyroliens se portaient vers le château de Rafenstein ; croyant qu'il était encore occupé par nos grenadiers, ils avançaient avec beaucoup de circonspection ; bientôt, enhardis par le silence qui régnait dans ce château, ils crurent que nos soldats se disposaient à se rendre : ils se précipitent pour saisir leur proie; mais, désappointement ! les portes sont ouvertes, et l'ennemi acquiert la conviction qu'il n'y est plus question des grenadiers. Cette troupe, furieuse, fait volte-face et se dirige vers le Taillefer, qu'elle se dispose à franchir. J'ordonne à l'artillerie de charger à mitraille et de ne faire feu qu'au signal. L'infanterie était derrière les murs de vigne qu'on aurait dit être des retranchements faits exprès pour la défense de ce poste. Les miliciens se précipitent en foule pour passer le torrent assez large en cet endroit. Lorsqu'ils furent descendus, je fis le signal ; l'artillerie commence son tir ; l'infanterie se découvre et exécute un feu de deux rangs ; le désordre se met parmi les Tyroliens ; bon nombre sont tués et beaucoup blessés ; le restant gagne les hauteurs en toute hâte, jette les armes, s'éparpille, et se sauve dans toutes les direc-

tions, chacun s'en retourne à ses champs. En un instant, ce corps avait été défait et Laudon débarrassé d'une de ses divisions.

Ces détails paraîtront peut-être fastidieux; mais j'ai cru devoir les consigner : ils apprennent, une fois de plus, ce qu'on doit espérer des levées en masse auxquelles généralement des militaires, même expérimentés, accordent beaucoup trop d'importance.

CLVIII

L'Autriche comprenait la nécessité de couvrir la route d'Inspruck et d'opposer des obstacles à l'établissement de notre communication avec la droite de l'armée par le Pursterthal ; elle avait donc fait fortifier avec quelque soin les hauteurs de Clausen, sur les deux rives de l'Eysach, les défilés de Mittevald, et surtout l'entrée de la vallée de l'Eysach au pont de Lodisbourg, ainsi que les approches de Mulbach ; tous ces retranchements étaient occupés par les milices dont le camp principal était à Sterzing.

Un autre camp était établi en arrière, et sur les hauteurs de Neuftifft, vers le pont où se

réunissaient les routes d'Italie, de Carinthie et d'Allemagne; il embrassait les deux rives de la Rieuze, de l'Eysach et la rive gauche de Schalersthal; Neuftifft et Schalders, ainsi que le village de Farn, étaient fortement occupés. Toutes ces dispositions annonçaient la détermination de nous disputer les approches de Brixen et de faire payer cher l'accomplissement de nos projets.

Joubert, après avoir habilement pris ses précautions pour neutraliser les efforts que Laudon, avec le peu de milices qui lui restait, pourrait tenter sur ses derrières, marche sur Clausen. Il attaque, le 27 mars, cette forte position avec presque tout son corps d'armée. Le général Kerpen oppose une résistance intelligente et énergique. Joubert détache plusieurs bataillons en tirailleurs, à droite et à gauche.

Ces hommes intrépides, et si habiles dans ce service spécial, escaladent, comme des chamois, des rochers inaccessibles; ils parviennent, avec les plus grandes difficultés, à tourner les ailes du général Kerpen. Celui-ci se déconcerte et hésite. La situation est décisive, Joubert la saisit; il a sous sa main les 11e et 14e de ligne; il les forme en colonne, et les entraîne au milieu

même de l'armée ennemie. La mêlée devient affreuse ; une lutte héroïque s'engage. En ce moment, Joubert domine le champ de bataille par son âme et sa stature. Enfin, le centre ennemi est rompu ; ses deux ailes, séparées, sont précipitamment refoulées de positions en positions dans des directions opposées ; bientôt la déroute devient générale : 1,500 prisonniers et plusieurs canons restent en notre pouvoir. Kerpen bat en retraite sur Mittevald pour s'y joindre à la seconde division, qui arrive du Rhin à grandes journées.

Nous marchons sur Brixen, dont nous nous emparons sans difficultés ; mais tout n'était pas fini. L'ennemi, rassuré par des renforts, par la nature abrupte du pays et le dévouement des populations à l'Autriche, résolut d'attendre encore le vainqueur dans ses positions de Neuftifft.

Ce jour-là, 27 mars, le quartier général de Bonaparte était à Caporetto.

CLIX

Il fallait enfin éloigner les Autrichiens et se rendre maître des débouchés de la Drave. Le gé-

néral Joubert attaqua, le 28 mars, la position de Neuftifft, les hauteurs de Mulbach et Schalders. La deuxième division autrichienne, arrivée depuis trois jours de l'armée du Rhin, avait renforcé le corps du Tyrol.

Le général Joubert, après avoir reconnu les positions occupées par l'ennemi, dispose ses troupes. Une colonne tournera leur droite; une forte masse d'infanterie avec la cavalerie marchera sur la grande route; la division Delmas manœuvrera à la gauche de l'Eysach.

Le général Kerpen fit partout la plus vigoureuse résistance. Après cinq heures d'un combat opiniâtre, l'ennemi abandonna, alors que nous allions enfin la tourner, la position de Schalders. La colonne commandée par Joubert sonne la charge. Nos demi-brigades se précipitent sur les retranchements. L'ennemi, épouvanté, se met en pleine retraite à travers un terrain encombré de blessés et de morts. Notre cavalerie, sous le général Dumas, charge et sabre tout ce qui s'oppose à son passage. Les Autrichiens, enfin, se précipitent pêle-mêle sur la route d'Inspruck; ils abandonnent leur artillerie; on leur fait des prisonniers; les miliciens fuient dans toutes les

directions, et les débris de cette armée ne s'arrêtent qu'à Sterzing, où Kerpen parvient à les rallier.

Ce même jour, le quartier général de Bonaparte était à Tarvis.

Sans prendre haleine, nous avions poursuivi notre marche victorieuse ; la brigade Beillard occupait Mittevald, route d'Inspruck ; la division Joubert, les environs de Brixen ; la 33e demi-brigade était dans cette ville.

L'armée venait de battre successivement et en détail le corps de Kerpen, les insurgés du général Laudon et deux divisions arrivées, l'une après l'autre, du Rhin ; elle avait besoin de repos ; Joubert la retint dans ses positions jusqu'au soir du 31 mars.

Le 28 mars, Bonaparte avait rappelé, dans un ordre du jour, à l'exécution des règlements pour le nombre des vivandières, des blanchisseuses, et les chevaux que chacune d'elles pouvait avoir ; toutes les autres femmes devaient être châtiées et renvoyées.

« Il y aurait, à l'avenir, un fourgon attelé de « quatre chevaux par bataillon aux frais des « officiers et un pour l'état-major de la demi- « brigade aux frais du corps.

« Au lieu du fourgon de bataillon, chaque « compagnie pourrait posséder un cheval de « bât. »

Mais c'était principalement sur les derrières de l'armée que les désordres et les abus commençaient à se glisser; plusieurs fois, le général en chef y pourvut et remania l'organisation militaire des pays entre l'Adige et les Alpes.

Le 1er avril, le corps d'armée se mit en mouvement. Il se dirigea sur Villach, remonta la Rieuz jusqu'à sa source. Il suivit ensuite la vallée de la Drave, en passant par Lienz, Spital et Saint-Paternion.

Bonaparte était, depuis le 30 mars, à Klagenfurt; il transporta son quartier général le 2 avril à Friesach, pour marcher sur Loeben, où il arriva le 10.

CLX

Le 4 avril, Joubert avait replié tous les postes du Tyrol, ne laissant que le général Serviès sur le Lavis, avec 1,200 hommes pour couvrir l'Italie. Le 8, il se mit en communication avec l'armée de Bonaparte par Masséna, alors à Villach;

Joubert traînait 7,000 prisonniers et l'artillerie enlevée aux Autrichiens.

Cependant, à la même époque, le général en chef avait appris que le Tyrol était moins menacé ; la retraite du général de division Spork, sur le prince Charles, paraissait précipitée, et le mouvement de notre armée du Rhin obligerait Laudon à rétrograder vers l'Inn. Bonaparte prévenait Joubert de se tenir prêt, avec les 24e et 29e demi-brigades légères, 14e, 33e, 85e, 93e de bataille et 12 pièces, à suivre les 4 autres divisions du grand quartier général sur Vienne. Il se porterait à Lienz, sur la Drave, et se lierait avec le poste de Spital.

Les neuf autres demi-brigades du corps d'armée du Tyrol formeraient, au même moment, les deux divisions de Botzen, sous les ordres des généraux Delmas et Dumas ; ce dernier commanderait en Tyrol.

Dans cette supposition, le général Dumas tiendrait le plus longtemps qu'il pourrait Brixen, et, ensuite, les positions successives en descendant l'Adige. Il préviendrait immédiatement le général Kilmaine, commandant entre l'Adige et l'Oglio, soit qu'il fût à Mantoue ou à Vérone, de

tout ce qui arriverait. Le général Joubert lui remettrait une instruction très-détaillée.

Si l'ennemi perçait du côté de Brixen, le général Joubert se replierait sur l'armée, par Villach et Klagenfurt.

Dans 48 heures, l'urgence de ces divers mouvements sera décidée; jusque-là, le général Joubert devait étendre ses postes dans toute la vallée de la Drave, afin de mieux vivre; il acheterait des chevaux pour l'artillerie et compléterait son approvisionnement de munitions à Klagenfurt.

Le propre des actes et des paroles de Bonaparte était d'émouvoir à l'instant même, au plus haut degré, le soldat; de fournir presque exclusivement un aliment à ses préoccupations et à ses entretiens de bivouac.

Avec joie, chacun se met en mesure pour les nouvelles éventualités. Durant ces 48 heures d'incertitude, sur les combats et la gloire que le génie du général en chef nous réserve, il n'est plus question de l'Italie, déjà un peu vieille pour nos soldats; cependant, on avait bien pu rester quatre années à se morfondre sur la cîme des Alpes. Entre cette ancienne situation et la nouvelle, il y avait eu le Piémont,

la Lombardie, le Tyrol et tant de fameuses journées : tout cela était déjà loin. Les entretiens du bivouac roulent en ce moment sur Vienne et l'Allemagne. On allait donner la main aux frères d'armes du Rhin sur de nouveaux champs de bataille. On avait bien vu passer des agents diplomatiques se rendant à la réunion de Judenbourg ; mais c'étaient des traîtres, des espions, ou tout au moins des aristocrates et des intrigants dont le général en chef aurait raison de se défier. Bientôt, il faudrait recommencer avec la coalition. Sur ce dernier point seulement, nos braves ne se trompaient pas. Ces deux jours devaient être de repos; à peine les soldats sommeillèrent-ils. On parle un peu de tant de choses accomplies; beaucoup de ce que l'on désirait voir entreprendre. Les imaginations vont encore plus vite que le génie qui les excite. Les veillées se prolongent au milieu des plans de campagne; les soldats d'Italie avaient l'habitude de vouloir deviner leur général, et, sous lui, on commençait à ne plus douter de rien. Après tant d'épreuves et de victoires, il leur paraissait glorieux de rentrer enfin en France par la capitale de l'Empereur et la frontière du Rhin.

Cependant, le 11 avril, notre corps d'armée

prenait position à Spital; là, nos vieux braves apprennent avec surprise la suspension d'armes, conclue à Judenbourg, le 7 avril 1797, entre le général Bonaparte et les plénipotentiaires autrichiens. Déjà l'habitude de tant de succès rapides était telle, que personne d'entre eux n'avait songé qu'on dût enfin s'arrêter.

A une autre fois Vienne, l'Autriche et les batailles imaginaires qui semblaient le complément indispensable de tant d'autres. Ce fut une véritable déception, il fallut se résigner.

Tout à coup, les imaginations courent dans un autre sens; on parle de garnisons à Venise, à Milan; on songe même à la France, et le courrier de l'armée part avec les nouvelles rêveries de nos soldats. Chacun d'eux avait trop perdu l'habitude du repos pour rester calme en face de l'avenir tout à fait inattendu qui s'offrait depuis la nouvelle des préliminaires de Judenbourg.

CLXI

Le rôle de notre corps d'armée dans cette campagne de 15 jours fit honneur à Joubert.

Isolé à 6 journées de marche du gros de l'armée,

dans un pays difficile, il eut successivement à combattre, sur 40 lieues de profondeur, le corps du général Kerpen aidé de l'insurrection de Laudon, et bientôt renforcé par les deux divisions accourues des armées autrichiennes du Rhin. Parmi les forces de l'insurrection, il y en avait de réelles, d'autres étaient imaginaires. Devant un adversaire inhabile, celles-ci deviennent quelquefois les plus redoutables; au moins, le pays nous était très-hostile.

Joubert fut vainqueur dans deux batailles et nombre de combats importants; il enleva deux redoutables positions; il attaqua et battit en détail les forces qui lui étaient opposées, alors qu'elles accouraient à lui, échelonnées l'une derrière l'autre; il n'éprouva aucun revers, ne donna nulle inquiétude sérieuse au général Bonaparte; il fut sage, actif, énergique et toujours victorieux: à tant d'habileté et de fortune il joignait le plus beau caractère.

Après sa dernière et décisive victoire contre les positions de Neuftifft, le 28 mars, on crut que Joubert se dirigerait à tire-d'aile, par sa gauche, pour se joindre à notre armée du Rhin; mais celle-ci, nous l'avons déjà dit, ne franchit ce fleuve que dans la nuit du 19 au 20 avril, à

Diersheim. A la fin de mars, Joubert en était donc séparé par trois armées autrichiennes et 120 lieues de pays aussi difficiles qu'hostiles; inutile de rechercher ce qui serait arrivé s'il eût pris cette direction à laquelle il n'avait jamais songé.

Nous verrons même bientôt qu'en évaçuant presque complétement le Tyrol pour courir à 6 grandes journées se joindre au gros de l'armée sur l'Isonzo, Joubert fournit peut-être aux Autrichiens une occasion, heureusement non saisie, de rétablir leur fortune : il s'en excusa auprès du général en chef, qui répondit au milieu d'avril :

« Il est vrai qu'une de vos trois divisions de-
« vait rester pour couvrir le Tyrol lors de votre
« mouvement sur la Drave ; mais j'y ai paré en
« ordonnant de suite au général Kilmaine d'en-
« voyer Victor au soutien du peu de troupes lais-
« sées par vous à Avisio. »

En 20 jours, l'armée autrichienne, refoulée au delà du Brenner, des Alpes Juliennes et de l'Isonzo, avait perdu 20,000 prisonniers, 20 drapeaux, 50 canons attelés.

Le quartier général de Bonaparte était à

60 lieues de Vienne : nos armées du Rhin, fortes de 130,000 hommes, n'avaient, en présence, que 80,000 Autrichiens. Bonaparte se plaignit de leur inaction. Les préliminaires de paix furent signés à Léoben, le 15 du mois d'avril.

Peu de jours après ce grand acte, le général en chef était obligé de se justifier devant le Directoire d'avoir été facile avec l'Autriche au sujet de Venise; il demandait un remplaçant.

Ses ennemis lui reprochaient alors, « d'avoir, « lui-même, limité ses succès, afin de dérober « au temps, à la fortune, aux mauvaises chances, « un résultat, une conclusion favorables; dans « de si grands triomphes et tout ce qu'ils lui « avaient coûté, il avait vu l'avertissement de « quitter à propos la voie aventureuse sur laquelle « il ne restait plus désormais que les mauvai- « ses chances; il faudrait aborder celles-ci las, « épuisé, et avec des moyens désormais connus. « En limitant ainsi ses succès, il les constatait, il « augmentait ses forces pour l'avenir; il se gar- « dait bien de poursuivre sa fortune jusque dans « les dernières faveurs, de peur de la fatiguer, « de faire douter des immenses résultats déjà « obtenus et enfin de s'user lui et son armée. »

De son côté, le Directoire lui disait :

« Je connais bien votre position et ne m'abuse « point sur l'état de vos forces ; vous ne pouvez « guère compter que sur vous-même et votre ar- « mée accoutumée à vaincre.

« Le Directoire aurait voulu ne point compro- « mettre votre gloire à de nouveaux hasards ; « c'est la patrie qui l'exige ; elle vous demande « encore ce que vous avez montré avec tant de « succès, connaissance du soldat, activité dans « les apprêts, vitesse dans la marche, diligence « après la victoire. »

Bonaparte répondit au gouvernement : « Notre « position militaire est brillante, mais nous n'a- « vons point dicté les conditions ; l'empereur « n'attendait que le passage du Rhin pour se mettre « à la tête de ses armées, aidées de la Hongrie « et de ses États héréditaires levés en masse ; il « m'aurait accablé. Notre retraite devenait diffi- « cile, et la perte de l'armée d'Italie pouvait en- « traîner celle de la République : aussi étais-je « bien résolu de ne pas dépasser Vienne ; il me « fallait 26,000 hommes de plus, dont un cin- « quième de cavalerie ; et le Rhin devait être « franchi le même jour que le Tagliamento. Ne

« voyant pas arriver votre négociateur, j'ai dû
« ne pas laisser échapper le moment et signer
« la paix. Vous m'aviez donné plein pouvoir sur
« les opérations diplomatiques ; dans la situation
« des choses, les préliminaires de la paix étaient
« devenus une opération militaire : le traité sera
« un monument de la gloire de la République
« française et un présage infaillible qu'elle peut,
« en deux campagnes, soumettre le continent de
« l'Europe, si elle organise ses armées avec force,
« et surtout l'arme de la cavalerie. »

On séjourna en Tyrol et dans la Carinthie jusqu'au 28 avril ; alors nous marchâmes pour occuper les États de Venise ; il était recommandé d'observer la plus grande discipline. Le général Joubert ne conserva plus sous ses ordres que sa division ; elle occupa Bassano et Vicence ; le quartier général était dans cette dernière ville, où la 33e fut cantonnée.

Joubert reçut du général en chef des félicitations sur la tenue de la division pendant la traversée d'un pays qu'on avait tant de motifs de ménager ; *cette conduite,* ajoutait Bonaparte, *était due au caractère et à la vigilance du général divisionnaire.* Aussitôt des mesures furent prises pour renouveler tout l'habillement.

Le 16 avril, sur le bas Rhin, Hoche s'était porté à Cologne ; le 22, il poursuivait les Autrichiens sur Ilbenstadt; le 10 il avait franchi le Rhin et battu les Autrichiens à Neuwied; le courrier porteur des nouvelles de la paix de Léoben rencontra Hoche, le 23 avril, contre la Nidda, prêt à tourner l'armée du général autrichien Werneck.

Sur le haut Rhin, Moreau avait franchi le fleuve à Diersheim, dans la nuit du 19 au 20 avril; le 23, il marchait à la rencontre du général Latour, vers Rastadt, lorsqu'il fut également arrêté par la nouvelle de la paix.

Ce résumé des positions respectives de nos trois armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin et d'Italie prouve les éclatants services rendus par cette dernière dans les campagnes de 1796 et 1797.

Le triomphe de l'armée d'Italie était complet; mais elle avait encore des intrigues à déjouer et une véritable paix à obtenir.

CLXII

Le gouvernement de Venise, secrètement lié

avec la coalition, mais intimidé par notre occupation de terre ferme et surtout par les succès chaque jour plus brillants de l'armée, affectait envers nous des sentiments de bienveillance qui n'étaient rien moins que sincères. Les nobles de terre ferme supportaient toutes les charges de l'État, humiliés du rôle que leur faisait jouer le gouvernement de Saint-Marc. Eloignés des affaires publiques par la constitution ils ne voyaient pas sans quelque satisfaction les progrès de l'armée française; ils pensaient que son triomphe finirait par amener quelques améliorations dans leur situation politique; non-seulement ils faisaient des vœux pour nos succès, mais encore ils nous servaient avec le plus grand zèle. Cette noblesse était, ainsi que la plupart des Italiens éclairés, pleine d'enthousiasme et de dévouement pour Bonaparte; ils le considéraient comme leur compatriote et par conséquent capable de faire, chez eux, pour l'Italie, les plus grandes choses. Une particularité montre l'esprit pénétrant de cette nation et l'opinion qu'elle avait de l'homme extraordinaire qui s'élevait déjà à l'égal des plus grands pouvoirs.

Le jour de notre entrée à Vérone, le 9 juillet 1796, un habitant de cette ville publia un poëme

à la louange de l'armée et de son chef ; on y remarquait quatre vers :

Bouonaparte non vol parte
Dela parte che e sua parte
Manel mondo none parte
Che non voglia Bonaparte.

Que de choses dites en si peu de mots!

Le gouvernement de Venise comprenait tout le danger de la position délicate où sa conduite astucieuse le retenait; mais, toujours aveuglé par la passion sur ses propres intérêts, il laissait à tous moments entrevoir des préférences en faveur des Autrichiens, ses ennemis naturels, afin de nous susciter des embarras. La politique de Saint-Marc organisa plusieurs insurrections, qui toutes ne servirent qu'à hâter sa chute.

Nous avions un grand intérêt à l'établissement d'une république en Italie ; le nouvel État ne pouvait être formé dans cette partie orientale qu'avec les possessions de l'Autriche ; avant tout, nous avions grand besoin de la paix.

Obtenir de l'empereur la Belgique et ses possessions d'Italie, sans indemnité, était impossible ; il ne paraissait pas probable qu'on s'étendrait sur la frontière du Rhin ; nos armées y

avaient bien repris l'offensive; mais leur attitude permettait peu d'être exigeant de ce côté, où rien ne nous donnait la facilité de compenser les sacrifices que nous exigerions de l'Autriche; nous lui ôtions son influence en Italie, et cette influence lui était nécessaire : c'était en quelque façon son existence.

Le Directoire, pressé d'obtenir la paix et de profiter de la brillante position dans laquelle se trouvait l'armée d'Italie, se décida à sacrifier Venise, dont la conduite double avait provoqué son courroux; d'ailleurs le gouvernement de Saint-Marc ne paraissait plus être qu'une ombre de ce qu'il fut autrefois, tout y annonçait la décrépitude. Ce pouvoir timide et tyrannique n'existait plus que de nom ; il n'avait de forces que dans les intrigues de la coalition et contre nous; en le faisant disparaître, nous n'abaissions aucune barrière qui pût véritablement arrêter l'ambition de l'Autriche.

CLXIII

Depuis assez longtemps des agents vénitiens, répandus dans les provinces de Bergame et de Brescia sur les grandes communications de l'ar-

mée, assassinaient les Français isolés et pillaient les convois sans escorte. Le général en chef s'était plaint au gouvernement de St-Marc ; celui-ci avait répondu qu'il ne pouvait réprimer de tels désordres. Bonaparte, fatigué d'une pareille conduite, donna l'ordre au général Baraguey-d'Hilliers, commandant la Lombardie, de s'emparer de la citadelle de Bergame. Le 25 décembre 1796, ce général prit possession de la ville et de la citadelle ; là se trouvait un comité d'insurrection que dirigeait le provéditeur. Baraguey-d'Hilliers explique, dans une proclamation aux habitants, les motifs de l'occupation et les désordres cessent momentanément.

Ce fut à l'ouverture de la campagne de 1797, lorsque l'armée manœuvrait sur le Tagliamento et dans le Tyrol, que Venise travailla à insurger la terre ferme contre les Français. Ce mouvement avait été assez mal combiné ; la province de Bergame seule y prit une part ostensible. Le provéditeur général, homme astucieux et violent, donna d'abord le signal de l'insurrection. Celle-ci se manifesta d'une manière alarmante ; mais, grâce à la bravoure de nos troupes et aux bonnes dispositions du commandant français, les révoltés furent battus et l'ordre rétabli. Le

provéditeur, voyant ses projets déjoués, se sauva à Venise.

Le 12 mars 1797, le peuple bergamasque déclara son indépendance, et s'organisa d'une manière républicaine. Bientôt l'exemple fut suivi par la population de Brescia. Le provéditeur de cette ville se réfugia également à Venise; il adressa aux Brescians, le 22 mai 1797, une proclamation qui ne produisit aucun effet. Toutes les intrigues du gouvernement vénitien tournaient contre lui-même.

Cependant Bonaparte ne s'en laissait pas imposer par ce qui se passait dans les États de Venise : persévérant dans ses projets contre l'Autriche, il continuait d'avancer. D'ailleurs toutes les mesures étaient prises pour parer aux événements; les troupes de la Romagne avaient reçu ordre de se rapprocher de l'Adige.

Une seule chose pouvait nous devenir funeste; heureusement, les Autrichiens étaient hors d'état d'en profiter : Joubert, en évacuant le Tyrol pour se porter dans la Carinthie, avait découvert les États de Venise. Des militaires ont pensé que c'était trop laisser à la fortune. Si l'Autriche eût eu des troupes disponibles; si même, elle eût fait marcher le peu qui se trouvaient encore dans

le Tyrol sur Bassano ou Vérone, la détermination de notre intrépide général devenait fatale : heureusement, il n'en fut pas ainsi.

Au moment de l'armistice avec les Autrichiens, à Judenbourg, Bonaparte écrivit, le 9 avril 1797, au gouvernement vénitien, pour se plaindre du peu de loyauté et des intrigues de ses agents de terre ferme. La démarche n'eut aucun résultat. Ce pouvoir, jusqu'au dernier moment aveuglé, mit le comble à ses crimes : il ordonna l'extermination des Français ; Vérone fut le théâtre de cette horrible boucherie. La ville avait peu de garnison. Presque tout ce qui s'y trouva fut impitoyablement massacré. Le nombre des victimes n'a jamais été bien connu ; mais 400 malades furent égorgés dans les hôpitaux.

Heureusement, le général Victor, avec les troupes de la Romagne, et le général Augereau, revenant de France, arrivèrent pour mettre un terme à ces sanglants excès. Quelques-uns des massacreurs furent arrêtés, jugés et exécutés militairement ; et tout rentra dans l'ordre. Tant de scélératesse ne pouvait rester impuni.

Bonaparte écrit de nouveau au gouverneur de Venise. Ce dernier cherche à se justifier ; mais,

le 15 avril, le général en chef adresse une proclamation aux Vénitiens.

Enfin, le 3 mai 1797, dans une nouvelle proclamation, Bonaparte énumère les griefs de la France contre ce gouvernement de Saint-Marc, qui venait d'exciter le peuple de la terre ferme au massacre des Français. Il somme l'ambassadeur de la République de quitter immédiatement Venise, et les agents du gouvernement vénitien, en Italie, de partir dans les vingt-quatre heures. Il prévient l'armée qu'elle doit se tenir prête à recevoir des ordres pour marcher à de nouveaux succès.

Le moment de l'agonie du gouvernement vénitien était arrivé.

Le sénat envoie, en grande pompe, des ambassadeurs au général en chef; ils sont porteurs des protestations les plus amicales. Toutes sortes de démarches sont tentées auprès de lui. Rien ne peut apaiser son juste courroux. La dernière heure de l'antique gouvernement de Saint-Marc venait de sonner.

Déjà la révolution s'opérait en terre ferme. Le 4 mai 1797, les Vicentins font part à leurs

compatriotes Padouans, Bergamasques, Véronais et Brescians, qu'ils ont planté l'arbre de la liberté et abattu le lion de Saint-Marc. Ils ne reconnaissent plus le gouvernement aristocratique de Venise.

La dissolution de ce pouvoir, longtemps grand et célèbre, a lieu le 16 mai 1797. Le général Baraguey-d'Hilliers, à la tête de sa division, entre dans Venise. On crée une municipalité; on organise un gouvernement provisoire, lequel n'aura aucun rapport avec celui des provinces de terre ferme; celles-ci s'administreront séparément, sous l'autorité du général en chef.

Ainsi s'écroula cette antique république, qui, pendant des siècles, marchant l'égale des plus puissantes monarchies, avait été l'arbitre du midi de l'Europe.

CLXIV

Déjà, par un ordre du jour du 8 mai 1797, le général en chef avait organisé avec sa sagesse habituelle les États de terre ferme.

Huit arrondissements étaient administrés par autant de généraux divisionnaires :

1° Le Frioul, depuis le Tagliamento jusqu'à l'Isonzo, sous les ordres du général Bernadotte; quartier général Udine;

2° Depuis le Tagliamento jusqu'à la Piave, commandait le général Serrurier; quartier général Sacile;

3° Les Cadorins, Bellunois et Feltrins, sous les ordres du général Delmas ; quartier général Bellune;

4° Le Bassanois et le Vicentin, sous Joubert; quartier général Bassano;

5° Le Trévisan et le Dogado, sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers; quartier général Mestre;

6° Le Padouan et la Polesine de Rovigo, sous Masséna; quartier général Vicence;

7° Le Véronais, sous les ordres du général Augereau; quartier général Vérone;

8° Le Brescian, sous les ordres du général Balland; quartier général Brescia.

Les généraux divisionnaires durent exécuter, sous leur responsabilité, les ordres suivants :

« On opérera le désarmement entier ; en dix « jours ; les armes seront déposées à Peschiera, « Legnago et Palmanova.

« S'emparer des troupes et des approvision- « nements de l'armée vénitienne.

« Établissement des municipalités dans les « villes ; elles prêteront serment à la république.

« Les suspects envoyés en otage à Milan ; « les biens des chefs seront confisqués.

« Cinquante à deux cents fusils pouront être « laissés pour les gardes nationaux des villes.

« Les impositions seront perçues par les mu- « nicipalités des chefs-lieux de province, pour « l'entretien de l'armée. Les généraux de divi- « sion ne requerront que ce qui sera nécessaire « à leur troupe, et par l'intermédiaire des com- « missaires des guerres et ordonnateurs.

« L'ordonnateur en chef chargera, à cet ef- « fet, deux commissaires ordonnateurs : l'un « pour le Frioul jusqu'à la Piave et les divisions « qui sont encore en Allemagne ; l'autre depuis « la Piave jusqu'à l'Adige.

« Les effets d'habillement seront confection-
« nés par les corps, aux différents dépôts de di-
« vision, dans les chefs-lieux. »

CLXV

L'activité avec laquelle nous avions servi, depuis la bataille de Montenotte; la rapidité des mouvements de l'armée; l'étendue, la diversité des pays conquis et occupés avaient occasionné du relâchement dans la discipline. En présence de l'ennemi, chacun se trouvait à son poste et faisait vaillamment son devoir; mais, dans d'autres circonstances, une fois le danger passé, l'autorité des chefs ne fut pas toujours et partout respectée autant qu'elle aurait dû l'être. La meilleure armée perd également dans l'excès du repos ou de l'activité.

La discipline fait le moral et la force des troupes; elle se rétablit par des campements, des exercices, des marches et des travaux.

Malgré cette situation, et avec notre peu d'instruction, nous avions fait des choses que la postérité aura peine à croire. Partout où l'ennemi, toujours retranché ou plus nombreux,

essayait de tenir, il était à l'instant même forcé, culbuté, mis en déroute ou détruit. Il semblait que la résistance doublait l'énergie et le courage de cette poignée de braves.

Notre armée, qui, depuis le commencement de la guerre en 1792, n'avait pas quitté le bivouac, fut enfin cantonnée. Pour la première fois, elle eut un abri. Ce n'étaient plus ces hommes en haillons et en apparence épuisés qui avaient porté la terreur chez les ennemis : l'urbanité, la douceur, les manières bienveillantes, les meilleurs procédés envers leurs hôtes, remplacèrent, chez les soldats, cette sorte de férocité militaire qui en avait fait des hommes invincibles. Il s'établit tout à coup entre l'armée et le peuple vénitien, gai et spirituel, des liaisons intimes qui nous dédommagèrent de tant de privations et de sacrifices si patriotiquement supportés depuis le passage du Var.

Nos soldats, toujours habiles à entrer dans le nouveau rôle de la circonstance, se firent estimer, aimer et souvent admirer des familles italiennes qui les accueillirent. L'étonnement de nos hôtes était grand de trouver parmi beaucoup d'entre eux de l'instruction et de bonnes manières, chez tous, de la tenue et de

l'intelligence. D'abord, ils crurent que c'étaient des hommes gradés ou appartenant à des corps d'élite, et bientôt ils eurent la certitude qu'il y avait jusque dans nos derniers rangs une masse de capacités et un moral, véritables causes de nos succès.

Cette armée, qui venait d'accomplir de si grandes choses, qui était encore la terreur et l'admiration de l'Europe, fut, après les préliminaires de la paix, instruite comme une réunion de conscrits. On reprit dans les bataillons le travail par la 1re leçon du soldat ; à nous, qui venions de mener si rudement la victoire depuis les Alpes jusqu'au centre de la monarchie autrichienne, on nous apprit à décomposer le pas !

Les soldats s'en tirèrent par des plaisanteries.

Il y avait eu, dans nos armées, un général n'allant jamais franchement à l'ennemi ; les soldats lui en voulaient ; aussitôt ils appliquent son nom au pas *en arrière*.

Dans la 85e demi-brigade était un commandant Ruly, intrépide soldat et très-bon officier ; à la bataille de Rivoli on l'avait retiré presque seul, tout sanglant et couvert de coups, du milieu d'un peloton autrichien. Comme on le ra-

menait, un éclat d'obus fracassa sa jambe droite, qui resta courbe et raccourcie de plusieurs pouces. Avant la révolution, cet officier avait été adjudant; il revint avec bonheur aux détails qu'il connaissait très-bien. Les soldats étaient heureux de ses démonstrations sur la décomposition du pas oblique. Ruly allait, d'une allure pénible, les répéter, de classe en classe, de la tête à la queue de son bataillon. Le zèle de ce brave officier était tel que lui seul ne s'apercevait pas de ce qu'il y avait de bizarre dans sa manière de démontrer.

A vrai dire le commandant Ruly n'était plus possible qu'à cheval et surtout devant l'ennemi; alors personne n'allait mieux.

CLXVI

Bonaparte ne s'était jamais occupé du détail des troupes; tout à coup, il passe des inspections, fait manœuvrer, rappelle les théories et les règlements. Ce génie, qui ne faisait rien d'inutile ou d'une manière incomplète et ordinaire, devient presque un troupier de caserne; il prend dans ses revues le langage de l'instructeur le plus

obstiné ; on dirait qu'il affectionne plus que jamais ceux de ses bons officiers qui en ont une longue habitude ; il paraît apprécier ses généraux un peu moins exclusivement à l'endroit du champ de bataille ; et désormais le moyen de lui plaire, c'est d'être homme de détail.

Les généraux, les chef de corps et bientôt les officiers suivent son exemple chacun selon sa position et son intelligence ; dans leurs réunions on parle un peu moins de marches, de batailles et de victoires ; ils en avaient tant fait que, pour eux, tout cela paraissait être l'a, b, c, du métier. Désormais, les officiers discutent davantage la théorie ; ils reviennent aux règlements ; sont étonnés d'y trouver de sages prévisions. Insensiblement, pendant cette courte trêve, des hommes qui n'avaient trouvé d'autres limites que celles de leur force et de leur sabre, s'habituent aux idées d'ordre, éternels fondements des bonnes armées.

Le général en chef, toujours prévoyant, pensa qu'après une telle activité et pour des natures aussi énergiques, le défaut d'occupation serait dangereux ; d'ailleurs il était important de perfectionner l'instruction, meilleur moyen d'établir une bonne discipline.

Avec nos soldats on serait allé jusqu'au bout du monde ; mais, inoccupés ou mal dirigés, tant de braves pouvaient tout à coup porter ailleurs des forces morales arrivées alors à leur apogée. On verra dans les chapitres suivants, à l'occasion des campagnes de 1797 et 1798, la sagesse de toutes les prévisions du jeune vainqueur.

Bonaparte passa en revue, le 6 mai, la division Serrurier.

Ce divisionnaire, ancien major avant la Révolution, était parmi nous la tradition vivante de l'ordre et de la discipline ; s'il avait moins d'élan, l'élévation, la pureté de son caractère étaient grandes ; on l'avait vu déployer talent, bravoure et patriotisme, principalement à Mondovi et devant Mantoue ; plus sévère encore pour lui-même qu'à l'égard des autres, il ne voulait que la règle et le bien ; mais il avait pour ennemis les mauvais serviteurs. Sa division, très-solide au feu, laissait peu à désirer : l'instruction, la tenue étaient tout ce qu'on avait pu obtenir au milieu de victoires si rapides. Bonaparte commença l'inspection qu'il voulait faire de l'armée par ce corps, qui serait pour lui la règle vivante de ce qu'on aurait dû faire dans le passé, de ce qu'on pourrait exiger à l'avenir.

Le général en chef savait bien où chacun en était; mais il voulut saisir cette occasion de nous stimuler. Avec son tact habituel, il affecta de n'être pas satisfait de l'état de la division Serrurier; il signala les généraux et les corps dont l'instruction était en retard; il alla jusqu'à reprendre le ton du commandement dans un ordre de l'armée très-remarquable au point de vue qui nous occupe. Bonaparte prévient qu'il passera de fréquentes revues et fera indistinctement commander les bataillons et les demi-brigades par les officiers qu'il désignera. Cet ordre était le prélude de celui du 9 mai 1797, où l'incomparable génie crut devoir fixer, lui-même, les heures des exercices de bataillon et de brigade.

CLXVII

Dès ce moment, l'on s'occupa beaucoup de l'instruction et de la discipline; celle-ci fut rétablie sur les bases qui convenaient à notre brave armée. Une sévérité trop grande ou trop minutieuse aurait conduit peut-être à un résultat opposé à celui que l'on se proposait.

Il y a encore une question à résoudre sur cette partie intéressante de notre organisation mili-

taire. Une discipline très-sévère convient-elle aux armées françaises? Cette brave et intelligente nation se distingue de toutes les autres par un excès de vivacité d'imagination et d'enthousiasme. Des personnes croient que, plus une agglomération prend de grandes proportions et présente des formes régulièrement brutes et inertes, davantage elle approche du beau idéal. Une telle situation convient peu aux Français. Le moindre de nos soldats apprécie sa dignité, et se soumet difficilement à la condition d'automate. Une excessive rigueur dans nos rangs, au lieu d'exciter le courage, ne tendrait qu'à l'enchaîner; elle engourdirait l'intelligence, arrêterait l'élan de nos deux principales forces.

Malheureusement, les officiers ne se livrent pas assez à ces réflexions. Ils agissent quelquefois comme si tout ce que le hasard a placé sous leurs ordres devait servir à leur ambition: ils se trompent. Si, d'un côté, les lois de la subordination obligent à une obéissance passive, de l'autre, rien ne peut ôter au subordonné le droit de juger, en lui-même, les chefs inconsidérés ou incapables. Rien ne garantit ces derniers contre l'opinion de leurs subordonnés. Le Français fait un grand usage de cette intime appréciation.

Un chef, pour commander avec autorité, doit donner l'exemple de la bravoure, faire preuve de talents, et se bien pénétrer qu'il est jugé par ses subordonnés avec sévérité. Il sera juste et bienveillant, aura un caractère égal. Il étudiera les hommes sous ses ordres afin de pouvoir se servir de chacun avec avantage. Un chef habile tire parti de tous, même des moins bons. Il faut qu'il soit empressé à être utile à ses subordonnés. Il profitera de son crédit pour faire du bien aux hommes qu'il commande ; mais il sera inflexible sans être injuste dans la répression des écarts ; il se répètera, chaque jour, que seul il n'est rien et ne peut rien ; que ses sous-ordres sont ses compagnons et les instruments de sa gloire. Pour que cette gloire lui soit bien acquise, elle doit être partagée. S'il en fait rejaillir une partie, et la plus considérable sur ses subordonnés, il s'élèvera lui-même d'autant plus. Une armée brave et bien organisée ne rendra que de médiocres services si le général manque d'autorité. Le chef qui loue ceux appelés à le seconder, fait son véritable éloge. Plus il les élève et plus il se grandit.

CLXVIII

Pendant la guerre, beaucoup de demi-brigades manquaient d'officiers; mais, lorsque les préliminaires de paix furent connus, il en arriva de toutes parts. Les corps eurent bientôt une quantité surabondante de militaires de tous grades à la suite. Plusieurs vinrent, avec des nominations spéciales du Directoire, pour prendre le commandement des demi-brigades, bataillons et compagnies. De son côté, le général en chef, plus à même d'apprécier le mérite des officiers restés à leur poste pendant les moments difficiles des deux dernières campagnes, avait fait des nominations sur le champ de bataille, et donné des commandements effectifs aux nouveaux promus. Il désirait conserver ceux-ci qui avaient tous rendu des services et donné des preuves éclatantes de leur dévouement et de leur valeur dans des circonstances graves.

Pour faire cesser toute espèce d'incertitude sur ses intentions, et sur le sort des braves officiers qu'il avait tant de fois distingués dans les combats, connaissant d'ailleurs le peu de titres de ceux qui, pendant les dures épreuves de l'ar-

mée, étaient rentrés chez eux, et tenant moins de compte des nominations faites par le Directoire, Bonaparte prescrivit, par l'ordre du jour du 7 juin 1797, que ces derniers ne prendraient rang qu'après que tous les autres auraient été placés comme titulaires dans les demi-brigades.

CLXIX

L'habillement était généralement dans un état déplorable. Il n'existait pour ainsi dire pas de petit équipement; à peine les soldats avaient-ils des souliers.

Par les soins des généraux de division l'habillement fut promptement rétabli, ainsi que le petit équipement; bientôt la tenue laissa peu à désirer.

De son quartier général de Montebello Bonaparte mit à l'ordre, le 12 juin 1797, d'utiles dispositions pour les revues d'armement à passer, dans les 24 heures, par les généraux divisionnaires. « On retiendrait 30 ou 40 sols à tout sol-« dat ou grenadier ayant perdu sa baïonnette, « celle-ci serait immédiatement remplacée à « son compte. »

L'armement, malgré les soins précédemment recommandés, était loin d'être bien tenu. A la vue de l'ennemi, au moment où on l'abordait, le cri à la baïonnette était entendu de tous côtés; mais, en réalité, l'armée d'Italie faisait aussi peu d'usage de cette arme toute française que du feu de mousqueterie; la plupart des soldats en étaient dépourvus ; c'est à coup de crosses de fusils qu'ils abordaient l'ennemi.

Cependant Bonaparte tenait beaucoup à l'emploi de l'arme blanche, il excitait chaque général dans ce but. Vers la fin de janvier 1797, il écrivait à Joubert : *La division Masséna a tout de bon adopté l'usage de la baïonnette et a tué considérablement d'Autrichiens.*

Dans un ordre général de l'armée, daté de Trévise le 20 juin, Bonaparte prescrit aux chefs de corps, sur leur responsabilité, des soins pour l'entretien de la buffleterie; les caisses de tambours; chaque corps aura le nombre réglementaire; les cavaliers seront pourvus d'éperons; il fixe les sonneries et airs qui ne devront être joués que devant l'ennemi ou aux revues générales.

CLXX

Le chef de brigade Dupuy commandait la

32e, particulièrement affectionnée par le général en chef ; il lui demanda la permission de remplacer les drapeaux des anciens corps qui avaient composé cette demi-brigade, afin qu'ils ne rappelassent plus rien pour ceux-ci ; il sollicita comme grâce spéciale d'inscrire sur les drapeaux les célèbres paroles prononcées à Lonato le 3 août 1796 : *J'étais tranquille, la brave* 32e *était là !* Cette idée plut beaucoup à Bonaparte, qui saisissait toutes les occasions d'électriser l'armée, d'établir un esprit de corps dans les demi-brigades et les divisions.

Dupuy reçut l'autorisation demandée ; le général en chef voulut même faire don du drapeau à la 32e, en considération de sa brillante conduite et des services signalés qu'elle avait rendus à l'armée d'Italie.

Les ordres du général Bonaparte furent exécutés. La 32e fut fière et reconnaissante de cette marque de bienveillance.

Aussitôt les autres demi-brigades de la division Masséna réclamèrent la même faveur ; alors le général en chef demanda à tous les corps de l'armée la note des batailles et des combats auxquels ils avaient pris part pendant les deux dernières campagnes. Il fit faire de nouveaux drapeaux et

étendards; sur plusieurs, les inscriptions demandées et méritées furent mises.

Ainsi le général en chef avait dit, dans son rapport de la bataille de Rivoli : *La terrible* 57e *de ligne que rien n'arrête*, ces paroles furent inscrites sur le drapeau de la demi-brigade.

On mit sur les drapeaux des 14e et 33e : *Sorties de Mantoue*. Sur celui du 11e de ligne : *Batailles de Castiglione et de Lonato*. Pour les autres corps de la division Joubert, et comme faveur spéciale : *Passage du Tyrol*. Le drapeau de la 13e demi-brigade reçut pour inscription : *Blocus du vieux château de Vérone*.

Ailleurs on vit : *Brave* 18e, *je vous connais, l'ennemi ne tiendra pas devant vous*. — *La* 25e *s'est couverte de gloire*.

Mais conformément à un ordre du 16 juin 1797, les corps réellement célèbres par des actions d'éclat eurent seuls cette grande faveur.

La postérité recherchera ces inscriptions, qui furent, entre Napoléon et ses valeureuses demi-brigades, le plus puissant des liens.

Le moral de l'armée était à un si haut degré la constante préoccupation de Bonaparte, qu'il écrivait alors à Bernadotte : *il faut que nos soldats ne*

cèdent en rien aux Autrichiens, qu'ils soyent, en tout, les plus forts, même à coups de poings.

CLXXI

Le 9 juillet 1797, la constitution de la République cisalpine fut proclamée dans toute l'étendue des territoires occupés par l'armée française.

Ensuite, la fête du 14 juillet fut célébrée par les divisions avec une grande pompe. Le général en chef profita de cette circonstance pour rendre les honneurs funèbres aux braves de l'armée qui avaient succombé sur le champ de bataille, depuis le départ de l'Appenin jusqu'à l'armistice de Judenbourg.

Bonaparte savait relever toutes choses et leur imprimer un grand cachet d'utilité, il ne laissait échapper aucune occasion d'occuper noblement, d'entretenir, d'exciter les forces morales de ses soldats. Il portait dans son cœur la reconnaissance pour les services rendus ; jamais il ne prononça sans respect le nom d'un brave mort sur le champ de bataille.

On éleva une pyramide au milieu du terrain

d'exercice de la division. Elle avait une face pour chaque corps d'infanterie et de cavalerie : l'un des côtés était destiné à l'artillerie, au génie et à l'état-major général ; là furent inscrits les noms des généraux, officiers, sous-officiers et soldats de chaque corps tués depuis la bataille de Montenotte : parmi eux l'histoire en a recueilli plus d'un.

Le 14 juillet, les divisions se rendirent à midi au champ d'exercice ; les divers corps furent réunis autour de la pyramide pour la cérémonie funèbre ; on tira six coups de canon en mémoire de chacun des généraux Laharpe, Stengel et Dubois. On entendit des chants, des airs et des discours patriotiques ; l'on exécuta les grandes manœuvres ; on tira à la cible ; des courses à cheval et à pied eurent lieu. Enfin, à 4 heures du soir, les troupes se mirent en bataille ; le général de division leur distribua les drapeaux donnés par Bonaparte ; elles défilèrent ensuite, autour de la pyramide, aux cris de *vive la République!* Chaque corps rentra dans ses quartiers, avec le souvenir pieux de ceux qui étaient morts pour la patrie.

Les troupes reçurent la double ration de vivres : un repas général eut lieu par division. La soirée et une partie de la nuit se passèrent dans

de nouveaux entretiens sur deux campagnes remplies de si grands événements.

Mais, ceux qui cherchent à entrevoir l'avenir dans les dispositions actuelles des masses, qui y voient les vrais sentiments d'une époque, éclatant d'autant plus vifs, par une excitation mutuelle, ceux-là, dis-je, restèrent frappés du caractère particulier de recueillement de cette cérémonie; non pas que notre soldat d'Italie pût être attristé devant un si grand nombre de héros utilement moissonnés ; tous savaient la fin glorieuse qui leur était réservée en quelque coin du monde illustré par leur sang. Sur cette même terre où, depuis des siècles, tant de guerriers s'étaient précipités, peu étaient revenus; combien d'autres armées, dans de tels temps, devaient encore passer. Ces hommes valeureux se seraient, à l'instant, jetés avec joie à travers les aventures d'une nouvelle série de campagnes : mais l'irrésistible entraînement venait de cesser ; une idée pieuse les livrait tout à coup à des sentiments divers, trop longtemps contenus ou oubliés. Quelques-uns devaient rentrer en France près de leurs familles; pour presque tous, que de changements depuis le commencement de la guerre dans le foyer de leurs affections privées ! D'autres avaient cherché

l'oubli, l'honneur, le repos et une véritable égalité dans les armées de la république; le souvenir amer de leurs catastrophes et d'un état de société devenu intolérable à leurs yeux, revenait les troubler. En France, il y avait toujours scepticisme ou disposition à s'étourdir sur les excès sanglants du passé, sur l'incertitude de l'avenir; on discutait encore; on faisait de l'esprit; mais nos rudes soldats, qui n'avaient rien à se reprocher, et dont le bréviaire s'était constamment réduit aux idées de dévouement ou d'abnégation, éprouvaient à leur insu d'autres besoins moraux, avec le sentiment vague de dispositions demandant à renaître.

Cependant, en France, à la tête des affaires, autour du gouvernement, et au dessous, rien n'était en rapport avec ces préoccupations et ces besoins.

D'une telle situation à ce que nous avons vu depuis il ne fallait qu'un pas; dans les temps de désordre, l'armée est le refuge des sentiments vrais et honnêtes.

Le 17 octobre, Bonaparte, toujours vigilant au point de vue de l'esprit militaire, fit célébrer en l'honneur de la mémoire du général Hoche, son émule de génie et de gloire, une cérémonie

funèbre semblable à celle dont je viens de parler.

CLXXII

Notre général en chef n'oubliait aucun des services rendus par l'armée; au besoin, il savait la défendre contre une administration supérieure inintelligente ou distraite.

Constamment appliqué à rechercher et à faire immédiatement tout ce qui pouvait entretenir et rehausser la valeur morale du soldat, il rendit le 2 septembre 1797, de son quartier général d'Udine, un ordre du jour qui fut le premier fondement du grand édifice de la légion d'honneur.

« Quatre-vingts sabres de luxe, avec inscrip-
« tions en lettres d'or sur la lame, seront distri-
« bués par le général en chef lui-même, dans
« une grande solennité militaire, aux officiers et
« soldats qui s'étaient le plus distingués, et dont
« l'état sera définitivement arrêté le 22 septem-
« bre : ces militaires jouiront de la double
« paye. »

Le 6 mars, dans un autre ordre, le général en chef avait accordé, sur le Mantouan, à 41 officiers,

déjà décorés de sabres d'honneur, des pensions de 5 à 10,000 livres. Le général Joubert était porté pour 20,000; Rampon pour 10,000. Chacun des deux soldats qui sauvèrent le général en chef à Arcole, reçut 250 livres de pension : c'était un pas vers les dotations.

CLXXIII

Je n'ai point parlé de tout ce que Bonaparte accomplit, pendant cette même trève, pour fortifier et approvisionner les places; créer ou améliorer les routes, soit sur les derrières pour les communications, soit dans la zone des opérations ultérieures de l'armée : toujours en vue d'une rupture possible, il fit établir de plus vastes hôpitaux; reconnaître toutes les positions militaires alors intéressantes, et se procura des renseignements sur celles au pouvoir de l'ennemi.

L'organisation générale de l'armée, son établissement sur les différentes parties de la péninsule occupées par nous, fut plusieurs fois modifiée et améliorée.

Ici des agents, ailleurs des espions tenaient chaque jour au courant de tout ce qui pouvait intéresser au point de vue militaire et politique.

Des études furent faites sur le littoral, les positions maritimes, les ressources qu'elles offraient et ce que nous pouvions avoir ou faire de ce côté contre les Anglais.

Les contributions furent réglées dans le double intérêt des populations et de l'armée ; une administration tout entière fut créée ; on vit les dilapidateurs poursuivis, signalés et obligés de réintégrer dans les caisses de l'État ce qu'ils avaient pris ; l'armée d'Italie put venir au secours du trésor. C'était plus que *nourrir la guerre par la guerre.*

L'organisation politique et administrative de la République cisalpine avait été une tâche sérieuse ; les Italiens sont toujours spirituels et remuants ; et les hommes, en général, paraissent plutôt enclins à s'agiter ou à détruire qu'à fonder. Néanmoins, sous la main de Bonaparte on pouvait espérer, de ce nouvel allié, quelques corps auxiliaires. Les autres États d'Italie, enlevés à l'influence de l'Autriche, et sur le concours desquels il était permis de compter quelque peu dans de certaines éventualités, furent plus ou moins directement invités à organiser leurs forces.

Dans toute l'étendue des territoires occupés

par l'armée, de savants Italiens, des hommes laborieux inventorièrent et classèrent les archives.

Les négociations avec l'Autriche faisaient la grande préoccupation du général en chef; tout leur poids retombait sur lui; il devait aussi ne pas perdre de vue la France et Paris; fortifier à propos le Directoire dans sa faiblesse, l'avertir lors de ses écarts. Enfin, les autres armées ne marchaient pas toujours assez vite : exciter les uns, suivre, conseiller, soutenir, menacer les autres, à de telles distances et pour des choses si différentes, si grandes, c'était une tâche surhumaine.

Si j'avais rappelé tant d'actes et de soins importants, j'aurais dépassé les limites de mon sujet tout spécial; je n'avais pas entrepris de montrer Napoléon législateur, homme d'état, écrivain, administrateur; je ne devais même pas trop m'étendre sur ses vastes opérations militaires; pour son histoire complète, Tacite, Polybe et Tite-Live, tous trois réunis, ne seraient pas de trop; la tâche apparaît immense comme l'homme; peut-être même n'est-elle pas encore possible aujourd'hui. Pendant longtemps, et jusqu'à ce que les derniers documents soient mis

à jour, il faudra, si l'on veut arriver à quelques résultats sérieux, que chaque côté de cette vaste, puissante et belle nature, ait ses annales particulières ; ensuite, il deviendra possible de les résumer toutes dans un ensemble général.

Quelle utilité, en effet, peuvent avoir des récits sur toutes choses, toujours contestables et successivement refaits à l'aide de précédents déjà eux-mêmes incomplets et sans exactitude : il y a le souvenir de l'homme pratique et le labeur chaque jour plus rare du bénédictin ; ensuite survient un écrivain de génie qui fait quelque chose de l'un et de l'autre.

Pour moi, je dois seulement parler de ce qui se rapporte à l'armée, à sa discipline, aux détails du métier et aux opérations militaires accomplies sous mes yeux, mais surtout aux causes morales de nos succès ; c'est encore beaucoup.

Les ordres et les mesures qui se succédèrent si rapidement, à ce sujet, dès le lendemain même de la cessation des hostilités, avaient, à mon point de vue, plus d'importance ; ils font connaître l'état moral que Bonaparte s'efforçait d'entretenir à l'armée d'Italie.

En dehors d'une telle situation, les grosses

armées ou les savantes manœuvres n'ont abouti qu'à de tristes catastrophes : les faits ne viendront que trop le prouver.

Rien n'égalait donc la sollicitude du général en chef pour tous les détails du service ; aucun de ceux-ci ne lui était étranger ; il savait y descendre à propos, d'une manière toujours utile et nouvelle : le propre du génie est de deviner toutes choses dès que chacune d'elles devient nécessaire à l'accomplissement de ses desseins.

Cet homme extraordinaire était dominé par un incessant besoin de faire et d'organiser ; il aimait, avec passion, le beau, le grand ; il avait, surtout l'antipathie du désordre ; sous ce rapport, nul ne donna plus de garanties à la société.

Dans une condition ordinaire, loin des armes et de la gloire dont le vulgaire ne peut le séparer, Bonaparte eût volontiers donné une partie de sa fortune pour être placé à la tête d'une grande administration, n'importe où son aptitude régulatrice et féconde aurait pu se développer : ne l'a-t-on pas vu, plus tard, alors qu'il portait le poids du monde entier, s'intéresser aux affaires de ceux qu'il affectionnait ; il développait avec vivacité les vices de leur petite administration,

comme s'il se fût agi de ses propres intérêts, et faisait, à sa manière, leur budget.

Bonaparte ne pouvait rien voir, homme ou chose, sans éprouver, à l'instant, le besoin de les régler. Aussi vint-il précisément alors qu'après trop d'abus et de ruines en Europe, il y avait tant à réformer ou à créer. S'il fut incomparable capitaine, c'est que sa tâche ne pouvait s'accomplir sans la force.

CLXXIV

Dans la seconde quinzaine de juillet, le général Joubert avait fait arrêter trois individus accusés d'intelligence avec les Autrichiens; notre général de brigade Belliard occupait sept communes très-hostiles; la difficulté des subsistances le força de rentrer.

Le général en chef désapprouva l'évacuation des communes; l'armée avait bien su vivre sur le sommet des Alpes; les communes furent désarmées; on brûla les maisons des quatre principaux chefs; vingt-cinq otages furent envoyés à Mantoue.

Partout les patriotes italiens qui avaient été per-

sécutés furent placés dans la nouvelle administration. Joubert obtint de l'évêque de Vicence des missionnaires pour prêcher la tranquillité; il remit lui-même à chacun d'eux 100 écus pour le voyage et autant pour le retour.

Le Vicentin fut complétement désarmé. Le général Joubert dans certains cas accorda quelques armes aux villes pour leur police, il en fit rendre un très-petit nombre à des chasseurs bien connus et propriétaires.

CLXXV

A cette époque, le général Desaix parut à l'armée d'Italie; Moreau, commandant sur le Rhin, l'avait envoyé parmi nous avec une double mission.

La première, officielle, était de réclamer auprès du négociateur de Campo-Formio les contributions dues par la Souabe et la Bavière à l'armée du Rhin.

Desaix avait aussi la mission toute confidentielle de voir cette armée d'Italie et le théâtre de guerre, alors sujet des entretiens de toute l'Europe militaire.

Bonaparte accueillit très-bien le jeune général, dont la renommée était déjà grande; celui-ci se conduisit avec tact et sans aucune des préventions qu'avaient alors contre nous les autres armées; sa tenue fut une leçon pour ceux qui l'avaient précédé.

Les lettres de Desaix au chef d'état-major Régnier, de l'armée du Rhin, surtout celle datée d'Udine, le 3 septembre, témoignent de son bon jugement et de l'impression que Bonaparte avait faite sur lui; il apprécie avec discernement le théâtre de guerre, le parti que notre général en chef et son intrépide armée en ont su tirer, la tenue de l'état-major général, les mesures d'administration prises; il exprime sa profonde admiration pour le génie, la vivacité d'esprit, la vigueur de caractère de Bonaparte: le secret règne dans son état-major; l'exaltation de son armée est irrésistible.

Ce voyage fut, parmi nous, un événement; dès lors, une véritable amitié s'établit entre ces deux hommes si illustres à des titres et des degrés différents.

Le 24 octobre, après avoir vu Milan, l'Adige, Venise, Udine et tant de champs de bataille, objet

de l'envie des plus braves, Desaix retourna par l'Allemagne à l'armée du Rhin.

CLXXVI

Pendant que Bonaparte avec l'art, l'activité et l'application qui lui étaient propres, réorganisait son armée; pendant qu'il la disposait si bien pour une rentrée en campagne, dans le cas où les négociations de la paix n'aboutiraient pas, il poussait celles-ci avec la plus grande persévérance; tout ce qu'il faisait si sagement pour fortifier son armée donnait d'ailleurs un grand poids à ses efforts diplomatiques.

Cependant, l'Autriche, quoique hors d'état de soutenir une nouvelle lutte, temporisait, attendant avec impatience le résultat des intrigues qui agitaient Paris, le Directoire et les deux conseils; ainsi tant de sang versé, de victoires et de génie pouvaient devenir stériles.

Ces intrigues devaient réagir sur l'Italie. Le 17 septembre, le Directoire avait envoyé, à Bonaparte, des instructions pour révolutionner toute la Péninsule. Le 10 octobre, le général en chef indigné répond *qu'il ne comprend pas; qu'on vienne voir l'armée, on s'assurera du dévouement et des*

bonnes intentions de tous; sa santé est altérée, ses forces épuisées; il reitère la demande d'un successeur.

Bonaparte jugea, avec sa pénétration habituelle, toute l'imminence du danger et où il était, il donna le signal à son armée ; chaque division fit une adresse au Directoire, où furent désignés les traîtres qui avaient conçu le projet de l'anéantissement de la République; toutes demandaient la juste punition des coupables.

Cette démarche fut blâmée. Les ennemis du Gouvernement contrariés jetèrent des hauts cris; c'était, disaient-ils, un attentat monstrueux à la Constitution et une infraction aux lois militaires, qui défendent aux corps armés de délibérer.

Les vrais amis du pays en jugèrent autrement; sans doute le soldat doit se borner à obéir « mais « dans cette circonstance extraordinaire, il s'a- « gissait de la dissolution d'un état de choses « dont l'établissement avait coûté trop de sacri- « fices et de sang à la France ; on voulait le rem- « placer par la contre-révolution, qui arriverait « au pouvoir avec la guerre civile, les désordres « et le deuil. La conduite de l'armée, tout in- « constitutionnelle qu'elle était ou paraissait « être, devait sauver la France : elle n'eut d'au- « tres désapprobateurs que ceux qui avaient

« juré d'anéantir cette même Constitution, hy-
« pocritement défendue par eux. »

Le Directoire était déconsidéré par les intrigues, par la faiblesse de quelques-uns de ses membres; il renvoya ces derniers. Le 4 septembre 1797, eut lieu la journée du 18 fructidor; la faction qui avait conçu le projet de bouleverser la France pour y établir un ordre de chose impossible, retomba anéantie; des députations eurent lieu; les deux conseils furent épurés; les agitateurs soit-disant républicains, mais en réalité agents de l'Angleterre et de la coalition, furent momentanément expulsés des affaires. Le Gouvernement reprit un peu de vigueur.

Bonaparte voyait, comprenait les tergiversations de l'Autriche. Le 8 septembre, fatigué de la lenteur calculée des négociations, il donna ordre à ses divisions de se tenir prêtes, avant quinze jours, à remporter de nouvelles victoires; jamais armée n'avait été mise dans de meilleures conditions; jamais depuis Alexandre, Annibal et César, on n'avait vu des soldats aussi prompts à exécuter les conceptions de leur général : c'était la foudre qui allait éclater de nouveau sur la maison d'Autriche.

Cette menace et ce qui se passait à Paris ôtè-

rent aux plénipotentiaires leur dernier espoir. Les négociations prirent une activité qu'elles n'avaient pas eue jusqu'alors, enfin la paix fut signée, le 17 octobre 1797.

CLXXVII

Par le traité, l'Autriche cédait à la France les Pays-Bas : les territoires de la Lombardie, le Mantouan, le Modenais, les États de Venise sur la rive droite de l'Adige, les légations de Bologne, la Romagne et le Ferrarais formèrent la république cisalpine ; les îles loniennes, dont nous nous étions emparés le 28 juin 1797, firent partie de la République française : le restant des États vénitiens fut cédé à l'Autriche.

Ainsi finit, avec la première coalition, cette lutte mémorable soutenue si énergiquement par la France sur toutes ses frontières : faire reconnaître la République française par l'Empereur ; obtenir la cession de la Belgique, les grands sacrifices de l'Autriche en Italie, et la création de la république cisalpine, c'étaient d'immenses résultats dus au génie de Bonaparte, à la valeur de l'armée d'Italie.

Lorsque la nouvelle de la paix se répandit et

qu'on en connut les conditions, le désespoir s'empara des Vénitiens, devenus sujets de l'Autriche ; les premières familles de Terre-ferme émigrèrent en Cisalpine. La consternation était générale ; plusieurs personnes de la classe élevée se donnèrent la mort ; une jeune femme de Vicence, d'une beauté remarquable, d'un grand esprit, d'un caractère au - dessus de son sexe, Madame la comtesse Sallé, l'orgueil d'une maison des plus considérables de la Terre-ferme, ne put supporter ce quelle regardait comme une humiliation ; elle s'empoisonna en présence de sa famille éplorée et mourut quelques instants après dans des douleurs atroces. La population vénitienne s'attendait à faire partie de la nouvelle république ; elle aurait consenti aux plus grands sacrifices dans ce but ; la réunion fut ajournée à une autre époque ; il fallait passer par de nouvelles vicissitudes, éprouver de grands revers, vaincre d'autres difficultés ; en un mot, le moment n'était pas encore arrivé.

CLXXVIII

Bonaparte, après la conclusion de la paix, se disposait à quitter l'Italie pour se rendre à Pa-

ris; avant son départ, il passa en revue les diverses divisions de l'armée; c'est dans cette circonstance qu'il fit lui-même la distribution des sabres d'honneur, dernier adieu à ses braves demi-brigades : cette solennité eut lieu, pour la division Joubert, à Vicence, le 25 octobre 1797.

Ce jour-là, nous fûmes réunis, dans la plus grande tenue de parade, au Champ-de-Mars; le général en chef nous passa en revue ; ensuite les demi-brigades se formèrent en colonne serrée par division; elles établirent, dans cet ordre, un carré. Bonaparte plaça, au centre, tous les officiers et fit battre un ban ; puis il distribua les sabres d'honneur, prix de tant de sang et de dévouement; il nous parla de la belle conduite qu'avait tenue l'armée pendant les deux campagnes faites sous ses ordres et des services que nous avions rendus ; il rappela les actions éclatantes de chacun des corps de la division; il nous fit connaître les articles du traité de paix : « je me « rends à Paris, dit-il, chacun de vous peut « compter sur moi toutes les fois que je pour- « rai lui être utile;. la majeure partie de ces « belles demi-brigades rentrent en France; c'est « là, au milieu de vos compatriotes, quelquefois

« dans vos familles, que vous, intrépides soldats
« de l'armée d'Italie, jouirez pleinement du bon-
« heur d'avoir donné à votre patrie la glorieuse
« paix de Campo-Formio : sans doute, nous avons
« été forcés à de grands sacrifices pour l'obtenir;
« les Vénitiens sont dignes d'un meilleur sort;
« mais si l'Autriche était assez aveugle pour ou-
« blier la générosité française, l'Adige serait une
« barrière bientôt franchie, alors elle se repenti-
« rait de son imprévoyance, et les vœux de cette
« population intéressante seraient enfin exaucés :
« au revoir ! soldats de la division Joubert, adieu,
« braves que je porterai toujours dans mon
« cœur; le passé vous commande un grand
« avenir; là où la France aura de nouveau be-
« soin de vous, conservez cette discipline et ce
« moral qui nous ont valu tant de triomphes;
« souvenez-vous du Tyrol et de votre gloire. »

Le défilé s'exécute; la scène est émouvante; chacun du geste et de la voix exprime des sentiments qui, depuis, partagés par tant de populations et d'armées feront, d'âge en âge, l'éternel entretien de nos campagnes.

Ensuite tous se portent au quartier général de la division ; Bonaparte est plusieurs fois obligé de se montrer; les plus vieux, les plus braves

soldats, ceux qu'il interpellait dans les revues et sur le champ de bataille, au milieu de ses héroïques demi-brigades, essaient de l'approcher encore. Le général en chef les montre, les recommande à Joubert; d'autres, plus jeunes, nouvellement venus parmi nous, restent ébahis devant une renommée déjà si grande. Les officiers rappellent avec orgueil tant de faits éclatants; diverses préoccupations agitent les généraux; et longtemps après le départ de Bonaparte, nos camps restent en proie à une sorte de tristesse et d'inquiétude.

Le 6 novembre, la 33e demi-brigade cessa de faire partie de la division Joubert; elle reçut ordre de se rendre à Venise, où elle arriva le 9 du même mois. A dater de ce jour, elle compta dans la division Serrurier, qui formait la garnison de cette place.

Les divisions Masséna et Augereau reçurent ordre de rentrer en France; elles commencèrent leur mouvement vers la fin du mois de novembre.

CLXXIX

Nos ennemis ne discontinuaient pas d'exci-

ter, par tous les moyens, les peuples de l'Italie; mais ces intrigues tournaient contre les instigateurs.

Dès le 22 décembre, la ville de Pesaro dans le duché d'Urbin, déclara son indépendance; un Français, ancien évêque de Carpentras, qui administrait l'archevêché de Pesaro, réclama des secours auprès du général Dombrowski; ce prélat publia une lettre pastorale remarquable; après avoir rappelé les événements qui venaient de s'accomplir, il disait : *Ce que nous devions hier au pape comme prince temporel, nous le devons aujourd'hui à la République; elle est notre souveraine, nous ne devons pas lui résister, nous devons lui obéir et, fidèles à ses ordres, nous devons rester unis par le nœud de la charité, pour le grand bien de la patrie, notre devoir est toujours le même; l'obéissance, la subordination, la fidélité ne sont jamais variables.* Il est singulier qu'un pareil langage fût tenu par un prélat émigré.

Sitôt qu'on connut à Rome le départ de notre général en chef, aucune mesure ne fut plus observée; on y prêcha publiquement l'assassinat des Français. Joseph Bonaparte, ambassadeur auprès du Saint-Père, fut assailli, le 28 décembre, par les soldats pontificaux, dans le palais même de

l'ambassade; on tua à ses côtés le général Duphot; la légation, après cet événement, quitta Rome et les États du pape; elle se réfugia à Bologne.

Malgré tous les soins que s'était donnés Bonaparte, l'armée cisalpine ne dépassait pas 10,000 hommes; parmi ceux-ci il faut comprendre les deux légions polonaises dont le corps, organisé par Dupuy en 1795, dans la rivière de Gênes, formait le noyau; plusieurs citoyens appartenant à des familles notables de la Lombardie, du Modenais et des Légations, tels que Pino, Lahos, Lechi, Fontanelli, etc., furent placés à la tête des troupes cisalpines : les Polonais étaient commandés par Dombrowski, Jayoucheck et autres braves généraux de cette nation dont je ne me rappelle pas le nom; dans tous les corps de cette armée, on plaça un tiers d'officiers français pris parmi ceux qui se trouvaient à la suite de nos demi-brigades.

CLXXX

Le 30 octobre, le général en chef Bonaparte, se rendit à Milan où il resta, pour l'expédition

des dernières affaires jusqu'au 15 novembre, jour de son départ pour le congrès de Rastadt.

« Soldats, dit-il, dans une courte proclama-
« tion à l'armée, en vous entretenant des princes
« que vous avez vaincus, des peuples qui nous
« doivent la liberté, des combats que vous avez
« livrés en deux campagnes, dites-vous : *Dans*
« *deux campagnes nous aurons plus fait encore.* »

Le 30 novembre, il put annoncer au Directoire l'échange des ratifications; le 5 décembre, à cinq heures du soir, il arriva à Paris et descendit dans sa maison de la rue appelée, depuis, rue de la Victoire.

Le 24 décembre 1797, le chef d'état-major Berthier fut nommé général en chef de l'armée d'Italie; et, pour quelque temps, le génie qui nous avait fait accomplir de si grandes choses cessa d'être à notre tête.

Ainsi, un an après s'être précipité de la cîme des Alpes, Bonaparte venait de planter nos drapeaux aux sources du Raab, à six journées de Vienne.

Dans ces deux campagnes de 1796 et 1797, regardées désormais comme classiques, il avait successivement vaincu quatre généraux en chef et

détruit autant d'armées formidables; obligé les les rois de Piémont, de Naples, le pape, le duc de Modène à la paix et changé pour toujours l'état politique du nord de la péninsule.

L'armée d'Italie avait triomphé en 18 batailles rangées, livré 67 combats, enlevé 150,000 prisonniers, 70 drapeaux, 1150 bouches à feu, 5 équipages de pont, 51 bâtiments de guerre.

Sur le Rhin, nos généraux étaient devenus libres de reprendre l'offensive vis-à-vis des armées autrichiennes successivement affaiblies par tant de renforts envoyés à grandes journées contre le jeune vainqueur.

A Bonaparte avait été réservée la gloire de rompre la première coalition.

FIN DU TOME PREMIER.

APPENDICE

du premier volume des Mémoires

DU LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE ROGUET

(FRANÇOIS).

1770 au 31 décembre 1797.

[1]

Extrait d'une lettre du général Montesquiou, commandant en chef de l'armée du Midi au ministre de la guerre.

« Grenoble, le 26 août 1792.

« Il est bon que vous sachiez que les sous-officiers du 38e régiment devenus officiers, par la subversion totale de ce régiment, dont ils ont été les machinateurs depuis 18 mois, ont un très-mauvais esprit : non contents d'être devenus officiers, ils ne veulent pas souffrir que les nominations réservées par la loi au pouvoir exécutif aient leur effet, et c'est par des vexations, des lettres anonymes, des placards injurieux que cette proscription s'exerce ; ils espèrent ainsi les renvoyer tous et finir par avoir toutes les places. Je crois important que le pouvoir exécutif se prononce et que les corps soient instruits que la suppression du roi n'enlève pas au pouvoir national rien de ce que la loi attribuait au pouvoir royal. La proposition faite à l'Assemblée nationale de donner aux soldats la nomination de leurs officiers abat dans ce moment le peu qui restait de discipline ; il est donc important, ou que cette proposition soit décrétée promptement, ou qu'elle soit rejetée. Tant que l'incertitude à cet égard durera, vous n'avez pas de régiments de ligne, car ils se moquent déjà de leurs officiers.

« *Signé :* MONTESQUIOU. »

[2]

Extrait d'une lettre du général Montesquiou au ministre de la guerre.

« Camp de Cessieux, le 28 août 1792.

« Parmi vos sujets d'inquiétude, je suis étonné de ne vous

voir compter pour rien l'Espagne. Il est impossible de s'endormir sur cette partie. La maison de Bourbon, à qui le trône de France échappe, ne sera pas spectatrice oisive de cet événement. Dans cette persuasion, j'ai laissé dans cette partie les grenadiers des 15 départements voisins des Pyrénées, et j'ai résisté au désir de plusieurs bataillons de volontaires, qui me sollicitaient de marcher aux Alpes ; mais il faut que vous me rendiez le service de charger un autre que moi de cette partie. J'ai résisté jusqu'à présent à la correspondance de 30 départements ; au moment où il faut diriger une armée agissante, je n'en aurai plus les moyens ni le temps. Je suis persuadé que, d'un moment à l'autre, je serai forcé d'aller aux Pyrénées, et vous sentez que cela ne serait pas possible. La 10e et 11e division me paraissent donc dans la circonstance actuelle avoir été confiées à un commandement particulier; vous serez bien plus sûr alors de n'y être pas pris au dépourvu, et vous m'aurez soulagé de 10 départements.

« *Signé :* MONTESQUIOU. »

[3]

Extrait d'une lettre du prince Charles de Hesse, commandant la division à Lyon, au ministre de la guerre.

« 4 septembre 1792.

« Le peuple de Lyon a coupé avant-hier douze têtes et les a promenées dans la ville. Sur les douze sont neuf officiers du régiment Royal-Pologne, détenus provisoirement à Pierre-Cise.

« Cent-cinquante prêtres ont été chassés en trois jours de temps d'ici, et la catastrophe d'avant-hier a fait partir les émigrés et les aristocrates, et à présent nous avons la majorité à Lyon.

« *Signé :* CHARLES DE HESSE. »

[4]

Extrait d'une lettre du général Poncet, chef de l'état-major de l'armée des Alpes, au ministre de la guerre.

« Lyon, le 11 septembre 1792.

« M. Vitet, maire de Lyon, sur mes représentations, a examiné l'affaire de M. Labarre, colonel du 15e régiment de dragons, et a reconnu son innocence et son patriotisme ; il l'a fait sortir de Pierre-Cise six jours avant le massacre, en le faisant rester à Lyon jusqu'au retour des commissaires qui devaient le juger. Cela lui a sauvé la vie.

« Les dragons du 15e, qui viennent de pendre leur lieutenant-colonel à Tulins, veulent aller chercher à Lyon, M. Labarre, leur colonel. Cela prouve combien celui qui a voulu perdre M. Labarre est coupable. J'en demande la punition exemplaire.

« *Signé :* PONCET. »

[5]

Lettre de M. Lescure, consul français à Nice, au ministre de la marine.

« 21 septembre 1792.

« Les communications d'une nation à l'autre diminuent chaque jour ; les relations mercantiles sont aujourd'hui réduites presqu'à rien. Je vous ai annoncé, par ma précédente, la défense de sortir des comestibles.

« Les milices de Nice, qui forment un objet de 800 hommes,

viennent de recevoir leur uniforme : c'est un habit vert, parements et retroussis rouges, revers, veste et culottes blancs. Celles de Villefranche montent à 400 hommes.

« Malgré les instances de l'évêque de Nice, les ordres de Turin étaient arrivés de faire partir d'ici 700 prêtres ou religieux. On ne leur en laissait que le choix. Il en est resté 500; mais des maladies, le défaut d'argent, ou autres prétextes, font en grande partie éluder l'exécution; il en sera de même de ceux qui arrivent journellement qui tous ne doivent pas s'arrêter.

« La déportation continue au Languedoc : trois bâtiments sont arrivés aujourd'hui avec des prêtres, et deux il y a trois jours.

« D'autres familles émigrent ou d'elles-mêmes, ou par ordre quittent cette ville.

« L'hôpital de l'armée, qui devait être établi à Saint-Pons, sera envoyé à Sospello, pour, au besoin, être plus à portée de rentrer en Piémont; preuve que l'on a prévu la rupture.

« Une muraille en forme de retranchement a été construite à mi-côte de la colline de Montal, auprès de la maison dite par sobriquet fort Thaon.

« Les retranchements de Montalban sont augmentés et étendus de divers côtés; des batteries se dirigent sur Nice, sur le chemin entre elle et le fort et du côté de la baie de Villefranche.

« Les émigrés ont saisi avec empressement l'occasion des prières publiques ordonnées par le mandement de l'évêque de Nice, pour se réunir avec affectation dans les églises et faire les leurs en une sorte de corps ; jamais ils ne furent si dévots.

« On imprime à Monaco une lettre que l'on dit très-violente du roi de Prusse au peuple français ; nos compatriotes en veulent faire, sans doute, cadeau à nos départements méridionaux.

« *Signé* : LESCURE. »

[6]

Lettre du contre-amiral Truguet, commandant les forces navales dans la Méditerranée, au ministre de la marine; à bord du *Tonnant*, en croisière sur Oneille.

« Oneille, le 20 octobre 1792.

« Citoyen ministre,

« J'ai l'honneur de vous adresser l'état des demandes que le général Danselme me requiert de présenter à la République de Gênes, et d'appuyer de tous mes moyens.

« Je n'ai pu l'avoir plus tôt, et je suis d'autant plus empressé de la mettre sous vos yeux que vous pouvez d'avance calculer les obstacles qui me seraient présentés par le sénat génois.

« Le contre-amiral, commandant les flottes navales de la Méditerranée.

« *Signé* : TRUGUET. »

[7]

Réquisition du général en chef sur le Var au gouvernement génois.

« 15 octobre 1792.

« La République française, convaincue des sentiments d'union et de fraternité de sa fidèle alliée la République de Gênes, et de son désir ardent de concourir de tous ses moyens à lui

fournir tous les secours qui pourraient lui être nécessaires s'adresse à elle avec confiance, et lui envoie ci-joint l'état des vifs besoins provisoires pour son armée, qui occupe en ce moment la frontière du Var et le ci-devant comté de Nice. L'accroissement subit de cette armée, forte de soixante mille hommes combattants, son éloignement de la résidence de la Convention nationale des départements du nord où sont les principaux magasins de la République, n'ont pas permis que la Convention nationale ait pu encore faire parvenir tous les fonds, vivres et effets nécessaires pour trois mois au moins, pour une armée aussi formidable.

« Le général, commandant en chef cette armée, prendra auprès de la Convention nationale les mesures nécessaires pour faire rembourser à la république de Gênes les dépenses qu'elle sera obligée de faire pour fournir tous les objets demandés dans l'état ci-joint.

« Un des articles les plus intéressants est le prêt de 6,000,000 en numéraire que la République voudra bien effectuer dans le plus bref délai.

« Le lieutenant général commandant en chef l'armée de la République sur le Var et le comté de Nice. »

« Nice, le 15 octobre 1792.

ÉTATS DES OBJETS DEMANDÉS A LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES.

Vivres.

« Du biscuit pour 60,000 hommes pour deux mois à raison de 18 onces par jour;
« 60,000 quintaux de farine;
« 1800 bœufs;
« 4,000 moutons;
« 3,375 quintaux riz;
« 6,000 quintaux légumes secs;

« 1800 quintaux viande salée, bœuf ou lard ;

« Du vin pour trois mois pour 60,000 hommes à raison d'une bouteille par homme et par jour ;

« De l'eau-de-vie pour le même nombre d'hommes à raison d'une bouteille pour 16 hommes par jour ;

« Du vinaigre pour le même temps et le même nombre d'hommes à raison d'une bouteillle pour 20 hommes et par jour ;

« Ail, oignons en rapport,

Fourrages.

« 120,000 quintaux foin ;

« 36,000 quintaux paille ;

« 50,000 charges d'avoine ou d'orge à défaut d'avoine.

Argent.

« Un prêt de 6,000,000 en numéraire effectif et dans le plus court délai.

Effets de guerre.

« 60 chariots couverts en toile cirée ;

« Le plus de chevaux qu'on pourra fournir ;

« 20,000 fusils de rechange avec leurs baïonnettes ;

« 10,000 sabres de grenadiers avec leurs baudriers ;

« 10,000 gibernes avec leurs banderoles ;

« 10,000 pelles, pioches, sapes, faux et haches avec leur manche et leur étui ;

« 2,000 tentes de soldats complètes ;

« 80 affûts de rechange pour pièces de 12 et 16 ;

« 24 en nombre égal pour chaque calibre.

Habillement.

« Drap bleu pour 30,000 habits ;

« Du drap ou tricot pour 30,000 vestes ou culottes ;

« 30,000 chapeaux ;

« 60,000 chemises ;

« 60,000 paires de bas ;

« 60,000 paires de souliers ;
« 60,000 sacs à distribution ;
« 60,000 sacs à peau.

Hôpitaux.

« 6,000 paillasses ;
« 600 brancards pliants à dossiers ;
« 1800 paires de draps ;
« 1800 couvertures de laine, ;
« 1800 capotes de laine ;
« 100 quintaux de charpie ;
« Pharmacie complète pour 60,000 hommes pour trois mois.

Marine.

« 6 pinques armées et équipées ;

« 12 felouques armées et équipées; lesdits bâtiments doivent être rendus dans le port de Nice dans le plus court délai ;

« Un assortiment complet en cordages, tant pour les bâtiments que pour les objets de campement.

« Le général en chef commandant l'armée de la République, sur le Var et le comté de Nice.

[8]

Instruction donnée par le général commandant en chef sur le Var à M. Rigaud, lieutenant-colonel du 4e bataillon de la Drôme.

« Nice, le 20 octobre 1792.

« M. Rigaud partira pour se rendre avec toute l'escadre à Savonne, pour s'assurer quelle en est la garnison, et, en y

mouillant en ami, prendre du pays des renseignements positifs sur la garnison qu'elle peut contenir, sur les nouvelles qu'on a des Autrichiens, connaître les opinions des habitants sur les Français, chercher par tous les moyens et bons procédés à gagner leur confiance et les disposer en notre faveur, maintenir une police sévère sur les individus qui iront à terre et faire payer comptant et en espèces tout ce qu'on pourra y acheter; se rendre à Gênes, parler au Gouvernement en républicain fier de déployer la majesté d'un peuple libre, demander au Gouvernement des comestibles qui seront payés d'après les reçus qu'on en donnera; que l'arrivée des troupes impériales à Savone sera regardée comme une déclaration de guerre et offrira en amis et frères une garnison française pour garder cette place; déclarer qu'en cas de refus, les Français regarderaient comme une hostilité les efforts impuissants que ferait la République pour s'opposer à l'entrée à Savone des Autrichiens ou Piémontais qui n'ont plus que ce moyen de correspondre avec la Sardaigne; demander avec fierté un emprunt de 6,000,000 en espèces sonnantes, moitié de celui consenti en faveur des Piémontais.

« Certifier que c'est le seul moyen de conserver la neutralité, puisqu'il faut que toutes choses soient égales et que l'emprunt a été effectué en grande partie envers les Piémontais.

« Presser le Gouvernement pour que la demande faite d'après l'état envoyé par le général Danselme au gouvernement de Gênes soit remplie à l'instant même.

[9]

AU NOM DE LA RÉPUBLIQUE.

Mémoire pour servir d'instruction commune au lieutenant général commandant sur le Var et au

contre-amiral Truguet, pour l'expédition contre le roi de Sardaigne.

« Paris, le 25 octobre, l'an 1er de la République.

« Le conseil exécutif provisoire de la République française ne voulant pas laisser dans l'inaction les forces de terre et de mer que la République a confiées au général ***, et au contre-amiral Truguet, et le zèle ardent des citoyens corses pour la cause de la liberté, il va remettre à la disposition de ces deux chefs le choix de l'entreprise, qu'ils auront à former d'un commun accord.

« Le conseil exécutif ne connaissant pas encore quels peuvent être leurs desseins ultérieurs contre Turin ou dans le continent, il ne leur prescrira rien des préparatifs dans cette instruction; il se bornera à leur faire connaître ce qu'il attend de leur ardeur et ce qu'il souhaite de leurs armées combinées.

« Le conseil voudrait que leur armée de terre et de mer se grossît des volontaires marseillais et des bâtiments de transport sur lesquels ils doivent s'embarquer, qu'elle mît à la voile du golfe de Juan et fît route vers l'île de Corse, en faisant recueillir à Bastia et Calvi, par des frégates et des transports, les troupes et les volontaires corses que ces deux endroits pourraient fournir contre le tyran de la Sardaigne.

« Les généraux descendront à terre à Ajaccio et y feront mouiller toute la flotte; ils pourront joindre à leur armée 3,000 hommes de troupes de ligne ou volontaires corses qui sont répandus dans cette île; ils écriront en conséquence au général Paoli et Alex, député Peralli, de faire marcher ces troupes vers le port d'Ajaccio, où se fera l'embarquement général dans le cas où les généraux se détermineraient à donner suite aux desseins du conseil exécutif contre le tyran de Sardaigne. Le général *** restera le maître d'indiquer et de nommer un officier sûr qu'il laisserait à Nice et à Villefranche, s'il voulait marcher à la délivrance de la Sardaigne, ou à qui il remettra le soin de conduire cette expédition, s'il jugeait sa présence plus utile dans le continent.

« Le conseil ne lui prescrit rien sur la manière d'attaquer la

Sardaigne, ni sur les lieux où il devra débarquer; il s'en remet à cet égard aux mesures combinées entre ses deux généraux ; il ne doute point que le succès ne couronne leur entreprise.

« Aussitôt qu'ils auront fait cesser toute résistance, ils traiteront les troupes sardes avec humanité, et enverront sur-le-champ les prisonniers au port de Toulon ou de Marseille, dans des bâtiments de décharge, sous bonne escorte.

« Ils annonceront aux habitants que les Français, libres du joug des rois, sont venus leur offrir leur amitié et les protéger dans l'établissement d'une forme de gouvernement qui soit fondé sur la justice et la raison, et qui soit l'expression de leur volonté générale.

« Les généraux s'empareront, au nom de la République, des caisses et deniers, des munitions de guerre et de bouche, vins, salaisons, blés, chevaux et bêtes à cornes appartenant au roi de Sardaigne, et ils seront transportés sur les mêmes bâtiments qui apporteront les prisonniers; de celles de ces munitions, surtout le blé, qui ne seraient point nécessaires pour le besoin de leurs armées, sans exposer les habitants de ces contrées à souffrir aucune disette. S'ils remarquent dans cette île une surabondance de grains, le conseil exécutif les charge particulièrement d'acheter des particuliers, et de payer sur-le-champ, au prix des précédents marchés des divers lieux, les quantités déterminées de blé, le plus possible, qu'ils enverront également sous bonne escorte à Marseille ou à Toulon.

« Le conseil exécutif enjoint aux généraux *** et Truguet, dans le cas où ils tenteraient cette entreprise, de laisser dans le golfe Juan un vaisseau, une frégate et des avisos, pour qu'ils puissent recevoir promptement des ordres et avis ; d'écrire au ministre de la guerre et de la marine, avant leur départ d'Ajaccio, par un aviso qu'ils dépêcheront vers le golfe Juan, et d'annoncer également par des bâtiments exprès la nouvelle de l'issue de cette entreprise.

« Le conseil exécutif approuve la bonne conduite, la prudence, la valeur des armées de terre et de mer, et de leurs généraux et des officiers, dans les opérations sur Nice et Villefranche. Il a vu avec plaisir qu'ils en ont été récompensés par l'enthousiasme des habitants de ces contrées, qui ont subitement senti le désir de

la liberté s'allumer dans leur cœur à la voix douce des Français. Le conseil recommande expressément aux généraux, officiers, matelots et soldats de traiter avec humanité les vaincus, de regarder les habitants sardes comme des frères et des amis, de leur prodiguer la connaissance des principes régénérateurs de la liberté des peuples et d'empêcher que les temps qui vont séparer la destruction de la tyrannie de la création d'un gouvernement, fruit de la volonté générale des Sardes, que ces temps ne soient souillés par la discorde et l'anarchie.

« Le conseil s'en remet également aux généraux de terre et de mer, du soin de régler le départ de la flotte et des transports et le retour dans les ports de France, parce qu'il est dans la ferme persuasion qu'ils feront tout pour la liberté des peuples, la gloire et le bonheur de la République française.

« *Signé :* Les membres du conseil exécutif provisoire de la République française. »

[10]

Instruction du ministre de la marine de la République française au contre-amiral Truguet, commandant les forces navales françaises dans la Méditerranée.

« 25 octobre 1796.

« Le conseil exécutif provisoire de la République française ayant décidé, par son arrêté du 24 du présent mois, que le ministre de la marine donnerait les ordres nécessaires, tant au contre-amiral Truguet qu'au capitaine Latouche, pour l'exécution de l'entreprise qu'il projette, le ministre de la marine va lui détailler les devoirs qu'il aura à remplir.

« Le contre-amiral Truguet demeurera chargé, de concert avec le général ***, de la délivrance de la Sardaigne, et, pour le succès de cette entreprise, le conseil s'en référant, aux instructions communes adressées à ces deux généraux, pense que toutes les

troupes de la ligne, les bataillons marseillais, les bataillons corses, les bâtiments de transport, quelques frégates et vaisseaux suffiront pour délivrer cette île importante du joug de son tyran.

« En conséquence, le conseil exécutif ordonne au contre-amiral Truguet de ne conserver avec lui, pour l'expédition de la Sardaigne, que le vaisseau *le Tonnant*, qu'il monte, et *le Scipion*, que doit monter son frère.

« Le contre-amiral remettra au capitaine Latouche le commandement des sept autres vaisseaux, et le paquet ci-inclus qui contient le détail de la mission que ce capitaine aura à remplir si, au moment où ses ordres parviendront au contre-amiral Truguet, les six vaisseaux qu'il attend de Brest, Lorient et Rochefort étaient arrivés, il gardera sous son commandement les vaisseaux *le Tonnant*, *le Scipion* et *le Généreux*, capitaine Dubois, et il composera le commandement du capitaine Latouche ainsi qu'il suit :

Le Languedoc, qu'il monte lui-même ;
Le Commerce de Bordeaux ;
La Liberté, capitaine Brueys ;
Le Centaure, capitaine Missiessi ;
L'Avide, capitaine Vautier ;
L'Entreprenant, capitaine Thivot ;
Le Patriote, capitaine Landois ;
Le Léopard, capitaine Bondon-Gremont ;
Le Thémistocle, capitaine Haumont ;
L'Apollon, capitaine Trublait-Villejaye ;
Le Dugay-Trouin, capitaine Trogoff ;
Le Vengeur, capitaine Kersen ;
Douze vaisseaux.

« Le contre-amiral Truguet ajoutera à ces forces le nombre de frégates, corvettes, avisos qui seront nécessaires au capitaine Latouche, tant pour assurer la marche de sa division que pour correspondre avec le contre-amiral Truguet. Ce général ajoutera la moitié des bombardes destinées à la délivrance de la Sardaigne. Le contre-amiral Truguet a demandé au ministre de la marine le grade de contre-amiral pour le capitaine Latouche. Le ministre prendra cette demande dans la plus sérieuse consi-

dération; il s'assurera dès lors que le contre-amiral verra avec plaisir confier à Latouche une expédition qui, quoique soutenue par un plus grand nombre de vaisseaux, n'est cependant que secondaire à la délivrance de la Sardaigne. Le capitaine Latouche devra se rallier au contre-amiral Truguet et reprendra ses ordres aussitôt après l'issue de l'expédition.

« C'est pourquoi le contre-amiral Truguet restera dépositaire du paquet, qu'il n'ouvrira lui-même, qu'après avoir assuré la délivrance de la Sardaigne et la prise de Cagliari (1). Ce paquet lui indiquera dans quels parages devra se faire sa jonction avec le capitaine Latouche, et les mesures que les forces navales aux ordres du contre-amiral Truguet devront prendre pour opérer leur retour à Toulon, où elles trouveront un supplément de vivres et de nouveaux ordres.

« Aussitôt que le contre-amiral Truguet aura reçu cette dépêche, il remettra le paquet ci-inclus au capitaine Latouche, et confiera à son commandement les vaisseaux ci-dessus désignés; il ordonnera à ce capitaine d'appareiller sur-le-champ avec toutes ses forces.

« Le contre-amiral accélérera le plus qu'il pourra l'opération combinée avec le général ***, en faveur de la Sardaigne, opération à laquelle le conseil exécutif attache le plus grand intérêt, sous tous les rapports.

« Si, dans l'intervalle qui s'écoulera entre le départ du capitaine Latouche pour sa mission et celui du contre-amiral pour la Sardaigne, quelques-uns des six vaisseaux de renfort du Ponent arrivaient (ce qui rendrait leur jonction avec le capitaine Latouche quant à présent), le contre-amiral les conduirait en Sardaigne; mais s'ils n'étaient pas arrivés, il partirait en donnant les ordres nécessaires pour qu'ils puissent rejoindre à Cagliari ou ailleurs.

« Le conseil, au surplus, s'en réfère aux mesures qu'il a précédemment adoptées et qu'il a fait connaître au contre-amiral

---

(1) En marge est écrit de la main du ministre : « Le contre-amiral « Truguet ne trouvera point ici le paquet dont il s'agit; il en aura la « raison dans la lettre d'envoi. »

pour la délivrance de la Sardaigne, par ses instructions, tant connues que secrètes ; pour les opérations ultérieures la patrie attend tout des talents, du civisme et de l'énergie de l'armée et de la flotte et de ses chefs, et la République a droit de compter sur de prompts et brillantssuccès.

« A Paris, le 25 octobre, l'an Ier de la République, et par ordre du conseil exécutif provisoire de la République française.

« *Signé* : Le Ministre de la marine. »

[11]

Extrait d'une lettre de M. de Semonville, ambassadeur extraordinaire de la République française à Constantinople, à M. Lebrun, ministre des affaires étrangères de la République.

« Gênes, le 5 novembre 1792.

« Ceux qui se sont écoulés (les moments) depuis l'arrivée de l'escadre dans ce port ont été tous employés à conférer, avec le contre-amiral Truguet, de nos opérations communes pour la défense et la gloire de la République française ; ce général attend avec la plus grande impatience, l'autorisation d'attaquer la Sardaigne ; la promptitude infaillible de cette expédition lui laissera encore le temps, si le conseil exécutif suprême le prescrit, de paraître dans les parages de l'Archipel, et de seconder ma mission par sa présence, en attendant l'instant où nos escadres, portées dans la mer Noire, feront repentir l'Impératrice de ses orgueilleuses menaces, c'est en Crimée que la France arrêtera l'ambition russe, déjà si funeste au repos de l'Europe, et que le cabinet de Versailles a si impolitiquement ménagée.

« Vous devez penser, Monsieur, avec quelle impatience j'attends vos instructions sur ces objets importants, et combien j'ai besoin de les méditer avant d'être rendu à ma destination. »

[12]

Le général en chef sur le Var au ministre de la guerre.

« Nice, le 6 novembre 1792.

« J'ai reçu votre lettre du 27, relativement à l'importance d'occuper Savone, et pour me conformer aux ordres du Conseil exécutif, qui désire que j'aie l'air de m'en emparer sans que le gouvernement Génois paraisse y consentir, ce qui suppose une négociation secrète et préliminaire avec cette République, qui paraît avoir été confiée au citoyen Belleville, qui en a été chargé par le citoyen Lebrun, ministre des affaires étrangères, et qui a passé ici, il y a quelques jours, venant de Paris et allant à Gênes. J'attendais l'effet de cette négociation, qui me sera sans doute communiquée par lui ou par notre ministre plénipotentiaire à Gênes, à moins que je ne reçoive, par la suite, de nouveaux ordres de votre part pour l'attaque de force et sans convention tacite.

« Le général en chef. »

[13]

Mémoire détaillé sur la situation de l'armée d'Italie, adressé par le citoyen Ritter, commissaire du Directoire exécutif de la République française près de cette armée, au citoyen Letourneur, membre du Directoire.

« Au quartier-général de Savone, 28 déc. 1795.

« Je suis très-sensible, mon cher ami, aux nouvelles preuves

d'attachement que tu me donnes ; rien ne m'est plus précieux que ton amitié, je la cultiverai et tâcherai de la conserver jusqu'au dernier soupir.

« Par ta dernière lettre, tu me demandes de te tenir au courant de nos succès, mais tu les connais déjà dans leur entier. Je ne te parlerai donc que de ce qui nous a empêchés d'y mettre le dernier sceau.

« Deux fléaux nous assiégent ici, le manque de souliers et de transports ; avec un peu de numéraire, le premier est facile à détruire ; mais le second est invétéré, il a besoin de toute la sollicitude du Gouvernement.

« Battu dans les lignes de Loano, 23 novembre 1795, l'ennemi a profité, dans la nuit suivante, d'un brouillard épais pour cacher la plus honteuse des retraites ; de Finale il avait pratiqué sur Vado un chemin carrossable par les hauteurs de Saint-Jacques ; mais ce chemin ne lui fut cette fois d'aucune utilité ; la porte Saint-Jacques était déjà occupée par le brave Joubert, de la division Masséna, lorsque l'avant-garde des fuyards s'y présenta et fut repoussée.

« Frappés par la terreur, les Autrichiens délièrent leurs chevaux ou coupèrent les traits et, fuyant à toutes jambes par l'ancien chemin de Finale à Savone par Spoturno, ils nous abandonnèrent tout leur canon, leurs chariots d'artillerie et caissons.

« La division de Masséna, qui avait fait cette belle et utile diversion, gravissait depuis deux jours les rochers les plus escarpés et était bien souvent dans la neige jusqu'à la ceinture ; elle avait consommé le pain et le biscuit qu'on lui avait donnés, et comme elle était toute composée de troupes venues d'Orméa deux jours avant l'attaque, elle commençait à manquer de souliers, ceux qu'on était parvenu à lui procurer, comme par miracle, quelques jours auparavant, étaient déjà usés ; il faut connaître ce malheureux pays pour se persuader que cette armée doit user en souliers le triple de ce qui serait nécessaire à une autre armée de pareille force, au nord ou sur le Rhin.

L'ennemi fuyait toujours, pendant que toute notre sollicitude devait se porter à procurer à nos héros le pain dont ils avaient le plus pressant besoin ; malgré tous nos soins et l'activité la

mieux soutenue, des corps entiers ont été pendant deux jours sans subsistance, parce que nous manquions de transports pour la leur porter.

« Le courage de cette brave armée a donc été enchaîné par la fatale et coupable insouciance qui, avant mon arrivée ici, avait laissé désorganiser tous nos ateliers de confection militaire, et par la friponnerie des agents des fourrages et des entrepreneurs des charrois, qui s'étaient donné la main, les uns pour faire mourir de faim le peu de chevaux et de mulets qui nous restent, les autres pour pouvoir s'excuser sur le manque de fourrage de ce qu'ils ne remplissent pas les conditions de leur marché et ne fournissent point aux différents services le nombre de bêtes nécessaires ; comment faire avancer la troupe et lui faire faire pendant plusieurs jours des marches forcées, si l'on ne peut faire suivre les vivres et les distribuer au rendez-vous indiqué ? Les vivres n'étaient pas le seul objet qui eût du suivre nos colonnes victorieuses, il eût fallu encore qu'elles fussent accompagnées de quelques pièces d'artillerie, de cartouches, gargousses, et tout cela nous manquait faute de transports ; par surcroît de misère, nous étions pieds nus.

« L'Autrichien avait déjà dépassé la Rochetta lorsque nous en fûmes instruits. En calculant d'après les localités, nous devions nous attendre à livrer encore deux combats pour reprendre Vado ; il nous en a épargné la peine et a couru se rallier sous les murs d'Alexandrie. D'un autre côté, toute l'armée piémontaise avait été prendre position dans le camp retranché, sous Ceva. La neige qui obstrue les cols favorise le rassemblement de l'ennemi sur ce dernier point, il eût donc encore fallu des souliers, des vivres, de l'artillerie et des transports, pour aller les forcer dans ce camp. Tenter le siége de la place qu'il couvre, c'eût été exposer le sort et l'honneur d'une armée pressée par le besoin et exténuée de fatigues, que de la pousser en avant sans ces moyens indispensables, c'eût été la condamner à périr de faim et d'inanition, c'eût été peut-être exposer le salut de la République, surtout après ce qui venait de se passer sur le Rhin. La brave armée d'Italie venait de sortir des travaux d'Hercule ; après avoir battu et défait les meilleures troupes de l'Empereur et les avoir chassées de positions imprenables pour tout autre que pour des Français, elle avait rempli, dans

cette mauvaise saison, tout ce qu'on pouvait humainement attendre d'elle, réouvert les communications avec Gênes, les greniers d'abondance de nos départements méridionaux, repris des positions qui la mettront en état d'envahir le Piémont au premier beau temps, pourvu toutefois qu'on *lui procure les transports dont une armée active ne peut se passer.*

Forteresse de Savone.

« Il nous restait encore un point des instructions du Gouvernement à remplir, c'est la prise de la *forteresse de Savone.*

« J'avais cru d'abord que nous pourrions nous mettre par surprise en possession de cette forteresse, mais les sommations faites par le général Devins avaient porté les Génois à se tenir sur leurs gardes et à garnir leur fort d'une force armée respectable. Il y a au moins 2,500 hommes, en majeure partie de troupes réglées ; personne que le militaire de la garnison n'y entre, et la plus exacte surveillance est observée, il fallut donc, de prime à bord, renoncer au projet de prendre cette place par surprise. Vous êtes bien loin d'ici, mon cher ami, on peut vous tromper sur des faits, sur des localités ; mais moi, qui suis sur les lieux, je serais inexcusable si je ne cherchais à éclairer votre religion et à vous prémunir contre les faiseurs de projets, cette tourbe de charlatans dont on ne connaît souvent l'impéritie qu'après qu'ils ont fait tout le mal qui n'est pas toujours réparable.

« Vous vouliez, ai-je dit, que nous prissions la *forteresse de Savone,* c'est ce que nous avait ordonné, dans le temps, le Comité de salut public, et ce que le Directoire exécutif nous prescrit aujourd'hui. Je reviens au fait :

« Lorsque je vis que la ruse serait en défaut contre la surveillance des Génois, de concert avec le général Schérer, j'écrivis à notre ministre à Gênes de venir nous joindre ici, en lui prescrivant de sonder, avant son départ, l'opinion du gouvernement Génois, si celui-ci ne consentirait pas à nous laisser mettre garnison dans Savone pour le garder, avec une partie de la garnison actuelle, comme cela s'était pratiqué l'année passée à

l'égard des forts et fortins, ou, pour mieux dire, des batteries de *Vado?*

« Villars, ambassadeur français à Gênes, arrivé ici, nous dit, comme résultat des conférences qu'il avait eues avec plusieurs membres du Gouvernement et notamment avec le secrétaire-d'état Mortaix, que les *Génois ne pouvaient consentir à nous laisser tenir dans le fort de Savone, ni avec ni sans eux; que ce serait violer trop manifestement la neutralité et donner la plus forte prise aux coalisés contre l'indépendance de la République de Gênes.*

« D'après cette explication, il fallait aborder la question politique et examiner quels seraient les avantages ou désavantages résultants de la prise à main armée de ce fort?

Sous le point de vue politique, nous ne pûmes nous dissimuler qu'en prenant Savone *de vive force*, nous violions de la manière la plus absolue la neutralité génoise, et que nous ne laissions alors à ce petit gouvernement que l'alternative ou de se joindre à nous pour la défense commune, ou de prendre une part active à la coalition.

« Dans l'une et l'autre de ces deux hypothèses, nous donnions aux Austro-Anglo-Sardes un prétexte plus que plausible de s'emparer de Gavi, autre place génoise plus importante que la première, et aux Anglais séparément, de se rendre maître du golfe de la Spezzia, et de nous couper encore une fois les vivres.

« Nous ne pourrions pas empêcher l'ennemi de faire ces conquêtes, et qui nous assurera que les Anglais n'iraient pas bloquer jusqu'au port de Gênes, pour empêcher la sortie de subsistances et autres ressources qui y sont entassées et qui doivent porter l'abondance dans l'armée, dès que le Gouvernement aura pris des mesures à cet effet?

La prise de la forteresse de Savone ne nous présente donc que du désavantage en politique, elle ne serait pas plus heureuse pour nous sous le point de vue militaire. Cette forteresse ne défend que le port qui est au pied de ses glacis, dont nous sommes déjà maîtres, puisque nous y avons des gardes et des plantons, et qu'à notre arrivée nous y avons pris des bâtiments ennemis, qui sont déjà vendus au profit de la République.

Elle sert encore à tenir en bride la ville, qui s'est insurgée déjà à plusieurs reprises contre le despotisme des Génois, qui, pour occuper tout le commerce, a fait combler une partie du port, qui n'est plus tenable que par de très-petits bâtiments.

« Du côté de la terre, elle est dominée partout et serait, par le jet de quelques pièces d'artillerie posées sur les hauteurs dites des Capucines et des Chartreux, un tas de ruines dans moins de quatre jours. Pour la défendre il faudrait une armée d'observation qui en empêchât l'approche.

« Elle est, en outre, à trois lieues en avant de nos lignes et ne nous serait d'aucune utilité si nous devions être attaqués ; il y a plus, sa défense tant intérieure qu'extérieure, exigerait une bonne partie de nos troupes, qu'on serait obligé d'aventurer à pure perte, sans espoir du plus faible avantage.

« Vado est hors de la portée du canon de Savone ; il ne faut donc pas s'imaginer que la possession de cette forteresse servirait à nous assurer le mouillage du golfe et à en éloigner l'ennemi. *Vado* appartiendra toujours à celui qui sera maître *des hauteurs de Saint-Jacques* et par prolongement de la crête de la montagne de ce nom, de celles de Vado ; conséquemment aussi, des deux batteries appelées *le fort et le fortin* qui battent la plage ; en prenant la forteresse de Savone, nous donnons donc *Gavi* aux *Austro-Sardes*, et ce qui serait bien plus désastreux pour nous, le golfe de la Spezzia aux Anglais, et effaçons de la politique faible et méticuleusement astucieuse des Génois, jusqu'au nom de leur neutralité, et nous perdons sous le point de vue politique et militaire.

« Ne voyant, d'après ces considérations, que désavantage pour nous dans la prise de cette forteresse, le général en chef, l'envoyé Villars et moi, nous nous déterminâmes à l'ajourner jusqu'à ce que le Directoire exécutif eût statué sur les observations que nous lui ferions à ce sujet.

« Notre première dépêche était encore en route lorsque nous reçumes les premiers ordres du Directoire *de prendre Savone de vive force, s'il fallait l'employer*. J'ai transmis au général en chef copie des lettres qui m'instruisaient de cette détermination, je lui ai dit que notre artillerie de siége se trouvait depuis longtemps embarquée à *Antibes* et étant munis de l'équipage de

mer il fallait la faire arriver à *Vado*, en attendant que le Directoire eût prononcé sur nos observations. Tel est maintenant à cet égard l'état des choses ; si après cela le Directoire persiste dans ses ordres, nous nous y soumettrons avec empressement et nous n'aurons rien perdu par l'ajournement parce que le siége *de Savone* peut se faire en toute saison, et que l'ennemi ne pourra pas plus nous empêcher de la prendre dans un mois qu'aujourd'hui ; mais, je le répète, soit que nous soyons dès aujourd'hui maîtres de cette place, soit que nous le soyons plus tard, elle nous sera toujours également inutile.

Je te devais la vérité, mon cher ami, je la devais à ma patrie, je ne t'ai rien caché, c'est maintenant au Directoire à peser dans sa sagesse si Savone doit être pris de vive force ou s'il faut laisser la garde de cette place inutile pour nous aux Génois qui la regardent comme le palladium de leur indépendance.

Situation de l'armée.

« Parlons maintenant de la situation de l'armée : je t'avais écrit, cher ami, dans quel état de détresse j'avais trouvé la droite, c'est-à-dire toute notre armée active ; je t'avais dit que le volontaire y était nu et réduit, la majeure partie du temps, *au quart de la ration de pain ;* en t'annonçant cette triste nouvelle, je te disais que le sort de nos défenseurs était déjà amélioré, qu'ils mangeaient de rechef du bon pain de froment et la ration entière, que la vallée d'Oneille fournissait des fourrages, des transports, sur mes réquisitions, et que l'on travaillait plus activement à habiller la troupe.

« Les moyens que me donnaient mes réquisitions étaient à peu près suffisants pour une armée stationnaire ; le transport des vivres allait passablement, nous avions même quelques mulets pour l'artillerie parce que, n'ayant point de pièce à traîner dans les horribles montagnes dont la baïonnette seule devait nous rendre maîtres, il suffisait d'avoir à la queue des colonnes, en rechange, des cartouches d'infanterie.

« Nous attendions avec impatience 1500 mulets venus des Pyrénées-Orientales, ils ont presque tous péris de faim en route

et nous sommes toujours à la merci de la compagnie Lanchère, qui a si bien servi jusqu'ici à affamer nos armées.

« On ne pouvait compter sur les ressources que nous offrait la vallée d'Oneille qu'aussi longtemps que nous resterions à portée de cette vallée ; maintenant que nous en sommes à 30 lieues, il ne faut plus songer à se servir des mulets qu'elle peut fournir, que pour alimenter la division commandée par le général divisionnaire Serrurier, et stationnée à Orméa ; dans toutes les autres divisions, nous sommes réduits à nous servir de mulets génois, et ceux-ci ne marchent pas qu'on ne les paie exactement et argent sonnant.

« Tu dois savoir, mon cher ami, combien la caisse de notre payeur est dégarnie. Oui, nous nous sommes soutenus jusqu'ici comme par miracle.

« L'armée d'Italie sera couverte de gloire, puisque la Providence se manifeste si ouvertement pour elle ; je t'en citerai quelques traits :

« Une expédition faite par quelques hommes du corps Français sur Voltri, à 6 lieues en avant de Savone, entre cette dernière ville et celle de Gênes, nous avait procuré quelque numéraire, qui était déposé chez notre envoyé Villars ; celui-ci, après avoir payé les frais de cette petite expédition, versa, par mes ordres, 140,000 francs, valeur et monnaie, dans la caisse du payeur de l'aile droite ; cette somme servira à payer le supplément en numéraire pour un mois, paiement qu'il serait dangereux de retarder plus longtemps, malgré que la Trésorerie nationale ne nous ait pas encore fait de fonds pour cet objet. Le reste de la somme prise et déposée chez Villars nous a procuré 2,400 quintaux de paille de couchage et 1200 quintaux de haricots, *aliment que nous faisons distribuer trois fois par décade, en remplacement de la viande fraîche, dont le service marche péniblement faute de fonds.*

« Avant l'attaque, les vents contraires avaient intercepté pendant quinze jours toute communication par mer avec Nice, et nous privaient conséquemment de tous les secours en vivres que nous devions en attendre. 40 bâtiments, chargés de grains, sortent de Gênes par un vent frais et échappent, par la rapidité, aux Anglais. C'étaient des Grecs et des Génois ils sont obligés

de relâcher dans la rade d'Alassio, je m'y porte en toute diligence, donne ordre au commandant de notre petite flotte de canonnières de ne laisser partir aucun des bâtiments sans permission par écrit signée de ma main, et me fais apporter des échantillons des grains que chacun avait à bord ; il s'y trouve trois bâtiments chargés pour le compte de la compagnie dite *Des trente-et-un de Marseille*, compagnie qui s'était, dans le temps, chargée d'approvisionner l'armée et le Midi, et à qui le Gouvernement avait fait des fonds d'avance pour remplir ce double objet ; le chargement de ces trois bâtiments était donc déjà payé, car si nous eussions dû le faire, il eût fallu renoncer à manger du pain ; nous n'avions plus que pour quelques jours de vivres, le mauvais temps et les vents contraires continuaient sans la moindre relâche. La cruelle perspective de voir nos braves frères d'armes bientôt réduits au quart de la ration, me fit passer à pieds joints par dessus toutes les formalités. Je m'emparai du blé destiné pour les Trente-et-un, et fis donner quittance de 7,500 émines de cette denrée, qui faisait la cargaison des trois bâtiments ; je renvoyai les capitaines se faire payer les notes à Nice ; les autres bâtiments furent de suite relâchés.

« Je fus ainsi obligé de faire le petit pirate pour sauver l'armée ; tous les métiers sont honorables, dit-on, dès qu'ils sont utiles à la société. Oui, je verserai la dernière goutte de mon sang pour l'armée.

« Si je n'eusse pas trouvé de grains appartenant aux Trente-et-un de Marseille, rien ne m'eût empêché d'en prendre des Grecs ou des Génois, que j'aurais envoyés à Nice, c'est-à-dire à l'ajournement indéfini pour se faire payer ; par tous ces petits moyens réunis, nous étions parvenus à avoir du foin, près de 600 mulets et du pain, sans débourser un sol ; c'est à ces trois objets que nous devons en forte partie nos succès du 2 frimaire, car, sans eux, nous restions condamnés à nous morfondre dans la plus pénible défensive.

« *La Providence n'a pas borné là sa sollicitude pour nous ; elle vient de nous amener dans le golfe de Vado une prise austro-sarde chargée de* 3,500 *émines de blé, d'une partie de semouille et de pâtes d'Italie ; ces deux derniers objets seront vendus, car les donner aux hopitaux serait en faire cadeau aux*

directeurs et commis, qui ne gaspillent déjà que trop. La droite a maintenant pour 35 *jours de pain, cet état de choses est consolant pour le moment, mais l'avenir est menaçant, tous les services demandent des fonds et la caisse du payeur est vide.*

« Il faut journellement payer argent sonnant les mulets génois, les frais de débarquement, les moutures, la confection des fours, le bois, les réparations à faire aux hospices et tous les matériaux nécessaires aux nouveaux établissements.

« Pour faire face à toutes nos dépenses il faut avoir recours aux expédients; la misère est industrieuse.

« Nous avons d'abord vendu les vieux bâtiments pris dans le port de Savonne, où on avait enterré tous les agrès, nous vendîmes pareillement un chargement de Stockfisch qui ne pouvait pas nous servir à alimenter l'armée; toutes les ventes nous produiront une petite somme pour faire, pendant quelques jours, les dépenses courantes; une autre mesure pécuniaire, que j'ai prise, fait jeter les hauts cris aux voleurs dont elle dérange les spéculations.

« La vallée d'Oneille, pays conquis, renferme beaucoup de domaines réputés nationaux, à cause de l'émigration des anciens propriétaires; ces domaines produisant beaucoup d'olives, la récolte en avait été vendue et adjugée jusqu'ici moyennant paiement en huile qui devait être versée dans les magasins de l'armée.

« L'année passée, ces objets ont été aussi vendus, mais il s'est commis une si grande dilapidation dans la livraison stipulée de l'huile que les magasins de l'armée n'ont presque rien reçu. Le commissaire ordonnateur en chef, le général Schérer, et tous les Français qui connaissaient la mauvaise administration des pays conquis sur le Piémont, m'ont engagé à casser les ventes déjà faites de la récolte actuelle moyennant paiement en huile et à la vendre contre du numéraire métallique. J'ai pesé mûrement toutes les réflexions qu'on pouvait faire pour et contre cette vente en espèces, je m'y suis enfin déterminé tant pour couper court aux dilapidations que pour procurer à l'armée une nouvelle ressource en numéraire, en attendant que le Gouvernement puisse venir plus efficacement à son secours.

« Mais encore, en ordonnant la vente des olives, je n'ai pas renoncé à approvisionner l'armée de plus d'huile et de meilleure qualité qu'elle n'en a tiré l'année passée des pays conquis.

« Ces pays n'ont pas été imposés jusqu'ici ; l'année passée, on les avait oubliés à Nice, pendant que j'étais avec toi à Toulon. Par quelle fatalité un peuple conquis serait-il mieux traité que nos frères de l'intérieur ? le temps de municipaliser chez l'étranger est passé, les Oneillois paieront donc l'imposition en huile, elle sera évaluée au dixième ou quinzième du produit de cette denrée, selon l'état approximatif que j'ai demandé et que j'attends chaque jour. Les olives provenant de la récolte des biens nationaux n'ont rien de commun avec l'imposition ; personne n'aura donc à se plaindre ni de l'une ni de l'autre de ces deux mesures. En tout cas, les conquis ne seront traités que comme nationaux, et il est juste qu'ils nous aident à supporter les frais de la guerre.

« Tu sais, mon cher ami, que les besoins de l'armée m'ont déterminé, plus que tout autre motif, à vendre en numéraire les olives des biens nationaux, car nous sommes bien loin d'être aussi riches que le disaient quelques rapports.

« Je vois avec peine dans les feuilles publiques que, pour éloigner de nous la sollicitude du Directoire exécutif, on s'est plu à lui exagérer nos captures faites sur l'Autriche, et que mon collègue Maisse, qui était paisiblement à Nice à quarante lieues du champ de bataille, a jugé à propos de faire supporter au Trésor public les frais d'un courrier extraordinaire pour vous annoncer qu'à *Vado* nous avions trouvé 30,000 sacs de farine.

« Rien n'est plus controuvé que cette prétendue capture, tout ce que nous avons trouvé à Vado se réduit à 700 quintaux de farine dont près de la moitié a été volée par la négligence ou par la connivence du commissaire des guerres et que je lui ferai payer.

« Il y avait, en outre, à Vado beaucoup de farine avariée répandue sur la place par les Autrichiens, et que 400 hommes au moins avaient déjà foulée aux pieds lorsque nous y arrivâmes. Tout ce que nous avons trouvé de blé ou de farine, tant à Vado qu'ailleurs, ne se monte pas à 3,000 quintaux, et c'est en général

de la mauvaise drogue que nous ne pouvons faire consommer qu'en y ajoutant de forts mélanges de notre farine.

Capture des fourrages.

« Nous avons été un peu plus heureux pour les fourrages ; notre acquisition se monte, quant à cet approvisionnement, à environ 12,000 quintaux de foin et avoine à proportion. Je n'ai pu encore me procurer l'état général des prises faites, je te l'enverrai dès qu'on me l'aura remis.

Rapines exercées par les Génois sur nos prises.

« Nos prises se trouvaient considérablement diminuées par les dilapidations des employés et les rapines des Génois.

« *Avant notre arrivée à Finale et à Savone, tous les approvisionnements avaient été enlevés et enfouis par les habitants de la rivière. Tu ne te fais pas d'idée, mon cher ami, de l'immoralité de ce peuple, il volerait presque sur l'autel.*

« Je fis une première proclamation à Finale, pour engager les voleurs et les recéleurs à la restitution ; elle a produit quelque effet. Il y a parmi les voleurs des hommes puissants qui, par leur crédit, étouffent les dénonciations et qui, pour se soustraire eux-mêmes à la restitution, enhardissent les autres à recéler.

« J'ai écrit à notre envoyé à Gênes pour qu'il engage le gouvernement génois à inviter ses concitoyens à nous rendre ce qui avait appartenu aux Autrichiens, et qui nous revient par le droit de la guerre.

« Le gouvernement génois a répondu que faire une pareille invitation ce serait de sa part violer la neutralité, qu'il consentait tacitement à ce que nous fissions ce que nous jugerions à propos, mais que, pour la forme, il ne pouvait se dispenser de faire sa protestation pour rester inattaquable aux yeux des coalisés. L'immensité des vols commis sur nous m'engagea donc à faire une seconde proclamation, et, comme il faut traiter chacun selon son mérite et sa moralité, je promis le dixième de la valeur

de la chose volée au dénonciateur, c'est le seul moyen, m'assure-t-on, de parvenir à d'utiles découvertes. Sois persuadé que je ne me serais jamais décidé à l'employer vis-à-vis des Français, car je ne trouve rien de plus absurde que le dénonciateur au juge ; mais je ne suis pas ici pour prêcher la morale aux Génois, j'y perdrais mon latin.

Coquinerie des employés de l'administration de l'armée.

« Je t'avais écrit qu'aussitôt que l'ennemi serait battu, j'irais guerroyer avec les administrateurs de l'armée. Le luxe que ces messieurs étalent est scandaleux ; il dépose irréfragablement de leur friponnerie. Un simple commis fait plus de dépenses que ne sauraient en faire six représentants.

« Ma petite guerre avec ces vampires est déjà commencée ; un garde magasin des fourrages à Vado, convaincu d'avoir vendu 90 sacs d'avoine à un patron génois qui les avait embarqués nuitamment, est déjà condamné à six années de fer, et il est parti pour Toulon y subir son jugement ; huit autres employés sont maintenant dans les prisons de cette ville : l'un, accusé de vol et pris sur le fait pendant qu'il faisait enlever de son magasin un sac de riz par un Génois, les autres de s'être servis de faux poids et mesures. Le conseil militaire nous en fera prompte justice.

« Sous peu de jours je retourne à Nice pour y saisir l'ensemble de l'administration dont Maisse était chargé depuis mon séjour aux avant-postes. Chemin faisant, je ferai l'inspection de tous les établissements, je déterrerai sans doute quelques gibiers de galère ; mais ce ne sont ici que les petits voleurs, c'est à Nice qu'il faut frapper le mal jusque dans ses racines.

« On m'assure qu'à Nice, la plupart des administrateurs passent leur temps dans la crapule et la débauche, qu'après s'être gorgés des vins et de mets les plus exquis, ils jouent des monceaux d'or. Cette conduite n'a pas dû étonner il y a quelque temps, puisque des députés eux-mêmes ont si peu respecté leur caractère qu'ils se sont associés à ces débauches. D'où ces hommes tirent-ils leur insolente opulence ? C'est en volant la Répu-

blique et le pauvre soldat. Laisse moi faire, mon cher ami, bientôt ces mesures changeront de conduite, je les réduirai à l'humble ration.

« Le mal est invétéré ; il a trop longtemps joui d'une scandaleuse impunité : il faut tarir la source pour l'anéantir ; j'y parviendrai, dussé-je y périr. Je m'attends d'avance à une grêle de dénonciations, elles ne feront que m'enflammer, s'il est possible, davantage contre le vol et le brigandage.

Matériels des administrations de l'armée.

« Après avoir parlé du personnel des administrations de l'armée, je dois te faire part des connaissances que j'ai acquises sur leur matériel ; je te rendrai compte des différents services, dans l'état où je les vois d'ici ; sois persuadé que je n'en chargerai pas le trop hideux tableau ; en indiquant nos immenses besoins, je ne te cacherai pas nos ressources.

Vivres-Pain.

« Le service des vivres-pain dépend absolument de l'accomplissement des marchés passés par le Gouvernement avec la maison Saint-Esleben de Gênes et autres fournisseurs. Cette maison seule a un magasin de 40,000 émines de blé prêtes à partir dès qu'on lui aura fait quelques fonds ; on lui doit des arrérages considérables qu'on a vainement tenté de couvrir par des traites sur la Hollande qui, n'ayant pu être négociées, ont été restituées à la trésorerie nationale. Elle a les mains liées et ne peut nous procurer aucun secours. Si le Gouvernement ne s'occupe promptement de la rembourser, l'armée sera dans l'impossibilité de rouvrir la campagne si, dès ce moment, on ne travaille à l'établissement de magasins de vivres. Tout sera perdu s'il faut toujours vivre d'expédients. Il est donc nécessaire que le Gouvernement tire promptement de Gênes tous les avantages que la réouverture de la communication avec cette ville doit nous procurer. Les vivres-pain, outre les sommes métalliques que le Gouvernement doit dépenser pour l'acquisition du blé, ont en-

core besoin de la même monnaie pour l'embarquement et le débarquement et les remontures des fours et ustensiles, le bois, etc. Ici, on ne se procurerait point un brin de paille pour des assignats, il faut partout le petit écu.

Vivres-viande.

« Le service des vivres-viande se fait péniblement ; c'est ici qu'il faut épuiser les expédients pour faire vivre les troupes, en attendant que la caisse du payeur de l'armée soit plus riche. Nous distribuons maintenant des haricots et du riz avec de l'huile, de la viande salée et du lard, et ce n'est que le quatrième jour que nous donnons de la viande fraîche. Cette méthode est bonne dans cette saison, où le salé ne fait point de tort; mais cette nourriture serait pernicieuse au printemps, elle engendrerait la gale et toutes les maladies de la peau, dès que les arbres seraient en sève. Il faut donc qu'avant l'ouverture très-prochaine de la campagne, le service de la viande fraîche soit assuré, il faut encore du numéraire, transports par terre et charrois.

« Les transports par terre ou charrois, sont presque réduits à zéro ; c'est ce service qui est le gouffre scandaleux ou s'engloutissent nos armes et nos finances. Le marché pompeux de Lanchère et compagnie n'a jamais eu d'exécution à cette armée.

« Tu croiras, cher ami, que j'exagère si je te dis que nous n'avons pas eu 150 chevaux ou mulets de cette compagnie pour faire l'immortelle campagne du 2 frimaire ; oui, j'exagère peut-être en le portant à ce nombre, et je t'en convaincrai par l'état que j'ai demandé à l'ordonnateur de la division et que je t'enverrai. Est-il possible que le Gouvernement ne prenne pas des mesures pour casser le marché de cette compagnie ou pour la forcer à l'exécuter ; c'est de là cependant que dépend le succès de nos armées, car sans transports, point de vivres, point de munitions de guerre, point de caissons ; et, sans ces moyens indispensables, point de victoires bien fructueuses. Nous en avons la triste expérience à cette armée, avec le quart de transports que doit fournir la compagnie Lanchère, nous serions à Ceva et peut-être à Turin.

« Cette compagnie ne remplissant pas le millième des conditions de son marché, nous sommes obligés d'avoir recours aux mulets gênois, qu'il faut payer au jour la journée. Mais les mulets ne nous servent que pour des déplacements d'une journée de marche, ils désertent dès qu'il est question de les porter plus loin ; c'est ici encore qu'il faut du *numéraire*.

« Il en est de même des mulets oneillais qui sont principalement destinés à porter des vivres, des munitions de guerre et des effets d'habillement et d'équipement à la division d'Orméa ; ceux-ci ne coûtent pas autant que les autres, puisque je ne passe que vingt sols par jour pour chaque mulet et la ration de pain au conducteur, *mais c'est toujours du numéraire.*

« *En donnant* 500 *fr. assignats on n'aurait pas un mulet pour une seule heure*, il faudrait employer la force, moyen qu'il faut réserver pour les grandes occasions ; en l'employant habituellement, les mulets des pays conquis disparaîtraient tous et seraient vendus aux Génois ; c'est ce qu'il faut éviter.

Transports par mer.

« Ce service, le seul qui nous porte nos vivres et tous nos effets, de Nice à la droite, est fait ou par des Français que l'on payait il y a peu de temps encore en assignats ou par des Génois, et c'est le plus grand nombre, qui ne veulent palper que du numéraire ; il languit pitoyablement, parce que nous n'avons point de fonds ; il réclame donc de prompts secours de la part du Gouvernement. *Encore du numéraire !*

Service des hospices militaires.

« Le service des hospices militaires est encore au berceau ; à la droite, surtout depuis Borghetto et dans toute la ligne que nous venons de reprendre, les établissements que nous sommes obligés de faire exigent aussi des fonds *en numéraire.*

« Nous avons pris sur les Autrichiens un nombre remar-

quable de matelas, qui nous arrivent à propos, de plus une belle pharmacie, dont la plupart des articles, purement de luxe, ne sont pas employés dans nos hôpitaux ; on fera mieux de les vendre que de les laisser dilapider.

« J'espère que nous n'aurons pas beaucoup de malades, surtout si je parviens à chausser promptement mes frères d'armes et à leur donner les roupes et les couvertures qui leur manquent ; j'ose me flatter que les démarches actives et non interrompues que je fais à ce sujet auront le succès désiré.

« Le service des hôpitaux fixe particulièrement mon attention, et je suis parfaitement secondé par le général Schérer. Dès que les hospices seront établis, nous nous occuperons des maisons de convalescence ; déjà les ordres sont donnés aux différents corps de faire traiter les galeux ; rien ne sera négligé pour pouvoir recommencer avec vigueur la campagne prochaine, et opposer aux machines armées de la coalition, des volontaires aussi sains, robustes et bien vêtus que courageux.

Effets d'habillement, campement et équipement.

« Ce service est le plus négligé de tous, il paraît qu'un génie malfaisant s'est évertué à le frapper d'une désorganisation complète pour priver nos défenseurs de vêtements et les forcer d'abandonner les drapeaux de la liberté. Les armées d'Italie et des Alpes ont eu ou, pour mieux dire, devraient avoir de superbes ateliers de confection d'effets militaires à Lyon, Chambéry, Grenoble, Marseille et Nice. Ces ateliers réunis entretenaient, il y a un an, au moins 1200 ouvriers ; eh bien ! aujourd'hui, on en compterait à peine 1000, et celui qui a le plus d'activité et dont auparavant le produit était toujours le moindre, est celui de Nice, parce qu'il est sous les yeux des représentants ; il est pour ainsi dire notre unique ressource, il ne doit sa conservation qu'à une constante opposition de ma part à sa suppression. Marseille, par exemple, fournissait jadis jusqu'à 35,000 paires de souliers par mois ; eh bien ! ses derniers états de situation n'offrent, pour la troisième décade de frimaire, que 1498 paires.

« Lyon était le magasin où puisaient les armées du Rhin, d'Italie, des Alpes et des deux Pyrénées; les ateliers languissent dans ce moment dans la plus désolante stagnation.

« Les lettres que m'écrit le commissaire ordonnateur de la 19e division militaire, à la résidence de Lyon, m'annonçent que les ateliers de cette commune ne fournissent plus rien, faute de fonds et d'ouvriers; j'y ai vu en passant des approvisionnements immenses en matières premières, il serait de la plus grande urgence d'en verser sur Marseille par le Rhône. J'ai établi à Arles un entrepôt, d'où les effets venus jusqu'ici de Lyon ont été versés par mer sur Nice. Le Rhône n'est pas encore obstrué par les bancs de sable qui rendaient les embouchures impraticables l'année passée; il sera donc facile de faire parvenir à Marseille, par les mêmes moyens de transport et à peu de frais, partie des matières premières existantes à Lyon; j'ose réclamer toute la sollicitude pour cet objet.

« Il sera aussi très-facile de réorganiser les ateliers de Lyon et de Marseille. Dans ces deux communes, les municipalités font distribuer le pain comme cela se pratique à Paris; si tu accordes par jour une demi-livre de pain de plus qu'aux autres citoyens, à chaque ouvrier travaillant dans ces ateliers, un nombre suffisant de bons ouvriers, en compensation de cette petite douceur, travailleront à meilleurs prix pour la République que chez les maîtres de la ville. Cet expédient m'a réussi à Lyon au printemps dernier.

« De partout on me mande que l'on manque de fonds pour continuer la confection. A Marseille, on est aussi pauvre en fonds qu'en matière première; il est temps de redonner à tous ces établissements toute l'activité dont ils sont susceptibles, qui, en procurant à nos défenseurs les vêtements dont ils ont un pressant besoin, rétabliront parmi eux la discipline, sans laquelle il n'y a pas de succès réels à espérer.

Entraves.

« C'est ici surtout qu'il faut du numéraire. Je ne finirai pas ce chapitre sans te parler d'une institution qui, sous les appa-

rences trompeuses de l'utilité publique, est la plus monstrueuse que j'ai jamais vue : *C'est la direction centrale de l'habillement des armées de l'Italie, des Alpes et des Pyrénées, établie à Aix*. C'est à cette direction principalement que nous devons attribuer la pénurie qui nous assaillit et la désorganisation de nos ateliers; elle se plaît à tout entraver, et quand elle m'annonce mensongèrement qu'elle me fait expédier tels ou tels effets, elle prétend que par cela seul et sans me rien envoyer, elle a satisfait à tous mes besoins. Si elle avait obéi à mes réquisitions, qui datent du premier moment de mon retour à l'armée, mes frères d'armes seraient chaussés et vêtus, mais elle réserve sans doute ses magasins pour une meilleure occasion; elle a même eu l'audace de paralyser nos arrêtés par des modifications et des restrictions par écrit; je l'ai bien rappelée à l'ordre, mais cette mesure n'est pas assez corrective pour me procurer les effets demandés.

« Ce qui nous a tant soit peu soutenus jusqu'ici, quoique péniblement, ce sont les ateliers de Nice, qui ne doivent leur conservation et leur activité qu'à l'espèce d'indépendance où je les ai mis vis-à-vis de la fameuse direction centrale. Si vous voulez que cette direction subsiste, ordonnez-en la translation à Nice, je l'aurais alors sous la main, et je promets au Directoire que sous peu, tous les ateliers de Lyon, Marseille, Chambéry et Grenoble, reprendront l'activité nécessaire; je vous promets de plus une économie notable dans la dépense.

« Je te citerai une preuve de la malveillance ou de l'ineptie de cette direction; en passant à Lyon pour retourner dans le sein de la Convention, je visitai les magasins et les ateliers d'effets militaires ; toutes ces salles étaient vides, je ne vis pas 50 ouvriers en tout; m'informant du sujet de cette incroyable stagnation, on me répondit que l'administration ayant changé, les anciens employés et chefs de travaux étaient occupés à régler leur compte, et que, pour le faire avec méthode, on avait congédié les ouvriers, sauf à les rappeler s'il le fallait. Comme si, en arrêtant les travaux on n'eût pas pu arrêter à jour fixé la recette et la dépense, et mettre la main-d'œuvre du lendemain ainsi que les matières premières à employer aux confectious, sur le compte de la nouvelle administration et de ses préposés. Il était naturel de prévoir que des ouvriers ainsi renvoyés et

sans espoir d'être de rechef et très-promptement employés, chercheraient de l'ouvrage chez les maîtres de la ville ou ailleurs ; mais on voulait tout désorganiser, et faire mourir les soldats de froid et de faim ou les dégoûter du service ; cette trame infernale n'a que trop réussi, elle n'a eu que trop de suites. Les volontaires qui ont surmonté tant d'obstacles sont des héros pour la patience comme pour le courage. Je suis à recueillir les états de la situation du magasin d'effets militaires de l'armée d'Italie ; dès que de leur ensemble j'aurai pu tirer un état général je te l'enverrai.

« Je te préviens d'avance que nous ne manquons pas d'habits, il en reste encore bien un peu de ma recette de l'année dernière ; à force de crier et d'écrire, je suis parvenu à faire distribuer à mes frères d'armes la moitié à peu près de culottes et vestes qui leur sont nécessaires, ainsi que quelques roupes, quant aux souliers et chemises, je suis obligé d'avoir recours aux Génois, avec lesquels j'ai fait passer un marché de 30,000 paires de souliers, que je paierai comme je le pourrai, par de petits à-compte, au fur et à mesure des livraisons, qui seront expertisées et confrontées à l'échantillon, qui est excellente marchandise ; je les paie 6 francs 6 sols, monnaie de Gênes (les 24 francs de France font 28 francs 15 sols), pendant que notre envoyé à Gênes m'en offre à 6 francs et de bien moindre qualité.

« Dans le courant de la décade prochaine, tous nos volontaires, officiers, sous-officiers et soldats, seront chaussés ; ce qui nous arrivera après cela en souliers sera soigneusement gardé en magasin pour l'ouverture de la campagne, j'espère aussi pouvoir faire distribuer sous peu au moins une chemise pour chaque homme, pour éviter les dilapidations et ventes d'effets militaires. J'ai pris un arrêté que j'ai envoyé dans le temps au Comité de salut public, par lequel je défendais de rien distribuer au soldat, à moins qu'il ne rapporte dans le magasin de l'armée ou de son corps les vieux effets de l'espèce de ceux dont il demande la livraison ; de cette manière il est tenu de chausser de suite les souliers neufs qu'il reçoit et d'abandonner les vieux ; si après cela il vend les neufs il sera aisément pris au fait ; au lieu que, gardant les vieux, ils lui servi-

ront encore au bout de quinze jours pour faire de nouvelles demandes ; il en est de même des habits, vestes, etc.

« Les vieux habits, après avoir été lavés et bien nettoyés, servent à faire des bonnets de police, des gants et même des gilets bleus. Cette petite économie mérite quelque encouragement ; jusqu'ici, on n'employait que du drap neuf pour faire ces bonnets de police ; un habit vieux, quelque usé qu'il soit, offre toujours dans les pans de derrière quelques pièces aussi bonnes que le neuf pour faire des gants. Je trouverai une seconde expédition de mon arrêté. Je suis persuadé que tu généraliseras ces dispositions pour toutes les armées.

Fourrages.

« C'est dans le service des fourrages que se commettaient les dilapidations les plus affreuses, c'est celui qui absorbe le plus de fonds pour ne rien produire. A mon arrivée à Nice, je trouvai à la tête des fourrages le nommé Paulinco, qui m'a déclaré, dès les premiers jours, qu'il n'était pas l'homme de la République. Tous les magasins étaient vides et, depuis deux mois, il berçait nos collègues des plus belles espérances pour l'avenir ; mais il avait toujours soin de jeter l'exécution de ses promesses sur les vents contraires ; aucun achat n'était cependant fait. Arles, entrepôt des fonds du midi pour l'armée, était sans foin et sans paille ; nous étions pressés de faire l'expédition ordonnée et commencer notre marche en avant sans fourrage... ; j'écrivis aux départements affectés à l'armée de remplir promptement les réquisitions faites par la loi, je ne fus pas obéi ; je chargeai alors le nouvel agent que mes collègues venaient de nommer et de me présenter, d'aller faire des achats dans l'intérieur ; s'il eût suivi les instructions écrites que je lui ai données, les magasins de Nice allaient être bientôt remplis. J'ai fait moi-même en plus forte partie l'approvisionnement qui nous a soutenus jusqu'ici à la droite. Je savais que les fournisseurs qui s'étaient engagés à livrer une grande quantité de foin et de paille chez l'étranger avaient accaparé tous les fourrages de la vallée d'Oneille pour augmenter notre disette et nous piller à discrétion ; le moyen de déjouer cette infamie était facile, mais il

fallait du secret et être bien secondé. J'ai pris l'arrêté dont je t'ai, il y a plus d'un mois, instruit, et mis tous les foins du pays conquis en réquisition, à l'exception de ceux qui étaient nécessaires à la nourriture des bestiaux des habitants. Le général Schérer m'a parfaitement secondé dans cette utile opération, et 150 hussards, disséminés à propos dans la vallée d'Oneille, empêchèrent la sortie des foins et en accélérèrent le versement dans les magasins de l'armée.

« Les fourrages pris sur les Autrichiens ont ajouté à ces ressources ; mais elles seront bientôt épuisées, il faudra alors revenir aux achats.

« Pour mettre dans ces achats toute l'économie possible, je défendrai qu'on en charge un trop grand nombre de fournisseurs ; pour éviter la concurrence, je défendrai encore plus sévèrement que les agents, les inspecteurs, garde-magasins, fassent eux-mêmes les achats, car rien n'est plus absurde que de voir réunies dans les mêmes personnes les qualités incompatibles de vendeur et de fournisseur, ou d'inspecteur. En acceptant la marchandise, j'exciterai des cris amers, mais ils ne m'étourdiront pas ; je n'ambitionne pas l'amitié des dilapidateurs de la fortune publique ; ma tâche est de les poursuivre et de déjouer par tous les moyens possibles leurs perfides calculs, je la remplirai avec courage.

« Tu frémiras, mon bon ami, quant tu sauras que les agents des fourrages pris cette année, pouvaient tirer des montagnes des départements des Alpes-Maritimes et des environs d'Orméa, au moins 200,000 quintaux de foins excellents, qui n'auraient coûté que le prix de la main-d'œuvre du fauchage. On a laissé périr cette précieuse récolte parce qu'il n'était pas question d'acheter, et que, conséquemment, il n'y avait rien à gaspiller. Le mal était sans remède lorsque j'arrivai à l'armée ; il faut espérer que la même coquinerie ne se produira pas à la fenaison prochaine.

Composition des administrations.

« Toutes les administrations sont composées, en majeure

partie, de lâches déserteurs des drapeaux de la République, ou de jeunes gens de la réquisition ; pourquoi ne donnerions-nous pas les places occupées par ces individus à nos braves défenseurs accablés par l'âge et les infirmités ? qui, hors d'état de continuer le service actif des camps, attendent leur pension de retraite de la patrie reconnaissante ! On a des intrépides guerriers qui ont perdu l'usage d'un membre au champ d'honneur ; parmi ces hommes estimables il s'en trouve beaucoup très-capables de remplir au moins les fonctions de commis aux distributions de pain, de riz, de viande, d'eau-de-vie, de fourrage, etc. La République serait mieux servie, elle ne serait pas du moins volée. J'ai invité le général Schérer à demander, dans chaque corps, l'état des vieux militaires et des blessés propres à remplir les fonctions des différentes administrations ; dès que cet état me sera parvenu, je prierai très-poliment MM. les directeurs et les réquisiteurs de renoncer au fruit du vieillard ou du blessé, et de lui faire place dans l'administration. J'aurai d'ailleurs rempli le vœu de la loi.

Résumé.

« Tu as vu, mon cher ami, que le numéraire est le résultat de toutes mes observations. Je t'ai dit toute la vérité, et rien que la vérité ; la caisse du payeur est vide, tous les services souffrent ; sans le prompt envoi de fonds, je ne pourrai répondre de rien malgré ma bonne volonté. Les administrateurs évaluent à 400,000 fr. en numéraire par mois, les dépenses des différents services, non compris celles du matériel ; il y aura, je pense, quelques réductions à faire à cette somme, mais au nom de la patrie, qu'on ne nous fasse plus de stériles promesses. Sans argent nous ne pouvons pas faire un pas en avant, sans argent nous manquerons de souliers et de chemises, sans argent point de transport, sans argent, enfin, nous serons obligés de faire les pirates pour vivre.

« J'ai chargé notre envoyé à Gênes d'y négocier un emprunt de 6 à 7 millions, moitié argent comptant, moitié marchandises telles que : souliers, chemises, couvertures de laine, riz, froment, avoine, foin, paille, à la charge expresse de la ratification

du directoire exécutif. Si Villars obtient quelque chose de nouveau, je vous en instruirai de suite par courrier extraordinaire, mais je n'espère pas beaucoup : les Génois sont trop tenaces et Villars n'a pas assez de nerf.

« Le directoire exécutif ne pourrait-il pas m'autoriser à faire verser dans la caisse du payeur de l'armée, 6 à 8 millions provenant de l'emprunt forcé dans les départements des Alpes maritimes et du Var. Il est impossible que vous nous laissiez plus longtemps en souffrance, la mesure que je propose épargnera d'ailleurs les frais et transports de ce numéraire à Paris, et de retour. Si ces fonds sont obligés d'aller à Paris, il faudra plus de six mois pour nous les renvoyer, et en attendant nous périrons de misère ; il ne faut pas songer à tirer grand parti des traites sur l'étranger, elles ne font pas fortune à Gênes, et c'est là la place où nous pourrions les négocier. Je préférerais que vous nous fissiez directement des fonds à tout emprunt quelconque, dans lequel il faudra beaucoup sacrifier à la cupidité génoise, surtout pour les denrées et autres objets ; avec de l'argent en main nous serons les maîtres des conditions, nous achèterons à meilleur marché et nous aurons le choix de la marchandise.

« Que le directoire nous donne les moyens de rouvrir bientôt la campagne ; l'armée se renforce chaque jour ; les déserteurs et réquisitionnaires rentrent, mais tout cela ne suffit pas ; il faut, je le répète, il faut des souliers, des chemises, des transports et des fourrages ; on offre de nous vendre à Livourne, 3,000 chevaux et mulets ; si vous y avez un agent qui ait votre confiance, ne négligez pas cette acquisition qui, en nous renforçant, affaiblirait l'ennemi ; on nous offre aussi des bœufs et des moutons.

« Pour les approvisionnements en grains, n'oubliez pas la maison Saint-Esteben, qui nous a toujours bien servis ; elle a, je le répète, 40,000 émines de blé qu'elle pourra verser dès que le Gouvernement lui aura fait des fonds ; il est temps de songer sérieusement aux moutures et à confectionner du biscuit si vous voulez que nous fassions une bonne campagne d'Italie.

« Il y a plus que de l'apparence que le roi de Sardaigne nous forcera à aller lui dicter les conditions de paix à Turin. C'est un vrai entêté, rempli de préjugés religieux, qui nous déteste

comme sacriléges et régicides : son envoyé, Nobis à Gênes, nous a déclaré, dans une conférence qu'il a eue avec Villars, que le roi son maître, ferait la paix avec la France, dès que nous aurions évacué le comté de Nice et le duché de Savoie, et c'est après le 2 frimaire, que ce diplomate a osé tenir ce langage. Aujourd'hui, Nobis dit qu'il attend des pouvoirs de Turin, pour traiter sérieusement de la paix ; mais leur Nobis ne m'endormira pas et j'espère bien faire quelque petite gentillesse à monseigneur Victor-Amédée, le roi de Sardaigne, pendant nos quartiers d'hiver.

« Schérer a annoncé au directoire exécutif les propositions qui lui sont faites par les patriotes piémontais ; ils nous fourniront argent et transports pour que nous favorisions l'insurrection qu'ils méditent, mais ils ajoutent une condition *sine quâ non*, et sur laquelle il serait cruel de les tromper, c'est que nous protégions leur Constitution en République. Je pense qu'il vaut mieux battre leur roi et le forcer à nous demander la paix, qui nous procurera les moyens d'écraser en masse l'insolente maison d'Autriche, l'on assure que les Autrichiens se renforcent, eh bien ! nous aurons encore une fois le plaisir de les battre.

« Les hommes du 2 frimaire sont toujours ici.

« Salut et fraternité.

« *Signé* : RITTER. »

[14]

Infanterie. 21e Régiment.

CERTIFICAT DE SERVICE MILITAIRE.

Nous, républicains composant le conseil d'administration du 21e régiment d'infanterie, certifions que le citoyen François Roguet, ci-devant caporal-fourrier audit régiment, né en 1770, à Toulouse, département de la Haute-Garonne, a servi audit

régiment depuis le 2 mai 1789 ; fait caporal-fourrier le 26 mars 1791, fonctions qu'il a remplies avec zèle et intelligence jusqu'au 1er janvier 1792, jour où il est passé adjudant sous-officier dans le 1er bataillon de la Haute-Garonne. En foi de quoi nous lui avons délivré le présent certificat, auquel nous avons fait apposer le cachet ordinaire du régiment, pour servir et valoir ce que de raison.

Donné à Randon, le 1er pluviose an II (20 janvier 1794), de la République française, une, indivisible et démocratique.

Cardin. Denys.

F. Warennes.

Guéronth. Janet.

[15]

Le général en chef Schérer au général de division Bonaparte.

« 24 avril 1795.

« J'ai reçu votre lettre, citoyen général, en date du 30 germinal ; ayant eu avis, il y a environ quinze jours, par la la commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre, que vous étiez appelé au commandement en chef de l'artillerie de l'armée de l'Ouest, je vous croyais déjà parti et j'avais nommé le général Dujard pour vous remplacer dans celui de l'armée d'Italie ; vous concevez facilement combien ce nouveau commandement lui donne de besogne, et que le service souffrirait considérablement s'il était obligé de quitter son poste ; en conséquence, si vous avez des renseignements à lui donner relatifs à son commandement et que vous ne puissiez les lui envoyer par écrit, je pense que c'est à vous et non à lui de se déplacer.

« *Signé* : SCHÉRER. »

[16]

Rapport du commandant de l'expédition de Sardaigne.

« A bord du *Commerce de Bordeaux*, dans la rade de Cagliari, le 22 février 1793.

« Citoyen ministre,

« Le 14 de ce mois j'ai débarqué à terre auprès d'une tour, à deux lieues de Cagliari, sans rencontrer aucune résistance.

« Je n'avais que 4,000 hommes dont 1400 seulement de troupe de ligne, nous avions pris des vivres pour trois jours. Le 15, j'ai fait partir mon avant-garde composée de 800 hommes aux ordres du citoyen Sallies, lieutenant-colonel du 52e régiment, et lui ai enjoint de se rendre à la Penissèle de Saint-Élie, poste qui était gardé par deux cents paysans sardes environ et qui, depuis deux jours, avait essuyé le feu de plusieurs vaisseaux de ligne. J'ai fait soutenir ce premier corps par une brigade de 1000 hommes ; à peine ils étaient en marche que l'on nous annonce un corps de cavalerie qui était en bataille sur une colline à notre droite.

« J'ai avancé avec la brigade de la droite et j'ai laissé après moi la dernière.

« Ayant reconnu que ce corps de cavalerie était tout au plus de 300 chevaux, la plus grande partie paysans, j'ai fait mes dispositions pour l'attaquer; aux premiers coups de canon toute cette cavalerie a disparu devant nous et les paysans qui la composaient sont rentrés chez eux par peloton et en désordre.

« Le chemin étant libre j'ai pressé l'avant-garde de s'avancer vers Saint-Élie, mais malgré mon empressement et les ordres réitérés, ce mouvement ne se faisait que très-lentement. Arrivé sur la hauteur qui domine la plaine de Cagliari, j'ai reconnu deux chemins qui conduisent à cette place : le premier à gau-

che qui était garanti d'un côté par la mer, et de l'autre par l'étang et c'était le plus court et le plus aisé; l'autre passant par le village de Quatre, mais qui, étant plus long et d'ailleurs aboutissant sous le canon de la ville, offrait plus de difficultés à pénétrer.

« J'ai préféré faire passer l'armée par le premier, et elle serait arrivée à trois heures au point sur lequel je dirigeai le mouvement, si un chemin sablonneux n'eût retardé la marche des canons qui étaient traînés à bras.

« A quatre heures, nous étions avec l'avant-garde à la petite portée de canon devant Saint-Élie.

« J'étais convenu avec le contre-amiral Truguet que lorsque j'aurais fait attaquer le point de Saint-Élie, il aurait fait exécuter une contre-attaque du côté de la tour et du Lazareth.

« L'ennemi ne nous présentait d'autre force qu'une cinquantaine de chevaux, en tête, une pièce de canon et quelques paysans postés derrière le mur d'enceinte d'une maison et sur la droite du côté des Salines, environ deux cents dragons.

« Le gros de mon armée était composé de volontaires nationaux qui n'avaient jamais fait la guerre; la nuit approchait, je n'ai pas jugé convenable de commencer l'attaque et j'ai pensé de différer au lendemain.

« J'ai fait retirer l'armée dans un excellent emplacement entre la mer et l'étang qui se trouvant fortifié par des dunes de sable, formait un retranchement naturel; et l'artillerie était disposée de manière à rendre cette position imprenable aux ennemis.

« Pendant que l'avant-garde de la première brigade était en avant, j'avais laissé la troisième au seul point de communication qui existait entre l'armée et les dragons ennemis; à la nuit close, j'ai ordonné à cette brigade de laisser dans cet endroit un poste avancé et de rentrer dans le camp.

« Lorsqu'elle rentrait, une fausse alerte a occasionné une fusillade qui a été accompagnée de trois coups de canon; le citoyen Laliment et deux autres officiers du 42e régiment en ont été les victimes avec plusieurs soldats.

« Le désordre ne se termina pas là; les gardes nationaux, après avoir tiré indistinctement à droite et à gauche dans le

camp, au nombre de 700 environ, quittent leurs fusils, leurs gibernes et leurs habits et vont à corps perdu se jeter dans la mer.

« C'est en vain que nous et les adjoints aux adjudants généraux Giovanni et La Couverserie, ainsi que plusieurs autres militaires nous nous portons dans les lignes pour contenir ce mouvement désordonné et pour rallier les troupes, tous nos efforts furent inutiles ; la terreur panique avait frappé les esprits de ces volontaires et tous demandaient à se retirer.

« J'ai résisté à leur demande jusqu'au moment où le citoyen Luce, capitaine de grenadiers au 42e régiment, vint me dire que les troupes de ligne indignées de la conduite des volontaires inexperts, demandaient aussi à se retirer pour ne pas se trouver exposées au même malheur.

« N'ayant d'autre parti à prendre pour sauver cette armée, j'ai donné des ordres pour faire la retraite sur le champ que nous avions quitté le matin ; nous l'avons effectuée sans éprouver aucun obstacle de la part de l'ennemi et nous avons ramené, pendant la nuit, les fuyards qui avaient jeté leurs fusils pour être moins gênés dans leur fuite ; le rivage était couvert de leurs habillements, ce qui nous a fait présumer que plusieurs devaient être noyés.

« Arrivés au camp, les volontaires m'entourent et demandent à se rembarquer, me menaçant de la lanterne si je n'y eusse adhéré ; en vain, je m'offre de leur démontrer que nous n'avions pas vu la face de l'ennemi, que le désordre de la nuit avait été occasionné par une fausse alerte et par leur propre faute, qu'ils allaient se couvrir de honte et faire manquer une expédition à laquelle la République attachait tant d'importance.

« La majorité des volontaires, sourds à la voix de l'honneur, indifférents pour les intérêts de la patrie, s'obstinent à exiger les embarcations en criant à la trahison. Si les troupes de ligne eussent été nombreuses j'aurais sans doute pris le parti de contenir par la force, des séditieux, lâches devant l'ennemi, insubordonnés envers leurs chefs qu'ils devaient respecter et j'aurais ainsi repoussé la corde qu'ils me montraient s'ils n'étaient pas exaucés.

« Dans cette circonstance difficile, j'ai rassemblé tous les chefs

et tous ont convenu qu'avec de tels hommes, nous aurions exposé les armes de la République à une défaite certaine et que le seul parti était de les faire embarquer sans délai.

« Le contre-amiral Truguet instruit de notre position le 16, nous envoya 50 quintaux de biscuit et d'autres provisions; les volontaires forcent la chaloupe de retourner à bord et en empêchent le débarquement de crainte qu'on ne les oblige de marcher sur Cagliari.

« Une partie des chefs étaient d'accord avec les volontaires; la plus grande partie n'approuvaient point la conduite de ces derniers, mais n'osaient point s'y opposer et les ordres que je donnai n'étaient point exécutés. Le 17, un grand coup de vent ayant rendu impossible la communication de l'escadre avec l'armée manquant de vivres, les mêmes volontaires, qui les avaient refusés le jour auparavant, se présentèrent au nombre de 5 à 600, ayant à leur tête le lieutenant-colonel Jourdan de Tarascon, me demandant, sous peine de la vie, l'embarcation et les vivres.

« Dans ce moment toute l'escadre était en danger; deux frégates qui ont été démâtées dans la nuit étaient dans la plus grande tourmente et les lâches voulaient assassiner leur général parce qu'il ne pouvait commander à la nature et parce qu'il ne leur donnait pas des vivres qu'ils avaient refusés.

« Les troupes de ligne, indignées par tant d'horreurs, manifestèrent la disposition de défendre leur général et, dès lors, ma vie, menacée à chaque instant, n'a plus couru aucun danger; enfin, ces volontaires après avoir répété par des députations réitérées au contre-amiral le vœu de s'embarquer, ils l'ont été, et l'ennemi ne nous a pas plus inquiétés dans notre retraite que dans notre descente.

« Il est désolant pour moi et pour les braves citoyens qui étaient dans cette armée d'avoir eu des hommes aussi insubordonnés et aussi peu courageux, qui n'ont laissé dans cette île que des traces de barbarie et d'impiété.

« Le premier jour de notre descente quelques soldats sortent du camp sans permission; il s'engage une petite fusillade entre eux et quelques Sardes à cheval; un de ceux-ci est blessé; il demande la vie, on lui a coupé la tête; une ferme à la distance de deux cents toises du camp offrait la commodité d'un poste

avancé, on y mit le feu ; une petite église de campagne se trouve à proximité du camp, on y va piller les meubles, enlever les cloches et briser les statues des saints, voilà la conduite que plusieurs ont tenue à terre.

« Je dois cependant rendre justice à la majorité des officiers de volontaires ; ils gémissaient avec moi du désordre qu'ils ne pouvaient pas arrêter.

« Je ne saurais trop me louer du zèle et de l'activité infatigable des canonniers volontaires et de la ligne ; les troupes de ligne ont souffert le froid et la faim sans se permettre aucun murmure et si l'armée avait été animée du même esprit, nous aurions pu nous promettre du succès.

« Le maréchal de camp, commandant la division de Sardaigne. »

[17]

EXTRAIT DES DÉPÊCHES DU GÉNÉRAL EN CHEF SCHÉRER.

Au général divisionnaire Gauthier, 4 brumaire an III (26 octobre 1795).

« Il n'y a pas de jour, depuis que je suis ici, que l'armée, surtout la droite, n'ait le risque de se passer de pain ; avant-hier, seize bataillons n'ont rien eu à manger pendant trente heures ; il y a quelque chose d'infernal dans tout ceci ; faites venir l'ordonnateur en chef, Berrier et Lamarche ; demandez leur, de ma part, à tous trois, comment, leur ayant ordonné de de faire filer de la farine à Albenga, il y a douze jours, il n'en est pas encore parvenu un seul quintal : comment il se fait que les 30,000 hommes qui sont à la droite n'ont reçu, pendant le mois de vendémiaire, que 1200 quintaux de froment, sans un seul sac de farine ?

« Puisque des liquides et des viandes salées ont pu arriver à

Albenga, il pourrait également y arriver de la farine et du biscuit; dites-leur bien énergiquement, je vous prie qu'ils répondront tous trois de l'impossibilité où ils me mettent d'attaquer l'ennemi, parce que ayant besoin au moins de quatre jours de biscuit ou de pain, pour les troupes agissantes, je ne pourrais remuer un pas en avant si je ne les ai pas.

« Je demande encore que tout ce qu'il a de souliers disponibles me soit envoyé ; la gauche et le centre ne devant presque pas agir peuvent et doivent s'en passer, pendant quelque temps.

A l'ordonnateur en chef, 5 brumaire (27 octobre 1795).

« Voilà dix jours qu'une portion de l'armée se passe de viande ; aujourd'hui, pour 15,000 hommes, il y a 8 bœufs en tout.

Au Général Kellermann, 5 brumaire (27 octobre 1795).

« L'armée vit au jour le jour et souvent à moitié ration.

Au général de division Fontbonne, 8 brumaire (29 octobre 1795).

« Demain, 100 mulets partent d'ici ; il faut donner aux deux divisions qui vont se réunir à Orméa 80 hussards destinés à escorter les convois qui s'y rendent et à en surveiller l'activité; vous m'enverrez, ensuite, le restant de hussards dont vous pourrez vous passer à Oneille, pour escorter également les convois de cette partie et empêcher que ceux-ci ne désertent ; telles sont les instructions que vous donnerez aux hussards; on doit faire, dans la vallée d'Oneille, une levée de mulets ; les 80 hussards serviront, en partie, à en activer la rentrée à Oneille, pour de là être dirigés à Orméa où ils resteront aux ordres des généraux commandant les colonnes.

Au général divisionnaire Gauthier, 13 brumaire (4 novembre 1495).

« J'ai appris qu'il était arrivé 300 et quelques quintaux de biscuits venant de Nice ; si j'eusse été assez imprudent pour

marcher en avant avec trois jours de biscuits que j'avais tirés de San Rêmo ; si je m'étais fié sur les 2 ou 300,000 rations annoncées, parties avec tant de certitude et de vacarme.

« Suivant vos précédentes lettres, les 5,000 paires de souliers étaient partis le 6 brumaire ; à présent ce n'est plus que le 9 au soir; mon ami, en fait de service aussi instant que l'est celui des souliers et du biscuit pour une armée qui n'attend que l'un et l'autre de ces objets pour décider les armes à la main des intérêts de la patrie et de l'Europe, on ne donne pas pour certitude ce qui n'est qu'en l'air ; je vous engage dorénavant à voir par vos propres yeux.

Au général divisionnaire Gauthier, 14 brumaire (5 novembre 1795).

Ni les 5,000 paires de souliers, ni les 2,000, annoncées depuis par votre lettre du 10, ne sont point arrivées. Nous ignorons également ce que devient et où a passé le biscuit que vous avez annoncé.

« Les généraux sont désespérés et veulent donner leur démission ; quoi, parce qu'il a plu à quelqu'infâme coquin de ne pas faire arriver du biscuit et des souliers à temps, la campagne sera manquée ; et je ne pourrai me mesurer avec l'ennemi?

Au général divisionnaire Serrurier, 15 brumaire (6 novembre 1795).

« Vous devez avoir, aujourd'hui, au moins pour deux jours de vivres venus d'Oneille et presque deux jours venus d'Albenga ; car on m'annonce qu'il y a près de 600 mulets d'utilisés à Oneille jusqu'à la Pieve, et comme vous avez reçu hier 10,000 francs, qui empêche qu'avec des mulets pris dans le pays vous ne fassiez venir de la Pieve les vivres que je vous ai envoyés de tous côtés.

« Vous devez également avoir reçu 1500 paires de souliers; ce qui fait 2,500 paires depuis trois jours; aussitôt que les 5,000 paires que j'attends seront arrivées je vous en enverrai encore 4,000 paires, c'est tout ce que je puis : on est allé de

tous côtés à la recherche des souliers, j'espère qu'à la fin on les déterrera.

« Ne touchez pas au biscuit puisque vous avez des vivres, car il faut que le soldat ait pour trois jours au moins dans son sac pour l'attaque, quant à celle-ci elle aura lieu vingt-quatre heures après la réception des 4,000 paires de souliers que je vous destine; n'oubliez pas de faire prévenir Macquard du jour de l'attaque pour qu'il nous seconde et tienne en respect un certain nombre d'ennemis.

« Est-ce que la réquisition n'a pas produit quelques fourrages dans la partie que vous occupez : prenez-en où vous en trouverez et donnez reconnaissances du fourrage pris; il sera ensuite payé, soit en nature, soit en argent ou autrement.

« Gênes a un approvisionnement pour 60,000 hommes qui nous sera versé dès que nous aurons délivré Vado; au bout de la victoire réside la fin de tous nos malheurs; si nous sommes vainqueurs, comme je l'espère, nous aurons tout, vivres, argent, vêtement, et peut-être la paix au bout de quinze jours; Croyez ce que je vous dis : faisons donc pour obtenir cette victoire tout ce que des hommes peuvent faire.

« Je vous le répète, quand vous aurez reçu vos souliers, que vous aurez pour trois jours de biscuit, 60 cartouches dans le sac du soldat, ce sera à vous et à Laharpe à me donner le signal de l'attaque, en me disant : nous sommes prêts.

Au général Augereau, 24 brumaire (15 novembre 1795).

« Les troupes laisseront leur camp tendu, sous la garde, par bataillon, d'un sergent et de six hommes des plus malingres, ou les plus mal chaussés; elles y laisseront leurs marmites, grand bidons et gamelles.

« L'on fera distribuer à la troupe, quelque temps avant l'action, une ration d'eau-de-vie; chaque caporal en prendra dans son petit bidon deux en sus pour chaque homme de son escouade; celles-ci ne seront délivrées que par ordre; car si l'on délivrait à chaque soldat les trois rations d'eau-de-vie plusieurs l'auraient bue avant l'action et se mettraient hors d'état de pouvoir marcher.

Au commissaire-ordonnateur Aubernon, 10 nivose (31 décembre 1795).

« Je vous avais instamment prié d'organiser à chaque division, pour le transport des subsistances, un certain nombre de mulets génois ou autres appartenant à la République : pourquoi donc ne le faites-vous pas ?

Au général divisionnaire Laharpe, 4 pluviose (24 janvier 1796).

« J'apprends, par une lettre de l'envoyé extraordinaire Villars, que vous lui avez écrit d'une manière très-pressante sur les besoins de votre division, en lui exposant *que l'armée était sans bestiaux, qu'il ne lui reste de légumes que pour un jour, et que les divisions en arrière sont dans un état déplorable,* je vous avoue que j'ai été surpris que ce soit au citoyen Villars que vous vous soyez adressé et que vous ayez envoyé un officier à Gênes sans y être autorisé par le commissaire du Gouvernement ou par moi. »

[18]

Le général en chef Schérer au général Serrurier.

« 8 brumaire (27 octobre 1795).

« Dans toutes les attaques que vous ferez, je vous conseille toujours de former une petite avant-garde à quelque distance du corps de bataille et enfin, un peu en arrière, une réserve: cette réserve doit servir à porter du secours, au besoin servira à rallier ce qui pourrait fuir et à recevoir les prisonniers et à les garder, derrière cette réserve se tiendra l'ambulance prête à porter des secours aux blessés.

« Je vous recommande encore de placer entre vos différentes attaques des ordonnances à pied, dans des lieux convenus à

l'avance, pour que chaque commandant de colonne puisse aisément vous faire connaître ses besoins et ce qui s'y passe; il faudra également faire tenir de ces ordonnances à pied pour communiquer avec le général Laharpe.

« Les bidons et marmites des troupes qui marchent à l'expédition seront laissés au camp ou au bivouac de chaque bataillon, sous la garde d'un sergent et de six hommes, les moins en état de service, et qui n'auraient point de chaussures ; le soldat aura 60 cartouches dans sa giberne, et au moins trois jours de biscuit dans son sac.

[19]

Extrait des instructions données par le général Schérer, commandant en chef l'armée d'Italie.

« An IV de la République.

« Il faut donner à l'infanterie l'influence qu'elle doit avoir pour résister au choc de la cavalerie, il est donc nécessaire d'établir un ordre de bataille qui réunisse le double avantage de l'ordre mince et de l'ordre profond; l'infanterie en colonne à demi-distance ne doit pas craindre une charge de cavalerie et elle doit renverser la meilleure infanterie du monde par la seule impulsion, même si cette infanterie reste sur trois de hauteur.

« Quant à l'infanterie légère qui couvre la marche des colonnes, comme elle doit s'éparpiller en tirailleurs, que les rangs sont très-ouverts, si quelques pelotons de cavalerie viennent la charger elle ne doit pas résister, elle se repliera lestement dans les intervalles des colonnes, qui, n'étant qu'à vingt-cinq toises, auront bientôt rechassé cette cavalerie, car il faut que notre infanterie placée en colonne sache qu'elle peut même attaquer la cavalerie dans cet ordre.

« Mon but est de faire sentir à l'armée que le feu de la mousqueterie ne doit être d'aucun usage pour l'infanterie de ligne lorsqu'elle marche à l'ennemi pour l'attaquer en plaine; il n'y a que le cas où plusieurs de ces colonnes seraient entourées par la cavalerie, la deuxième et la troisième file doivent exécuter le feu de file, il résulte de là que je désire que l'infanterie

attaque celle de l'ennemi à l'arme blanche et qu'elle riposte à la cavalerie par un feu bien nourri ; en donnant une manière d'attaquer pour douze bataillons de ligne, formant douze petites colonnes de front, je n'ai pas prétendu que cet ordre de bataille fût invariable, puisque dans mon introduction, je dis que l'on pourra se mettre sur des colonnes de trois ou de six bataillons de profondeur. Du reste, suivant les circonstances et les localités, l'attaque peut présenter 12-4, ou deux colonnes.

« A la vérité, les flancs de chacune de ces colonnes n'offrent que douze hommes de défense, mais aussi, leur front est étendu et très-profond, ce qui suffit pour empêcher la cavalerie d'y pénétrer. Je doute fort qu'aucune cavalerie du monde ose venir se fourrer dans les intervalles des colonnes, si l'on a eu l'attention de les échelonner ; au reste, des pelotons de cavalerie, placés en arrière des colonnes, sont là pour charger à leur tour l'ennemi qui oserait venir par petits pelotons, inquiéter le flanc des colonnes attaquantes.

« Il m'est impossible de trouver d'ordre de bataille parfait, remédiant à tous les inconvénients, je pense que celui que j'indique est le moins mauvais, et qu'il favorise singulièrement l'attaque à l'arme blanche qui est la seule qui nous convienne.

« L'on doit s'attacher à donner à l'infanterie de ligne et à l'infanterie légère, l'opinion véritable qu'elles doivent avoir de leur utilité réciproque ; l'infanterie légère est faite pour combattre principalement par le feu ; la ligne est destinée à combattre à l'arme blanche. Celle-ci ne doit pas du tout s'inquiéter de voir l'infanterie légère se replier dans les intervalles ; au contraire, ce peut être une ruse qu'il est bon de mettre quelquefois en usage, pour attirer l'ennemi hors de sa position, en lui faisant croire que cette ligne d'infanterie se replie en désordre et qu'il faut la poursuivre ; il est certain que s'il donnait dans ce panneau, les colonnes marchant sur lui dans tous les sens l'auraient bientôt mis dans un désordre d'où il ne pourrait plus se retirer. »

[20]

Hoche au ministre de la police.

« Thermidor, an IV (1796)

« Pourquoi donc Bonaparte se trouve-t-il être l'objet de la fu-

reur de ces messieurs ? Est-ce parce qu'il a battu leurs amis et eux-mêmes en vendémiaire ? Est-ce parce qu'il dissout les armées des rois et qu'il fournit à la République le moyen de terminer glorieusement cette honorable guerre. Oh ! brave jeune homme ! quel est le meilleur républicain qui ne brûle du désir de t'imiter ? courage, courage Bonaparte ! conduis à Naples, à Vienne, nos armées victorieuses ; réponds à tes ennemis personnels en humiliant les rois, en donnant à nos armes un lustre nouveau. Laisse-nous le soin de ta gloire et compte sur notre reconnaissance ; compte aussi que, fidèles à la Constitution, nous la défendrons contre les ennemis de l'intérieur. Comme toi nous marchions contre les royalistes en vendémiaire ; l'éloignement seul a empêché tes frères d'armes de toutes les armées de partager tes travaux.

« J'ai ri de pitié en voyant un homme, qui d'ailleurs a beaucoup d'esprit, annoncer des inquiétudes qu'il n'a pas, sur les pouvoirs accordés aux généraux français. Vous les connaissez à peu près tous, citoyen ministre, quel est donc celui qui, en admettant même qu'il eût assez de pouvoir sur son armée pour la faire marcher sur le Gouvernement ; quel est celui, dis-je, qui jamais entreprendrait de le faire, sans être sur-le-champ accablé par ses compagnons. A peine les généraux se connaissent-ils, à peine correspondent-ils ensemble.

[21]

Note sur la manière dont le général Bonaparte fit vivre son armée de 30,000 hommes et 4,000 chevaux, entre l'Apennin et le Pô, depuis la paix avec le Piémont, jusqu'au passage du Pô à Plaisance.

Le 1^er^ mai 1796, à Acqui, le général Bonaparte, ayant ses quatres divisions d'infanterie à Alba, Niza della Paglia, Bistagno, Acqui, sa cavalerie à Niza della Paglia, ordonne à son intendant général :

« On ne cuira plus à aucun four de la rivière de Gênes, de Coni, Mondovi, Ceva, pont Dersin, *que pour les garnisons*.

« L'on cuira, à Cherasco, pour les divisions Serrurier, et à Acqui pour les autres divisions.

« A Cairo, un magasin de 1000 sacs de farine sera alimenté par Savone.

« Acqui est requis de fournir 4,000 quintaux de farine. »

Pendant les 7 journées, du 1er au 7 mai, le général Bonaparte, ainsi qu'il est détaillé au tableau ci-contre, put faire vivre son armée au jour le jour, le plus souvent à l'aide d'ordres envoyés à l'avance dans un pays de 200 lieues carrées, en lui demandant 200,000 rations de pain, de viande et de vin; 30,000 rations de fourrages; 3,000,000 de contributions.

Pendant ces 7 journées, les divisions et la cavalerie française marchent échelonnées à 3 ou 6 lieues d'intervalle entre elles; le plus souvent sur deux lignes, une de trois divisions, une autre de deux y compris celle de cavalerie.

Cette armée embrasse journellement une étendue de pays de deux marches de front, d'une marche de profondeur; elle vit, à son aise, foulant 120 lieues carrées; 4 lieues carrées pour 1000 hommes.

Chaque jour, une ou plusieurs divisions se déplacent d'une marche, en avant ou de côté; des officiers, des détachements, des avant-gardes, souvent des brigades entières, selon que le mouvement est plus ou moins couvert, les précèdent pour commander leurs vivres dans les nouvelles positions à occuper et quelquefois ceux des divisions qui doivent suivre.

Pendant les campagnes de 1796 et 1797, le général en chef Bonaparte fit vivre son armée à peu près à l'aide des mêmes moyens.

DATES.	PAR QUI REQUIS D'AVANCE.	DIVISIONS.	LIEUX REQUIS.	QUANTITÉS.
1er mai. .	État-major général. . .		Province d'Acqui.	4,000 quintaux de farine.
1er mai. .	État-major général. . .		Acqui.	500 paires de souliers payés.
1er mai. .		Masséna.	Castellaro.	Ordre de vivre sur les lieux.
		Augereau.	Bistagno.	*id.*
2 mai. . .	Etat-major général. . .	Cavalerie.	Frugalozo et Cassine.	7,000 rations de pain.
3 mai. . .	Détach. de 50 chevaux.	Laharpe.	Novi.	15,000 rations de pain.
3 mai. . .		Pelletier.	Sarravalle.	Vivre sur les lieux.
3 mai. . .	État-major général. . .	Cavalerie.	Casei, Castelnovo, Silvano. . .	30,000 rations de pain.
3 mai. . .	Un officier.	Serrurier.	Asti et Alexandrie.	Vivre sur les lieux.
4 mai. . .	*Id.*	Augereau.	Pizzale Cervasina.	*id.*
4 mai. . .	Adjudant-général Vial.	Laharpe.	Voghera.	10,000 rations de pain.
4 mai. . .	Préposés de la division. .	Cavalerie Kilmaine, 1500 chevaux.	Casteggio.	10,000 rations de pain.
4 mai. . .	*Id.*	3,000 grenadiers réunis.	Ponte Curone et environs. . .	15,000 rations de pain.
4 mai. . .	Etat-major général. . .	L'armée entière.	Fiefs impériaux.	2,500,000 f., 200 bœufs, 200 mulets.
5 mai. . .		Augereau.	Castellaro.	Vivre sur les lieux.
6 mai. . .		Masséna.	Voghera.	*id.*
6 mai. . .	Général Lanusse.	Armée en passage. . . .	Plaisance.	Vivres pour 12,000 h., 4,000 chev.
6 mai. . .	Un escadron.	Laharpe et 1500 chev.	Stradelle.	Y vit sur les lieux et commande en plus 15,000 rations.
7 mai. . .		Serrurier.	Casteggio, Castel-San-Giovani, Plaisance.	Ordre de vivre sur les lieux.

[22]

Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie au Directoire exécutif.

« 14 mai 1796.

« Je reçois à l'instant le courrier parti le 18 de Paris. Vos espérances sont réalisées, puisqu'à l'heure qu'il est, toute la Lombardie est à la République. Hier, j'ai fait partir une division pour cerner le château de Milan. Beaulieu est à Mantoue avec son armée ; il a inondé tout le pays environnant; il y trouvera la mort, car c'est le pays le plus malsain de l'Italie.

« Baulieu a encore une armée nombreuse ; il a commencé la campagne avec des forces très-supérieures ; l'Empereur lui envoie 10,000 hommes de renfort, qui sont en marche.

Je crois très-impolitique de diviser en deux l'armée d'Italie ; il est également contraire aux intérêts de la République d'y mettre deux généraux différents.

« L'expédition sur Livourne, Rome et Naples est très-peu de chose ; elle doit être faite par des divisions en échelons, de sorte que l'on puisse, par une marche rétrograde, se trouver en force contre les Autrichiens, et menacer de les envelopper au moindre mouvement qu'ils feraient.

« Il faut pour cela, non-seulement un seul général, mais encore que rien ne le gêne dans sa marche et dans ses opérations. J'ai fait la campagne sans consulter personne, je n'eusse rien fait de bon s'il eût fallu me concilier avec la manière de voir d'un autre. J'ai remporté quelques avantages sur des forces très-supérieures, et dans un dénûment absolu de tout, parce que, persuadé que votre confiance se reposait sur moi, ma marche a été aussi prompte que ma pensée.

« Si vous m'imposez des entraves de toute espèce ; s'il faut que je réfère de tous mes pas aux commissaires du Gouverne-

ment ; s'ils ont droit de changer mes mouvements, de m'ôter ou de m'envoyer des troupes, n'attendez plus rien de bon. Si vous affaiblissez vos moyens en partageant vos forces ; si vous rompez en Italie l'unité de la pensée militaire, je vous le dis avec douleur, vous aurez perdu la plus belle occasion d'imposer des lois à l'Italie.

« Dans la position des affaires de la République en Italie, il est indispensable que vous ayez un général qui ait entièrement votre confiance. Si ce n'était pas moi, je ne m'en plaindrais pas ; mais je m'emploierais à redoubler de zèle pour mériter votre estime dans le poste que vous me confieriez. Chacun a sa manière de faire la guerre. Le général Kellermann a plus d'expérience et la fera mieux que moi ; mais tous les deux ensemble nous la ferons fort mal.

« Je ne puis rendre à la patrie des services essentiels qu'investi entièrement et absolument de votre confiance. Je sens qu'il faut beaucoup de courage pour vous écrire cette lettre ; il serait si facile de m'accuser d'ambition et d'orgueil ! Mais je vous dois l'expression de mes sentiments, à vous, qui m'avez donné dans tous les temps des témoignages d'estime que je ne dois pas oublier.

« Les différentes divisions d'Italie prennent possession de la Lombardie. Lorsque vous recevrez cette lettre, nous serons déjà en route, et votre réponse nous trouvera probablement près de Livourne. Le parti que vous prendrez dans cette circonstance est plus décisif, pour les opérations de la campagne, que 15,000 hommes de renfort que l'Empereur enverrait à Beaulieu.

« BONAPARTE. »

[23]

ORDRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

Au quartier général de Milan, le 6 mai 1797.

J'ai passé la revue de la division Serrurier et j'ai fait ma-

nœuvrer ; le soldat a montré beaucoup d'intelligence dans les manœuvres ; mais il m'est pénible de ne pouvoir donner des éloges à tous ceux qui le commandent en général.

L'officier n'a pas le ton ferme et assuré d'où dépendent la précision et l'ensemble des manœuvres. Une partie des officiers de la 6e demi-brigade de ligne méritent plus particulièrement ce reproche.

Le général Charton a commandé sa brigade avec incertitude ; il a montré peu d'instruction ; en conséquence, j'ordonne qu'il restera un mois à la suite de la division ; et il ne reprendra le commandement de la brigade que lorsqu'il sera reconnu avoir acquis l'instruction nécessaire.

L'armée est prévenue que je passerai fréquemment des revues, et que je ferai indistinctement commander les demi-brigades, bataillons et compagnies, par les officiers, que je désignerai nominativement.

Signé : BONAPARTE.

[24]

ORDRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

Au quartier général de Milan, le 9 mai 1797.

L'exercice des demi-brigades aura lieu deux fois le jour, le matin à 5 heures et le soir à 5 heures.

L'exercice du matin sera consacré au détail, et celui du soir à l'école de bataillon.

Les demi-brigades manœuvreront réunies deux fois par décade (semaine).

Signé : BONAPARTE.

[25]

ORDRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

Au quartier général de Montebello, le 7 juin 1797.

ART. 1er. Toute promotion de grade dans l'armée est suspendue jusqu'à ce que tous les officiers qui ont été promus pendant la campagne, sur le champ de bataille, soient placés titulaires.

ART. 2. A l'avenir, aucun individu ne pourra être promu, soit à l'ancienneté, soit au choix, qu'il ne puisse prouver avoir assisté à plusieurs combats de la campagne d'Italie, à moins qu'il n'en ait été absent par des blessures reçues aux autres armées.

ART. 3. Tous les officiers envoyés par le ministre de la guerre ne prendront rang dans les demi-brigades que lorsque ceux dont il est question dans l'article premier seront placés et qu'il y aura des emplois vacants au choix du Gouvernement.

Signé : BONAPARTE.

[26]

ORDRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

Au quartier général de Montebello, le 12 juin 1797.

ART. 1er. Les généraux de division passeront, 24 heures après la réception du présent ordre, avec le commandant d'artillerie de leur division, la revue de l'armement des troupes sous leurs ordres.

ART 2. Ils feront retenir sur la solde 30 sols par volontaire à qui il manquerait une baïonnette, et 40 sols si c'est un grenadier ou un sous-officier.

ART. 3. Ledit argent sera versé entre les mains du commandant d'artillerie, et l'état en sera envoyé au directoire du parc d'artillerie, qu'il portera en sommes reçues pour dépenses d'artillerie, et suppléera aux baïonnettes manquantes.

ART. 4. Le commandant d'artillerie de chaque division écrira au général Pugni, commandant l'artillerie à Venise, pour demander le nombre de fusils, sabres ou pistolets dont la division aura besoin.

ART. 5. Les généraux de division enverront à l'état-major général, l'état de l'armement de leur division, avec celui des fusils, sabres, pistolets et baïonnettes dont ils ont besoin pour compléter l'armement des troupes sous leurs ordres.

Signé : BONAPARTE.

[27]

Armée d'Italie. Nous saurons RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. la défendre. 1re division en ligne.

Padoue, le 26 prairial, 5e année de la République une et indivisible (14 juin 1797).

Le conseil d'administration de la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne,

Certifie à tous qu'il appartient que le citoyen François Roguet, chef de bataillon dans la 33e demi-brigade, né le 12 novembre 1770, à Toulouse, département de la Haute-Garonne, a commencé à servir au 21e régiment d'infanterie de ligne, le 3 mai 1789, qu'il fut fait caporal-fourrier à la formation de 1791 et qu'il passa comme adjudant sous-officier au 1er bataillon de la Haute-Garonne lors de sa formation, le 15 décembre suivant, où il a été promu adjudant-major capitaine, le 5 avril 1793.

Adjudant-major de la 21e demi-brigade d'infanterie lors du premier amalgame, le 1er pluviose an II. Adjudant-major de la 32e demi-brigade, de nouvelle formation, le 25 ventose an IV ; que, dans tous ces divers grades, le citoyen Roguet a donné des preuves de son zèle ardent pour le service militaire, de son intelligence et de son dévouement à la République ; qu'il fut blessé à la jambe gauche le 5 messidor an III, sous le fort de Savone, d'un coup de feu qui la lui traversa ; qu'ayant fait les campagnes de 1792, de l'an I, II, III, IV et V à l'armée d'Italie, et s'étant, dans toutes les occasions, conduit de manière à s'acquérir l'estime et l'amitié de ses camarades, des chefs et des généraux, le général en chef, sur le bon témoignage qui lui en a été rendu, l'a nommé chef de bataillon dans la 33e demi-brigade d'infanterie, dès le 1er nivôse an V de la République, ce que nous certifions pour rendre hommage à la vérité et pour servir au besoin au citoyen Roguet ; et ont, les membres du conseil signé le 2 juillet et an que dessus, et qu'il n'a jamais quitté son poste.

Curnier, *capitaine.* Mossart, *sergent-major.*

Fauchon, *capitaine.* Lacaze, *fourrier.* Babe, *lieutenant.*

De Retz, *capitaine.* Boit, *sergent.*

Duranteau, Ponchelon, *sergent-major.*
Petit, *lieutenant.* *chef de bataillon.* Marrast, *lieutenant.*

Vu par moi, *chef de brigade,*
Dupuy.

Le chef de brigade,
Veaupert.

Vu par moi, *général de brigade,*
Rampon.

Vu par nous,
Général commandant la 1re division de ligne.
Brune.

[28]

ORDRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

Au quartier général de Trévise, le 20 juin 1797.

ART. 1er. Les chefs de corps tiendront la main sous leur responsabilité à ce que les sous-officiers et soldats, tiennent en bon état la buffleterie.

ART. 2. Les cavaliers seront pourvus d'éperons.

ART. 3. L'on portera un soin particulier à ce que les caisses des tambours soient en bon état, et que chaque corps ait le nombre prescrit par les règlements.

ART. 4. Il ne sera jamais fait usage de la sonnerie et du pas de charge, ni des airs du *Départ* et de la *Marseillaise,* les uns et les autres ne devant être employés qu'au moment d'aborder l'ennemi.

L'air de la *Marseillaise* pourra cependant être joué aux revues générales.

ART. 5. Les généraux de division et de brigade tiendront la main à l'exécution du présent.

Signé : BONAPARTE.

[29]

ORDRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE.

Au quartier général d'Udine, le 2 septembre 1797.

Le général en chef voulant donner un témoignage de la reconnaissance de la patrie, envers les braves militaires qui se sont

distingués par des actions d'éclat pendant les deux dernières campagnes, ordonne :

ART. 1er. Le général en chef de l'état-major général fera faire quatre-vingt-dix sabres de grenadiers et dix de cavaliers, avec lame de damas et la monture travaillée par les meilleurs ouvriers d'Italie.

ART. 2. Sur un côté de la lame sera inscrit en lettres d'or Armée d'Italie, division....., demi-brigade....., donné de la part du directoire exécutif de la République française, par le général Bonaparte, au citoyen....., le....., année de la République.

Sur l'autre côté de la lame sera inscrit, aussi en lettres d'or, *Liberté*, République française, Égalité, et ensuite l'action d'éclat pour laquelle a été donné le sabre.

ART. 3. Chaque soldat qui aura droit à ce sabre s'étant distingué par une action d'éclat pendant les deux dernières campagnes d'Italie, remettra le détail de ce qu'il a fait à son conseil d'administration.

ART. 4. Le conseil d'administration dressera un procès-verbal pour constater par l'audition de témoins, ou de toute autre manière, que l'exposé du fait est exact ; après quoi il le remettra au général de division, qui réunira tous les procès-verbaux des conseils d'administration, fera des observations sur les actions qui lui paraissent les plus méritantes et les enverra au général en chef.

ART. 5. Le général en chef prononcera, le 22 septembre prochain, sur ceux qu'il croira avoir mérité le sabre par l'éclat de leur action.

ART. 6. Tous ceux qui auront reçu un sabre auront la paye double.

Comme la modestie pourrait empêcher quelques-uns des braves de se faire connaître, tous les généraux et autres qui auraient connaissance d'une action d'éclat faite sous leurs yeux, sont invités à me faire connaître ces braves et à envoyer ces détails au chef de l'état-major général.

Signé : BONAPARTE.

[30]

Le général Desaix au général Régnier, chef d'état-major de l'armée du Rhin, à Offenbourg.

Extrait.

« Sur 800 lieues parcourues par moi, je n'ai pas vu un terrain à mettre un escadron en bataille ; partout des fossés, vignes, marais, plantations découpent le pays.

« Cela explique le genre de guerre fait par le général Bonaparte : toujours des tirailleurs et des colonnes.

« La grande richesse du pays et l'abondance du vin partout, font que l'on vit aisément où l'on veut, et que l'on peut faire sans inquiétude les mouvements que l'on désire.

« On est riche ici, la moitié de l'ancienne solde est payée ; l'armée va être habillée à neuf. Néanmoins, nous entendons mieux les détails. La moitié des nouveaux venus à l'armée d'Italie tombent malades.

« Le soldat n'est pas bien nourri. On lui donne du pain mal cuit et assez mauvais, parce qu'on le fait mal dans le pays.

« Tous les deux ou trois jours, de la viande, remplacée les autres jours par de l'huile et des pois.

« En général, presque tous les corps sont casernés.

« On lui a donné souvent du vin ; mais maintenant la distribution de la demi-bouteille est plus rare.

« En Allemagne, nos volontaires trouvent chez leurs hôtes des pommes de terre, du lard et des légumes de toute espèce.

« En Italie, les soldats se plaignent fort qu'il n'y a que de la bouillie de maïs et des paysans qui les traitent fort mal.

« *Signé :* DESAIX. »

[31]

ARMÉE D'ITALIE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

République française.

Cavaillon, le 15 fructidor an x (2 septembre 1802) de la République française une et indivisible.

Monnier, général de division,

Certifie que le chef de brigade Roguet, commandant la 33e demi-brigade de ligne, faisant partie de ma brigade au passage du Tyrol en germinal an v, à la tête d'un bataillon de cette demi-brigade et d'après mes ordres, traversa de nuit le camp ennemi et délivra les grenadiers de la 5e de ligne, qui étaient cernés par le corps d'armée du général Laudon dans un château au-dessus de la vallée de Taillefer, à la droite de Bolzano, et les ramena avec lui; le lendemain, les troupes de Laudon se présentèrent pour faire capituler le château; elles attaquèrent ma brigade et furent vivement repoussées. Dans cette affaire, le chef de brigade Roguet donna de nouvelles preuves de sa bravoure et de ses talents militaires distingués.

MONNIER.

[32]

30 ventôse (20 mars 1794).

Le Comité de salut public arrête que l'expédition d'Oneille, qui devait être faite par le général Hoche, sera confiée au citoyen

Petit (Guillaume), général à l'armée des Alpes, auquel il a été donné des ordres à cet effet.

Les représentants du peuple près l'armée d'Italie feront mettre, sans nul délai, le général Hoche en état d'arrestation, l'enverront à Paris sous bonne et sûre garde.

30 ventôse, 2e année de la République une et indivisible.

CARNOT.

COLLOT D'HERBOIS.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le tome premier ; concordance entre les articles du texte et les pièces justificatives.

N^os^ des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
	AVANT-PROPOS.	
I	Ce qu'est l'histoire.	7
II	Il y a plusieurs écoles historiques.	7
III	Nos contemporains ont servi trop de régimes divers.	9
IV	Ils ont tous beaucoup vu, appris, joui et souffert.	10
V	Le général Roguet a toujours servi près de Napoléon.	12
VI	Situation difficile des régimes qui ont succédé à l'Empire.	13
VII	Réserve dans l'intérêt de la gloire militaire de l'Empereur également incomparable à tous égards.	16
VIII	Le but est de rapporter les détails essentiels de la guerre sous la République et l'Empire. . .	18
IX	Divers éléments de succès à la guerre.	19
X	Avantages militaires qui dépendent du chef et de l'armée.	20
XI	Rôle des théoriciens.	21
XII	Différentes branches de la science militaire. . .	22
XIII	Les anciens se sont particulièrement occupés du moral des troupes, de leur administration, du service journalier.	23
XIV	L'établissement des armées sur le théâtre de la	

N^os des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
	guerre fut, au temps de Louis XIV, la principale préoccupation.	24
XV	Sous Louis XV, on perfectionna le service journalier de campagne.	25
XVI	Attention des militaires fixée sur la stratégie, par les campagnes de 1796 et 1797.	29
XVII	Tâche des heureux témoins de nos triomphes..	32
XVIII	Le système de guerre peut vieillir, mais non les causes morales de nos succès.	33
XIX	On parlera sans passion des hommes et des événements.	34
XX	On insistera sur les causes morales des succès et des revers..	35
XXI	Le général Roguet fait connaître sa vie militaire au point de vue de ces divers mobiles. . . .	36

LIVRE PREMIER. — RÉPUBLIQUE.

1789 à 1804.

CHAPITRE PREMIER.

Première coalition. — 1790 à 1792.

XXII	3 mai 1789. Soldat dans Guyenne infanterie. .	43
XXIII	Les états-généraux.	44
XXIV	Faiblesse et esprit de l'armée. [1], [2], [3], [4].	45
XXV	Bataillons de volontaires nationaux [14].. . . .	47

CHAPITRE DEUXIÈME.

Campagne de 1792. — *Italie.*

XXVI	20 avril. 1^er bataillon de la Haute-Garonne ; déclaration de guerre.	51

Nos des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
XXVII	Événements qui suivirent la déclaration de guerre..	52
XXVIII	Le comité militaire organise l'armée [6], [7], [8], [12].	54
XXIX	Projet d'envahir le Piémont.	55
XXX	Insurrection des Cévennes..	56
XXXI	Composition de la division du Var.	58
XXXII	Préparatifs pour le passage du Var.	59
XXXIII	Dernières dispositions	63
XXXIV	23 septembre. Le général Montesquiou entre en Savoie. 30 septembre, occupation de Nice [5].	64
XXXV	Notre inaction après la prise de Nice..	67
XXXVI	Club et désordres révolutionnaires à Nice.	69
XXXVII	26 octobre. Expédition d'Oneille.	71
XXXVIII	Menaces contre la république de Gênes ; armée du Var ; nous évacuons Sospello.	73
XXXIX	Réveil du quartier général ; reprise de Sospello ; levée marseillaise.	75
XL	12 février. Expédition de Sardaigne [9], [10], [11], [16].	78

CHAPITRE TROISIÈME.

Campagne de 1793. — *Italie.*

XLI	6 janvier. Nous sommes attaqués à Lorenzo.	82
XLII	Dupuy commande le bataillon de volontaires de la Haute-Garonne. Le conseil d'administration nomme l'adjudant Roguet adjudant-major.	84
XLIII	Instruction de la 21e demi-brigade.	86
XLIV	Le général de l'armée du Var est accusé de trahison..	88
VLV	Le général Biron commande l'armée du Var..	89
XLVI	Les soldats républicains ne demandent que du pain et du fer. :	90

Nos des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
XLVII	Biron s'occupe de la subsistance des troupes. .	91
XLVIII	Biron, nommé au commandement de l'armée de l'Ouest, est remplacé par Brunet. . . .	91
XLIX	L'adjudant-major Roguet s'occupe de l'instruction des réquisitionnaires.	94
L	Il fallait prendre l'offensive.	05
LI	28 juin. Attaque des positions ennemies. . . .	96
LII	Nous échouons devant Raus..	99
LIII	Résumé de nos pertes ; nous manquions d'expérience.	102
XIV	Mutinerie des soldats de Barois.	103
LV	Juillet. L'adjudant-major Roguet chargé du détail de la division Dumerbion.	106
LVI	Le brave Brunet dénoncé et guillotiné..	107
LVII	8 septembre. Nous sommes attaqués et repoussons les Sardes sur tous les points.	108
LVIII	Les barbets continuent de nous harceler.	110
LIX	Dugommier général en chef de l'armée d'Italie.	111
LX	16 décembre. Siége de Toulon.	112
LXI	Formation des demi-brigades composées d'un bataillon de ligne et de deux de volontaires. .	113
LXII	Pour le siége de Toulon, l'on retire plusieurs corps de l'armée d'Italie.	113
LXIII	5 décembre. Force des présents sous les armes à l'époque du siége de Toulon..	114

CHAPITRE QUATRIÈME.

Campagne de 1794. — *Italie.*

LXIV	Janvier. L'adjudant-major Roguet chargé de l'instruction de la demi-brigade.	124
LXV	Projet contre les vallées d'Oneille, de Tanaro et le col de Tende [32].	126
LXVI	5 au 18 avril. Positions ennemies enlevées. . .	128
LXVII	Instruction de nos officiers d'état-major.	132
LXVIII	29 avril. Prise de Saorgio ; après nos succès nous restons sur la défensive.	133

N^os des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
LXIX	20 mai. Circulaire du Comité de salut public aux généraux en chef.	135
LXX	2 juillet. Le roi de Sardaigne implore la protection céleste et nous attaque sans succès. . . .	140
LXXI	21 juillet. Nouveaux succès ; on se remet sur la défensive [15].	142
LXXII	Notre misère ; Kellermann commande en chef les armées des Alpes et d'Italie [13].	145

CHAPITRE CINQUIÈME.

Campagne de 1795. — *Italie.*

LXXIII	Janvier. L'armée est affligée d'une épidémie. . .	151
LXXIV	Fin de mars. Dupuy établit le camp de l'Invincible.	152
LXXV	Grandes qualités de Dupuy.	154
LXXVI	Dupuy et l'Invincible.	157
LXXVII	Esprit de la 21^e demi-brigade.	159
LXXVIII	L'attitude que nous prenons donne de vives inquiétudes à l'Autriche.	161
LXXIX	Avril. Tauffers et le bataillon polonais.	162
LXXX	1^er juin. Situation des deux armées.	165
LXXXI	Le général Masséna.	167
LXXXII	21 juin. Les Autrichiens convoitent la citadelle de Savone ; expédition de Dupuy.	170
LXXXIII	22, 23, 24 et 25 juin. Belles affaires.	175
LXXXIV	Masséna s'engage à défendre la ligne du Borghetto.	178
LXXXV	Travaux considérables des deux armées ; le chef de brigade Maubert.	180
LXXXVI	19 septembre. L'ennemi nous attaque et est repoussé jusqu'à Champ-di-Piétri [21].	185
LXXXVII	24 septembre. Le général Miolis s'empare d'un camp ; constitution de l'an III.	188
LXXXVIII	26 septembre. Schérer commande l'armée d'Italie ; renforts venus des Pyrénées [17], [18], [19].	190

N^os des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
LXXXIX	21 novembre. Masséna est chargé d'attaquer le centre de l'ennemi.	193
XC	22 novembre. Combats de Roccabarbena, de Toirano et bataille de Loano.	195
XCI	Positions de l'armée à la fin de la campagne ; on reprend la défensive..	199
XCII	Influence des représentants sur le commandement.	199

CHAPITRE SIXIÈME.

Campagne de 1796. — *Italie.*

XCIII	15 mars. La faiblesse de l'effectif oblige à un deuxième amalgame ; la 21^e devient 32^e. . .	205
VCIV	Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie[17].	207
XCV	Position remarquable de Bonaparte à l'armée d'Italie dès 1794.	209
XCVI	Portrait de Bonaparte en 1796.	213
XCVII	La 32^e demi-brigade employée dans les affaires les plus délicates..	214
XCVIII	Bonaparte passe la revue de son armée.	216
XCIX	Forces des deux armées opposées en Italie.. . .	217
C	4 avril. Entrée en campagne ; 11 avril, Beaulieu attaque Montelegino..	219
CI	12 avril. Retraite de Beaulieu.	222
CII	13 avril. Reconnaissance sur Dego..	224
CIII	14 avril. Prise de Dego.	225
CIV	15 avril. Rentrée des Autrichiens dans Dego. .	228
CV	Nous reprenons Dego.	230
CVI	22 avril. Bataille de Mondovi ; armistice avec le roi de Sardaigne [21].	232
CVII	7 mai. Passage du Pô à Plaisance ; suspension d'armes avec le duc de Parme..	236
CVIII	10 mai. Passage de l'Adda ; bataille de Lodi. . .	238
CIX	15 mai. Entrée à Milan.	241

N°s des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
CX	Repos ; réorganisation de l'armée ; paix avec le duc de Modène.	243
CXI	24 mai. Bonaparte se dirige sur le Mincio ; troubles de Milan.	245
CXII	24 mai. Révolte de Pavie, où nous entrons le 26.	248
CXIII	Beaulieu se retire dans le Tyrol ; 4 juin, Bonaparte investit Mantoue..	250
CXIV	Bonaparte force le Pape à conclure un armistice.	252
CXV	Armistice avec le roi de Naples ; l'Empereur envoie une nouvelle armée en Italie ; la nôtre est renforcée.	253
CXVI	29 juillet. Wurmser attaque Montebaldo ; Bonaparte lève le siége de Mantoue et réunit toute son armée vers Castiglione.	255
CXVII	Bonaparte veut s'assurer de l'esprit de l'armée ; conseil de guerre.	258
CXVIII	3 août. Bataille de Lonato.	260
CXIX	Enlèvement d'une arrière-garde ennemie. . . .	262
CXX	4 août. Combat de Salo.	264
CXXI	4 août. Bonaparte, avec la 32e, sommé de se rendre.	265
CXXII	5 août. Bataille de Castiglione.	267
CXXIII	6 août. Masséna enlève le camp devant Peschiera..	268
CXXIV	10 août. Serrurier entre à Vérone ; nous reprenons le siége de Mantoue ; Wurmser se rallie dans le Tyrol.	271
CXXV	2, 3 et 4 septembre. Wurmser descend vers Mantoue par la Brenta.	272
CXXVI	Bataille de Roveredo.	274
CXXVII	5 septembre. Wurmser remonte rapidement la vallée de la Brenta sur Bassano..	276
CXXVIII	8 septembre. Bataille de Bassano ; Wurmser se retire dans Mantoue.	277
CXXIX	15 septembre. Prise de Saint-Georges et blocus de Mantoue.	279
CXXX	Forces de l'armée autrichienne.	284
CXXXI	Alvinzi descend la vallée de l'Adige jusqu'à Caldiero..	286

Nos des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
CXXXII	15 novembre. Bonaparte fait choix du champ de bataille d'Arcole.	291
CXXXIII	16 novembre. Alvinzi prépare sa retraite sur la rive gauche de l'Alpon	294
CXXXIV	17 novembre. Troisième et décisive journée d'Arcole..	296
CXXXV	Résultats de nos succès; Bonaparte écrit à la veuve Muiron.!.	299
CXXXVI	L'adjudant-major Roguet est nommé chef de bataillon à la 33e demi-brigade [27].	301
CXXXVII	Exploits de la 32e demi-brigade.	307
CXXXVIII	Bonaparte pendant cette campagne [20], [22].	309

CHAPITRE SEPTIÈME.

Fin de la première coalition. — Campagne de 1797 (*Italie*).

CXXXIX	La cour de Vienne dirige sur l'Italie toutes les troupes qu'elle peut réunir; plan d'Alvinzi. .	315
CXL	Position et forces de l'armée d'Italie.	317
CXLI	Bonaparte vole, à Rivoli, au secours de Joubert.	321
CXLII	14 janvier. Bataille de Rivoli.	323
CXLIII	15 janvier. Provéra capitule devant Saint-Georges.	326
CXLIV	Instructions de Bonaparte à Joubert.	329
CXLV	27 janvier. Joubert entre en campagne et occupe le Lavis..	331
CXLVI	Dépêche interceptée du ministre du Pape. . .	336
CXLVII	Bonaparte se dirige sur les États romains. . . .	338
CXLVIII	Arrivée des divisions du Rhin.	341
CXLIX	Bernadotte.	344
CL	19 février. Paix avec le Pape.	349
CLI	2 février 1797. Mantoue ouvre ses portes. . . .	351
CLII	Position de l'armée d'Italie.	353
CLIII	Instructions de Bonaparte à Joubert.	354
CLIV	11 mars. Passage du Tagliamento; brillants succès du centre et de la droite de l'armée. ,	355
CLV	Nouvelles instructions de Bonaparte à Joubert.	357

Nos des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
CLVI	20 mars. Passage du Lavis ; bataille de Saint-Michel.	360
CLVII	25 mars. Le chef de bataillon Roguet traverse, de nuit, le camp ennemi pour délivrer les grenadiers de la 5e [31]	362
CLVIII	27 mars. Prise de Clausen et de Brixen. . . .	367
CLIX	28 mars. Attaque des positions de Neuftifft. .	369
CLX	7 avril. Paix de Judenbourg ; 8 avril, Joubert se lie avec le centre de l'armée.	372
CLXI	Rôle du corps de Joubert dans cette campagne de 15 jours et de l'armée d'Italie en général.	376
CLXII	Venise avait espéré en Bonaparte ; le Directoire se décide à la sacrifier.	382
CLXIII	Menées de Venise dans les provinces de terre ferme ; la révolution fait des progrès ; 16 mai, chute du gouvernement de Saint-Marc. . . .	385
CLXIV	Bonaparte organise les États de terre ferme. .	390
CLXV	L'armée d'Italie est remise au détail.	393
CLXVI	6 mai. Revue de la division Serrurier [23], [24].	396
CLXVII	Soins pour l'instruction et la discipline. . . .	399
CLXVIII	Il arrive un grand nombre d'officiers qui ne prendront rang qu'après ceux promus sur le champ de bataille [25].	402
CLXIX	L'habillement et l'armement sont mis en bon état ; la baïonnette [26], [28].	403
CLXX	Inscriptions sur les drapeaux des demi-brigades.	404
CLXXI	14 juillet. Honneurs funèbres rendus aux braves de l'armée morts sur le champ de bataille .	407
CLXXII	2 septembre. Sabres d'honneur [29].	411
CLXXIII	On ne pouvait parler de tant d'autres actes accomplis par Bonaparte pendant cette trêve. .	412
CLXXIV	Joubert envoie dans le Vicentin des missionnaires pour prêcher la tranquillité.	417
CLXXV	Voyage du général Desaix à l'armée d'Italie [30].	418
CLXXVI	Le Directoire aurait voulu que Bonaparte révolutionnât l'Italie..	420
CLXXVII	17 octobre. Paix avec l'Autriche.	423
CLXXVIII	Adieux de Bonaparte à chacune de ses divisions.	424

N^os des articles.	Sommaires des articles.	Pages.
CLXXIX	28 décembre. Assassinat du général Duphot, à Rome.	427
CLXXX	5 décembre 1797. Bonaparte arrive à Paris; Berthier commande l'armée d'Italie.	429

APPENDICE DU TOME PREMIER.

ARTICLES AUXQUELS SE RAPPORTENT LES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

[1] Extrait d'une lettre du général Montesquiou, commandant en chef l'armée du Midi au ministre de la guerre. 26 août 1792.—XXIV. 436

[2] Extrait d'une lettre du général Montesquiou au ministre de la guerre. 28 août 1792. — XXIV. . . . 435

[3] Extrait d'une lettre du prince Charles de Hesse, commandant la division à Lyon, au ministre de la guerre. 4 septembre 1792. — XXIV. 436

[4] Extrait d'une lettre du général Poncet, chef de l'état-major de l'armée des Alpes, au ministre de la guerre. 11 septembre 1792. — XXIV 437

[5] Lettre de M. Lescure, consul français à Nice, au ministre de la marine. 21 septembre. — XXXIV. . 437

[6] Lettre du contre-amiral Truguet, commandant les forces navales dans la Méditerranée, au ministre de la marine; à bord du *Tonnant*, en croisière à Oneille. 20 octobre 1792. — XXXVIII. 439

[7] Réquisition du général en chef, sur le Var, au gouvernement génois. 15 octobre. — XXVIII. 439

[8] Instruction donnée par le général commandant en chef sur le Var, à M. Rigaud, lieutenant-colonel du 4^e bataillon de la Drôme. 20 octobre. — XXXVIII. 442

[9] Mémoire pour servir d'instruction commune au lieutenant général commandant sur le Var et au contre-amiral Truguet, pour l'expédition contre le roi de Sardaigne. 25 octobre.—XLI. 443

N^os des articles. Sommaires des articles. Pages.

[10] Instruction du ministre de la marine de la République française au contre-amiral Truguet, commandant les forces navales dans la Méditerranée. 25 octobre. — XL. 446

[11] Extrait d'une lettre de M. de Semonville, ambassadeur extraordinaire de la République française à Constantinople, à M. Lebrun, ministre des affaires étrangères de la République. 5 novembre 1792. — XL . 449

[12] Le général en chef sur le Var, au ministre de la guerre. 6 novembre. — XXVIII. 450

[13] Mémoire détaillé sur la situation de l'armée d'Italie, adressé par le citoyen Ritter, commissaire du Directoire exécutif de la République française près de cette armée, au citoyen Letourneur, membre du Directoire. 28 décembre 1795. — LXXII. 450

[14] Certificat de service militaire du caporal-fourrier Roguet. 26 mars 1791. — XXV. 474

[15] Le général en chef Schérer au général de division Bonaparte. 24 avril 1795. — LXXI. 475

[16] Rapport du commandant de l'expédition de Sardaigne. 22 février 1793. — LX. 476

[17] Extrait des dépêches du général en chef Schérer. 26 octobre 1795 au 24 janvier 1796. LXXXVIII, XCIV. 480

[18] Le général en chef Schérer au général Serrurier. 27 octobre 1795. — LXXXVIII. 484

[19] Extrait des instructions données par le général Schérer, commandant en chef l'armée d'Italie. — LXXXVIII. 485

[20] Hoche au ministre de la police. Juillet 1796. — CXXXVIII. 486

[21] Note sur la manière dont le général Bonaparte fit vivre son armée, de 30,000 hommes et 4,000 chevaux, entre l'Apennin et le Pô, depuis la paix avec le Piémont jusqu'au passage du Pô à Plaisance. 1^er mai 1796. — CVI. 487

[22] Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au Directoire exécutif. 14 mai 1796. — CXXXVIII. . . 490

[23] Ordre général de l'armée. 6 mai 1797. — CLXVI. . . 491

[24] Ordre général de l'armée. 9 mai 1797. — CLXVI. . . 492